

Université de Neuchâtel
Faculté de lettres et sciences humaines
Institut de philosophie

Laura Berchielli

Perception et espace : construction de l'espace et problème de
Molyneux au 18^e siècle

Thèse présentée à la faculté des lettres et sciences humaines de l'Université de
Neuchâtel pour obtenir le grade de docteur ès lettres

Directeur : Prof. R. Glauser

Année académique 2003-2004

La Faculté des lettres et sciences humaines de l'Université de Neuchâtel, sur les rapports de M. Richard Glauser (Professeur à l'Université de Neuchâtel), de Mme M. Atherton (Professeur à l'Université de Wisconsin), de M. Laurent Jaffro (Professeur à l'Université de Clermont-Ferrand II) et de M. Paolo Spinicci (Professeur à l'Université 'statale' de Milan) autorise l'impression de la thèse présentée par Mme Laura Berchielli, en laissant à l'auteur la responsabilité des opinions énoncées.

INTRODUCTION

Dans une lettre de 1693, William Molyneux¹ propose une question à John Locke concernant un aveugle-né à qui la vue est rendue en un seul instant². Entre la fin du 17^e siècle et le début du 18^e, l'intérêt pour la question se répand très rapidement et elle attire l'attention, entre autres, de Synge, Hutcheson, Leibniz, Berkeley, Voltaire, Condillac, Diderot et Reid.

Voici le texte de la question, tel que Locke l'insère dans la deuxième édition de l'*Essay concerning Human Understanding* :

[...] I shall here insert a Problem of that very Ingenious and Studious promoter of Knowledge, the Learned and Worthy Mr *Molineux*, which he was pleased to send me in a Letter some Months since; and it is this: *Suppose a Man born blind, and now adult, and taught by his touch to distinguish between a Cube, and a Sphere of the same metal, and nighly of the same bigness, so as to tell, when he felt one and t'other, which is the Cube, which the Sphere. Suppose then the Cube and Sphere placed on a Table, and the Blind Man to be made to see. Quaere, Whether*

¹ William Molyneux (Dublin, 1656-1698), savant et homme politique irlandais commença à s'intéresser à l'étude de l'optique et des maladies de l'œil après que sa femme (en 1679) devint aveugle. Il publia un important traité d'optique en anglais intitulé *Dioptrica Nova* (1692), et plusieurs mémoires sur le même sujet dans les *Philosophical Transactions*. Il fut membre de la Royal Society of London et fonda, en 1684 avec Sir William Petty, la Dublin Philosophical Society. Il fut un ami et grand admirateur de Locke et – au dire de Locke – c'est grâce à lui que dans la deuxième édition de l'*Essay*, Locke introduit un nouveau chapitre sur l'identité et modifie de manière significative celui sur les pouvoirs (et, bien évidemment, discute de la question dite de Molyneux). Dans le domaine politique, il publia en 1698 un texte qui fut très influent au cours du 18^e siècle intitulé *The Case of Ireland's Being Bound by Acts of Parliament in England, Stated* où il défendit la cause de l'indépendance irlandaise du parlement anglais.

²

*by his Sight, before he touch'd them, he could now distinguish,
and tell, which is the Globe, which the Cube.*³

Je crois que deux raisons principales expliquent l'attention reçue par cette question au cours du 18^e siècle. La première, culturelle, se fonde sur la nature énigmatique et curieuse de la question. Dans sa formulation originale, celle-ci se révèle en effet saisissante. Le philosophe irlandais Edward Synge, par exemple, avoue dans une lettre que la question l'occupe tellement qu'il n'arrive plus à la chasser de son esprit⁴. Bien que la réaction de Synge puisse paraître exagérée, il est indubitable que la question est encore et universellement captivante. Une question idéale, donc, pour animer les conversations savantes des salons et des repas philosophiques du siècle des Lumières⁵.

La deuxième raison, philosophique, relie la célébrité de la question au fait qu'elle illustre des thèmes qui sont particulièrement importants dans la réflexion philosophique du 18^e siècle. Au cours de ce siècle, plusieurs philosophes se proposent de parcourir les étapes du processus de constitution de toutes les idées et de toutes les connaissances à partir d'idées plus élémentaires perçues immédiatement par les sens. Parmi les idées dont la genèse sensible est recherchée, il y a bien évidemment celle de l'étendue et de ses déterminations ; c'est dans ce cadre que s'insère la discussion de la question de Molyneux.

³ Locke, *Essay concerning Human Understanding* (2nd Ed. 1694), Oxford, Clarendon Press, 1975, (dorénavant *Essay*), II, ix, 8. Cf. aussi Lettre du 2 mars 1692/3, *The Correspondence of John Locke*, The Clarendon Edition of the Works of J. Locke, Oxford, Vol. IV, No. 1609. Cf. aussi No. 1984. La question avait été déjà proposée dans une lettre précédente ; Molyneux y considèrerait aussi le problème de la perception de la distance, puisqu'il demandait non seulement si l'aveugle aurait été capable de reconnaître et de nommer le cube et la sphère, mais aussi si "he could know by his sight, before he stretched out his Hand, whether he could not Reach them, tho they were Removed 20 or 1000 feet from Him?" (*Correspondence of John Locke, op. cit.*, Vol. III, No. 1064).

⁴ Lettre de E. Synge à F. Quayle du 6 septembre 1695, in J. Locke, *The Correspondence of John Locke*, Oxford, Clarendon Press, 1976-1990, Vol. 5, No. 1984.

⁵ C'est notamment à la suite de sa lecture de la *Lettre sur les aveugles* que Voltaire invite Diderot à un repas philosophique; (cf. lettre de Voltaire à Diderot du 9 juin 1749, in D. Diderot, *Correspondance*, Paris, Les Ed. de Minuit, 1955, vol. 1, p. 840-841).

Décrire la genèse sensible de l'idée de l'étendue se présente à cette époque comme une tâche d'autant plus importante qu'à la fin du 17^e siècle, la notion traditionnelle de l'espace avait été mise radicalement en question par Bayle, qui – ayant démontré les contradictions internes à la notion – en concluait que l'étendue ne peut pas exister en dehors de l'entendement⁶. C'est donc en partie en réponse à l'impasse signalée par Bayle que les empiristes du 18^e siècle recherchent le fondement de la notion de l'espace dans les caractéristiques des idées correspondantes et plus précisément dans les idées de sensation de la vue et du toucher. Les questions relatives à la nature de l'espace et celles relatives à la perception de celui-ci deviennent ainsi strictement liées.

Le succès de la question de Molyneux s'explique aussi par son aspect "scientifique" et sa manière de se présenter analogue à celle des expériences cruciales de la science newtonienne, c'est-à-dire comme une expérience décisive pour la vérité ou la fausseté d'une théorie. Il ne s'agit bien sûr que d'une apparence, car en tant qu'expérience de pensée, la question de Molyneux ne peut pas réellement jouer le rôle de *crux* d'une théorie et, jusqu'à l'opération de Cheselden, tous les philosophes traitent la réponse à cette question comme une conséquence tirée des principes de leurs théories plutôt que comme une confirmation de celles-ci.

La situation change radicalement en 1728, quand Cheselden réussit la première opération de la cataracte et redonne la vue à un jeune homme de 14 ans qui était devenu aveugle lorsqu'il était tout petit. Avec cette opération, il devient possible de concevoir la question de Molyneux comme une vraie expérience cruciale, capable de démontrer ou de falsifier une théorie. A partir de la question posée originellement par Molyneux à Locke, une nouvelle problématique se développe concernant la détermination des conditions empiriques qui rendraient possible une réponse effective et définitive. Il s'agit aussi de trouver la bonne

⁶ Bayle – à l'article *Zenon* de son *Dictionnaire* – discute de trois théories de l'espace : la théorie des points mathématiques, celle des points physiques et celle de la divisibilité infinie de l'étendue ; il affirme en même temps que ces trois théories sont les seules possibles et qu'elles sont toutes les trois contradictoires. Des contradictions internes aux différentes notions de l'espace, Bayle tire une conclusion moins radicale que celle qu'on aurait pu attendre de sa part. Il affirme en effet non pas que l'étendue n'existe pas, mais qu'elle ne peut pas exister en dehors de l'entendement. Cf. P. Bayle, *Dictionnaire historique et critique*, Rotterdam, 1696.

façon d'interroger l'aveugle guéri, en définissant plus précisément les conditions extérieures et ses connaissances préalables. Des siècles de tentatives démontreront l'impossibilité de trouver une réponse expérimentale à la question telle que Molyneux l'avait posée, parce qu'il n'est pas possible de faire retrouver soudainement la vue à un aveugle de naissance⁷. Le développement du volet empirique de la question s'accompagne généralement d'un désintérêt pour sa valeur théorique et s'éloigne souvent d'une théorie bien déterminée de l'espace et de sa perception.

Dans ce travail, je me suis intéressée principalement à la discussion de la question de Molyneux en tant qu'expérience de pensée et illustration des différentes théories de l'espace et de sa perception. Même d'un examen sommaire des réponses données à la question de Molyneux, il ressort à l'évidence qu'une même réponse est compatible avec des théories très différentes. Il faut donc admettre, en d'autres termes, que la question de Molyneux est sous-déterminée par rapport aux différentes théories de l'espace et de sa perception.

Ainsi, étant donné l'indétermination propre à la question, il me semble que les auteurs qui l'abordent dans un cadre théorique bien développé, utilisent la discussion de la question de Molyneux surtout comme un outil illustratif ou un artifice descriptif afin de rendre plus évidents certains aspects de la théorie qu'ils sont en train de défendre. Je crois que c'est seulement en abordant la question de cette manière qu'il est possible de comprendre pourquoi la plupart des philosophes, au lieu de répondre à la question telle qu'elle a été originairement posée par Molyneux et avec toute l'indétermination qui la caractérise, prennent très souvent la liberté de la transformer à leur guise. Une première conséquence de ces transformations est qu'il est difficile de confronter et de rapprocher les différentes réponses⁸. En effet, si l'on ne prend pas la question de Molyneux

⁷ Cf. J. Proust (éd.), *Perception et intermodalité, approches actuelles de la question de Molyneux*, Paris, PUF, 1997, p. 2-3.

⁸ Cf. par exemple F. Venturi, *Jeunesse de Diderot*, Genève, Slatkine Reprints, 1967, p. 277 : "L'histoire du problème de Molyneux risquerait fort d'être la chronique d'une abstraction que remplissent, tour à tour, des significations différentes".

essentiellement comme un artifice descriptif de diverses théories, on court le risque de se perdre dans la multiplication des questions et des réponses⁹.

Déjà Molyneux, en posant la question à *the Ingenious Author* de l'*Essay concerning Human Understanding*, l'inscrit dans un cadre théorique bien déterminé, celui de l'*Essay* de Locke. Molyneux lui-même semble donc conscient du fait que la question ne contient pas tous les éléments nécessaires pour arriver à y répondre correctement, si bien qu'il ajoute qu'il a réussi à faire changer d'avis tous ceux qui, au début, avaient pris le parti d'une réponse affirmative¹⁰.

Pour comprendre la signification des différentes réponses à la question, il m'a donc paru nécessaire non seulement de considérer les justifications données en faveur de la réponse affirmative ou négative, mais aussi d'étudier, pour chaque auteur examiné, les rapports que la discussion de la question entretient avec la théorie plus générale de l'espace (aussi dans ses rapports avec la géométrie) et de sa perception. Dans certains cas, ce n'est que dans ce cadre plus large qu'il est possible de comprendre le sens effectif des différentes formulations de la question de Molyneux et des réponses qui y sont données.

Ainsi, pour chaque auteur examiné, j'ai essayé de comprendre quels étaient les points théoriques illustrés par la question de Molyneux. Il m'a paru qu'à travers la discussion de la question étaient abordées des problématiques assez hétérogènes (bien que non complètement indépendantes). Il s'agit plus particulièrement des thèmes suivants :

- Le rapport entre la sensation et le jugement dans la perception de la figure tridimensionnelle des corps (Locke) ;

⁹ Distinguant entre un noyau et une périphérie, R. Glauser ("Diderot et le problème de Molyneux", *Les Etudes philosophiques*, N° 3, 1999, p. 383-410) donne une classification exhaustive des différentes questions ayant une relation avec la question de Molyneux. Le nombre d'articulations de cette classification montre ce qui me paraît être une effective multiplication de la question.

¹⁰ Cf. la conclusion de la lettre de Molyneux à Locke contenant la question (J. Locke, *Correspondence of John Locke*, Vol. iv, No. 651, 6 March 1692/3) : "[...] upon Discourse with several, concerning your Book and Notions, I have proposed [the question] to Divers very ingenious Men, and could hardly ever Meet with One, that at first dash, would give me the Answer to it which I think true, till by hearing My Reasons they were convinced".

- Le rapport entre les sensations de l'étendue et les idées claires et distinctes de la géométrie (Leibniz) ;
- L'origine et le fondement de l'idée d'espace prise au sens propre du terme (Berkeley et Condillac) ;
- La relation entre les sensations des différentes qualités sensibles et la perception des propriétés spatiales des corps (Reid).

Il me semble que ces différentes problématiques ont en commun l'intérêt pour le contenu immédiat des sensations et plus particulièrement pour le rapport entre celles-ci et les différentes manières de concevoir ou de percevoir l'étendue. Cela m'a amenée à étudier de plus près les différentes façons de concevoir les idées spatiales et leur rapport avec les données des sens.

En traitant la question de Molyneux comme une expérience de pensée et une illustration des diverses théories de l'espace et de sa perception, ses enjeux philosophiques ressortent, à mon avis, avec évidence. C'est pourquoi, dans ma recherche, je me suis surtout occupée des philosophes qui ont développé une théorie générale de l'espace, de sa perception et de ses rapports avec la géométrie, et me suis contentée d'aborder les autres très rapidement, sans toujours respecter l'ordre chronologique selon lequel les différentes réponses ont été formulées.

Dans ce travail, l'examen des réponses données à la question de Molyneux m'a amenée à traiter plus particulièrement de la nature des idées de l'espace, de leur origine et de leur rapport avec les sensations de la vue et du toucher. Cette problématique, très importante dans la philosophie des Lumières, traverse toute la discussion philosophique de la question de Molyneux à cette époque.

C'est parce que les discussions de la question de Molyneux chez Berkeley et Condillac montrent l'existence d'un modèle constructiviste, où l'espace est conçu comme une idée complexe construite à partir d'éléments sensoriels plus simples, que la théorie de l'espace de Hume (qui n'aborde jamais le problème de Molyneux) a trouvé place dans un court chapitre de ce travail. Dans la partie sur l'espace du *Treatise on Human Nature*, Hume défend en effet un modèle selon lequel l'idée de l'espace (et donc l'espace) est constituée par l'association d'un ensemble de points sensibles contigus. Ces points sensibles sont en eux-mêmes non étendus, mais constituent de l'étendue en associant leurs qualités sensibles selon une certaine disposition.

La construction de l'idée de l'espace à partir de – ou, ce qui est l'inverse, l'analyse de l'idée complexe de l'espace en – sensations ou idées plus élémentaires n'est qu'un exemple particulier du rôle que la philosophie empiriste du 18^e siècle fait jouer à la recherche de la composition et de l'origine sensible des idées en tant que recherche concernant les caractéristiques du réel et le fondement de la connaissance. Ces dix dernières années, la question de Molyneux a fait l'objet d'un renouveau d'intérêt dans les études critiques sur la philosophie du 18^e siècle ; beaucoup de littérature a été produite à son sujet. Il m'a paru néanmoins que cette littérature n'épuise pas la richesse des problématiques liées à la discussion de la question de Molyneux dans la philosophie du siècle des Lumières. En effet, la plupart des publications sont des articles illustrant la question de Molyneux chez un seul auteur, le plus souvent chez Locke et Berkeley. Aucune étude ne s'intéresse au développement et aux transformations de la question sur l'ensemble du 18^e siècle. Il existe aussi deux monographies consacrées à l'histoire de la question de Molyneux, soit les livres de Morgan et de Degenaar¹¹, qui parcourent l'histoire de la question de la fin du 17^e siècle jusqu'à nos jours. Pour des raisons différentes, les deux livres ne fournissent pas une analyse approfondie des problématiques philosophiques soutenant les différentes réponses à la question¹². J'ai essayé, pour ma part, de considérer les développements et les transformations de la question de Molyneux tout au long du 18^e siècle en me concentrant plus particulièrement sur ses enjeux philosophiques.

¹¹ Cf. M.J. Morgan, *Molyneux's Question: Vision, Touch and the Philosophy of Perception*, Cambridge, Cambridge Univ. Press, 1977 et M. Degenaar, *The Molyneux's Problem*, Dordrecht, Kluwer, 1996.

¹² Le livre de Morgan discute des enjeux philosophiques de la question, mais il est souvent fort imprécis à leur égard. Aussi, il sera le plus souvent cité par la suite pour montrer les points sur lesquels son interprétation doit être rectifiée. En revanche, le livre de Degenaar est très riche, précis et méticuleux, mais ne prétend pas fournir une analyse et une discussion approfondies des thèmes sous-jacents.

CHAPITRE 1

LA VISION DES PROPRIÉTÉS SPATIALES CHEZ DESCARTES, MALEBRANCHE ET MOLYNEUX

Introduction

Tout au long du 17^e siècle, les recherches sur la vision doivent en premier lieu montrer qu'elles sont en mesure de fournir une explication de la perception qui soit une alternative adéquate aux espèces intentionnelles ou au rayon visuel des Scolastiques¹. Il s'agit en d'autres termes d'expliquer la perception des objets à distance en faisant l'économie des « petites images voltigeantes par l'air [...] »². Dans ce chapitre, je présente à titre d'exemples et de manière synthétique les explications de la perception visuelle de la distance chez trois auteurs – nommément Descartes, Malebranche et Molyneux. Ces auteurs sont sans doute les plus significatifs du 17^e siècle pour ce qui concerne l'explication de la perception visuelle de la distance et des autres propriétés spatiales. Plus particulièrement, j'aimerais montrer que d'après ces trois auteurs, il est possible – au moins dans certaines conditions perceptives – de voir immédiatement la distance.

Aucun des trois auteurs ne distingue explicitement entre perceptions immédiates et perceptions médiates ; il faudra attendre la philosophie de Berkeley pour disposer d'une définition explicite des termes *médiat* et *immédiat* en tant qu'ils se réfèrent à des perceptions d'une certaine modalité sensorielle. Cette opposition accompagne néanmoins – bien que de manière implicite – la réflexion philosophique sur la vision aux 17^e et 18^e siècles. En gros, la distinction entre vision immédiate et vision médiate consiste dans la distinction entre, d'une part, la vision d'une certaine qualité sensorielle qui dépend exclusivement de processus

¹ Il s'agit plus précisément des *eidolà* de Démocrite, que Descartes, les cartésiens aussi bien que Locke attribuent à tous les Scolastiques.

² R. Descartes, *La Dioptrique, Discours premier*, in *Œuvres de Descartes* (éd. Ch. Adam et P. Tannery), Paris, Vrin, 1964-1971, vol. VI, p. 85 (dorénavant cité comme AT suivi par les numéros de volume et de page).

physiologiques (et donc matériels) et, d'autre part, la vision qui se fait en vertu de processus psychiques supérieurs (comprenant un contenu représentationnel)³.

Bien que la distinction entre perception immédiate et perception médiate soit effectivement présente dans la philosophie de la perception du 17^e siècle, il n'est pas facile d'en déterminer les limites et le fondement. En effet, bien qu'à partir de Descartes le mental soit généralement lié à la conscience, Descartes et beaucoup de ses successeurs sont prêts à admettre que les processus mentaux supérieurs engagés dans la perception peuvent devenir inconscients à cause de l'habitude et de la vitesse avec laquelle ils se réalisent. La différence entre contenus conscients (ou qui peuvent devenir conscients) et contenus qui ne le sont pas ne permet donc pas de cerner cette distinction adéquatement.

L'affirmation, chez les auteurs traités dans ce chapitre, de la possibilité d'une vision immédiate de la distance, dans certaines conditions perceptives, s'oppose donc à une conception selon laquelle la connaissance de la distance à laquelle se trouvent les corps particuliers est toujours l'œuvre de l'entendement et le résultat d'actes psychiques supérieurs.

Telle qu'elle est utilisée ici (et dans la plupart des autres chapitres), la distinction entre perception médiate et perception immédiate caractérise le genre de processus à travers lequel on arrive à la perception d'un certain contenu ou idée. Elle diffère donc de celle qui, opposant les théories de la perception directe (ou immédiate) aux théories représentationnelles, caractérise plutôt la structure du rapport sujet-monde de la relation perceptive et détermine ainsi la nature des objets de la perception.

Puisque la question de Molyneux chez Locke a été parfois considérée comme concernant la perception visuelle de la distance et de la troisième dimension, je me suis concentrée plus particulièrement ici sur les explications de la perception visuelle de la distance qui ont été avancées au cours du 17^e siècle. Le but du chapitre est d'établir le contexte théorique dans lequel inscrire la formulation de la question par Molyneux et sa discussion dans l'*Essay concerning Human Understanding* de Locke. Selon moi, en effet, cette problématique est

³ Pour une discussion de l'évolution et des problèmes liés à cette distinction, cf. R. Schwartz, *Vision. Variations on Some Berkeleian Themes*, Oxford UK-Cambridge USA, Blackwell, 1994, p. 9-17, 84-93 et G. C. Hatfield et W. Epstein, "The Sensory Core and the Medieval Foundations of Early Modern Perceptual Theory", *Isis*, N. 70, 1979, p. 363-384.

souvent sortie de son contexte et interprétée à la lumière de catégories qui ne seront développées que plus tard. Je commencerai par examiner l'explication de la vision de la distance chez Descartes.

A. DESCARTES

Afin de montrer qu'il existe une manière d'expliquer mécaniquement la vision des corps extérieurs à travers l'action exercée par la lumière sur l'organe de la vue, Descartes met plusieurs fois en parallèle la perception de la vue et celle du toucher. Dans le *Discours premier* de la *Dioptrique*, il suggère de considérer la perception visuelle des objets à distance comme analogue à la perception de la distance et de la figure obtenue par un aveugle au moyen de deux bâtons :

[...] si vous considérez que les différences, qu'un aveugle remarque entre des arbres, des pierres, de l'eau, et choses semblables, par l'entremise de son bâton, ne lui semblent pas moindres que nous font celles qui sont entre le rouge, le jaune, le vert, et toutes les autres couleurs ; et toutefois que ces différences ne sont autre chose, en tous ces corps, que les diverses façons de mouvoir, ou de résister aux mouvements de ce bâton. En suite de quoi vous aurez occasion de juger, qu'il n'est pas besoin de supposer qu'il passe quelque chose de matériel depuis les objets jusques à nos yeux, pour nous faire voir les couleurs et la lumière, ni même qu'il y ait rien en ces objets, qui soit semblable aux idées ou aux sentiments que nous en avons : tout de même qu'il ne sort rien des corps, que sent un aveugle, qui doit passer le long de son bâton jusques à sa main, [...]. Et par ce moyen votre esprit sera délivré de toutes ces petites images voltigeantes par l'air, nommées des *espèces intentionnelles*, qui travaillent tant l'imagination des philosophes. Même vous pourrez aisément décider la question, qui est entre eux, touchant le lieu d'où vient l'action qui cause le sentiment de la vue : car, comme notre aveugle peut sentir les corps qui sont autour de lui, non seulement par l'action de ces

corps, lorsqu'il se meuvent contre son bâton, mais aussi par celle de sa main, lorsqu'ils ne font que lui résister ; ainsi faut-il avouer que les objets de la vue peuvent être sentis, non seulement par le moyen de l'action qui, étant en eux, tend vers les yeux, mais aussi par le moyen de celle qui, étant dans les yeux, tend vers eux. Toutefois, parce que cette action n'est autre chose que la lumière [...] ⁴.

Les sensations de la vue correspondent donc aux actions et mouvements que la lumière exerce sur les yeux ; en vertu de cela, il est possible d'appliquer le même modèle explicatif à la vue et au toucher. A cet égard, Descartes précise que les yeux – comme la main pour le toucher – ne sont pas toujours et nécessairement passifs, puisqu'ils peuvent eux aussi agir sur les objets. L'affirmation de Descartes de la possibilité d'une action des yeux sur les objets surprend d'abord, puisque, plutôt que l'action mécanique de la lumière sur l'œil, elle semble présupposer l'« ancien » modèle extromissif selon lequel un rayon visuel sort de l'œil et va « toucher » les objets là où ils se trouvent. En réalité, il n'en est rien et l'action des yeux sur les objets avancée ici est compatible avec l'explication de la vision par l'action mécanique de la lumière sur les yeux. Le passage concernant l'explication de la perception visuelle de la distance permet de comprendre la nature de ces actions de l'œil sur les objets. Après avoir décrit la manière dont les rayons lumineux produisent les sensations des différentes couleurs et celles correspondant à la situation des objets, Descartes explique les différents moyens de perception visuelle de la distance. Parmi ces moyens, il y en a un qui comprend une sorte d'action de l'œil sur les objets analogue à celle qu'accomplit la main lorsque, prenant quelque chose, elle en perçoit la figure et la position dans l'espace :

La vision de la distance ne dépend, non plus que celle de la situation, d'aucunes images envoyées des objets, mais, premièrement, de la figure du corps de l'œil ; car, comme nous avons dit, cette figure doit être un peu autre, pour nous faire voir ce qui est proche de nos yeux, que pour nous faire voir ce qui en

⁴ R. Descartes, *La Dioptrique, Discours premier*, AT, VI, 85-86.

est plus éloigné, et à mesure que nous la changeons pour la proportionner à la distance des objets, nous changeons aussi certaine partie de notre cerveau, d'une façon qui est instituée de la Nature pour faire apercevoir à notre âme cette distance. Et ceci nous arrive ordinairement sans que nous y fassions de réflexion ; tout de même que, lorsque nous serrons quelque corps de notre main, nous la conformons à la grosseur et à la figure de ce corps, et le sentons par son moyen, sans qu'il soit besoin pour cela que nous pensions à ses mouvements. Nous connaissons, en second lieu, la distance par le rapport qu'ont les deux yeux l'un à l'autre. Car, comme notre aveugle, tenant les deux bâtons AE, CE, dont je suppose qu'il ignore la longueur, et sachant seulement l'intervalle qui est entre ses deux mains A et C, et la grandeur des angles ACE, CAE, peut de là, comme par une sorte de Géométrie naturelle, connaître où est le point E ; ainsi quand nos deux yeux, RST et *rst*, sont tournés vers X, la grandeur de la ligne Ss, et celle des deux angles XSs et XsS, nous font savoir où est le point X. Nous pouvons aussi le même par l'aide d'un œil seul, en lui faisant changer de place : comme si, le tenant tourné vers X, nous le mettons premièrement au point S et incontinent après au point s [...] : et ce, par une action de la pensée, qui, n'étant qu'une imagination toute simple, ne laisse pas d'envelopper en soi un raisonnement tout semblable à celui que font les arpenteurs, lorsque, par le moyen de deux différentes stations, ils mesurent les lieux inaccessibles⁵.

Les deux premiers moyens de perception visuelle de la distance développent l'analogie entre la vue et le toucher. Dans la description du premier moyen, l'œil est dit modifier sa forme selon la distance à laquelle se trouve l'objet, d'une manière analogue à celle dont nous percevons la figure des corps en les touchant, à travers les variations de la position de nos mains. C'est ce genre de modifications qui – je crois – rend compte des actions de l'œil sur les objets mentionnées dans le *Discours premier*. Avec le deuxième moyen, la vue perçoit la

⁵ R. Descartes, *La Dioptrique, Discours sixième*, AT, VI, 137-138.

distance à travers les angles des rayons lumineux, par un « calcul naturel » analogue à celui que nous faisons en percevant la distance d'un objet à travers deux bâtons croisés. La distance perçue avec ces deux premiers moyens semble être vue immédiatement parce que ni la modification de la forme de l'œil du premier moyen, ni le « calcul naturel », ni encore l'« action de la pensée, qui, n'étant qu'une imagination toute simple, ne laisse pas d'envelopper en soi un raisonnement [...] » ne semblent comporter un contenu représentationnel ou une activité supérieure de l'entendement⁶. Le « calcul naturel » et l'« imagination toute simple » décrivent plutôt des processus physiologiques dont la perception de la distance serait le correspondant sensible. L'analogie établie dans les deux cas entre la vue et le toucher pour la perception de la distance est un indice supplémentaire du caractère immédiat de ce genre de perceptions.

Les deux autres moyens de perception visuelle de la distance décrits par Descartes dans la *Dioptrique* n'ont aucun rapport avec le toucher et semblent dépendre de l'expérience davantage que les premiers :

Nous avons encore une autre façon d'apercevoir la distance, à savoir par la distinction ou confusion de la figure, et ensemble par la force ou débilité de la lumière. [...] Enfin, quand nous imaginons déjà d'ailleurs la grandeur d'un objet, ou sa situation, ou la distinction de sa figure et de ses couleurs [...] cela nous peut servir, non pas proprement à voir mais à imaginer sa distance⁷.

Au sujet du dernier moyen, Descartes précise qu'il ne s'agit pas à proprement parler d'une vision de la distance, mais plutôt du résultat d'une imagination. Cette remarque est importante surtout parce qu'elle indique que pour Descartes, les trois autres moyens sont des cas de vision effective de la distance.

L'affirmation de la possibilité d'une vision immédiate de la distance n'est pas contredite par ce que Descartes écrit quelques pages après, soit que « tous les

⁶ R. Glauser (*Berkeley et les philosophes du XVII^e siècle. Perception et scepticisme*, Sprimont, Mardaga, 1999, p. 80) considère au contraire que l'« action de la pensée » dont il est question ici doit être interprétée comme un raisonnement ou un calcul pris au sens strict du terme.

⁷ R. Descartes, *La Dioptrique, Discours sixième*, AT, VI, 138-139.

moyens qu'on a pour connaître la distance sont fort incertains : [...] »⁸ ; puis il décrit les circonstances et les raisons qui rendent impossible de déterminer avec exactitude, par la vue, la distance à laquelle se trouvent les objets.

Après avoir expliqué comment se fait la perception visuelle de la distance et décrit les limites qui lui sont propres, Descartes étudie la perception de la grandeur et de la figure. Il affirme que ces propriétés ne sont pas connues en vertu d'une ressemblance avec les images qui se peignent sur la rétine. La connaissance de la distance dépend plutôt d'une comparaison entre la grandeur de ces images et les données relatives à la distance ; la connaissance de la figure dépend des estimations relatives à la situation des différentes parties :

Au reste, pour la façon dont nous voyons la grandeur et la figure des objets, je n'ai pas besoin d'en rien dire de particulier, d'autant qu'elle est toute comprise en celle dont nous voyons la distance et la situation de leurs parties. A savoir, leur grandeur s'estime par la connaissance, ou l'opinion, qu'on a de leur distance, comparée avec la grandeur des images qu'ils impriment au fond de l'œil ; et non pas absolument par la grandeur de ces images, [...] Et il est manifeste aussi que la figure se juge par la connaissance, ou l'opinion, qu'on a de la situation des diverses parties des objets, et non par la ressemblance des peintures qui sont dans l'œil : car ces peintures ne contiennent ordinairement que des ovales et des losanges, lorsqu'elles nous font voir des cercles et des carrés⁹.

Descartes fait donc dépendre de la perception de la distance la perception de la grandeur et de la figure des corps. Cette dépendance n'est néanmoins pas nécessaire parce que, dans certains cas – ceux décrits à propos du quatrième moyen de perception de la distance –, c'est la perception de la distance qui dépend des données et des connaissances relatives à la grandeur des corps. La perception de la figure à travers la perception de la situation des différentes parties les unes par rapport aux autres, applique à la perception visuelle un modèle qui ressemble

⁸ R. Descartes, *La Dioptrique, Discours sixième*, AT, VI, 144.

⁹ R. Descartes, *La Dioptrique, Discours sixième*, AT, VI, 140.

à celui qui vaut pour le toucher. Dans le cas du toucher, la perception de la figure se fait en effet par la perception successive de la position des parties les unes par rapport aux autres. Cette explication de la vision des propriétés spatiales des corps est reprise dans les *Réponses aux sixièmes objections*, où Descartes traite des jugements qui nous font attribuer les contenus des perceptions aux objets du monde extérieur¹⁰. Discutant des jugements relatifs à la distance, à la figure et à la grandeur des corps, Descartes renvoie explicitement le lecteur à sa *Dioptrique* :

Et même j'ai fait voir, dans la *Dioptrique*, que la grandeur, la distance et la figure ne s'aperçoivent que par le raisonnement, en les déduisant les unes des autres¹¹.

Malgré ce renvoi explicite, ce que Descartes écrit ici à propos de la vision de la distance semble contredire la description des moyens de la *Dioptrique*. Comme nous l'avons vu ci-dessus, dans la *Dioptrique*, Descartes soutient que la distance – dans certaines conditions – peut être perçue par la vue, alors que dans les *Réponses*, il semble plutôt affirmer que la distance dépend d'une déduction. Je crois qu'il est possible de résoudre cette contradiction en observant que dans ce passage des *Réponses*, Descartes discute de la perception de la grandeur, de la distance et de la figure prises ensemble, tandis que dans la *Dioptrique*, il distinguait très clairement les moyens de la perception de la distance et ceux de la perception des autres caractéristiques spatiales. Les premiers étaient, dans certains cas, des moyens propres au sens et dans d'autres, des moyens de l'entendement. La perception de la grandeur et de la figure était en revanche toujours expliquée à travers un jugement à partir de l'estimation de la distance et de la grandeur de l'image que l'objet produit sur la rétine. Selon les explications de la *Dioptrique*, donc, parfois nous percevons la distance et à partir de celle-ci nous jugeons (ou déduisons) la grandeur et la figure de l'objet, et d'autres fois (plus précisément dans les cas où la distance est connue à travers le quatrième moyen), les connaissances relatives à la distance, à la grandeur et à la figure des corps résultent effectivement d'un raisonnement et sont déduites les unes des autres. Je crois donc que la phrase des *Réponses* selon laquelle « la grandeur, la distance et

¹⁰ Pour une analyse détaillée des jugements perceptuels, cf. R. Glauser, *op. cit.*, p. 75-81.

¹¹ R. Descartes, *Réponses aux sixièmes objections*, AT, IX, 237.

la figure ne s'aperçoivent que par le raisonnement, en les déduisant les uns des autres » n'est qu'une formulation approximative de l'explication, bien plus articulée, de la *Dioptrique*, ce qui explique pourquoi Descartes renvoie pour plus de détail au texte de celle-ci.

Je crois donc qu'il faut admettre une certaine continuité dans la pensée de Descartes à l'égard de l'explication de la vision des propriétés spatiales des corps. D'après cette explication, la distance peut être connue ou bien à travers un acte de perception sensible qui se fait de manière plus ou moins précise par différents moyens (notamment les trois premiers moyens décrits dans la *Dioptrique*), ou bien à travers une déduction à partir des connaissances relatives à d'autres propriétés spatiales¹². Dans la plupart des cas, la perception des autres propriétés spatiales telles que la grandeur et la figure dépend de celle de la distance. Cependant, comme les trois données spatiales sont interdépendantes, Descartes décrit aussi des cas où c'est plutôt à partir de la connaissance de la grandeur que nous connaissons la distance¹³.

B. MALEBRANCHE

Au chapitre IX de la *Recherche de la Vérité*, Malebranche décrit six moyens de perception visuelle de la distance. Bien que l'ordre soit différent, il s'agit à peu près des mêmes moyens que dans la *Dioptrique* de Descartes. Le changement d'ordre répond à l'exigence de distinguer plus clairement que ne le faisait Descartes entre les moyens utilisés pour percevoir la distance des objets proches et les moyens utilisés pour percevoir la distance des objets très éloignés de l'observateur. Cette distinction sert à montrer plus clairement dans quelles

¹² Je me distancie ici de l'interprétation de plusieurs commentateurs qui relèvent l'existence d'une tension ou même d'une contradiction entre les affirmations de la *Dioptrique* et celles des *Réponses aux sixièmes objections* à l'égard de la perception visuelle des propriétés spatiales. Cf. entre autres M. Atherton, *Berkeley's Revolution in Vision*, Ithaca-London, Cornell Univ. Press, 1990, p. 19-33 et particulièrement p. 22 ; M. D. Wilson, "Descartes on the Perception of Primary Qualities", in *idem*, *Ideas and mechanism: essays on early modern philosophy*, Princeton, Princeton Univ. Press, 1999, (1999), p. 26-40; p. 34-36.

¹³ Il s'agit plus précisément des cas décrits à propos du quatrième moyen de perception visuelle de la distance.

conditions et pour quelles raisons nos sens peuvent nous induire en erreur. Le but ultime de Malebranche, en décrivant les moyens de la vision des propriétés spatiales des corps, est de montrer que les sens ne sont pas une source de connaissance certaine et de déterminer dans quelles limites ils peuvent nous informer sur les propriétés particulières des corps. Ainsi, Malebranche décrit aussi les conditions appropriées pour chaque moyen, en dehors desquelles un même moyen de perception devient source d'erreur plutôt que de connaissance.

Les deux premiers moyens de vision de la distance sont 1) l'angle formé par les rayons visuels et 2) les modifications de la forme de l'œil et correspondent donc respectivement au deuxième et au premier moyen décrits par Descartes. En décrivant les conditions perceptives adaptées à ces moyens, Malebranche donne aussi une appréciation positive de leur fiabilité :

Le premier, le plus universel & quelquefois le plus sûr moyen que nous avons pour juger de la distance des objets peu éloignez, est l'angle que font les rayons de nos yeux, duquel l'objet en est le sommet [...] Ainsi on peut dire que l'ame juge de la distance d'un objet par la disposition de ses yeux, qui n'est pas la même, quand l'angle par lequel elle le voit est grand, que quand il est petit ; c'est-à-dire, quand l'objet est proche, que quand il est éloigné.

[...]

Or il est très facile de reconnoître que cet angle change notablement, quand un objet qui est à un pied de nôtre vûë, est transporté à quatre : mais s'il est seulement transporté de quatre à huit, le changement est beaucoup moins sensible ; [...] De sorte que s'il y a un espace assez considérable entre A, & C, l'ame ne pourra point par ce moyen connoître, si l'objet est proche de B ou de D.

[...]

Pour expliquer le second moyen, dont l'ame se sert pour juger de la distance des objets : il faut sçavoir qu'il est absolument nécessaire, que la figure de l'œil soit différente, selon la différente distance des objet que nous voyons : [...]

[...]

Cependant il est certain que ce moyen pourroit servir à l'ame, quand l'objet est proche. Si par exemple un objet n'est qu'à [un] demi pied de nous, nous pouvons distinguer assez bien sa distance par la disposition des muscles qui pressent ses yeux [...] Si cet objet est à deux pieds, nous le distinguons encore¹⁴.

Lorsque la distance des objets est perçue à travers ces moyens dans les conditions perceptives qui leur sont appropriées, il est donc possible de la connaître *assez bien* et avec une certaine précision. Les autres moyens indiqués par Malebranche sont 3) la grandeur de l'image rétinienne, 4) la force de l'action de l'objet sur nos yeux, 5) la distinction et la netteté de l'image rétinienne, et 6) l'ensemble des objets intermédiaires. Malebranche considère ce dernier moyen comme le principal.

Pour expliquer la perception visuelle des propriétés spatiales des corps, Malebranche suit le même schéma que Descartes : dans la plupart des cas, la perception de la distance vient en premier et constitue une sorte de condition pour la perception de la grandeur et de la figure. Dans le *XVII^e Eclaircissement de la Recherche de la vérité*, par exemple, Malebranche explique la perception de la grandeur par une proportion établie à partir de la distance perçue, de la grandeur de l'image et de la distance entre les yeux :

[...] 4°. Je connois que c'est un grand cheval ; car sçachant sa distance, la grandeur de son image, & le diametre de mes yeux ; je fais cette proportion. Comme le diametre de mes yeux est à son image, ainsi la distance de ce cheval est à sa grandeur ; & la comparant avec celle des autres chevaux que j'ai vûs, je juge que c'est un des grands chevaux¹⁵.

¹⁴ N. Malebranche, *Recherche de la Vérité*, in *Œuvres complètes* (éd. G. Rodis-Lewis, A. Robinet et al.), Paris, Vrin, 1959-1970, vol. I, IX, § iii, p. 109-113 (dorénavant cité comme OC suivi par les numéros de volume et de page).

¹⁵ N. Malebranche, *XVII^e Eclaircissement de la Recherche de la vérité*, § 43, OC, III, p. 343-344. Cf. aussi *Recherche de la Vérité*, OC, vol. I, IX, § iii, p. 116 : « Ainsi nous jugeons de la grandeur

En décrivant les différents moyens de perception de la distance et de la grandeur, Malebranche parle souvent de jugement. Cependant, comme il l'explique à plusieurs reprises, ces jugements ne doivent pas être considérés comme les résultats d'une activité supérieure de l'entendement. Il s'agit en fait de jugements que Malebranche appelle *naturels* et qui doivent plutôt être considérés comme des sensations :

*L'ame ne fait point tous les jugemens que je lui attribué, ces jugemens naturels ne sont que des sensations ; & je ne parle ainsi qu'afin d'être plus court & parler comme les autres*¹⁶.

Il s'agit plus précisément des jugements que nous ferions si nos connaissances à l'égard de ce qui se passe dans notre système visuel et la puissance de notre entendement étaient plus étendues¹⁷. Ces jugements naturels sont donc ce qui rend compte de la perception visuelle des propriétés spatiales des corps¹⁸. Etant donné

des objets par l'éloignement où nous les croyons ; & les corps que nous voyons entre nous & les objets aident beaucoup nôtre imagination à juger de leur éloignement. »

¹⁶ N. Malebranche, *Recherche de la Vérité*, OC, I, IX, § iii, p. 109, note. Cf. aussi *Recherche de la Vérité*, I, IX, § iii, p. 119-120 : « C'est pour cela que j'ai appelé *naturels* ces sortes de jugemens pour marquer qu'ils se font en nous, sans nous, & même malgré nous. Mais comme Dieu les fait en nous & pour nous, tels que nous pourrions les former nous-mêmes, si nous sçavions divinement l'optique & la géométrie, tout ce qui se passe actuellement dans nos yeux & dans notre cerveau, & que nôtre ame pût agir en elle-même, & se donner ses sensations ; J'attribue à l'ame de faire des jugemens & de raisonnemens, et de causer ensuite dans elle-même des sensations, qui ne peuvent être que l'effet d'une intelligence & d'une puissance infinie. »

¹⁷ N. Malebranche, *XVII^{ème} Eclaircissement de la Recherche de la vérité*, § 43, p. 343 (620) : « Car c'est Dieu seul qui agit en nous & qui nous avertit de tout cela ; mais comme il le fait pour nous & à notre place, à cause de notre ignorance & de notre impuissance, il ne le fait que comme nous le ferions de nous-mêmes, si nous pouvions agir en nous, en conséquence de la connoissance que nous aurions de ce qui se passe dans nos yeux & dans notre cerveau à la présence des objets. »

¹⁸ R. Glauser, *Berkeley et les philosophes du XVII^e siècle. Perception et scepticisme*, op. cit., p. 122-123, relève à juste titre que dans la description des moyens de la perception visuelle de la distance, au chapitre IX de la *Recherche*, Malebranche associe des jugements faits à partir de données physiologiques à des jugements faits à partir de données accessibles au sujet. Cela est problématique parce que ce qui est accessible à la conscience de l'esprit fini présuppose le jugement de Dieu, et donc dans ce cas, ces données se présenterait en même temps comme moyen et comme résultat du jugement.

que ces jugements naturels sont des sensations, il faut donc admettre que chez Malebranche, comme déjà chez Descartes, il est possible de voir – avec un degré de précision variant selon les conditions de la perception et les moyens employés – la distance, et à partir de celle-ci la grandeur et la figure des corps.

C. MOLYNEUX

Dans le domaine philosophique, la *Dioptrica Nova* que William Molyneux publie à Londres en 1692 est connue surtout pour son affirmation de l'impossibilité d'une perception visuelle de la distance, reprise presque mot pour mot par Berkeley dans la section 2 de la *Nouvelle Théorie de la vision*. Sur ce point, la proximité entre les deux auteurs irlandais est effectivement frappante. Molyneux écrit :

For *Distance* of it self, is not to be perceived; for 'tis a Line (or a Length) presented to our Eye with its End toward us, which must therefore be only a *Point*, and that is *Invisible*.¹⁹

Et Berkeley le suit en affirmant :

NTV 2. It is, I think, agreed by all that distance, of itself and immediately, cannot be seen. For distance being a line directed end-wise to the eye, it projects only a point in the fund of the eye, which point remains invariably the same, whether the distance be longer or shorter.²⁰

Dans ce passage, Molyneux écrit que la distance en elle-même (*in itself*) ne peut pas être perçue par la vue. Cela laisse néanmoins ouverte la possibilité d'une vision de la distance non en elle-même, du moins dans certaines conditions de

¹⁹ W. Molyneux, *Dioptrica Nova. A Treatise of Dioptricks, in Two Parts. Wherein the Various Effects and Appearances of Spherick Glasses, both Convex and Concave, Single and Combined, in Telescopes and Microscopes, together with Their Usefulness in many concerns of Human Life, are explained*, London, Benj. Tooke, 1709, Prop. XXXI, sect. 1, p. 113.

²⁰ G. Berkeley, *New Theory of Vision*, in *The Works of George Berkeley Bishop of Cloyne* (Ed. by A.A. Luce and T.E. Jessop), Nelden, Kraus Reprint, 1979, vol. 1 (dorénavant NTV), NTV 2.

perception. Voici ce que Molyneux écrit à propos de la perception visuelle de la distance :

[113] In Plain Vision the Estimate we make of the *Distance* of Objects (especially when so far removed, that the Interval between our two Eyes, bears no sensible Proportion thereto; or when look'd upon with one Eye only) is rather the Act of our *Judgement*, than of *Sense*; and acquired by *Excercise* and a Faculty of *comparing*, rather than *Natural*. For *Distance* of it self, is not to be perceived; for 'tis a Line (or a Length) presented to our Eye with its End toward us, which must therefore be only a *Point*, and that is *Invisible*. Wherefore Distance is *chiefly* perceived by means of Interjacent Bodies, as by the Earth, Mountains, Hills, Fields, Treces, Houses, etc. Or by the *Estimate* we make of the *Comparative Magnitude* of Bodies, or their *Faint Colours*. These I say are the *Chief Means* of apprehending the Distance of Objects, that are considerably *Remote*. But as to *nigh* Objects, to whose Distance the Interval of the Eyes bears a sensible Proportion, their Distance is perceived by the turn of the Eyes, or by the Angles of the opticks Axes ([...]). This was the opinion of the Antients, *Alhazen*, *Vitellio*, etc. And to the Ingenious Jesuit Tacquet (Opt Lib I Prop. II) disapprove thereof, and objects against it a new Notion of Gassendus (of a Man's seeing only with an eye at a Time one and the same Object) yet this notion of *Gassendus* being absolutely false (as I could demonstrate [...]) it make nothing against this Opinion.

Comme déjà Malebranche (dont la méthode est citée avec approbation dans l'introduction de la *Dioptrica Nova*), Molyneux distingue les moyens qui s'appliquent à la perception des objets éloignés de ceux qui valent pour la perception des objets proches, mais, contrairement à Malebranche, il ne dit pas qu'il s'agit toujours de perceptions au sens propre du terme. Molyneux établit plutôt une sorte d'échelle des perceptions, qui dépendent à des degrés divers de

l'entendement ou du sens et qui sont à des degrés divers plus apprises par l'expérience que naturelles. La perception de la distance des objets éloignés ou des objets perçus avec un seul œil dépend davantage du jugement (et est donc moins naturelle) que celle des objets proches ("especially when so far removed, that the Interval between our two Eyes, bears no sensible Proportion thereto; or when look'd upon with one Eye only").

La théorie de Molyneux sur la vision de la distance, prise dans son ensemble, contient donc des éléments de continuité et des divergences par rapport aux explications de Descartes et de Malebranche. Plus précisément, Molyneux partage avec ses deux prédécesseurs le choix des moyens pour la vision de la distance des objets proches et considère que les modifications de la forme de l'œil en font partie. Il semble néanmoins se distancier d'eux dans la mesure où il accorde toujours un rôle à l'entendement – plus ou moins significatif selon la distance à laquelle se trouvent les objets. Malgré cette différence, il est important de mettre en relief que pour Molyneux aussi, la distance peut être perçue par la vue (bien qu'une intervention plus ou moins significative de l'entendement et de l'expérience puisse être nécessaire) et que dans les explications de la perception de la distance défendues par ces trois auteurs, jamais il n'est question d'une dépendance de la vue envers le sens du toucher.

Il est à remarquer aussi que les trois auteurs considérés dans ce chapitre ne restreignent pas la sensation visuelle à la sensation correspondant à l'image qui se peint sur la rétine ; la sensation visuelle comprend en effet cette image, mais aussi les sensations correspondant aux mouvements des muscles oculaires. Pour Descartes, Malebranche et Molyneux, donc, l'organe de la vue est l'œil avec tous ses muscles et toutes ses parties, et non seulement la rétine.

Cette description sommaire des théories de la perception visuelle des propriétés spatiales chez Descartes, Malebranche et Molyneux montre que chez ces trois auteurs, il est généralement admis que la vue – sans l'intervention du toucher – peut percevoir la distance et connaître la grandeur et la figure des corps. Pour Descartes et Malebranche, cette perception – du moins dans certaines conditions – peut avoir le caractère d'une perception sensible qui ne fait pas intervenir des activités supérieures de l'entendement. Cela me paraît une donnée importante pour évaluer, dans les chapitres à venir, les théories de l'espace et de sa perception où s'insère la discussion de la question de Molyneux.

CHAPITRE 2

LE PROBLEME DE MOLYNEUX DANS LA PHILOSOPHIE DE LOCKE

Introduction

En 1688, Molyneux, après avoir lu l'abrégé de *l'Essai philosophique concernant l'entendement*, envoie à l'éditeur une note adressée à l'auteur de *l'Essai*¹. Cette note contient une question concernant la perception des figures et de la distance par un aveugle qui retrouve subitement la vue². Locke – auteur de *l'Essai* – reçoit la note, mais note et question restent d'abord sans réponse. Cependant, Molyneux ne démord pas. Il lit la première édition de *l'Essay concerning Human Understanding*³ et, en 1693, envoie à Locke une nouvelle version de la question, dans laquelle le problème de la distance a été supprimé⁴.

¹“ *Extrait d'un Livre Anglois qui n'est pas encore publié, intitulé Essai philosophique concernant L'entendement, où l'on montre quelle est l'étendue de nos connaissances certaines, & la manière dont nous y parvenons. Communiqué par Monsieur Locke* ”, *Bibliothèque Universelle*, Tome VIII, 1688, p. 49-142 (dorénavant *Extrait*). La traduction française de *l'Extrait* est de Pierre Coste.

² Voici le texte de la première question de Molyneux : “A Man, being born blind, and having a Globe and a Cube, nigh of the same bigness, Committed into his Hands, and being taught or Told, which is Called the Globe, and which the Cube, so as easily to distinguish them by his Touch and Feeling; Then both being taken from Him, and Laid on a Table, Let us Suppose his Sight Restored to Him; Whether he could, by his sight, and before he touch them, know which is the Globe and which the Cube? Or whether he could know by his sight, before he stretched out his Hand, whether he could not Reach them, tho they were Removed 20 or 1000 feet from Him?” (Bodl. MS Locke, c. 16, fo. 92). La note est citée entre autres par M. Bolton, “The Real Molyneux Question and the Basis of Locke's Answer”, in G. A. J. Rogers (Ed.), *Locke's Philosophy. Content and Context*, Oxford, Clarendon Press, 1994, p. 75-99, p. 76-77 ; D. Park, “Locke and Berkeley on the Molyneux Problem”, *Journal of the History of Ideas*, 30 (1969), p. 253-260, p. 254 ; M. Lievers, “The Molyneux Problem”, *Journal of the History of Philosophy*, 30 (1992), p. 399-416, p. 406.

³ J. Locke, *An Essay concerning Human Understanding*, Peter H. Nidditch, ed., Oxford, Clarendon Press, 1975 (dorénavant cité comme *Essay*, suivi par les numéros de livre, de chapitre et de paragraphe).

⁴ Dans sa lettre de 1693, Molyneux introduit la question en affirmant l'existence d'une relation entre sa question et la philosophie de *l'Essay*, mais il est difficile de comprendre le rôle effectif

La question est à peu près la suivante : étant donné que l’aveugle était capable par le seul sens du toucher de distinguer et de nommer un cube et une sphère, sera-t-il capable, au moment où il retrouve la vue, de distinguer et de nommer les deux objets en les regardant sans les toucher ? Locke introduira la question dans la deuxième édition de l’*Essay* et y répondra négativement⁵.

Berkeley interprète le problème, tel qu’il est présenté par Locke, comme une question concernant les rapports entre les idées de figure perçues par les différents sens. Suivant cette interprétation – devenue classique – la réponse négative à la question de Molyneux implique nécessairement une différence spécifique entre les idées de figure perçues par la vue et celles perçues par le toucher :

[...] We must therefore allow, either that visible extension and figures are specifically distinct from tangible extension and

joué par la philosophie de Locke dans la formulation de la question de Molyneux et de sa propre réponse. Il écrit : “[...] upon Discourse with several, concerning your Book and Notions, I have proposed [the question] to Divers very ingenious Men, and could hardly ever Meet with One, that at first dash, would give me the Answer to it which I think true, till by hearing My Reasons they were convinced” (J. Locke, *The Correspondence of John Locke*, Oxford, Clarendon Press, 1976-1990, Vol. IV, no. 651, 6 March 1692/3). Dans ses recherches en optique, Molyneux – dont la femme était devenue aveugle quelques mois après son mariage – s’intéresse à la perception de la distance (*Dioptrica Nova*, *op. cit.*, p. 113) et à la grandeur apparente des objets (*ibidem*, p. 106 et aussi *Philosophical Transactions*, 16, 1686, p. 381. Or, l’abrégé de l’*Essay* ne contient aucune référence au problème de la vision de la profondeur et de la distance. Locke semble plutôt ne pas le considérer du tout comme un problème puisqu’il écrit que la vue peut percevoir la figure des objets distants et que les idées de figure sont des idées simples perçues par la vue et par le toucher (*ibidem*, p. 54 et 60) alors qu’il ne dit rien à propos de la vision d’une sphère de couleur uniforme à travers l’idée d’un cercle plat de couleur non uniforme (*ibidem*, p. 59). L’utilisation d’un argument fondé sur un aveugle qui retrouve la vue apparaît dans la première édition (*Essay*, II, iv, 20), non dans l’*Extrait*. Cet exemple sera ensuite développé dans un nouveau paragraphe qui est introduit (comme la discussion de la question de Molyneux) dans la deuxième édition sw l’*Essay* (*Essay*, II, iv, 21). Ce qui aurait pu inspirer Molyneux, c’est l’utilisation de l’exemple de l’aveugle pour montrer que toutes nos idées nous viennent ou bien des sens ou bien de la réflexion : “ si quelqu’un a été destitué de l’un de ces sens, il n’aura jamais eu l’idée qui appartienne à ce sens ” (*Extrait*, p. 51, cf. aussi p. 52).

⁵ Cf. *Essay*, II, ix, 8.

figures, or else, that the solution of this problem, given by those two thoughtful and ingenious men, is wrong.⁶

Dans l'interprétation "classique" du problème de Molyneux chez Locke, la question sera chaque fois mise en rapport avec le problème général de l'hétérogénéité des idées de figure des différents sens. Selon cette interprétation, chez Locke les idées de figure perçues par la vue sont d'espèce différente des idées de figure perçues par le toucher. Cette interprétation est partiellement justifiée par la réponse à la question suggérée par Molyneux et approuvée par Locke :

To which the acute and judicious Proposer answers: Not. For though he has obtain'd the experience of, how a Globe, how a Cube affects his touch; yet he has not yet attained the Experience, that what affects his touch so or so, must affect his sight so or so; Or that a protuberant angle in the Cube, that pressed his hand unequally, shall appear to his eye, as it does in the Cube. I agree with this thinking Gent. whom I am proud to call my Friend, in his answer to this his Problem; and am of opinion, that the Blind Man, at first sight, would not be able with certainty to say, which was the Globe, which the Cube, whilst he only saw them: though he could unerringly name them by his touch, and certainly distinguish them by the difference of their Figures felt.⁷

La différence spécifique dont il est question ici est parfois conçue comme une différence entre le nombre des dimensions percevables. Ainsi, il est supposé que chez Locke, seul le toucher peut percevoir des idées de figures tridimensionnelles, alors que la vue n'a accès qu'à des idées de figures bidimensionnelles ; et donc

⁶ G. Berkeley, *New Theory of Vision*, in *The Works of George Berkeley Bishop of Cloyne* (Ed. by A.A. Luce and T.E. Jessop), Nelden, Kraus Reprint, 1979, vol. 1 (dorénavant NTV), prop. 133. La première partie de la proposition affirmait : "Now, if a square surface perceived by touch be of the same sort with a square surface perceived by sight; it is certain the blind man here mentioned might know a square surface, as soon as he saw it [...]".

⁷ Cf. *Essay*, II, iv, 8.

que lorsque nous croyons voir un espace ou une figure tridimensionnels, cela dépend d'un jugement qui fait passer d'une idée de la vue à une idée du toucher⁸.

Cette interprétation "classique" est, à mon avis, inadéquate parce qu'elle présuppose une différence spécifique entre les idées de figure perçues par la vue et celles perçues par le toucher que Locke n'affirme jamais de manière explicite. En effet, à l'exception de la discussion du problème de Molyneux, Locke ne fait nulle part référence à une hétérogénéité entre les idées visuelles et tactiles d'étendue. La théorisation à travers le problème de Molyneux d'une hétérogénéité entre les idées de figure perçues par la vue et par le toucher resterait en effet un cas totalement isolé dans l'*Essay*. En considérant l'*Essay* dans sa totalité, il est difficile d'admettre l'existence chez Locke de deux idées hétérogènes de figure, dont la différence serait à l'origine de la réponse négative à Molyneux⁹.

Le but principal de ce chapitre est d'examiner ce que Locke écrit, indépendamment de la question de Molyneux, sur la perception visuelle et tactile de la figure et de l'espace, pour voir ensuite dans quelle mesure cela est compatible avec la réponse négative à la question de Molyneux. Pour comprendre de façon plus générale la théorie de la vision de Locke, j'examinerai l'*Essay* dans sa première édition (et donc avant l'insertion de la question de Molyneux). En effet, l'insertion de la question de Molyneux et l'interprétation berkeleyenne de celle-ci ont de quelque façon biaisé la compréhension de ce que Locke écrit à propos de la perception de la figure en général. Ainsi, si nous reprenons la

⁸ Cf. entre autres M. Ayers, *Locke*, 2 vol., London, Routledge, 1991, vol. 1, p. 65-66 ; M. Lievers, "The Molyneux Problem", *Journal of the History of Philosophy*, Vol. 30, No. 3, July 1992, p. 399-416, p. 410 ; J.-M. Vienne, "Locke et l'intentionnalité : Le problème de Molyneux", *Archives de Philosophie*, 55, 1992, p. 661-672, p. 684 ; M. Bolton, "The Real Molyneux Question and the Basis of Locke's Answer", *op. cit.*, p. 98 ; M. Degenaar, *Molyneux's Problem*, Dordrecht, Kluwer Academic Publ., 1996, p. 25.

⁹ Cf. *Essay*, II, v. D'après certains commentateurs, la réponse négative à la question de Molyneux contredit aussi le principe de la ressemblance entre les qualités premières et les idées de qualités premières (*Essay*, II, viii, 15-22). (Cf. entre autres M. Ayers, *Locke*, *op. cit.*, vol. 1, p. 65, et J.-M. Vienne, "Locke et l'intentionnalité : Le problème de Molyneux", *op. cit.*, p. 669.) Je ne crois pas qu'il y ait contradiction à cet égard parce que même si les deux idées de figure perçues par la vue et par le toucher étaient ressemblantes cela est compatible avec une réponse négative à la question de Molyneux étant donné que toute ressemblance peut s'accompagner d'une différence et que cette différence peut être à la base de la réponse négative à la question de Molyneux.

première édition de l'*Essay*, nous nous trouvons face à un noyau de thèses théoriquement cohérentes qui vaut la peine d'être étudié indépendamment du problème de Molyneux. Il s'y trouve, à mon avis, une théorie de la perception de la figure différente de celle qui a été traditionnellement attribuée à Locke à la suite de sa discussion de la question de Molyneux. Cet examen me permettra de rendre plus clair en quel sens les idées de figure sont des idées communes à la vue et au toucher. J'aimerais montrer que chez Locke la vue – aussi bien que le toucher – peut recevoir des idées de figures tridimensionnelles.

Dans les deux premières sections, je considère la structure des idées de figure et d'espace chez Locke. Je présenterai ensuite assez rapidement la théorie de l'abstraction et la construction des idées générales de figure. A la section 4, je défends la thèse de l'a-modalité des idées générales de figure. Je propose ensuite une nouvelle interprétation de la théorie de la vision de Locke. Cette interprétation se fonde surtout sur une lecture de la première édition de l'*Essay*, suivant laquelle Locke admet qu'il est possible, dans certaines conditions perceptives, de voir aussi la figure tridimensionnelle des corps (section 7). Naturellement, cela modifie l'interprétation de la réponse négative de Locke à la question de Molyneux (section 8).

Dans ce qui suit, j'utiliserai sans aucune connotation temporelle le terme *immédiat*, en relation à l'idée. Avec ce terme je désigne une idée perçue exclusivement en vertu des modifications des organes de sens (et donc par le biais de processus matériels ou physiologiques) et sans recours à des activités supérieures de l'entendement. Lorsque la dimension temporelle est en jeu, j'utiliserai de préférence le terme *instantané*.

A. L'IDEE DE LA FIGURE ET DE L'ESPACE

1. La simplicité de l'idée particulière de figure

Au chapitre V du livre II de l'*Essay*, Locke classe les idées particulières de figure parmi les idées simples perceptibles par plus d'un sens¹⁰. En tant que

¹⁰ Cf. *Essay*, II, v.

simple, l'idée de figure doit être une “*appearance*” ou conception de l'esprit qui a un caractère uniforme, parce que :

[simple *Ideas*] being each in itself uncompounded, contains in it nothing but *one uniform Appearance*, or Conception in the Mind, and is not distinguishable into different *Ideas*.¹¹

Les exemples paradigmatiques de l'idée simple sont les idées de blanc, de chaud, de froid, de doux, d'amer, etc. En considérant l'idée de figure comme une idée simple, Locke met de fait sur le même plan les idées de figure et les idées simples de couleur, de son, etc.¹². En tant qu'idée simple, l'idée de figure est donc une “*apparence uniforme*” (*uniform Appearance*) non composée par d'autres idées simples. Une idée simple est une idée uniforme dans le sens qu'elle n'est pas constituée – composée – par des parties autonomes et par leurs relations. Les idées de figure sont des idées simples parce qu'elles constituent un tout, même si à leur intérieur, il est éventuellement possible de déterminer des parties (comme, par exemple, les côtés et les angles d'une figure).

En vertu de l'uniformité de leur contenu, les idées simples sont des sortes d'atomes. Il y a donc un sens dans lequel il est possible de dire que les idées simples sont indépendantes les unes des autres, et c'est pourquoi Locke affirme que les idées simples ne peuvent pas être définies. Les idées simples sont atomiques dans le sens où aucune analogie ou similitude avec d'autres idées simples ne peut suffire à faire connaître leur contenu¹³. En vertu de l'“*atomicité*” des idées simples, Locke ridiculise la tentative d'expliquer à un aveugle ce qu'est la couleur écarlate en évoquant une analogie entre cette couleur et le son d'une trompette¹⁴. De manière analogue, il écrit, par exemple, que la seule chose qui relie des idées telles que le blanc, le rouge et le jaune est le fait d'être des idées

¹¹ *Essay*, II, ii, 1. M. Ayers oppose le critère phénoménal de la simplicité chez Locke au critère logique ou conceptuel de Descartes. Cf. M. Ayers, *Locke, op. cit.*, vol. 1, p. 48.

¹² Cf. p. ex. *Essay*, II, i, 1 et 3 ; II, ii, 1.

¹³ Cf. G. Brykman, “*Sensibles communs et sens communs chez Locke et Berkeley*”, *Revue de Métaphysique et de Morale*, 4, 1991, p. 515-529, p. 516-517.

¹⁴ Cf. *Essay*, III, iv, 11.

visuelles, comme s'il n'y avait pas dans le contenu qualitatif des idées simples de couleur quelque chose de commun à toutes en tant qu'idées de couleur¹⁵.

Malgré le caractère atomique de l'idée simple, Locke reconnaît que certaines idées simples sont toujours perçues ensemble. Il reconnaît, par exemple, qu'il n'est pas possible de voir un mouvement sans voir aussi, en même temps, un espace¹⁶. Cependant, cela, à son avis, n'implique pas que les idées, quant à leur contenu, ne soient pas complètement distinctes. Ainsi, même s'il n'y a pas d'idée de mouvement qui ne coexiste avec une idée d'espace, les idées d'espace et de mouvement sont des idées distinctes, et ce qui est prédiqué de l'une ne peut pas être prédiqué de l'autre. L'atomicité des idées simples n'implique pas non plus la séparation des qualités qui sont dans les corps et qui causent les différentes idées simples dans l'entendement. Les qualités peuvent être dans les corps comme un seul tout, alors que les idées sont des entités indépendantes¹⁷. Un des exemples donnés par Locke est éclairant :

For though the Sight and Touch often take in from the same Object, at the same time, different *Ideas*; as a Man sees at once Motion and Colour; the Hand Feels Softness and Warmth in the same piece of Wax: Yet the simple *Ideas* so united in the same Subject, are as perfectly distinct, as those that come in by different Senses.¹⁸

¹⁵ *Essay*, III, IV, 16 : "For when *White*, *Red*, and *Yellow*, are all comprehended under the *Genus* or name *Colour*, it signifies no more, but such *Idea*, as are produced in the Mind only by the Sight, and have entrance only through the Eyes."

¹⁶ *Essay*, II, xiii, 11 : "[...] 'Tis true, Solidity cannot exist without Extension; but this hinders not, but that they are distinct *Ideas*. Many *Ideas* require others as necessary to their Existence or Conception, which yet are very distinct *Ideas*. Motion can neither be, nor be conceived, without Space; and yet Motion is not Space, nor Space Motion: Space can exist without it, and they are very distinct *Ideas* [...]" La distinction entre les idées de l'espace et du mouvement n'implique pas que l'une puisse exister sans être accompagnée par l'autre. Au contraire, elles sont distinctes dans le sens qu'elles peuvent être l'objet d'une considération partielle (*partial consideration*) de l'entendement (*Essay*, II, xiii, 13). Cf. aussi *Essay*, II, xiii, 24.

¹⁷ *Essay*, II, ii, 1 : "Qualities [...] are, in things themselves, so united and blended, that there is no separation, no distance between them".

¹⁸ *Essay*, II, ii, 1.

Chez Locke, donc, sont des idées complètement distinctes non seulement les idées qui proviennent de sens différents (telles que la couleur blanche et un son aigu), mais aussi les idées perçues en même temps et par un seul sens (telles que par exemple les idées de la couleur et du mouvement). Si maintenant nous transposons ce qui a été dit à propos des idées de couleur et de mouvement aux idées de couleur et de figure, nous pouvons affirmer que même si les idées de figure sont toujours accompagnées par des idées de couleur ou de qualités tactiles, elles sont également complètement distinctes de celles-ci. Aussi, étant une idée simple, l'idée de figure doit être une *Appearance* ou conception uniforme, non composée par d'autres idées.

2. La simplicité/complexité de l'idée de l'espace

Locke traite les idées de figure comme des idées simples non seulement dans le chapitre sur les idées simples perceptibles par plus d'un sens (*Essay*, II, v), mais aussi dans celui sur la distinction entre qualités premières et qualités secondes (*Essay*, II, viii).

Considérer l'idée de figure comme une idée simple et donc comme une apparence uniforme peut en effet paraître surprenant, car toute figure semble bien toujours avoir des parties. Cette manière de concevoir l'idée de figure est problématique aussi parce que Locke, dans le chapitre intitulé *Of Complex Ideas* (*Essay*, II, xii), semble traiter les idées de figure plutôt comme des idées complexes :

First, *Modes* I call such complex *Ideas*, which however compounded, contain not in them the supposition of subsisting by themselves, but are considered as Dependences on, or Affections of Substances; such are the *Ideas* signified by the Words *Triangle*, *Gratitude*, *Murther*, etc. [...].¹⁹

La contradiction n'est qu'apparente et peut être résolue en reconnaissant que Locke, dans ce passage, ne dit pas que toutes les idées de mode sont des idées complexes (autrement l'idée de couleur serait aussi une idée complexe), ni que toutes les idées de figure sont des idées complexes : il écrit seulement que l'idée

signifiée par le terme *triangle* en est une. Cela nous autorise à admettre l'existence de deux différentes sortes d'idées de figure. La première correspond à la signification des définitions géométriques des figures, la seconde, à l'idée perçue lorsque nous voyons ou touchons un objet figuré. La première demande une activité constitutive de l'entendement, tandis que la seconde est reçue passivement. La première est une idée complexe (de mode), la seconde, une idée simple perçue immédiatement par la vue et par le toucher.

Je crois qu'il est important de prendre au sérieux les passages où Locke affirme la nature simple de l'idée de figure. Locke n'utilise en effet jamais la dénomination d'idée simple ou d'idée complexe de manière imprécise ou sans raison. Il reconnaît aussi que la classification de l'idée de l'espace parmi les idées simples est une question délicate, mais il est prêt à endosser les difficultés propres à cette classification.

Locke est conscient de l'anomalie propre aux idées de figure qui, tout en étant simples, sont néanmoins douées de parties. Il esquisse aussi une autre possibilité, qui consiste à considérer comme des idées simples de l'espace seulement les plus petites parties d'étendue perceptibles, mais il ne la développe pas par la suite²⁰.

¹⁹ *Essay*, II, xii, 4.

²⁰ Cf. *Essay*, II, xv, 9: " There is one thing more, wherein *Space and Duration* have a great Conformity, and that is, though they are justly reckoned amongst our *simple Ideas*: Yet none of the distinct *Ideas* we have of either is without all manner of *Composition*, it is the very nature of both of them to consist of Parts: But their Parts being all of the same kind, and without the mixture of any other *Idea*, hinder them not for having a Place amongst simple *Ideas*. Could the Mind, as in Number, come to so small a part of Extension or Duration, as excluded Divisibility, that would be, as it were, the indivisible Unite, or *Idea*; by repetition of which, it would make its more enlarged *Ideas* of Extension and Duration. But since the Mind is not able to frame an *Idea* of any Space, without Parts; instead thereof it makes use of the common Measures [...] (as Inches, and Feet; [...]) The Mind makes use, I say, of such *Ideas* as these, as simple ones): [...] Every part of Duration is Duration too; and every part of Extension is Extension, both of them capable of addition or division *in infinitum*. But the least Portions of either of them, whereof we have clear and distinct *Ideas* may perhaps be fittest to be considered by us, as the simple *Ideas* of that kind, out of which our complex modes of Space, Extension, and Duration, are made up, and into which they can again be distinctly resolved. Such a small part in Duration, may be called a *moment*, [...]. The other wanting a proper Name, I know not whether I may be allowed to call a *sensible Point*, meaning thereby the least Particle of Matter or Space we can discern, which is ordinarily about a Minute

C'est enfin dans une note ajoutée à la cinquième édition (écrite en réponse à une objection de M. Barbeyrac) que Locke explique plus clairement les raisons qui l'ont déterminé à considérer comme une idée simple l'idée de l'espace et de certains de ses modes ; les parties de l'espace sont des parties d'une sorte particulière parce qu'elles ne peuvent pas être décomposées en idées plus simples, les parties composantes sont en fait aussi complexes – ou aussi simples – que le tout qu'elles composent :

The Question then is to know, Whether the *Idea* of *Extension* agrees with this Definition [la définition de l'idée simple de Locke]? Which will effectually agree to it, if it be understood in the Sense which Mr. *Locke* had principally in his View; for that Composition which he designed to exclude in that Definition, was a Composition of different *Ideas* in the Mind, and not a Composition of the same kind in a thing whose Essence consists in having Parts of the same kind, where you can never come to a Part intirely exempted from this Composition. So that if the *Idea* of *Extension* consists in having *Partes extra Partes*, (as the Schools speak,) 'tis always, in the sense of Mr. *Locke*, a *Simple Idea*.²¹

C'est en vertu des caractéristiques particulières de ses parties que l'idée de l'étendue (ainsi que celle du temps) peut être simple tout en ayant des parties.

Je passe maintenant à l'examen de la structure des idées générales de figure. Cet examen me paraît nécessaire parce que dans la formulation originale de sa question, Molyneux demande non seulement si l'aveugle, dès qu'il retrouve la vue, sera capable de distinguer le cube et la sphère en les regardant sans les

[...].”Ce passage est intéressant aussi d'un point de vue méthodologique parce que Locke présente et défend sa position sans en cacher les difficultés. Dans une note à *Essay*, II, xv, 9, il écrit, par exemple : “[...] if the *Idea* of *Extension* is so peculiar, that it cannot exactly agree with the Definition that he has given of those *Simple Ideas*, so that it differs in some manner from all others of that kind, he thinks 'tis better to leave it there expos'd to this Difficulty, than to make a new Division in his Favour.” Cette attitude, loin d'être le signe d'un esprit incohérent, me semble plutôt la conséquence d'une considération non simplificatrice des problèmes philosophiques.

²¹ *Essay*, II, xv, 9, note.

toucher, mais aussi si l'aveugle guéri sera capable de donner le nom approprié aux deux figures. La réponse de Locke se réfère ainsi explicitement à la possibilité de distinguer et de nommer avec certitude les deux figures. Le deuxième volet de la question de Molyneux, sur la capacité de l'aveugle à nommer le cube et la sphère posés devant lui, introduit le thème épineux du rapport entre une idée particulière de figure et l'idée générale et abstraite de celle-ci. Chez Locke, en fait, l'idée générale constitue la signification du nom général. Les significations des noms des figures sont donc des idées générales²². Le problème de Molyneux peut ainsi être reformulé de la façon suivante : étant donné que l'aveugle a appris, grâce au toucher, à utiliser les noms de *cube* et de *sphère*, sera-t-il capable de les appliquer également aux idées particulières de la vue reçues lorsqu'il regarde ces figures pour la première fois ? Ou, en d'autres termes, ces idées générales maintiennent-elles nécessairement des traces de leur origine sensorielle, ou bien le processus d'abstraction permet-il de laisser de côté les idées des qualités tactiles qui ont accompagné la perception de la figure ?

3. La structure de l'idée générale de figure

Nous avons vu que chez Locke, l'idée particulière de figure – étant une idée simple – a le même statut que les idées particulières de blanc, de doux, etc. Locke pense qu'à partir de ces idées particulières, il est possible de construire des idées générales telles que celles de la blancheur, de la douceur, etc. Les idées générales sont le résultat d'un processus d'abstraction :

[...] the Mind makes the particular *Ideas*, received from particular Objects, to become general; which is done by

²² Cf. *Essay*, II, xi, 9. Locke distingue entre deux sortes d'essences: l'essence réelle et l'essence nominale (*Essay*, III, iii, 15): “ *First, Essence* may be taken for the very being of any thing, whereby it is, what it is. And thus the real internal, but generally in Substances unknown Constitution of Things, whereon their discoverable Qualities depend, may be called their *Essence*. [...] *Secondly*, [...] it being evident, that Things are ranked under Names into sorts of *Species*, only as they agree to certain abstract *Ideas*, to which we have annexed those Names, the *Essence* of each *Genus*, or Sort, comes to be nothing but that abstract *Idea*, which the General, or *Sortal* [...] Name stand for. [...] These two sorts of *Essences*, I suppose, may not unfitly be termed, the one the *Real*, the other the *Nominal Essence*. ”

considering them as they are in the Mind such Appearances, separate from all other Existences, and the circumstances of real Existence, as Time, Place, or any other concomitant *Ideas*. This is called *ABSTRACTION*, whereby *Ideas* taken from particular Beings, become general Representatives of all of the same kind; [...] Thus the same Colour being observed to day in Chalk or Snow, which the Mind yesterday received from Milk, it considers that Appearance alone, makes it a representative of all of that kind; [...].²³

Laissant ici de côté tous les problèmes bien connus concernant la théorie de l'abstraction chez Locke, je prends la définition citée comme celle qui en donne le sens principal et je ne traiterai pas des incohérences qui semblent surgir à cet égard dans certaines parties de l'*Essay*. L'idée générale de triangle qui en résulte est une idée particulière de cette figure qui représente d'autres idées particulières de triangle en vertu d'une conformité qualitative qu'elles ont en commun. Evidemment, puisque les idées générales de figure de ce type ne se construisent qu'à partir des idées particulières de figure de la vue et du toucher, elles n'ont pas la structure d'une définition géométrique, et en principe elles ne présupposent aucune idée générale préalable²⁴. Les idées générales de cette sorte ne représentent qu'une ressemblance picturale, ou qualitative, entre les figures d'un certain type. Il est donc en principe possible d'avoir une certaine sorte d'idée générale de triangle ou de pentagone, en ayant vu seulement un certain nombre de triangles ou de pentagones et en ayant appris à en reconnaître la ressemblance. Cependant, il est possible aussi d'avoir une autre sorte d'idée générale de ces figures consistant dans une définition géométrique (telle que, par exemple, "figure délimitée par trois droites"). L'idée générale de triangle de la première sorte est une idée qui représente un caractère qualitatif commun entre toutes les

²³ *Essay*, II, xi, 9 ; cf. aussi III, iii, 6.

²⁴ Cf. Ayers, *Locke, op. cit.*, vol. 1, p. 49-51. Je suis ici J. L. Mackie en interprétant la théorie de l'abstraction de Locke comme une théorie fondée sur l'attention sélective (cf. J. L. Mackie, *Problems from Locke*, Oxford, Oxford Univ. Press, 1976, p. 109-111 et 114). Sur la pluralité des processus d'abstraction chez Locke, cf. R. I. Aaron, *John Locke*, Oxford, Oxford Univ. Press, 1955, p. 197-203.

idées de triangle perçues. L'idée générale de triangle du deuxième type est une idée qui présuppose la notion générale et abstraite de " figure délimitée par trois droites ". C'est l'idée générale de triangle de ce type qui est une idée complexe de mode²⁵.

Il me semble qu'il est nécessaire de supposer l'existence d'idées générales de figure purement qualitatives pour rendre compte des idées générales de figure (telle que par exemple la figure humaine) pour lesquelles il n'existe pas de définition géométrique. Il s'agit de la grande majorité de nos idées générales de figure, pour lesquelles il n'y a souvent pas de nom spécifique. Locke fait référence à cette sorte d'idée lorsqu'il discute du processus d'abstraction par lequel l'enfant arrive à constituer l'idée générale d'homme. L'enfant, explique Locke, a d'abord un nombre limité d'idées particulières de certains individus : l'idée de sa mère, de son père et de sa nourrice, par exemple. Ces idées – dit-il – sont bien imprimées dans son esprit et, comme des portraits, ne représentent que ces individus particuliers. Mais après,

[...] when time and a larger Acquaintance has made them observe, that there are a great many other Things in the World, that in some common agreements of Shape, and several other Qualities, resemble their Father and Mother, and these Persons they have been used to, they frame an *Idea*, which they find those many Particulars do partake in; and to that they give, with others, the name *Man*, for example. And *thus they come to have a general Name* and a general *Idea*.²⁶

Dans sa genèse historique, l'idée générale d'homme se développe donc à partir d'une idée générale de figure humaine. Or il est évident que les hommes ont des formes qui sont très différentes les unes des autres, et qu'il n'existe pas de définition géométrique qui peut restituer l'essence de cette forme commune. La forme humaine en général ne peut donc être définie que comme ce qui est commun (dans le sens de ressemblant) dans l'aspect physique d'un certain nombre d'individus. Les noms (et les idées) généraux d'animaux d'une certaine

²⁵ *Essay*, II, xii, 4 et III, ix, 19.

²⁶ *Essay*, III, iii, 7. Cf. aussi III, iii, 8 ; IV, iv, 15-16 ; III, iii, 7 et III, xi, 20.

espèce – tels que les noms et les idées générales de mouton, de chien, etc. – se construisent également à partir de l'idée générale de la forme de mouton, de chien, etc. Au contraire, là où une idée générale doit représenter une classe d'individus dont les figures ne se ressemblent pas, l'idée générale se construit à travers d'autres catégories (ou idées générales) non figuratives. Ainsi, l'idée d'animal ne se construit pas à partir de l'idée de la forme qui est en quelque sorte commune à tous les animaux (parce qu'une telle forme n'existe pas) et se fonde sur d'autres idées générales non figuratives telles que “être vivant”, ou bien “être doué de mouvement spontané”, etc.²⁷.

En essayant de montrer en quel sens les idées générales de substance sont inadéquates et imparfaites, Locke écrit que même les idées des figures mathématiques seraient imparfaites si elles étaient constituées seulement à travers les propriétés qu'elles ont par rapport à d'autres figures²⁸. Tout au contraire, la définition géométrique d'une figure, telle que le triangle, nous donne l'essence complète de la figure à partir de laquelle il est possible de découvrir toutes ses propriétés, et la façon selon laquelle ces propriétés dépendent les unes des autres :

Essences being thus distinguished into Nominal and Real, we may farther observe, that in the Species of simple Ideas and Modes, they are always the same: But in Substances, always quite different. Thus a Figure including a Space between three Lines, is the real, as well as nominal Essence of a Triangle; it being not only the abstract Idea to which the general Name is annexed, but the very Essentia, or Being, of the thing it self, that

²⁷ *Essay*, III, iii, 8 et 9.

²⁸ *Essay*, II, xxxi, 11 : “So that *all our complex Ideas of substances* are imperfect and inadequate. Which would be so also in mathematical Figures, if we were to have our complex *Ideas* of them, only by collecting their Properties, in reference to other Figures. [...]” Ce qui me paraît intéressant, c'est que chez Locke toute idée générale de figure est conçue comme ayant une partie qui représente son image, sa façon d'apparaître aux sens. Ainsi, l'idée générale de chiliogone est une idée complexe dont la partie relative à l'apparaître de la figure est confuse, alors que la partie relative au nombre est claire : “In a Man who speaks of a *Chiliaëdron*, or a Body of a thousand sides, the *Idea* of the Figure may be very confused, though that of the Number be very distinct; [...] he has no precise *Idea* of its figure, so as to distinguish it, by that, from one that has but 999 sides: [...]” *Essay*, II, xxix, 13.

Foundation from which all its Properties flow, and to which they are all inseparably annexed.²⁹

Or, il me semble qu'en se tenant à ce que Locke dit à propos du processus de l'abstraction, il n'est pas possible de savoir si ces idées générales de figure (les définitions géométriques aussi bien que les idées construites par ressemblance) sont sensoriellement spécifiques ou bien si elles ne portent pas les traces de leur origine sensorielle. Je crois toutefois qu'il est possible de trouver une réponse à cette question en examinant, encore une fois, le contenu des idées particulières de figure. C'est précisément de la question de la modalité ou a-modalité de ces idées que je vais m'occuper dans les sections qui suivent.

4. A-modalité de l'idée de figure

Revenons donc aux idées particulières de figure et essayons de voir si elles sont modalement spécifiques. Il s'agit de savoir quels sont les rapports entre les idées particulières de figure et les idées particulières propres à un seul sens (comme les idées de couleur et de qualités tactiles) qui accompagnent la perception de la figure. J'examinerai ce rapport à travers ce que Locke écrit sur l'idée simple de figure, indépendamment de la discussion du problème de Molyneux.

4.1 Atomisation de la donnée

Nous avons vu plus haut que les idées particulières de figure en tant qu'idées simples sont parfaitement distinctes de toutes les autres idées simples. Elles sont aussi distinctes en ce sens qu'elles ne sont pas composées d'autres idées simples. D'après Locke, les idées simples de figure sont en effet parfaitement distinctes des idées de couleur, même si les deux idées sont perçues en même temps par l'entendement. Donc, lorsque nous voyons un triangle rouge, les idées de triangle et de rouge sont aussi différentes et distinctes que l'idée d'un goût sucré et l'idée de blanc : l'idée de triangle n'est pas composée par l'idée de rouge.

C'est là, à mon avis, un premier argument pour soutenir l'a-modalité des idées de figure. En effet, si les idées de figure sont si différentes de celles de

²⁹ *Essay*, III, iii, 18.

couleur, pourquoi faudrait-il croire que les idées de figure contiennent une marque qui les lie nécessairement aux idées de couleur ou de qualités tactiles avec lesquelles elles ont été perçues ?³⁰

4.2 *L'idée de figure comme idée commune à la vue et au toucher*

Le deuxième argument en faveur de l'a-modalité de l'idée de figure se fonde sur la définition de la figure comme idée simple perceptible autant par la vue que par le toucher.

Dans le chapitre sur les idées simples perceptibles par plus d'un sens, Locke écrit que les idées de figure sont perceptibles aussi bien par la vue que par le toucher :

The *Ideas* we get by more than one Sense, are of *Space*, or *Extension*, *Figure*, *Rest*, and *Motion*: For these make perceivable impressions, both on the Eyes and Touch; and we can receive and convey into our Minds the *Ideas* of the Extension, Figure, Motion, and Rest of Bodies, both by seeing and feeling.³¹

Et aussi dans le chapitre sur l'espace :

[...] we get the *Idea* of Space, both by our Sight, and Touch which, I think, is so evident, that it would be as needless, to go to prove, that Men perceive, by their Sight, a distance between Bodies of different Colours, or between the parts of the same

³⁰ Dans son article "The Real Molyneux Question and the Basis of Locke's Answer", M. Bolton voit dans le caractère atomique des idées simples plutôt un argument en faveur de la réponse négative de Locke à Molyneux, puisque l'atomicité des idées simples implique que "[...] the once blind man cannot know how his visual ideas are related to figures he knows by touch until he has had a chance to note recurring spatio-temporal relations within his visual-tactual experience" (*op. cit.*, p. 78). Il me semble que ce raisonnement peut tenir seulement si nous tenons pour acquise la thèse de la différence entre les idées de figure de la vue et du toucher. Je crois, au contraire, que cette thèse ne peut être admise sans démonstration.

³¹ *Essay*, II, v. Pour la signification du terme *impression* chez Locke, cf. *Essay*, II, i, 21-24 et II, ix, 4.

Body; as that they see Colours themselves: Nor is it less obvious, that they can do so in the Dark by Feeling and Touch.³²

Les idées de figure sont donc perceptibles par la vue et par le toucher ; Locke n'explique cependant pas quelle sorte d'idée est également perceptible par la vue et par le toucher. En effet, la question que ces passages laissent indécidée est si les idées communes à la vue et au toucher sont communes en tant que déterminables ou bien en tant qu'idées déterminées, c'est-à-dire si c'est la figure en général qui est perçue également par la vue et par le toucher ou bien si ce sont les idées de carré et de cercle ou de cube et de sphère qui sont perçues également par les deux sens. Dans ce qui suit, j'essaierai de donner une réponse à cette question. J'essaierai en particulier de montrer que Locke considère les idées particulières de figure comme des idées également perceptibles par la vue et par le toucher non seulement en tant qu'idées déterminables, mais aussi au niveau des idées déterminées³³.

Pour l'instant, je me limiterai à affirmer que dans la manière de concevoir l'idée simple et la construction de l'idée générale de Locke que nous avons considérée jusqu'à maintenant, il n'y a rien qui indique qu'entre les idées particulières de figure perçues par la vue et celles perçues par le toucher, il existe une différence spécifique ou n'importe quelle autre sorte de différence. Dans les parties de l'*Essay* que nous avons examinées jusqu'ici, il n'y a rien qui amène à penser à l'existence d'une quelconque différence entre les idées de figures perçues par les deux sens. Locke – au lieu de mettre en évidence des différences entre les

³² *Essay*, II, xiii, 2.

³³ Le même problème se retrouve dans l'interprétation de la distinction entre qualités premières et qualités secondes. En effet, lorsque Locke affirme la ressemblance entre les qualités premières et les idées de qualités premières, nous ne savons pas si cette ressemblance concerne les qualités premières en tant que déterminables ou en tant que déterminées. Pour Mackie, il est évident qu'il s'agit des déterminables, mais, à mon avis, quelques passages au moins rendent problématique cette interprétation. Je me réfère en particulier au début du paragraphe II, viii, 18 et II, viii, 23 où Locke écrit : “[The Bulk, Figure, Number, Situation, and Motion, or Rest of their solid Parts] when they are of that size, that we can discover them, we have by these an *Idea* of the thing, as it is in itself, as is plain in artificial things.” Pour une explication linguistique de la relation de ressemblance entre les qualités premières et les idées de qualités premières, cf. P. Alexander, “Boyle and Locke on Primary and Secondary Qualities” dans I. Tipton (ed.), *Locke on Human Understanding*, Oxford, Oxford Univ. Press, 1977, p. 62-76, p. 75.

figures perçues par la vue et celles perçues par le toucher – se montre plutôt disposé à considérer sur le même plan les idées particulières de figure perçues par la vue et celles perçues par le toucher. Chez Locke, en effet, les idées particulières de figure ne semblent pas avoir des caractéristiques qui les relient nécessairement à leur origine sensorielle.

B. LA PERCEPTION DE LA FIGURE ET LA DISCUSSION DE LA QUESTION DE MOLYNEUX

J'aimerais passer maintenant à ce que Locke écrit dans l'*Essay* à propos de la perception de la figure. J'aimerais montrer en premier lieu qu'il utilise le problème de Molyneux dans la deuxième édition pour discuter de la relation qui existe entre les idées de couleur, d'un côté, et les idées des figures dessinées par la couleur, de l'autre. Dans ce cadre, le problème de Molyneux cesse d'être un problème concernant le rapport entre les propriétés spatiales perçues par les deux sens, pour devenir une façon de traiter de la relation entre couleur et spatialité, dans toutes ses dimensions³⁴.

³⁴ Cette façon d'interpréter la question rapproche la discussion du problème de Molyneux d'une interprétation de la conception des sensibles communs chez Aristote proposée par J. Brunschwig. D'après J. Brunschwig (" En quel sens le sens commun est-il commun ? ", dans C. Viano (études réunies par), *Corps et âme. Sur le De Anima de Aristote*, Paris, Vrin, 1989, p. 189-218), " un *koinós* comme le mouvement est *senti* si et seulement si il est senti *en commun avec* le senti propre de la vue, *ou* avec le senti propre du toucher, *ou* avec le senti propre de l'ouïe, etc., et c'est cela précisément que signifie sa qualification de *koinós*. [...] Si les *koinà* sont toujours sentis en commun avec l'un ou l'autre des *ídia*, ils sont toujours sentis, quand ils sont sentis, *par l'un ou par l'autre* des sens spéciaux affectés à la perception de ces *ídia*, et la position d'un " sens commun " unique, affecté spécialement à *leur* perception, devient superflue, semble-t-il, et donc problématique. " (p. 194-195). En fait, chez Locke aussi il y a des sensibles communs sans un sens commun. Cf. G. Brykman, " Sensibles communs et sens communs chez Locke et Berkeley ", *Revue de Métaphysique et de Morale*, 4, 1991, p. 515-529, p. 516.

5. Les paragraphes 8 et 9 de la première édition de l'*Essay* : le rapport couleur-figure

L'importance du thème de la relation entre couleur et figure est évidente aux paragraphes 8 et 9 du chapitre intitulé *De la Perception* de la première édition de l'*Essay*. C'est à la fin de ce paragraphe 8 que Locke choisit d'ajouter, à partir de la deuxième édition, la discussion de la question de Molyneux. L'analyse de ces deux paragraphes nous permettra de comprendre quelle est pour Locke la problématique générale que la question de Molyneux sert à illustrer. La question de la vision des corps convexes est introduite par l'exemple de la perception d'une sphère de couleur uniforme :

§ 8. We are farther to consider concerning Perception, that the *Ideas we receive by sensation, are often, in grown People alter'd by the Judgement*, without our taking notice of it. When we set before our Eyes a round Globe, of any uniform colour, v.g. Gold, Alabaster, or Jet, 'tis certain, that the *Idea* thereby imprinted in our Mind, is of a flat Circle variously shadow'd, with several degrees of Light and Brightness coming to our Eyes.

Locke poursuit avec une explication du phénomène qui ne concerne plus la sphère, mais les corps convexes en général : comme nous avons appris par l'expérience quelle sorte de configuration de couleurs et d'ombres les corps convexes produisent en nous, l'esprit passe de l'idée perçue effectivement à l'idée de sa cause (*alters the Appearance into their Causes*), en vertu d'un jugement que l'habitude a rendu inconscient. Ainsi, nous croyons recevoir immédiatement l'idée d'une figure convexe, alors qu'en réalité l'idée reçue par la vue est celle d'une figure plane. L'idée de sphère n'est en réalité que la création du jugement :

But we having by use been accustomed to perceive, what kind of appearance convex Bodies are wont to make in us; what alterations are made in the reflections of Light, by the difference of the sensible Figures of Bodies, the Judgement presently, by an habitual custom, alters the Appearance into their Causes: So

that from that, which truly is variety of shadow or colour, collecting the Figure, it makes it pass for a mark of Figure, and frames to it self the perception of a convex Figure and an uniform Colour; when the *Idea* we receive from thence, is only a Plain variously colour'd, as is evident in Painting. [...].

Enfin, le paragraphe 9 fournit aussi les raisons de ce phénomène :

§ 9. But this is not, I think, usual in any of our *Ideas*, but those received by *Sight*: Because *Sight*, the most comprehensive of all our Senses, conveying to our Minds the *Ideas* of Light and Colours, which are peculiar only to that Sense; and also the far different *Ideas* of Space, Figure, and Motion, the several Varieties whereof change the appearances of its proper Object, viz. Light and Colours, we bring our selves by use, to judge of the one by the other. [...]

Le chapitre où se trouvent ces deux paragraphes traite de la perception en général. Le sujet principal des paragraphes 8 et 9 est celui des modifications apportées par le jugement à certaines sensations. La description de la relation entre couleur et figure y joue néanmoins un rôle important, puisque c'est au nom de cette relation que Locke explique les jugements ajoutés aux sensations.

Ces deux paragraphes traitent d'un même problème, en allant progressivement du particulier au général. Ils passent de la description d'un cas particulier (la vision apparente de la sphère à travers la vision effective du cercle) à une description des données qui sont à la base de la vision dans un seul instant des corps convexes en général.

Le paragraphe 9 explique le phénomène. Les altérations de la sensation par le jugement dépendent en effet du rapport particulier qui lie la couleur et la figure. La vue, explique Locke, nous fournit les idées de couleur et de lumière ainsi que celles d'espace, de figure et de mouvement. Ce qui est particulier, et propre seulement au sens de la vue, est que les différentes figures modifient l'apparaître de la lumière et de la couleur. En vertu de cette interconnexion particulière qui existe entre la figure et la couleur, une modification de la figure d'un objet de couleur uniforme (comme les objets d'or, d'albâtre et de jayet de l'exemple

lockéen) peut comporter une modification des idées de couleur qu'elle produit en nous³⁵. L'expérience seule peut nous apprendre à associer un certain type de variation de la couleur à une figure déterminée de l'objet. Cela ne se produit pas pour la perception tactile des figures puisque la rugosité d'un carré n'apparaît pas différemment lorsque ce carré est perçu de face ou de biais, existe tout seul ou est la base d'une pyramide : une modification de la figure comporte une modification de la localisation des qualités tactiles à travers lesquelles elle est perçue mais nullement une modification des qualités tactiles elles-mêmes (telles que la rugosité, la chaleur, etc.).

Dans ces deux paragraphes, il s'agit donc davantage de la façon selon laquelle la figure modifie les idées de la couleur que d'une question concernant la perspective géométrique. Il s'agit de montrer qu'en vertu des jeux des ombres et des lumières il est possible pour un cercle de devenir le signe d'une sphère.

Dans la discussion du rapport entre couleur et figure chez Locke, il faut donc distinguer deux sortes de relations. D'un côté, la figure est perceptible par la vue à travers les limites de la couleur, parce que c'est la couleur même qui rend visible la figure³⁶. De l'autre, les transformations de la figure modifient la couleur, parce que les jeux du clair-obscur s'ajoutent aux couleurs des figures visuelles.

³⁵ Une difficulté semble s'introduire ici: du moment que la couleur est une qualité seconde, un objet peut être dit de couleur uniforme seulement s'il produit une idée de couleur uniforme dans le sujet. Or, l'exemple du cercle et de la sphère présente plutôt le cas d'un objet de couleur uniforme qui n'apparaît pas tel. Il ne s'agit pas ici d'un cas d'illusion qui dépend des conditions d'observation (comme lorsque nous regardons un objet blanc à travers des lunettes rouges), parce que tout objet convexe de couleur uniforme apparaît avec des variations déterminées de sa couleur. Pour échapper à la difficulté d'une définition de l'uniformité de la couleur indépendante de la manière d'apparaître de la couleur, Locke se réfère aux matières qui composent la sphère qui sont universellement reconnues comme de couleur uniforme : "*a round Globe, of any uniform colour, v.g. Gold, Alabaster, or Jet*". Malgré cette interconnexion, les deux idées (de la couleur et de la matière dont la sphère est composée) restent simples et autonomes.

³⁶ *Essay*, II, xiii, 2, par exemple : "I have showed above, c.4. that we get the *Idea* of Space, both by our Sight, and Touch; which I think, is so evident, that it would be as needless, to go to prove, that Men perceive, by their Sight, a distance between Bodies of different Colours, or between the Parts of the same Body; as that they see Colours themselves: Nor it is less obvious, that they can do so in the dark by Feeling and Touch" ; J. Locke, *Elements of Natural Philosophy*, in *Works* (1823), vol. 3, p. 365 : "Besides colour, we are supposed to see figure; but, in truth, that which we perceive when we see figure, as perceivable by sight, is nothing but the termination of colour."

Ces deux relations qui lient couleur et figure sont évidemment d'ordre différent. La première est une relation nécessaire : la vision des figures sans les limites de la couleur n'est pas concevable, alors que la deuxième – à savoir la relation entre les modifications de la couleur par celles de la figure – est contingente. En effet, on peut très bien concevoir et aussi imaginer un univers où la lumière arrive de façon uniforme de toutes les directions. Dans cet univers, il n'y aurait pas de clair-obscur, les formes ne modifieraient pas les couleurs et le cercle et la sphère apparaîtraient exactement de la même façon. La modification des ombres de la couleur par la figure est donc contingente et c'est justement la structure de ces variations que l'expérience doit nous apprendre.

Voilà pourquoi c'est seulement dans le cas des modifications de la couleur causées par les variations de la figure que Locke fait appel à l'expérience et à l'apprentissage pour accomplir des jugements qui nous amènent de l'idée produite immédiatement par la sensation (l'idée de cercle diversement coloré, par exemple)³⁷, à l'idée de sa cause (l'idée de sphère de couleur uniforme)³⁸. En fait, dans le cas du toucher aussi, la forme est perçue à travers la perception des extrémités de certaines qualités tactiles ; cependant, lorsqu'il y a des modifications dans l'idée de la figure de l'objet perçu, ceci ne change rien à l'égard des propriétés tactiles qui ont permis de percevoir sa forme³⁹. Lorsque la forme se donne à travers le toucher, il n'y a pas de jeux d'ombres et de clair-obscur. Aussi, dans la perception de la figure à partir des qualités tactiles de l'objet, aucun jugement ne s'ajoute à la sensation. D'après Locke, c'est à cause de cette interconnexion particulière qui unit la couleur et les qualités telles que l'espace, la figure et le mouvement que, lorsque nous recevons une idée de cercle

³⁷ Cette idée du cercle de couleur non uniforme n'est ni une fiction ni une image rétinienne. Le cercle est le contenu effectif de l'idée de sensation. Cependant il faut un effort d'introspection pour arriver à le reconnaître comme tel, et pour interrompre le passage, rendu automatique par l'habitude, de l'idée de cercle à celle de sphère. Nous reviendrons sur cette question dans la section 9 concernant le problème des jugements inconscients.

³⁸ *Essay*, II, ix, 9 : “But this is not, I think, usual in any of our *Ideas*, but those received by *Sight*”.

³⁹ Si, par exemple, nous découvrons que le carré perçu d'un seul coup par la main est en réalité l'une des faces d'un cube, nous modifions l'idée de la figure perçue, mais non celle des qualités tactiles qui ont permis de découvrir la figure.

diversement ombragée, nous avons appris à juger⁴⁰ qu'il s'agit d'une sphère de couleur uniforme.

Dans le modèle lockéen décrit dans ces paragraphes, le signe est un couple d'idées (l'idée de cercle et l'idée de couleur non uniforme)⁴¹, et le signifié est un autre couple d'idées représentant une sphère et une couleur uniforme. Etant donné que la variation de la couleur en fonction de la figure est contingente et arbitraire, c'est seulement l'expérience qui peut nous apprendre 1) à savoir de quelle façon la figure change l'idée de la couleur et 2) à relier un couple d'idées à l'autre⁴². Dans ce sens, on pourrait dire qu'apprendre la "signification figurale" du cercle

⁴⁰ Dans un sens large le jugement chez Locke consiste dans la connaissance du 'agreement' et "disagreement" entre les idées. Cependant au livre IV, Locke définit de manière plus restreinte le jugement en tant que: "[...] the thinking or taking two *Ideas* to agree, or disagree, by the intervention of one or more *Ideas*, whose certain Agreement, or Disagreement with them it does not perceive, but hath observed to be frequent and usual", *Essay*, IV, xvii, 17. Cf. aussi IV, xvii, 16 et IV, xiv, 3. Le jugement responsable du passage de l'idée du cercle plat diversement ombragé à celle de la sphère de couleur uniforme, partage avec la notion de jugement du livre IV le manque de certitude ainsi que l'intervention d'idées intermédiaires.

⁴¹ *Essay*, II, xviii, 4: "[...] we very seldom make assemblages of Colours, either for Use or Delight, but Figure is taken in also, and has its part in it, as in Painting, Weaving, Needle-works, etc."

⁴² Locke, en effet décrit quelque chose de plus complexe que deux couples de couleur et de figure jouant respectivement le rôle du signifiant et du signifié. Locke affirme que nous utilisons les idées de couleur et de figure comme des signes de figure, et sur la base de cette idée de figure nous nous construisons des idées de figure convexe et de couleur uniforme. Le signe est donc un couple d'idées, représentant une figure bidimensionnelle et une couleur non uniforme ; le signifié est une idée de figure, dont Locke ne spécifie pas davantage le nombre de dimensions. A partir de cette idée, nous nous construisons les idées de figure convexe et de couleur uniforme. Ce que nous voyons effectivement (à savoir l'idée d'une figure plane de couleur non uniforme) n'est donc pas chez Locke le signe de ce que nous croyons voir (à savoir la figure tridimensionnelle et la couleur uniforme). C'est plutôt le signe d'une idée intermédiaire : l'idée de figure. Cette idée nous permet de construire le couple d'idées que nous croyons effectivement voir : la figure convexe et la couleur uniforme. La simplification que je propose est autorisée par la synthèse offerte par Locke à la fin du par. 9, où il utilise un schéma qui a seulement deux éléments, le premier servant de signe et le deuxième de signifié : "*we take that for the Perception of our sensation, which is an Idea formed by our Judgement, so that one, viz. that of Sensation, serves only to excite the other, and is scarce taken notice of it self.*"

diversement ombragé comme signe de la sphère de couleur uniforme est similaire à l'apprentissage d'une langue.

La métaphore linguistique de Locke s'applique donc seulement aux cas où des figures bidimensionnelles de couleur non uniforme sont prises comme signes de figures tridimensionnelles de couleur uniforme, comme, par exemple, dans le cas du cercle et de la sphère. Il reste néanmoins que le cercle de l'exemple lockéen n'est pas le résultat d'un jugement, mais une idée simple de sensation ; aucune métaphore linguistique ne peut être appliquée chez Locke à la perception du cercle. La figure bidimensionnelle visible a besoin d'une discontinuité chromatique pour être visible, mais il serait impropre de dire que la couleur est signe de cette figure : la couleur montre, dessine la figure, mais elle n'en est pas le signe. Sur ce type de relation, Locke, à la différence de Berkeley, n'accepterait jamais d'utiliser une métaphore linguistique ni le concept de "*mark*". Chez Berkeley, la métaphore linguistique est beaucoup plus large, et les idées d'étendue, de figure, etc. ne sont pas des idées perçues, à proprement parler, par la vue. Néanmoins, les idées des propriétés spatiales peuvent être suggérées par les idées de la vue de la même façon que les mots entendus par l'ouïe suggèrent les idées des objets qu'ils signifient⁴³.

Malgré ces différences, il faut toutefois reconnaître que se trouve déjà dans le concept de "*mark*" et dans la métaphore linguistique de Locke un point qui jouera un rôle important dans la philosophie de Berkeley. Il s'agit en particulier de l'existence de rapports de covariation arbitraire entre certains ensembles ou structures d'idées de sensation et d'autres idées de type différent. C'est une covariation de ce type qui existe entre les variations de la couleur (la disposition

⁴³ Je me réfère ici aux passages de la *Nouvelle théorie de la vision* où Berkeley affirme que, par la vue, nous n'avons pas à proprement parler de perceptions de figure, mais seulement de lumière et de couleur. Cf. par exemple NTV 130 : "[...] in a strict sense I see nothing but light and colours, with their several shades and variations. [...] It must be owned that by the mediation of light and colours other far different ideas are suggested to my mind: but so they are by hearing, which beside sounds which are peculiar to that sense, doth by their mediation suggest not only space, figure, and motion, but also all other ideas whatsoever that can be signified by words." Cf. aussi 129, 151, 156, 157, 158 ; et aussi *Alciphron or the Minute Philosopher*, in *The Works of George Berkeley Bishop of Cloyne*, op. cit., vol. 3, IV, 10.

particulière des ombres sur le cercle) et celles de la figure (l'idée de sphère de couleur uniforme).

L'existence d'un jugement qui fait passer de l'idée de cercle à l'idée de sphère pose deux questions : 1) Locke suppose-t-il qu'un jugement de cette sorte est toujours nécessaire pour la vision des figures tridimensionnelles, ou bien suppose-t-il qu'il advient seulement dans certaines situations particulières (comme celle de la perception statique d'une sphère "*set before our Eyes*") ? Et 2) Locke suppose-t-il que ce jugement dépend nécessairement d'associations avec les idées de figures tridimensionnelles perçues par le sens du toucher ?

Les deux questions sont entrelacées. Je crois que Locke pense qu'il est possible de voir la figure tridimensionnelle des corps sans recourir à un jugement. Cela a pour conséquence que le jugement, dans l'exemple du cercle et de la sphère, ne dépend pas nécessairement d'une association avec les idées du toucher. J'essaierai de montrer ces points en me référant toujours au texte de la première édition de l'*Essay*.

Le problème est à peu près le suivant. Les paragraphes 8 et 9 cités plus haut ne font aucune référence explicite au toucher et à sa relation avec la vue. Les jugements – dit Locke – ne s'ajoutent aux idées de sensation que dans le cas de la perception visuelle. Cependant, on pourrait bien supposer que la référence au toucher est implicite et qu'elle se fait à travers la référence à l'"usage" ("*[...] But we having by use been accustomed to perceive, what kind of appearance convex Bodies are wont to make in us [...]*"). L'"usage" en tant que tel pourrait être considéré comme synonyme des expériences acquises par le toucher. Nous faisons face ici à deux possibilités : ou bien la vue ne peut pas avoir accès aux figures tridimensionnelles, et alors l'usage dont il est question ici consiste dans des associations entre les idées de la vue et celles du toucher ; ou bien la vue peut accéder elle aussi à des figures tridimensionnelles, et l'usage pourrait être interprété dans le sens large d'"expérience", sans impliquer nécessairement l'expérience tactile. Si c'est la deuxième possibilité qui est la bonne, alors les paragraphes 8 et 9 de la première édition traiteraient exclusivement de la complexité de la perception visuelle de la figure. Dans ces paragraphes, il ne s'agirait pas des rapports entre les idées de figure de la vue et du toucher. Ainsi, la question de Molyneux serait insérée dans un contexte qui, à l'origine, n'a pas à voir avec le rapport entre les différents sens.

J'essaierai d'abord de répondre à la première question concernant la possibilité de la vision des figures tridimensionnelles.

6. La place accordée à la vue dans la hiérarchie des sens

Un premier argument vient soutenir l'opinion que la vue, autant que le toucher, peut percevoir des figures tridimensionnelles. Dans la définition de la figure donnée au chapitre sur les modes simples de l'espace, le toucher est dit recevoir les idées de figure des corps sensibles qui sont à sa portée, tandis que la vue reçoit les idées de figure non seulement des corps sensibles, mais aussi des couleurs (*both from Bodies and Colours*). Aussi, les extrémités que la vue "observe et considère" (*observing and considering*) pour découvrir les idées de figure sont les extrémités non seulement des corps, mais aussi de l'espace (*extremities of any Body or Space*). Je reviendrai à la définition de la figure dans la prochaine section. Ce qui m'intéresse pour le moment, c'est de souligner l'apparent avantage de la vue sur le toucher dans la perception des figures puisque la vue perçoit deux sortes de figures - les figures des corps et celles de l'espace (comme par exemple celle de l'arc-en-ciel) - là où le toucher peut atteindre seulement les figures des corps.

De façon analogue, au paragraphe 8 cité plus haut, la vue est dite "le plus étendu de tous les sens". Pour la même raison, Locke accorde la première place à la peinture devant les autres arts, laissant la seconde place à la sculpture : la peinture inclut des formes qui demeurent inaccessibles au toucher⁴⁴. La

⁴⁴ *Essay*, III, iv, 12 : "Thus the Word *Statue* may be explained to a blind Man by other words, when *Picture* cannot, his Senses having given him the *Idea* of Figure, but not of colours, which therefore Words cannot excite in him. This gain'd the Prize to the Painter, against the Statuary; each of which contending for the excellency of his Art, and the statuary bragging, that his was to be preferred, because it reached farther, and even those who had lost their Eyes, could yet perceive the excellency of it. The Painter agreed to refer himself to the judgement of a blind Man; who being brought where there was a statue made by the one, and a Picture drawn by the other; he was first led to the Statue, in which he traced with his Hands, all the Lineaments of the Face and Body; and with great admiration applauded the Skill of the work-man. But being led to the Picture, and having his Hands laid upon it, was told, That now he touched the Head, and then the Forehead, Eyes, Nose, etc. as his Hand moved over the Parts of the Picture on the Cloth, without finding any the least distinction: Whereupon he cried out, that certainly that must needs be a very admirable

comparaison entre la sculpture et la peinture nous montre aussi que l’“étendue des sens” - quelle que soit la signification de cette expression - ne se mesure pas au nombre ou à l’importance des qualités propres à chaque sens, sinon la perception de la solidité (qualité essentielle des corps) ferait sans doute pencher la balance du côté du toucher⁴⁵. L’“étendue des sens” se mesure plutôt par les différentes capacités de détecter les qualités qui peuvent être perçues par plus d’un sens, par exemple les idées de figure, d’étendue et de mouvement⁴⁶.

L’affirmation du primat de la vue sur le toucher est importante parce qu’elle contredit la possibilité d’une interprétation berkeleyenne de la philosophie de Locke. Si la vue est le plus étendu de tous les sens, alors il est difficile de maintenir que seul le toucher transmet authentiquement toute sorte d’idées spatiales, alors que la vue ne percevrait véritablement, selon Berkeley, que lumière et couleur. Si l’on prend au sérieux la place accordée à la vue dans cette hiérarchie, il devient difficile d’admettre que la vue doit emprunter au toucher toutes les idées des figures tridimensionnelles. Je propose au contraire de ne pas ignorer l’affirmation du primat de la vue sur le toucher et d’admettre non seulement que la vue peut percevoir les figures sensibles des corps (*sensible Figures of Bodies*), mais aussi qu’il y a plus de figures perceptibles par la vue et inaccessibles au toucher que le contraire. Pour confirmer cette hypothèse, j’examinerai certains passages où Locke parle de la perception de la figure par la vue et le toucher.

and divine piece of Workmanship, which could represent to them all those Parts, where he could neither feel nor perceive any thing.”

⁴⁵ *Essay*, II, iv, 1 : “This [solidity] of all other, seems the *Idea* most intimately connected with, and essential to Body, so as no where else to be found or imagin’d, but only in matter [...]”

⁴⁶ La même hiérarchie des sens est donnée par Aristote, *De sensu*, 1, 437a 5-9. Sa motivation est analogue à celle donnée par Locke, à savoir que tous les corps participent de la couleur. La lecture disjonctive proposée par J. Brunschwig permet de rendre compte des différentes contributions de chacun des sens à la perception des sensibles communs. Cf. J. Brunschwig, *op. cit.*, p. 199. Cf. aussi Platon, *Timée*, 47 a-b ; Descartes, *Dioptrique*, Disc. I, A.T. VI, 81 ; N. Malebranche, *Recherche de la vérité*, Livre I, Ch. VI ; OC I, 79.

7. La définition de l'idée de figure et la vision des figures tridimensionnelles

Dans le chapitre sur les modes simples de l'espace, Locke écrit que nous recevons l'idée d'espace par la vue ainsi que par le toucher, et que ceci est tellement évident qu'il serait vain d'essayer de le démontrer⁴⁷. Par la suite, il définit la *distance* comme l'espace considéré seulement en tant que *longueur* entre deux objets (*barely in length between any two Beings*), et la *capacité* comme l'espace considéré en longueur, largeur et profondeur⁴⁸. Chez Locke, donc, les modes de l'espace sont distingués en modes à une seule dimension (la distance) et modes à trois dimensions (la capacité). Aucune définition explicite n'est donnée de l'espace bidimensionnel comme mode particulier de l'espace. Locke écrit plusieurs fois dans l'*Essay* que les idées de la vue sont perceptibles par la vue et par le toucher. Ainsi, comme nous l'avons vu plus haut, la figure est classée comme une idée simple de sensation, qui peut être également perçue par la vue et par le toucher⁴⁹. Suivant saint Thomas et la tradition classique, Locke définit la figure comme " terminaison de l'étendue " :

There is another Modification of this *Idea*, which is nothing but the Relation which the Parts of the Termination of Extension, or circumscribed Space have amongst themselves. This the Touch discovers in sensible Bodies, whose Extremities come within our reach; and the Eye takes both from Bodies and Colours, whose Boundaries are within its view: Where observing how the extremities terminate, [...] by considering these as they relate to one another, in all Parts of Extremities, of any Body or Space, it

⁴⁷ *Essay*, II, xiii, 2.

⁴⁸ La *capacité* sera ultérieurement distinguée en *étendue* (la *capacité* en tant qu'occupée par un corps) et *espace* (la capacité lorsqu'elle n'est pas occupée par des corps).

⁴⁹ *Essay*, II, v.

has that *Idea* we call *Figure*, which affords to the Mind infinite Variety. [...].⁵⁰

Or, les figures dont il est question dans la définition semblent être des figures tridimensionnelles puisqu'il s'agit de la façon selon laquelle les extrémités de toutes les parties d'un corps ou d'un espace se terminent les unes par rapport aux autres. Si cela est vrai, alors la vue peut aussi percevoir des figures tridimensionnelles, parce que dans ce texte, c'est justement l'œil ("*the Eye*") qui, en observant comment les extrémités se terminent et en considérant les rapports entre toutes les parties des extrémités d'un corps ou d'un espace, reçoit l'idée qu'on appelle figure. Les idées des figures tridimensionnelles, donc, sont des idées de sensation reçues aussi bien par la vue que par le toucher. Cela est vrai même si l'acte de perception qui les transmet à l'entendement comporte observation et considération de la part du sujet. Donc, au moins dans les cas cités dans la définition de la figure, il y a des idées de figures tridimensionnelles perçues autant par la vue que par le toucher⁵¹.

Il me semble important de remarquer que chez Locke, les idées de la vue sont les idées perçues par l'œil, ou plus précisément par les deux yeux. Ces

⁵⁰ *Essay*, II, xiii, 5. La traduction donnée par Coste change légèrement la signification, parce qu'il traduit "the Eyes takes both from Bodies and Colours" par "l'œil aperçoit par les Corps mêmes et par leur couleur".

⁵¹ Cf. aussi *Essay*, II, viii, 12 : "the Extension, Figure, Number, and Motion of Bodies of an observable Bigness, may be perceived at a distance by the sight".

La capacité de voir des figures et un espace tridimensionnels est présupposée aussi dans *Some Thoughts concerning Education*, où Locke affirme que l'apprentissage des notions de géographie et de géométrie dépend de l'exercice des yeux (au pluriel) et de la mémoire. Il affirme aussi qu'un enfant sera capable de cet apprentissage dès lors qu'il connaît les pièces de sa maison. J. Locke, *Some Thoughts concerning Education* (1693), Clarendon Press, Oxford, 1989, § 178 : "Geography, I think, should be begun with: For the learning of the Figure of the *Globe*, the Situation and Boundaries of the Four Parts of the World, and that of particular Kingdoms and Countries, being only an exercise of the Eyes and Memory, a child with pleasure will learn and retain them: [...]" et aussi § 181 : "[...] And thus a Child very young may learn, which is the Aequator, which the Meridian, &c. which Europe and which England upon the Globes, as soon almost as he knows the Rooms of the House he lives in, if Care be taken not to teach him too much at once, nor to set him upon a new Part, till that, which he is upon, be perfectly learn'd and fix'd in his Memory." Ces passages m'ont été signalés par L. Jaffro.

sensations peuvent donc comprendre non seulement toutes les données enregistrées correspondant aux images rétinienne, mais aussi celles, kinesthésiques, correspondant aux mouvements des yeux et des muscles oculaires. Les idées de la vue de Locke – comprenant aussi les sensations relatives aux mouvements des yeux – sont donc très différentes des idées de la vue de Berkeley. A la différence de Berkeley, Locke n'est pas intéressé à déterminer précisément les limites entre les idées de la vue et celles du toucher : les idées perçues par les yeux, prises dans un sens intuitif et imprécis, sont pour Locke les idées de la vue.

Locke n'explique pas le processus de la perception des objets tridimensionnels, mais une telle explication n'entre pas dans les buts de l'*Essay*, qui laisse en général de côté l'explication des mécanismes physiologiques de la perception⁵². Il existe néanmoins un passage de *An Examination of P. Malebranche's Opinion*, où Locke met l'accent sur le fait que ce que nous voyons habituellement ne correspond pas à ce qu'un seul œil immobile peut percevoir :

[...] Nor is it true, that though the eye be in any one place, yet that the sight is performed in one point, *i.e.* that the rays that bring those visible species do all meet in a point; for they cause their distinct sensations, by striking on distinct parts of the retina, as is plain in optics; and the figure they paint there must be of some considerable bigness, since it takes up on the retina an area whose diameter is at least thirty second of a circle, whereof the circumference is in the retina, and the centre somewhere in the crystalline; as a little skill in optics will manifest to anyone that considers, that few eyes can perceive an object less than thirty minutes of a circle, whereof the eye is the centre. And he that will but reflect on that seeming odd experiment of seeing only the two outwards ones of three bits of paper stuck up against a wall, at about half a foot, or a foot one from another, without seeing the middle one at all, whilst his eye

⁵² *Essay*, I, i, 2 : “[...] I shall not at present meddle with the Physical Consideration of the Mind [...]”. La capacité de voir des figures et un espace tridimensionnels est présupposée aussi dans *Some Thoughts concerning Education* (cf. note précédente).

remains fixed in the same posture, must confess that vision is not made in a point, then it is plain, that looking with one eye there is always a part between the extremes of the area that we see, which is not seen at the same time that we perceive the extremes of it; though the looking with two eyes, or the quick turning of the axis of the eye to the part we would distinctly view, when we look but with one, does not let us take notice of it.⁵³

Le stimulus visuel est donc pour Locke le stimulus reçu par les deux yeux en mouvement, ce qui montre que sa façon de concevoir la structure de l'information rétinienne est différente de celle, ponctuelle, de Berkeley⁵⁴. La conception complexe du stimulus visuel de l'*Examination* et la description du processus visuel dans la définition de la figure suggèrent un modèle fondé sur des suites continues de perceptions.

Deuxièmement, Locke utilise plusieurs fois dans *l'Essay*, une métaphore qui fait référence à la nécessité de regarder un objet de différents points de vue:

Some Objects had need be turned on every side; and when the Notion is new, as I confess some of these are to me; or out of the ordinary Road, as I suspect they will appear to others, 'tis not one simple view of it, that will gain it admittance into every Understanding [...].⁵⁵

Troisièmement, dans la définition de la figure que nous avons vue plus haut, Locke parle d'un processus comportant une " observation " des terminaisons de toutes les parties d'un corps ou d'un espace et une " considération " de leurs relations réciproques. La lecture plus naturelle de ce passage est que Locke

⁵³ J. Locke, *An Examination of P. Malebranche's Opinion of seeing all things in God*, op. cit., sect. 9.

⁵⁴: " Cf. par exemple l'utilisation de Berkeley de l'argument de la projection unique de la distance sur la rétine pour démontrer que la distance n'est pas une idée immédiate de la vue. Cf. NTV, prop. 2 et 11.

⁵⁵ *Essay*, "Epistle to the Reader", p. 8. Cf. aussi II, xix, 1 et 3 ; II, xxi, 47.

affirme qu'il est possible de percevoir des idées de figures tridimensionnelles par la vue et que ceci se fait à travers le mouvement du sujet ou du corps observé.

“ Observation ” et “ considération ” – nécessaires au sujet pour voir les figures tridimensionnelles – n'impliquent pas, à mon avis, un jugement. En effet, la même opération de *considering* avait déjà été utilisée pour rendre compte de l'attention nécessaire de la part du sujet pour avoir des idées de sensation et de réflexion qui soient claires et distinctes :

[...] For, though he that contemplates the Operations of his Mind, cannot but have plain and clear *Ideas* of them; yet unless he turn his Thoughts that way, and considers them *attentively*, he will no more have clear and distinct *Ideas* of all the *Operations of his Mind*, and all that may be observed therein, than he will have all the particular *Ideas* of any Landscape, or of the Parts and Motions of a Clock, who will not turn his Eyes to it, and with attention heed all the Parts of it. The Picture, or Clock may be so placed, that they may come in his way every day; but yet he will have but a confused *Idea* of all the Parts they are made up of, till he *applies himself with attention*, to consider them each in particular.⁵⁶

L'attention et l'observation nécessaires pour passer des idées confuses des différentes parties du paysage ou de l'horloge à des idées claires de celles-ci, ne sont pas un jugement. Il y a donc deux sortes d'idées de sensation : d'une part, les idées claires qui résultent d'une observation et considération attentive de la part du sujet ; de l'autre, les idées confuses reçues à la suite d'une observation hâtive de leur propre objet. Entre les deux types d'idées simples, il n'y a pas de différence concernant le degré d'immédiateté, étant donné qu'elles sont toutes les

⁵⁶ *Essay*, II, i, 7. Cf. aussi *Essay*, IV, xiii, 2 : “There is also another thing in a Man's Power, and that is, though he turns his Eyes sometimes towards an Object, yet he may choose whether he will curiously survey it, and with an intent application, endeavor to observe accurately all that is visible in it.” Ce passage a été remanié lors de la deuxième édition.

deux également des idées simples de sensation. La différence entre ces deux types d'idées ne concerne que la clarté et distinction de leur contenu⁵⁷.

Les idées de couleur, tout comme celles de figure, peuvent être ou bien claires ou bien confuses. Le processus de clarification de l'idée est, à mon avis, aussi nécessaire aux idées de figure qu'à celles de couleur. Toutes ont besoin de l'attention pour devenir des idées claires. Ensuite, la faculté du discernement rendra les idées de figure, de couleur, etc., non seulement claires, mais aussi distinctes.

Cette façon "sensorielle" de comprendre l'observation et la considération attentive dans la réception de l'idée claire et distincte est compatible avec une caractéristique importante des idées simples, à savoir que l'entendement les reçoit passivement⁵⁸. Lorsque l'entendement reçoit les idées simples, il est – dit Locke – comme un miroir qui ne peut pas "refuser, altérer ou effacer les images que les objets produisent sur la glace devant laquelle ils sont placés"⁵⁹. Cette métaphore n'est utilisée que pour montrer que l'entendement n'est pas libre de créer ou d'inventer des idées simples. Ces limites imposés à la liberté de l'entendement n'impliquent pas que les idées simples résultent – comme les images réfléchies dans un miroir – exclusivement de l'action mécanique de la lumière (ou des autres causes physiques) sur les organes des sens, et sont compatibles avec l'exigence de la considération attentive de leur contenu⁶⁰.

⁵⁷ Locke définit l'idée claire en utilisant un parallèle avec les objets de la vue, et il définit la clarté des idées simples de la façon suivante : "[...] In like manner, our *simple Ideas* are *clear*, when they are such as the Objects themselves, from whence they are taken, did or might, in a well-ordered Sensation or Perception, present them." *Essay*, II, xxix, 2. Sur la genèse de cette définition, cf. M. Ayers, "The Foundation of Knowledge and the Logic of Substance: The Structure of Locke's General Philosophy", in G. A. J. Rogers (Ed.), *Locke's Philosophy. Content and Context*, Oxford, Clarendon Press, 1994, p. 49-73, p. 52. Pour la définition de l'idée distincte, cf. II, xxix, 4 : "As a *clear Idea* is that whereof the Mind has such a full and evident perception, as it does receive from an outward Object operating duly on a well-disposed Organ, so a *distinct Idea* is that wherein the Mind perceives a difference from all other; and a *confused Idea* is such an one, as is not sufficiently distinguishable from another, from which it ought to be different."; cf. aussi *Essay*, II, xxix, 8 ; II, xi, 1-3 et M. Parmentier, *Introduction à l'Essai sur l'entendement humain de Locke*, op. cit., p. 32-33.

⁵⁸ *Essay*, II, i, 25.

⁵⁹ *Essay*, II, i, 25 ; II, xii, 1 et II, xxi, 72.

⁶⁰ *Essay*, II, ix, 3-4.

Enfin, un dernier argument fonde la thèse de la possibilité de voir des figures tridimensionnelles. Il s'agit d'une sorte d'argument négatif : il est vrai que Locke ne distingue jamais entre 1) un processus perceptif qui a besoin de temps et de mouvement, d'un côté, et 2) un processus perceptif limité dans l'espace et dans le temps (comme dans l'exemple du cercle et de la sphère). Il est vrai aussi qu'il est difficile de trouver des traces d'une explication d'une perception qui se constitue à partir d'un ensemble de perceptions successives. Cependant, il me semble que l'hypothèse d'un ensemble de perceptions successive est la seule façon de rendre compte adéquatement des affirmations lockéennes à l'égard de la capacité de la vue de percevoir les figures sensibles des corps. Tout au contraire, et c'est là la partie négative de mon argument, il me semble que chez Locke, il n'y a aucun indice qui puisse justifier une théorie selon laquelle l'accès aux idées de figures tridimensionnelles est réservé au seul sens du toucher et que la vue fait des associations avec les idées des figures tridimensionnelles du toucher. Locke ne dit jamais rien à l'égard d'un accès privilégié du toucher à la perception des figures. Même là où il affirme qu'une figure ne peut jamais apparaître ronde à une main et carrée à l'autre, ce n'est pas – comme on aurait pu s'y attendre – pour opposer la véridicité de la perception tactile de la figure aux illusions de la vue (par exemple, la tour carrée qui apparaît ronde lorsqu'elle est vue de loin), mais c'est seulement pour opposer la perception de la figure à la relativité de la perception de certaines qualités secondes, par exemple la chaleur de l'eau, qui peut apparaître en même temps chaude à une main et froide à l'autre. De plus, Locke ne dit rien à propos des caractéristiques du processus perceptif du toucher, qui a évidemment besoin, autant que celui de la vue, de temps et de mouvement pour aboutir à une idée de figure tridimensionnelle. Enfin, dans les *Elements of natural philosophy*, la figure n'est même pas mentionnée parmi les idées perceptibles par le toucher, alors qu'elle a sa place parmi les idées propres à la vue.

Ainsi, la vue et le toucher semblent suivre un même modèle, selon lequel la perception a besoin de temps et de mouvement pour aboutir à l'idée claire et distincte de la forme. Dans le modèle que je propose, l'impression matérielle de la vue chez Locke n'est pas une image rétinienne, mais plutôt une succession d'images. Inutile de souligner ici la modernité de cette façon de concevoir le stimulus visuel et le contenu de l'idée visuelle, par où Locke semble anticiper les théories de la vision de Hering, de James et de Gibson. On pourrait donc

concevoir que les idées de figure sont dans la plupart des cas le résultat d'un processus qui a besoin de temps pour se déployer. Dans ce cas, l'idée de figure n'a plus rien d'un tableau au sens classique, ni d'une photographie, dans lesquels un seul point de vue est représenté. Elle ressemble plutôt à certaines façons de représenter des volumes en architecture, ou bien encore à certains tableaux flamands où plusieurs points de vue sont représentés en même temps⁶¹.

Pour traiter de la temporalité de l'idée simple de figure, il me semble utile de la considérer en même temps que celle de l'idée simple de mouvement. Locke définit l'idée simple comme une idée qui "being each in itself uncompounded, contains in it nothing but one uniform *Appearance*, or Conception in the Mind, and is not distinguishable into different *Ideas*"⁶². Or, l'idée de mouvement, bien qu'incluant un rapport entre des grandeurs spatio-temporelles, n'est pas une idée complexe de relation, mais reste une idée simple, et donc avec un contenu uniforme. La dimension temporelle apparemment comprise dans ces idées ne concerne que le niveau de l'impression matérielle. On dirait que chez Locke, la dimension temporelle de l'impression matérielle (nécessaire pour la réception des idées de figures tridimensionnelles et de mouvement) n'est pas un contenu de l'idée, mais plutôt disparaît une fois achevée la synthèse des différentes parties perçues⁶³. La diachronicité accordée par Locke aux impressions de la vue dans la perception visuelle de la figure annule l'opposition que, par exemple, Lotze et von Senden ont établie entre les sensations instantanées de la vue et les sensations diachroniques du toucher. Chez Locke, sensation visuelle et sensation tactile partagent apparemment la même dimension temporelle.

La place accordée par Locke à la vue dans sa hiérarchie des sens (et le fait que dans les *Elements* la figure n'est même pas mentionnée parmi les idées du

⁶¹ Cela est-il en contradiction avec la simplicité de l'idée de figure ? Pour que l'idée simple continue à être simple, il est nécessaire que la dimension temporelle apparemment comprise dans ces idées ne concerne que le niveau de l'impression matérielle et qu'elle disparaisse du contenu de l'idée une fois achevée la synthèse des différentes parties perçues. Cf. S. Alpers, *The Art of Describing*, Chicago, University of Chicago Press, 1983, p. 68-70 et p. 80.

⁶² *Essay*, II, ii, 1.

⁶³ Pour la discussion d'un problème analogue concernant les dimensions temporelles des idées chez Berkeley, cf. R. Glauser, "La structure de la perception médiate dans la théorie berkeleyenne de la vision", in D. Berlioz (éd.), *Berkeley. Langage de la perception et art de voir*, Paris, PUF, 2003, p. 103-133; p. 115-117.

toucher) ainsi que la description de la perception visuelle des figures dans le chapitre sur l'espace sont deux aspects de la théorie de Locke qui donnent, à mon avis, fondement à l'hypothèse que la vue a effectivement accès aux figures tridimensionnelles. La conception complexe du stimulus visuel de *An Examination* et le rôle assigné à l'acte de *considering* dans la description de la vision de la figure de II, xiii, 5 suggèrent un modèle fondé sur des suites continues de perceptions. Au contraire, il me semble qu'aucun texte lockéen ne suggère l'hypothèse – explicite chez Berkeley – que la vue a un accès médiat aux idées de figures tridimensionnelles à travers le toucher.

En effet, à l'exception de la citation de Molyneux dans la réponse à sa propre question, Locke ne fait nulle part référence à une hétérogénéité entre les idées visuelles et tactiles d'étendue. De plus, Locke n'affirme jamais que la perception des figures tridimensionnelles par la vue est médiata et se fait à travers une connexion avec les idées de figure perçues par le toucher. Enfin, une telle conception est trop complexe et riche de conséquences pour que Locke ait décidé de laisser son développement entièrement entre les mains des lecteurs⁶⁴.

Tout au contraire, dans l'*Essay*, Locke met plutôt l'accent sur la capacité commune de la vue et du toucher à percevoir la figure des corps que sur les différences entre les deux sens⁶⁵. En considérant l'*Essay* dans sa totalité, il est difficile de croire non seulement qu'il existe chez Locke une théorie de la différence spécifique entre les idées visuelles et tactiles d'étendue, mais aussi que les idées de figure sont communes aux deux sens seulement au niveau du déterminable.

J'aimerais maintenant examiner les rapports entre la possibilité d'une perception visuelle des figures tridimensionnelles et la réponse donnée par Locke à la question de Molyneux.

⁶⁴ Ce n'est pas un hasard, à mon avis, si Berkeley donne beaucoup d'arguments en faveur de la thèse de l'hétérogénéité des idées spatiales de la vue et du toucher et en fait un des points centraux de sa philosophie de la perception.

⁶⁵ Cf., par exemple, IV, xi, 7 sur la correspondance entre les idées de figure produites par le mouvement de la main et les idées de figure perçues par la vue : "[...] Thus I see, whilst I write this, I can change the Appearance of the Paper; and by designing the Letters, tell before-hand what new *Idea* it shall exhibit the very next moment, barely by drawing my Pen over it [...]".

8. Le problème de Molyneux

Il est possible de résoudre la contradiction apparente qui existe entre la possibilité de la vision des figures tridimensionnelles, d'un côté, et ce que Locke écrit, dans sa discussion du problème de Molyneux, à propos de la perception de la sphère, de l'autre, en supposant que les deux cas décrivent deux situations perceptives différentes. Selon cette hypothèse, le cas du cercle et de la sphère décrirait une situation perceptive qui n'admet de mouvement ni de la part du sujet ni de la part de l'objet, alors que le cas de la vision des figures tridimensionnelles implique nécessairement un mouvement relatif entre le sujet et l'objet. C'est de la même façon que peut être expliquée la réponse à la question de Molyneux. Locke affirme qu'il insère la question de Molyneux :

[...] to consider, how much he may be beholding to experience, improvement, and acquired notions, where he thinks, he has not the least use of, or help from them : [...].⁶⁶

Pour Locke, il s'agit donc d'une expérience de pensée qui est capable de montrer l'existence de jugements là où nous n'en sommes pas conscients.

A mon avis, la réponse négative de Locke à la question de Molyneux ne doit pas être prise comme le fondement d'une théorie générale de la perception de la figure. Elle ne dépend que des conditions perceptives particulières exigées par l'expérience de pensée de Molyneux. Comme nous l'avons vu au début de ce chapitre, Locke cite la réponse suggérée par Molyneux à sa propre question. D'après Molyneux, l'aveugle guéri ne pourra pas reconnaître et nommer le cube et la sphère parce qu'il n'a pas encore appris à associer une certaine façon d'apparaître au toucher avec une façon d'apparaître à la vue. Locke approuve cette réponse, mais il précise comme suit sa propre motivation pour la réponse négative :

I agree with this thinking Gent. whom I am proud to call my Friend, in his answer to this his Problem; and am of opinion, that the Blind Man, at first sight, would not be able with certainty to say, which was the Globe, which the Cube, whilst he

⁶⁶ *Essay*, II, ix, 8.

only saw them: though he could unerringly name them by his touch, and certainly distinguish them by the difference of their Figures felt.⁶⁷

Locke ajoute donc deux précisions importantes : il écrit que l’aveugle guéri ne pourra pas reconnaître et nommer les deux figures “*with certainty*” et “*at first sight*”.

Si l’aveugle n’est pas capable de reconnaître et de nommer “*with certainty*” le cube et la sphère, cela signifie qu’il sera au moins capable de deviner les figures et leurs noms. Toute hypothèse concernant une hétérogénéité radicale entre les idées de figure de la vue et celles du toucher semble ainsi être privée de fondement.

Plus riche d’implications est l’utilisation de la formule *at first sight*⁶⁸. Cette formule suggère, en premier lieu, que si l’aveugle guéri avait la possibilité d’observer plus longuement les deux objets, alors il pourrait distinguer et nommer les deux figures. Cela peut être interprété de deux façons. Nous avons vu plus haut (section 7) que pour avoir des idées claires et distinctes, il est nécessaire de considérer leur contenu avec attention. Les idées perçues “*at first sight*” par l’aveugle sont donc des idées obscures et confuses car elles ne sont pas perçues attentivement⁶⁹. Dans ce cas, il est évident que l’aveugle ne pourra pas reconnaître avec certitude leur conformité avec des idées claires et distinctes, quelles que soient les idées en question⁷⁰.

Mais la formule *at first sight* met aussi en évidence une autre limitation, à savoir que l’aveugle guéri n’observe les deux objets que d’un seul point de vue. Cette limitation suggère que si l’aveugle guéri pouvait observer les objets de tous les côtés et considérer de quelle façon ils se situent les uns par rapport aux autres,

⁶⁷ Cf. *Essay*, II, iv, 8.

⁶⁸ Locke utilise la même formule dans la description de la connaissance intuitive, cf. IV, ii, 1, cité plus haut.

⁶⁹ Cf. aussi M. Parmentier, *op.cit.*, p. 32-33.

⁷⁰ Cf. *Essay*, IV, ii, 15 : “But Ideas, which by reason of their Obscurity or otherwise, are confused, cannot produce any clear or distinct Knowledge; because as far as any *Idea* are confused, so far the Mind cannot perceive clearly, whether they agree or disagree. Or to express the same thing in a way less apt to be misunderstood. He that has not determined the *Ideas* to the Words he uses, cannot make Propositions of them, of whose Truth he can be certain.”

alors il pourrait reconnaître et nommer le cube et la sphère. Les idées de figure éventuellement perçues “*at first sight*” par l’aveugle guéri sont donc incomplètes. Les figures tridimensionnelles ne sont pas visibles en un seul instant.

Maintenant, si nous nous demandons de quelle sorte sont “*the experience, improvement and acquired notions*” qui devraient permettre à l’aveugle de passer de l’idée de cercle à l’idée de sphère, nous pouvons supposer (par ce que nous avons dit aux sections 6 et 7) qu’il ne s’agit pas d’associations avec les idées du toucher, mais d’un apprentissage qui se fait exclusivement à travers l’expérience visuelle. Molyneux, dans sa réponse, écrit que l’aveugle, lorsqu’il retrouve la vue, avant de toucher les deux objets, ne peut pas encore savoir que :

that what affects his touch so or so, must affect his sight so or so; Or that a protuberant angle in the Cube, that pressed his hand unequally, shall appear to his eye, as it does in the Cube.

Ce que l’aveugle doit apprendre est donc la façon dont les différentes figures apparaissent à la vue. Il sait déjà que l’angle d’un cube apparaît au toucher comme quelque chose qui “*pressed his hand unequally*”. Ce qu’il doit encore apprendre, c’est comment cet angle, et les autres figures, apparaissent à la vue. Au cours des expériences, il apprendra qu’une certaine structure d’ombres et de lumières correspond à un angle ou à une convexité et que les angles et les convexités modifient la couleur. L’aveugle guéri devra donc apprendre à connaître les jeux du clair-obscur, parce que – nous l’avons vu – les modifications de la couleur causées par les différentes figures sont propres seulement à la vue, et il n’y a rien d’analogue pour le toucher. Mais l’expérience nécessaire pour apprendre ces correspondances pourrait venir des kinesthésies, de la vision de l’objet de plusieurs points de vue, ou bien d’une variation de la position des sources lumineuses relativement à la position de l’objet. La référence aux idées du toucher ne sert qu’à illustrer tout ce que l’aveugle ne connaît pas encore, mais pourrait en principe parvenir à connaître au cours d’une expérience visuelle. Dans ce cadre, le problème de Molyneux concerne davantage l’acquisition des idées de la vue que la relation entre les sens⁷¹.

⁷¹ Mon interprétation de la théorie de la vision de Locke s’oppose à celle donnée par M. Bolton, dans un article intitulé *The Real Molyneux Question and the Basis of Locke’s Answer* (in

L'exemple du cercle et de la sphère, ainsi que le problème de Molyneux, ne sont donc pas utilisés par Locke pour expliquer la vision de la figure et de l'espace en général, mais seulement un type particulier de vision des figures tridimensionnelles. Ce type particulier consiste dans la vision d'un objet tridimensionnel en un seul instant (donc sans effort d'attention) et sans mouvement ni de la part du sujet, ni de la part de l'objet. Dans ce cas particulier, il est vrai, nous ne percevons qu'un cercle, et pour passer à l'idée de sphère, un jugement est nécessaire. Cependant, dans d'autres situations où il est possible d'avoir plusieurs points de vue différents sur un objet, Locke admettrait – à mon avis – qu'il est possible de voir la forme tridimensionnelle⁷².

La réponse négative de Locke dépend donc du fait que l'idée de figure reçue, “*at first sight*”, par l'aveugle est à la fois confuse et incomplète. D'une part, elle est confuse parce que l'aveugle guéri aura besoin de l'attention et de la considération nécessaires pour aboutir à une idée claire et distincte de la figure bidimensionnelle. D'autre part, elle est incomplète parce que l'aveugle aura besoin du temps et du mouvement nécessaires pour voir la figure tridimensionnelle.

Aussi, dans l'exemple du cube discuté dans *An Examination of P. Malebranche's Opinion* – exemple d'une certaine façon imposé par le Troisième Livre de la *Recherche de la Vérité* – Locke ne discute pas des

G. A. J. Rogers (Ed.), *Locke's Philosophy. Content and Context*, Oxford, Clarendon Press, 1994, p. 75-99). La thèse principale de cet article est que Locke répond négativement à la question de Molyneux parce qu'il suppose que l'aveugle guéri ne voit que des configurations non spatiales de lumière et de couleur, et qu'il n'a pas encore appris à associer ces idées non spatiales avec les idées des figures (bidimensionnelles et tridimensionnelles) du toucher. Je crois que toute la lecture de Bolton dépend d'une interprétation de Locke à partir des catégories et des problèmes berkeleyens. Il s'agit d'une façon de lire Locke qui est très répandue, mais qui n'est pas fidèle à la philosophie de la perception de Locke.

⁷² Je crois que Locke discute aussi ce même cas particulier de la vision d'un objet tridimensionnel dans un seul instant au par. 12 de l'*Examination of P. Malebranche's Opinion* : “In the next place, where he says, that when we look on a cube ‘we see all its sides equal’. This I think is a mistake: and I have in another place shown, how the idea we have from a regular solid, is not the true idea of that solid, but such an one as by custom (as the name of it does) serves to excite our judgement to form such an one”. Il faut noter qu'ici aussi Locke n'identifie pas la “*true idea of that solid*” avec l'idée perçue par le toucher. Cf. aussi N. Malebranche, *Recherche de la vérité*, Livre III, Partie II, Ch. II; OC, 1, p. 420.

différentes façons d'apparaître d'un cube suivant les points de vue par lesquels il est observé, et il nie la possibilité de voir en un seul instant (*to look*) que toutes les faces du cube sont égales⁷³. A propos de ce texte, il est aussi important de remarquer que Locke profite de l'occasion que lui fournit la discussion de la philosophie de Malebranche pour montrer l'inutilité et l'absurdité des espèces visuelles qu'il attribue aux Péripatéticiens⁷⁴. En opposition à l'explication fondée sur les espèces visuelles ainsi qu'à celle de la vision en Dieu de Malebranche, Locke affirme la possibilité d'une explication mécanique et matérialiste de la perception des objets à distance réalisée par la vue. Cette polémique contre les Péripatéticiens d'un côté et Malebranche de l'autre est le signe que même à la fin du 17^e siècle le modèle mécaniste de la perception visuelle est loin d'être universellement accepté et que Locke, dans l'*Essay* et dans son *Examination of P. Malebranche's Opinion*, se propose d'affirmer et de consolider ce modèle⁷⁵.

Il me paraît opportun de répondre ici à une des objections (qui me paraît la plus importante) que Ralph Schumacher, dans un article intitulé "What are the Direct Objects of Sight? Locke on the Molyneux Question", soulève à l'égard de l'interprétation de la question de Molyneux que je défends ici⁷⁶. Il écrit :

[...] (4) There is also a systematical problem concerning Locke's alleged criterion; if without relative movement between subject and object it is not possible directly to perceive shape by sight, but only patterns of colour, why should we see something other than *series of changing patterns of colour* if there is relative

⁷³ J. Locke, *An Examination of P. Malebranche's Opinion of seeing all things in God*, op. cit., prop. 12, cité à la note précédente.

⁷⁴ J. Locke, *An Examination of P. Malebranche's Opinion of seeing all things in God*, op. cit., prop. 9.

⁷⁵ J. Locke, *An Examination of P. Malebranche's Opinion of seeing all things in God*, op. cit., prop. 12.

⁷⁶ R. Schumacher, "What are the Direct Objects of Sight? Locke on the Molyneux Question", *Locke Studies*, vol. 3, 2003, p. 41-61. Les objections de Schumacher concernent l'interprétation de la question de Molyneux que j'ai défendue dans un article intitulé "Color, Space and Figure in Locke: An Interpretation of the Molyneux Problem" (*Journal of the History of Philosophy*, vol. 40, no. 1, 2002, p. 47-65). Puisque je maintiens et réaffirme les thèses qui font l'objet de ces objections, il me semble opportun d'y répondre ici.

mouvement? Thus, we attribute a very questionable theory of the visual perception of shapes to Locke, if we adopt Berchielli's interpretation.⁷⁷

Locke ne donne effectivement pas d'explication concernant la manière selon laquelle l'ensemble des apparences visuelles obtenues à travers des mouvements entre le sujet et l'objet aboutisse à une représentation unique et unitaire de la figure tridimensionnelle de l'objet. Je crois néanmoins qu'il est possible d'expliquer la perception visuelle des figures tridimensionnelles en supposant que les répétitions et les changements de l'apparence visuelle des figures selon les mouvements accomplis exhibent des traits phénoménalement unitaires (comme une sorte de *Gestalt*) constituant ainsi une seule idée visuelle de figure tridimensionnelle.

Il nous reste maintenant à résoudre un dernier problème engendré par la réponse de Locke à la question de Molyneux concernant le statut des jugements qui font passer de l'idée de cercle plat diversement coloré à celle de sphère de couleur uniforme.

9. Le problème des jugements inconscients

Chez Locke, la conscience est une condition nécessaire à la pensée et à l'idée⁷⁸. Pourtant, dans la réponse à Molyneux, Locke recourt à des jugements en vertu desquels nous passons de l'idée de cercle à celle de sphère, jugements dont nous ne sommes pas conscients. Comment continuer alors à les appeler jugements, étant donné qu'il n'y a pas de pensée sans conscience ? Condillac attaquera Locke justement sur ce point⁷⁹.

Je pense qu'il est possible de défendre la position de Locke. Pour ce faire, j'analyserai les caractéristiques de la 'non-conscience' dont il est question ici.

⁷⁷ R. Schumacher, *op. cit.*, p. 57n-58n.

⁷⁸ *Essay*, II, i, 10 : "I do not say there is no Soul in a Man, because he is not sensible of it in his sleep; But I do say, he cannot think at any time waking or sleeping, without being sensible of it. Our being sensible of it is not necessary to any thing, but to our thoughts [...]."

Locke écrit que les jugements qui nous permettent de construire l'idée de sphère de couleur uniforme à partir de l'idée de cercle diversement ombragé sont rendus inconscients par l'habitude. Ces jugements ne sont donc pas nécessairement inconscients. Ils sont inconscients seulement "*in many cases*" et "*in things whereof we have frequent experience*"⁸⁰, ce qui implique que dans des situations moins habituelles, le jugement peut devenir conscient. Nous pouvons nous rendre compte de ces jugements, par exemple, lorsque nous observons une représentation plane d'une sphère sur un tableau ("*as is evident in painting*"). Comparée à la plupart de nos expériences perceptuelles quotidiennes, l'observation d'un tableau n'est pas une situation habituelle, et dans ce cas en effet nous prenons conscience de l'inférence du cercle à la sphère.

Comme Locke le dit, la non-conscience de ces jugements est la même que celle des clins d'œil⁸¹, ou des sons et des mots d'un discours : le plus souvent, nous ne sommes pas conscients des mouvements de nos paupières ou des sons entendus, mais en principe ils peuvent être rendus conscients. Le but de ces paragraphes est donc de briser un préjugé ou une habitude et de montrer quelque chose qui est caché à l'observation de l'homme du commun. C'est la raison pour laquelle, me semble-t-il, Locke ajoute à la fin du paragraphe 8 que la plupart des gens "d'esprit fort pénétrant" à qui Molyneux avait posé la question ont commencé par désapprouver la réponse suggérée par celui-ci, mais que tous ont changé d'avis en écoutant les raisons fournies par Molyneux à sa réponse.

10. L'indépendance de la question de Molyneux par rapport à la discussion concernant l'innéisme et le réalisme

Avant de conclure, il me semble important de souligner que la réponse négative à la question de Molyneux n'a pas de liens directs avec la critique de l'existence des idées innées, d'une part, ni avec la démonstration de l'existence du monde extérieur, de l'autre.

⁷⁹ Cf. E. B. de Condillac, *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, Paris, Albin Michel, 1998, Ch. XI, Sect. 6, § 4 : "[...] une raison qui suffirait seule pour détruire cette opinion de Locke, c'est qu'il est impossible de nous faire avoir conscience de ces sortes de jugements. [...]."

⁸⁰ *Essay*, II, ix, 9.

⁸¹ *Essay*, II, ix, 10.

Pour ce qui concerne les idées innées, je crois que l'affirmation d'une vision immédiate de l'espace et des figures tridimensionnelles ne change rien à l'égard de l'existence des idées innées. En effet, dans les deux cas, il s'agit de l'acquisition d'idées particulières à travers l'expérience. De plus, si la perception immédiate de la figure tridimensionnelle impliquait de quelque manière l'acceptation de l'innéisme, alors Locke – par le simple fait de défendre la perception immédiate de la figure tridimensionnelle par le toucher – se trouverait déjà du côté des innéistes bien avant de répondre à la question de Molyneux.

Pour ce qui concerne les rapports entre la réponse à la question de Molyneux et le réalisme de Locke, il me semble que les arguments donnés par Locke en faveur de l'existence du monde extérieur sont compatibles aussi bien avec une réponse affirmative qu'avec une réponse négative à la question de Molyneux. Dans le chapitre du quatrième livre intitulé *Knowledge of the Existence of other Things*, Locke donne différents arguments en faveur de l'existence du monde extérieur. Un de ces arguments se fonde sur la possibilité de confirmer les sensations perçues par un sens par celles d'un autre :

Fourthly, Our Senses, in many cases bear witness to the Truth of each other's report, concerning the Existence of sensible Things without us. He that sees a Fire, may, if he doubt whether it be any thing more than a bare Fancy, feel it too; and be convinced, by putting his Hand in it. [...]

Thus I see, whilst I write this, I can change the Appearance of the Paper; and by designing the Letters, tell before-hand what new Idea it shall exhibit the very next moment, barely by drawing my Pen over it: which will neither appear (let me fancy as much as I will) if my Hand stands still; or though I move my Pen, if my Eyes be shut: Nor when those Characters are once made on the Paper, can I chuse afterwards but see them as they are; that is, have the Ideas of such Letters as I have made. [...].⁸²

La confirmation des données d'un sens par celles d'un autre n'exige donc nullement que les idées perçues par les deux sens doivent être les mêmes, ou

⁸² *Essay*, IV, xi, 7.

d'une même sorte. En effet, dans ce passage, Locke utilise exactement de la même manière les sensibles propres et les sensibles communs. Dans l'exemple du feu, ce sont des sensibles propres tels que la chaleur et la douleur qui viennent confirmer les sensations de la vue. Aussi, dans le deuxième exemple à propos des figures des lettres écrites par la main et confirmées par la vue, Locke n'utilise pas pour sa preuve le fait que les lettres perçues par la vue sont les mêmes que les lettres perçues par le toucher lorsqu'il suit et crée leurs contours, mais plutôt le fait – moins contraignant – qu'il est possible de prévoir quel effet va produire sur la vue un geste accompli par le toucher. Pour une confirmation entre les données de la vue et celles du toucher, donc, il n'est pas nécessaire que les idées de figure perçues par le toucher soient (spécifiquement) les mêmes que les idées perçues par la vue. Pour une telle confirmation, il suffit en effet que les deux sortes d'idées se soient présentées régulièrement associées au cours de l'expérience. Ainsi, puisque la possibilité d'une telle association n'est mise en discussion ni par une réponse négative ni par une réponse affirmative à la question de Molyneux, le réalisme n'est pas mis en danger par la réponse négative de Locke à la question de Molyneux.

Considérations conclusives

Nous avons vu que les thèmes principaux que la question de Molyneux sert à illustrer au cours du 18^e siècle sont d'une part celui du rapport entre la sensation et les activités supérieures de l'entendement dans la perception visuelle de l'espace et, de l'autre, celui de la connexion entre les données de la vue et celles du toucher dans la configuration de l'univers perceptif tel qu'il nous apparaît. Dans la plupart des cas, la question est utilisée pour montrer que les idées de la vue (considérée indépendamment du toucher) ne peuvent pas être des idées représentant des figures tridimensionnelles et que pour qu'une telle représentation soit possible, il est nécessaire que les données de la vue soient associées ou intégrées à celles du toucher.

Or, d'après mon interprétation, la discussion de la question de Molyneux chez Locke reste en marge de ce cadre général. En effet, même si Locke insère la question de Molyneux dans un chapitre qui traite de la manière selon laquelle les

jugements s'ajoutent aux idées de figure perçues immédiatement par la vue, Locke admet à mon avis la possibilité d'une perception visuelle des figures tridimensionnelles. D'après mon interprétation, Locke considère les idées de figure – bidimensionnelles et tridimensionnelles – comme des idées qui, dans certaines conditions perceptives, peuvent être perçues aussi bien par la vue que par le toucher. Les idées de figure sont en effet pour Locke des idées simples perceptibles par plus d'un sens.

Pour la perception visuelle des figures tridimensionnelles, Locke utilise les idées obtenues par un regard attentif capable de changer progressivement de position autour de l'objet. Ainsi, il me paraît évident que Locke conçoit la donnée visuelle comme une donnée complexe constituée par la sensation correspondant à ce qui est enregistré successivement sur la rétine des deux yeux lorsque le sujet observe attentivement un objet et varie progressivement sa position par rapport à celui-ci. Ainsi, toujours selon mon interprétation, la discussion de la question de Molyneux chez Locke illustre le rôle joué par le jugement dans la perception des figures tridimensionnelles perçues en un seul instant par la vue plutôt que – comme l'affirme l'interprétation classique du problème de Molyneux chez Locke – la perception des figures visuelles en général. La question de Molyneux chez Locke ne suit donc pas les articulations qu'elle prendra par la suite.

La conception de Locke à l'égard de la perception de l'espace tridimensionnel peut donc être considérée comme une forme d'intuitionnisme : les idées de figures et de l'espace en trois dimensions peuvent être perçues immédiatement par la vue et le toucher. Locke ne considère pas comme impossible la perception visuelle de la troisième dimension et de la distance : la distance en profondeur et la figure tridimensionnelle des corps restent – dans certaines conditions perceptives – des idées perceptibles par la vue. Ce n'est qu'avec la parution de la *New Theory of Vision* de Berkeley que la situation change radicalement et que la question de Molyneux est insérée dans une recherche à l'égard des données propres à chaque sens (ce qui n'est pas encore le cas chez Locke) et des contributions des différents sens dans l'acquisition de l'idée complexe de l'espace. On dirait que pour Locke il y a un problème plus urgent que celui de la perception de la distance, notamment celui de la possibilité d'une explication mécaniste de la perception visuelle faisant l'économie des espèces. Il s'agit d'un modèle mécaniste de la perception qui avait été introduit

depuis plus d'un demi-siècle, mais qui apparemment avait encore besoin d'être défendu et expliqué.

Enfin, la question de Molyneux semble prendre place à l'intérieur de la philosophie de Locke de manière indépendante par rapport aux questions du réalisme et de l'inexistence des idées innées.

ANNEXE :

LA REPONSE A LA QUESTION DE MOLYNEUX DE HENRY LEE

En 1702, Henry Lee publie un commentaire détaillé de l'*Essay* de Locke. C'est sous le titre significatif de *Anti-Scepticism: or, Notes upon each Chapter of Mr Lock's Essay concerning Humane Understanding* que Lee décide de publier ce texte écrit d'abord pour aider ses deux fils dans l'étude de la philosophie. Ce commentaire est de fait une critique contre la philosophie de Locke, en particulier contre le concept d'idée qui, d'après Lee, "involves us in an endless Scepticism"⁸³. Lee critique aussi la négation de l'existence des idées innées et avec le projet d'une fondation de la connaissance dans la sensation (en effet, il ne se rend pas compte que Locke considère la réflexion – et non seulement la sensation - comme une des sources des idées).

A propos de la question de Molyneux, Lee attaque la réponse donnée par Locke parce qu'il pense que l'organe de la vue est constitué pour voir immédiatement comme un corps convexe un cercle plat diversement ombragé et que la relation entre une idée de sphère de couleur uniforme et celle d'un cercle diversement ombragé ne s'apprend pas au cours de l'expérience, mais fait plutôt partie de notre constitution. Egalement, Lee affirme que la relation entre la perception tactile des figures (par exemple à travers le mouvement des mains sur les différentes parties d'un objet) et la perception visuelle de celles-ci doit être une sorte de lien nécessaire et naturel, autrement – explique-t-il – il serait impossible de percevoir un seul et même objet par les deux sens⁸⁴. L'affirmation de Lee est

⁸³ H. Lee, *Anti-Scepticism: or, Notes upon each Chapter of Mr Lock's Essay concerning Humane Understanding*, London, R. Clavel and C. Harper, 1702, Preface.

⁸⁴ H. Lee, *op. cit.*, II, ix, 8.

intéressante surtout parce qu'elle relie de manière explicite la réponse à la question de Molyneux au thème de la réalité des objets perçus. Cependant, Lee dans son commentaire à Locke ne parvient pas à développer une théorie originale de l'espace, capable de donner un cadre théorique intéressant à sa discussion de la question de Molyneux.

CHAPITRE 3

LA DISCUSSION DU PROBLEME DE MOLYNEUX

CHEZ LEIBNIZ

Introduction

Dans les *Nouveaux essais sur l'entendement humain* (écrit vers 1704, mais publié seulement en 1766), Leibniz discute de la question de Molyneux presque tout au long du chapitre sur la perception. Appelé à prendre position face à la réponse négative de Philalete-Locke, Leibniz donne une nouvelle formulation à la question en y ajoutant une condition, en l'occurrence que l'aveugle sache que devant lui se trouvent effectivement un cube et une sphère. La question de Molyneux ainsi modifiée reçoit une réponse affirmative : si l'aveugle sait que devant lui il y a un cube et une sphère, alors il pourra dire lequel est le cube et laquelle est la sphère. Alors que la réponse négative donnée par Locke a été soupçonnée d'entrer en contradiction avec d'autres parties de l'*Essay concerning Human Understanding*, aucune tension ne semble surgir de la réponse donnée par Leibniz. Les arguments de celui-ci dans la discussion de la question reflètent et illustrent sa philosophie.

Leibniz discute deux versions de la question de Molyneux. Dans les deux cas, le problème consiste à passer des connaissances à l'égard des figures acquises à partir des sensations du toucher – et participant en même temps de la nature des vérités nécessaires de la géométrie – aux idées sensibles (ou images) de ces figures reçues par la vue nouvellement acquise. Dans les deux cas, la clef de la solution se trouve dans la manière dont Leibniz conçoit le rapport entre ce qui est intelligible et géométrique, d'un côté, et ce qui est clair-confus et qualitatif, de l'autre.

La conception de ce rapport est déterminée par deux notions centrales dans la philosophie de Leibniz. La première est celle d'expression ; la seconde est la conception de la sensation comme constituée par une infinité de perceptions. Ce

sont en fait ces deux notions qui rendent possible la correspondance entre les figures de la géométrie et celles perçues par les sens.

C'est avec la notion d'expression et ses différentes sortes que je commencerai mon exposé (section 1). Les cinq sections suivantes (sections 2-6) sont consacrées aux notions de perception, de sensation et d'idée et à leurs rapports réciproques. Je traiterai ensuite la notion d'étendue (section 7) et plus particulièrement les rapports qu'elle entretient avec la sensibilité et l'entendement (section 8). Deux sections portant respectivement sur la perception des différentes sortes de qualités sensibles et sur le rapport entre le contenu phénoménal des sensations et son correspondant physique concluent cette partie préliminaire à la discussion de la réponse à la question de Molyneux chez Leibniz. Les quatre premières sections de la seconde partie (sections 11-14) présentent la réponse de Leibniz aux deux versions de la question de Molyneux et montrent que les deux réponses affirmatives sont les conséquences de la manière dont Leibniz conçoit l'apparaître de l'univers aux sens et les rapports entre les idées de l'entendement et celles des sens. Dans la section 15, je mets en relation la digression sur les individus à qui il manque un ou plusieurs sens avec le projet leibnizien d'une *characteristica universalis*.

A. LES IDEES DE FIGURE ET DES QUALITES SENSIBLES CHEZ LEIBNIZ

1. La notion d'expression et ses différentes sortes

Leibniz traite les perceptions comme une classe particulière des relations d'expression. Pour comprendre en quel sens, chez Leibniz, une perception représente quelque chose d'extérieur à elle-même, il faut donc comprendre en quel sens une perception peut exprimer quelque chose. Dans un texte de 1677, intitulé *Quid sit Idea*, Leibniz donne une synthèse des caractéristiques essentielles du rapport expressif. Ainsi, “ est dit *exprimer* une chose ce qui présente des rapports

(*habitudines*) qui répondent à ceux de la chose à exprimer”¹. Une deuxième caractéristique essentielle aux relations expressives consiste dans le fait qu’il est toujours possible de connaître quelque chose sur la chose exprimée à partir de la considération de l’exprimant :

[...] le module d’une machine exprime la machine elle-même, le dessin scénographique d’une chose dans un plan exprime un solide, le discours exprime les pensées et les vérités, les caractères expriment les nombres, l’équation algébrique exprime un cercle ou une autre figure : et ce qui est commun à ces expressions, est que la seule contemplation des rapports (*habitudines*) de l’exprimant nous fait parvenir à la connaissance des propriétés correspondantes de la chose à exprimer. D’où l’on voit qu’il n’est pas nécessaire que ce qui exprime soit semblable à la chose exprimée, pourvu qu’il se conserve une certaine analogie des rapports (*habitudines*)².

L’expression consiste donc dans une correspondance entre certaines structures ou rapports de l’exprimant avec des structures et des rapports de la chose à exprimer.

Parmi l’ensemble des relations expressives, Leibniz distingue deux sortes d’expressions particulières, les *ressemblances* (*similitudo*) et les *connexions* (*connexio*). La *ressemblance* est la relation qui lie deux termes qui, considérés séparément, sont indiscernables³. Un exemple de ressemblance est la relation qui relie un grand cercle à un petit cercle ; les deux cercles, pris en eux-mêmes, ne sont en fait pas discernables. La *connexion* est la relation qui lie deux termes selon

¹ G. Leibniz, *Quid sit Idea*, in *Die philosophischen Schriften von G. W. Leibniz* (éd. C. I. Gerhardt), Hildesheim, Olms, 1960, Vol. VII, p. 263-4 (dorénavant cité comme GP, suivi par les numéros de volume et de page); trad. fr. in G.W. Leibniz, *Discours de métaphysique et autres textes 1663-1689* (dorénavant cité comme GF *Disc. de métaph.*), p. 113-115, p. 114.

² *Quid sit Idea*, GP VII, 263-4, GF *Disc. de métaph.*, p. 114. Dans ces premiers paragraphes sur les notions d’expression, d’expression, de sensation et d’idée je ferai référence à des textes appartenant à différentes périodes de la pensée leibnizienne. Cela m’a paru légitime puisqu’il s’agit de notions dont la signification est relativement stable chez Leibniz.

³ Cf. G. W. Leibniz, *Leibnizens mathematische Schriften* (éd. C. I. Gerhardt), Hildesheim, Olms, 1962, vol. V, p. 153 ; et M. Mugnai, *Astrazione e realtà*, Milano, Feltrinelli, 1976, p. 41.

une loi qui fait correspondre à chaque partie du premier terme une partie du second et une seule. Il s'agit du rapport qui en langage contemporain se dit *fonction* et qui lie, par exemple, un cercle à une ellipse : à chaque point de l'ellipse correspond un point du cercle et un seul, selon une loi déterminée. Il est évident que toutes les ressemblances sont aussi des connexions et que toutes les connexions sont aussi des expressions. Naturellement, le rapport inclusif ne s'applique pas en sens inverse et ce qui est essentiel à une expression est beaucoup moins fort que ce qui est demandé à une connexion ou à une ressemblance.

Leibniz distingue également les expressions qui ont un fondement dans la nature et les expressions arbitraires. Parmi les relations naturelles se trouvent les perceptions et les sensations. Parmi les exemples de relations arbitraires se trouvent les rapports qui lient les discours et les pensées⁴.

Enfin, Leibniz distingue entre les expressions qui expriment le multiple dans le multiple et celles qui expriment le multiple dans l'unité. Les rapports entre une figure géométrique et sa projection sur un plan constituent des exemples d'expressions de la première sorte, alors que les perceptions et les états mentaux sont des exemples de la seconde sorte⁵.

Dans la classification des expressions, Leibniz suit donc trois critères. Le premier se fonde sur les propriétés formelles des rapports entre les deux termes de la relation (distinction entre ressemblance, connexion et simple expression) ; le deuxième, sur l'origine de la relation expressive (distinction entre expressions naturelles et arbitraires) ; le troisième, sur l'unité ou la multiplicité de la représentation (distinction entre représentations du multiple dans le multiple et du multiple dans l'unité). Les trois critères sont en principe autonomes. Malgré l'indépendance des critères, Leibniz établit des rapports entre les classes issues

⁴ *Quid sit Idea*, GP VII, 263-4, GF *Disc. de métaph*, p. 114.

⁵ *Discours de Métaphysique* (éd. G. Le Roy) (Paris, Vrin, 1993), Lettre XXVI, p. 181 et note p. 308: " Dans la perception naturelle et dans le sentiment animal il suffit que ce qui est divisible et matériel, et se trouve dispersé en plusieurs êtres, soit exprimé ou représenté dans un seul être indivisible, ou dans la substance qui est douée d'une véritable unité. On ne peut point douter de la possibilité d'une telle représentation de plusieurs choses dans une seule, puisque notre âme nous en fournit un exemple. " (GP II, 112, reporte une version légèrement différente de ce passage.) Cf. aussi GP II, 311 ; III 69, 574-575 ; VI 598, 608 ; VII 317.

des deux premiers et affirme que toutes les expressions fondées dans la nature sont aussi ou bien des ressemblances, ou bien des connexions :

Pour celles qui sont fondées dans la nature, elles postulent une similitude, comme entre un grand cercle et un petit, ou entre une région et sa carte géographique ; ou du moins une connexion, comme entre un cercle et l'ellipse qui le représente en optique, car tout point de l'ellipse répond à quelque point du cercle suivant une loi déterminée⁶.

Chez Leibniz, donc, la perception est une connexion, elle est naturelle et elle exprime le multiple dans l'unité. En tant qu'expression fondée dans la nature, la perception est toujours l'expression de toutes les parties et de tous les rapports d'un objet selon une loi déterminée⁷.

2. La notion de perception d'un point de vue métaphysique

Sur le plan métaphysique, la notion de perception est fondamentale parce qu'elle caractérise les substances simples : “ dans le monde, il n'y a que des substances simples, et en elles perceptions et appétit [...] ”⁸.

Dans la philosophie de Leibniz, toutes les substances simples sont associées à un corps⁹. Le corps est conçu comme un agrégat composé par une infinité de substances. Le rapport de la monade dominante avec son corps est complexe et subit des transformations importantes dans l'évolution de la pensée leibnizienne dont je ne discuterai pas ici.

⁶ *Quid sit Idea*, GP VII, 263-4, GF *Disc. de métaph*, p. 114.

⁷ *Quid sit Idea*, GP VII, 263-4, GF *Disc. de métaph*, p. 114.

⁸ GP II, 270 ; G. W. Leibniz, *Philosophical Papers and Letters* (L. Loemker, éd.), Dordrecht, Reidel, 1976 (dorénavant cité comme L suivi par le numéro de page), p. 537.

⁹ G. W. Leibniz, *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, *Préface* (cité dorénavant comme NE suivi par les numéros de livre, de chapitre et de paragraphe et l'indication de la page dans l'édition GF-Flammarion, Paris, 1990), p. 44: “ [...] toutes les âmes, toutes les substances simples créées sont toujours jointes à un corps, et [...] il n'y a jamais des âmes qui en soient entièrement séparées. ”.

Chaque monade perçoit et réfléchit tout l'univers, en vertu de l'harmonie qui accorde les états internes et représentatifs des monades aux états de tout l'univers. Les liens expressifs entre les états du corps de la monade et les états des corps contigus sont plus forts ou plus étendus que ceux avec les corps plus éloignés. C'est pourquoi ce que la monade exprime de la façon la plus précise est tout d'abord la situation de son propre corps, ensuite et de moins en moins précisément, celle des corps adjacents, puis du reste de l'univers¹⁰. Si donc au sens intuitif, la perception est une représentation du monde extérieur, dans la philosophie de Leibniz, une perception représente aussi et premièrement un état du corps et des organes des sens. Ainsi, dans le chapitre des *Nouveaux essais* sur la perception, Leibniz affirme que lorsque nous croyons percevoir les objets extérieurs, nous faisons en fait un saut analogue à celui de la figure de rhétorique dite *métonymie*, qui exprime un concept à travers un terme qui en désigne un autre, lié au premier par un rapport nécessaire. De façon analogue, d'après Leibniz, dans le cas de la perception, nous passons de manière inconsciente de l'idée de l'effet (exprimé dans le contenu de l'idée perçue) à l'idée de sa cause (l'objet du monde extérieur). Nous croyons ainsi voir ce qui, en réalité, n'est que la cause supposée de ce que nous voyons effectivement :

[...] nous mettons la cause pour l'effet, et croyons voir immédiatement ce qui est la cause de l'image, en quoi nous ressemblons un peu à un chien qui aboie contre un miroir. Car nous ne voyons que l'image proprement, et nous ne sommes affectés que par les rayons. Et puisque les rayons de la lumière ont besoin de temps (quelque petit qu'il soit), il est possible que l'objet soit détruit dans cet intervalle, et ne subsiste plus quand le rayon arrive à l'œil, et ce qui n'est plus ne saurait être l'objet présent de la vue. [...] en ce cas il y a dans nos jugements [...] une métonymie [...]. [...] Cette confusion de l'effet avec la cause, ou vraie, ou prétendue, entre souvent dans nos jugements encore

¹⁰ Cf. *Monadologie* (GP VI, 607-623), § 62 ; *Discours de métaphysique* (GP IV, 427-463), § 33 ; et R. M. Adams, *Leibniz. Determinist, Theist, Idealist*, New York-Oxford, Oxford Univ. Press, 1994, p. 250-253.

ailleurs. C'est ainsi que nous sentons nos corps ou ce qui les touche, et que nous remuons nos bras, par une influence physique immédiate, que nous jugeons constituer le commerce de l'âme et du corps ; au lieu que véritablement nous ne sentons et ne changeons de cette manière-là que ce qui est en nous¹¹.

Nous pouvons nous demander ici comment quelque chose qui est simple et unitaire comme une perception peut finalement représenter les rapports entre les différentes parties de l'univers. Leibniz explique cette possibilité en utilisant une métaphore : la représentation du multiple dans le simple est quelque chose d'analogue à ce qui est propre à la nature du centre, qui est un point parfaitement simple, tout en restant le centre de convergence d'une infinité de lignes¹².

Sur le plan métaphysique, au rapport expressif ne correspond pas un rapport causal. Chaque perception est perception de tout l'univers, mais ce n'est pas parce que l'univers agit causalement sur la substance simple qui perçoit. Lorsque, par exemple, une substance en perçoit une autre, cela n'implique pas que la première agit causalement sur la seconde ; il s'agit plutôt de l'existence de liens expressifs entre les états internes des deux substances simples. En fait, chaque substance individuelle ou monade est la source de toute son activité et ne peut pas subir l'action directe des autres substances ; dans ce sens, elles sont dites n'avoir ni portes ni fenêtres¹³. C'est Dieu qui, au début, crée toutes les monades et accorde entre elles les successions des états intérieurs des différentes monades. Sur ce plan, l'action causale d'une substance sur l'autre n'est qu'apparente.

Une différence remarquable entre la notion leibnizienne de la perception et la notion courante consiste dans le fait que chez Leibniz la perception n'est pas

¹¹ NE II, ix, 8; p. 106.

¹² Cf. *Principes de la Nature et de la Grâce* (GP VI, 598-606), §2: " Car la simplicité de la substance n'empêche point la multiplicité des modifications, qui se doivent trouver ensemble dans cette même substance simple ; et elles doivent consister dans la variété des rapports aux choses qui sont au-dehors. C'est comme dans un *centre* ou point, tout simple qu'il est se trouvent une infinité d'angles formés par les lignes qui y concourent. " Sur la conception leibnizienne du point comme centre de convergence, cf. M. Serres, *Le système de Leibniz et ses modèles mathématiques*, Paris, PUF, 1968, t. II, p. 744-750.

¹³ *Monadologie*, op. cit., § 7.

toujours consciente. Leibniz distingue en fait l'état de la monade qui représente ou exprime quelque chose, de la conscience de ce quelque chose :

L'état passager qui enveloppe et représente une multitude dans l'unité ou dans la substance simple n'est autre chose que ce qu'on appelle la *Perception*, qu'on doit bien distinguer de l'apperception ou de la conscience [...]¹⁴.

Aussi, en tant que représentation de l'état du corps, la notion leibnizienne de perception entretient des liens assez ténus avec la notion commune de ce terme. Malgré ces différences, la perception chez Leibniz reste – tout comme la notion courante de la perception – le premier degré de la connaissance.

3. La sensation

Leibniz caractérise la sensation, d'un point de vue morphologique¹⁵, comme un ensemble de perceptions relevées et distinctes¹⁶, et d'un point de vue psychologique, comme une perception accompagnée de réflexion ou de mémoire.

Sur le plan morphologique, pour qu'une masse de perceptions puisse devenir consciente, il faut qu'elle ait un certain niveau de relief et de distinction. Leibniz ne donne pas une définition explicite des termes *relevé* et *distinct* lorsqu'ils réfèrent aux perceptions. Dans un passage des *Principes de la Nature et de la Grâce*, il met en rapport le *relevé et distinct* des sensations avec le *relevé et distinct* des impressions reçues par les organes des sens :

¹⁴ *Monadologie*, *op. cit.* § 14. Cf. aussi GP II, 121 : “[...] on peut concevoir que les phenomenes divisibles ou de plusieurs estres peuvent estres exprimés ou representés dans un seul estres indivisible, et cela suffit pour concevoir une *perception*, sans qu'il soit nécessaire d'attacher la pensée ou la réflexion à cette representation.” ; cf. aussi PNG, 4 ; NE, II, ix, 4 ; A, VI, vi, 134.

¹⁵ J'utilise ici le terme *morphologique* pour désigner ce qui est relatif à la configuration des rapports entre l'ensemble des perceptions composant la sensation et les autres perceptions.

¹⁶ *Principes de la Nature et de la Grâce*, *op. cit.*, § 4. Parfois elles sont décrites aussi comme perceptions qui sont “plus distinctes”, ou bien “relevées et distinctes” ; *Monadologie*, *op. cit.*, § 19.

Mais quand la Monade a des organes si ajustés, que par leur moyen il y a du relief et du distingué dans les impressions qu'ils reçoivent, et par conséquent dans les perceptions qui les représentent (comme, par exemple, lorsque par le moyen de la figure des humeurs des yeux, les rayons de la lumière sont concentrés et agissent avec plus de force) cela peut aller jusqu'au sentiment, c'est-à-dire jusqu'à une perception accompagnée de mémoire, à savoir, dont un certain écho demeure longtemps pour se faire entendre dans l'occasion¹⁷.

En vertu de la correspondance expressive entre les états mentaux et les états du corps de la monade, Leibniz peut affirmer, d'une part, que seules les monades qui ont un corps doué d'organes des sens sont capables d'avoir des sensations, et d'autre part, qu'à toutes les pensées – même les plus abstraites – correspond quelque chose sur le plan sensible¹⁸. Cela parce qu'en vertu du principe de l'entre-expression, à certaines configurations dans le corps correspondent toujours des caractéristiques déterminées dans l'âme. Ainsi, puisque la forme des organes des sens confère une structure particulière aux impressions que les objets extérieurs font sur le corps du sujet qui perçoit, cette structure doit, d'une quelconque façon, se retrouver au niveau des perceptions. Dans le cas de la vue, par exemple, étant donné que la forme du corps de l'œil concentre et renforce l'action du stimulus lumineux, produisant du relief et de la distinction au niveau des impressions produites sur l'organe de la vue, alors – en vertu de l'harmonie préétablie entre l'âme et le corps, ou entre-expression – il y aura aussi du relief et de la distinction dans les perceptions correspondantes. D'après Leibniz, tous les autres organes des sens remplissent cette même fonction de concentration et de renforcement du stimulus. Sur le plan des impressions matérielles, les organes des sens rendent

¹⁷ *Principes de la Nature et de la Grâce, op. cit.*, § 4.

¹⁸ NE I, i, 5, p. 61 : “ C'est par une admirable économie de la nature que nous ne saurions avoir des pensées abstraites qui n'aient point besoin de quelque chose de sensible, quand ce ne serait que des caractères tels que sont les figures des lettres et les sons ; quoiqu'il n'y ait aucune connexion nécessaire entre tels caractères arbitraires et telles pensées. Et si les traces sensibles n'étaient point requises, l'harmonie préétablie entre l'âme et le corps, dont j'aurai occasion de vous entretenir plus amplement, n'aurait point de lieu. ”

plus efficace l'action des corps extérieurs sur le corps du sujet. L'efficacité accrue de l'action des corps extérieurs se traduit dans l'âme par le relief et la distinction de l'ensemble des perceptions correspondantes¹⁹.

Grâce à cette action des organes des sens, un ensemble de perceptions acquiert relief et distinction et devient ainsi une sensation. De plus, puisque le stimulus est concentré, il n'est pas possible d'en démêler précisément les parties. Sur le plan psychologique, l'action des organes des sens rend impossible l'analyse du contenu de la sensation dans ses parties composantes. En effet, dans une sensation, nous ne sommes jamais conscients des petites perceptions, mais seulement de l'ensemble, dont les composants sont mélangés et confondus²⁰. L'effet principal de la concentration des impressions est donc de faire apparaître le contenu de la sensation comme quelque chose de simple et d'inalysable. Chaque sens nous fait connaître son objet propre et bien qu'il soit le résultat d'un ensemble infini de perceptions, il nous les présente comme un tout unitaire et simple. De ce fait dépend la confusion et donc la simplicité apparente des sensations des qualités sensibles :

Je crois qu'on peut dire que ces idées sensibles sont simples en apparence, parce qu'étant confuses, elles ne donnent point à l'esprit le moyen de distinguer ce qu'elles contiennent. C'est comme les choses éloignées qui paraissent rondes, parce qu'on n'en saurait discerner les angles, quoiqu'on en reçoive quelques impressions confuses²¹.

Dans un texte de 1676, Leibniz explique la confusion de nos sensations en recourant à leur caractère diachronique et successif. Cette façon de rendre raison de la confusion des contenus des sensations montre que pour Leibniz la sensation

¹⁹ Pour un examen plus détaillé de la correspondance entre les caractéristiques des impressions et celles des sensations, cf. R. Glauser et L. Berchielli, "Sensations and Ideas of Sensible Qualities in Leibniz", en cours de publication, sections III et IV.

²⁰ Cf. GP V, 119 : " ... il y a dans le feu des mouvements qui ne sont point distinctement sensibles à part, mais dont la confusion ou conjonction devient sensible, et nous est présentée par l'idée de la lumière. "

²¹ NE II, ii, 1, p. 87.

n'est pas toujours un événement instantané, mais peut être un processus doué d'une certaine dimension temporelle :

La raison pour laquelle nous ne percevons distinctement celles [les formes simples] dans lesquelles il y a une variété, comme la couleur, est que nous percevons la couleur en un certain temps ; alors que ce temps peut être divisé en parties infinies, et qu'en toute partie de ce temps, nous accomplissons quelque chose qui se rapporte à l'objet, mais dont nous ne nous souvenons pas, à cause du défaut de nos organes²².

Si l'on admet que les sensations sont plutôt des processus que des états instantanés, la relation expressive qui lie l'état physique de la monade au contenu phénoménal de la sensation doit, elle aussi, prendre une dimension diachronique et dynamique. C'est dans ce sens – à mon avis – qu'il faut lire la critique leibnizienne de la conception selon laquelle la sensation est l'empreinte du cachet sur la cire :

[...] quant aux pensées dans l'âme, comme elles doivent représenter ce qui se passe dans le corps, elles ne sauraient être distinctes, lorsque les traces dans le cerveau sont confuses. Ainsi il n'est pas nécessaire que les pensées pour être confuses tiennent place. Mais il est indubitable que les images corporelles se creusent et se melent, comme si on jettait à la fois dans l'eau plusieurs pierres, car chacune feroit ses propres cercles qui ne se brouilleraient pas dans la vérité, mais ils paroistroient embrouillés au spectateur, qui aurait de la peine à les demesler.

²² *De formis seu attributis Dei* (1676), in *Leibnitiana. Elementa philosophiae arcanae de summa rerum* (I. Jagodinsky, éd.) Kasan, 1913, p. 96 : “ Ea in quibus varietas, ut color, cur a nobis non percipiuntur distincte ratio est, quia tempore aliquo certo colorem percipimus ; cum tamen id tempus in infinitas partes subdividi possit, et qualibet eius parte aliquid ad rem pertinens egerimus, sed non meminimus, ob organorum defectum. Sed ea quae uno actu percipiuntur, ut esse, perceptio, extensio, ea perfecte intelliguntur. ” ; *De summa rerum*, trad. fr. dans G. W. Leibniz, *Recherches générales sur l'analyse des notions et des vérités*, Paris, PUF, 1998, p. 25 ; cité aussi dans M. Mugnai, *Astrazione e realtà. Saggio su Leibniz*, Milano, Feltrinelli, 1976, p. 17.

Rien n'est plus propre à éclaircir la nature des images corporelles qui se forment dans nostre teste, et la comparaison du cachet dont Platon se sert, ne me paroist pas si convenable²³.

La sensation, chez Leibniz, correspond donc dans le corps à une structure dynamique.

4. La description psychologique de la sensation

Sur le plan psychologique, la sensation est diversement décrite comme “perception accompagnée de mémoire”²⁴, ou comme masse de perceptions “qui sont assez fortes pour s’attirer notre attention et notre mémoire”²⁵, ou bien encore comme perceptions “accompagnées de réflexion”²⁶. Ces différentes descriptions mettent en évidence que la notion de sensation comprend deux aspects. Le premier est un aspect représentatif, pris en charge par la notion de perception²⁷ ; le second est celui de la conscience²⁸ :

Ainsi il est bon de faire distinction entre la *Perception* qui est l’état intérieur de la Monade représentant les choses externes, et l’*Apperception* qui est la *Conscience*, ou la connaissance reflexive de cet état intérieur²⁹.

Le contenu représentatif dépend de ce qu’expriment les différentes petites perceptions qui composent la sensation. Comme nous l’avons vu plus haut, chaque perception exprime de façon générale tout l’univers, et de façon plus particulière les états du corps de la monade et ainsi de tout ce qui agit sur ses organes des sens. Dans la sensation, nous devenons conscients de ce contenu et

²³ GP VII, 557-8 ; cf. aussi GP VII, 567.

²⁴ Cf. p. ex. PNG § 4 ; GP VI, 600.

²⁵ NE Préf., p. 41 ; cf. aussi GP VII, 330 : “sensio enim est perception, quae aliquid distincti involvit, et cum attentione et memoria conjuncta est”.

²⁶ GP VII, 568.

²⁷ GP VI, 598 ; PNG, 2.

²⁸ GP VI, 600 ; PNG, 4.

²⁹ GP VI, 598 ; PNG, 2.

par là des propriétés des objets du monde extérieur. Cependant, puisque chaque sensation est composée d'une infinité de perceptions, nous ne pouvons percevoir que confusément les structures et les propriétés représentées.

En tant que masse de perceptions, la sensation est consciente parce qu'elle est accompagnée d'un acte de réflexion. La conscience est en fait conscience de la masse, et non de chacune des petites perceptions qui la composent. Prises singulièrement, les petites perceptions sont trop petites et mélangées les unes aux autres pour que nous arrivions à les discerner³⁰.

5. La sensation et l'idée

Déjà à l'époque de la correspondance avec Arnauld, Leibniz distingue trois sortes d'états représentatifs de la monade :

L'expression est commune à toutes les formes, et c'est un genre dont la perception naturelle, le sentiment animal et la connaissance intellectuelle sont des espèces³¹.

Cette classification est fondamentale et sera maintenue dans la philosophie de la maturité. Ainsi, l'idée représente son objet comme une perception et une sensation le font, notamment en vertu d'une relation d'expression qui relie entre eux le contenu de l'idée et ce qu'elle représente.

Malgré cette nature commune, Leibniz distingue clairement entre sensation et idée. En effet, à la différence de la sensation, l'idée chez Leibniz représente son objet sans être nécessairement présent à la conscience. L'idée constitue plutôt une capacité ou disposition à se représenter un contenu déterminé :

Pour bien concevoir ce que c'est qu'idée, il faut prévenir une équivocation, car plusieurs prennent l'idée pour la forme ou

³⁰ GP V, 121 : " J'aimerais mieux distinguer entre perception et s'apercevoir. La *perception* de la lumière ou de la couleur par exemple, dont nous nous appercevons, est composée de quantité de petites *perceptions*, dont nous ne nous appercevons pas, et un bruit dont nous avons *perception*, mais où nous ne prenons point garde, devient appercevable par une petite addition ou augmentation. "

³¹ GP II, 112.

différence de nos pensées, et de cette manière nous n'avons l'idée dans l'esprit qu'en tant que nous y pensons, et toutes les fois que nous y pensons de nouveau, nous avons d'autres idées de la même chose, quoique semblables aux précédentes. Mais il semble que d'autres prennent l'idée pour un objet immédiat de la pensée ou³² pour quelque forme permanente qui demeure lors que nous ne la contemplons point. Et en effet notre âme a toujours en elle la qualité de se représenter quelque nature ou forme que ce soit, quand l'occasion se présente d'y penser. Et je crois que cette qualité de notre âme en tant qu'elle exprime quelque nature, forme ou essence, est proprement l'idée de la chose, qui est en nous, et qui est toujours en nous, soit que nous y pensions ou non. Car notre âme exprime Dieu et l'univers, et toutes les essences aussi bien que toutes les existences³³.

L'idée leibnizienne a donc une sorte de double nature puisqu'elle est en même temps disposition et contenu représentatif. L'aspect représentatif – établi à travers l'identification de l'idée avec une espèce d'expression – est ce qui permet de distinguer l'idée d'autres formes de dispositions, ou facultés à se représenter un certain contenu. Plus particulièrement, Leibniz veut distinguer l'idée, par exemple de l'hyperbole, d'autres sortes de dispositions à se représenter cette courbe, par exemple la règle de construction de toutes les sections coniques. Cette règle peut en fait être considérée comme une disposition à se représenter des hyperboles parce que si l'on suit la règle et construit toute la succession des sections coniques, on arrivera aussi à la représentation d'une hyperbole. Cette règle est

³² Je crois que la particule *ou* doit être prise ici comme indiquant une alternative entre les deux possibilités indiquées.

³³ GP IV, 451. Cf. aussi GP V, 77, NE, I, i, 11 : “ [...] Mais c'est ce rapport particulier de l'esprit humain à ces vérités, qui rend l'exercice de la faculté aisé et naturel à leur égard, et qui fait qu'on les appelle innées. Ce n'est donc pas une faculté nue qui consiste dans la seule possibilité de les entendre : c'est une disposition, une aptitude, une preformation, qui détermine notre âme et qui fait qu'elles en peuvent être tirées. Tout comme il y a de la différence entre les figures qu'on donne à la pierre ou au marbre indifferement, et entre celles que ses veines marquent déjà ou sont disposées à marquer si l'ouvrier en profite. ” et GP VII, 263.

donc, comme l'idée, “ *une certaine faculté proche ou facilité de penser à une chose* ”³⁴. Cependant, puisque la méthode de construction de toutes les sections coniques n'est pas expression de l'hyperbole, ce n'est pas non plus une idée de cette figure. Pour qu'il y ait idée – explique Leibniz dans le *Quid sit Idea* – il faut non seulement la disposition, mais aussi que la “ *faculté proche ou facilité de penser à une chose* ” présente “ des rapports (*habitudines*) qui répondent à ceux de la chose à exprimer ”³⁵ :

[...] l'idée postule donc *une certaine faculté proche ou facilité de penser à une chose*. Mais cela ne suffit pas encore, car qui a une méthode telle que, s'il la suit, il puisse atteindre une chose, n'a pas pour autant son idée. C'est comme si j'énumérais dans l'ordre les sections coniques : il est certain que j'en viendrais à la connaissance des hyperboles opposées, bien que je n'en aie pas encore l'idée. Il est donc nécessaire qu'il y ait quelque chose en moi, *qui non seulement mène à la chose, mais encore l'exprime*³⁶.

Pour rendre compte de la différence entre l'idée comme pure disposition et l'idée comme contenu effectif de la conscience, Leibniz introduit la catégorie des notions ou concepts :

Ainsi ces expressions qui sont dans notre âme soit qu'on les conçoive ou non, peuvent être appelées *idées*, mais celles qu'on conçoit ou forme, se peuvent dire *notions, conceptus*³⁷.

Avec cette distinction entre les idées et les notions, Leibniz semble vouloir rendre compte de la différence intuitive entre une représentation que nous pensons actuellement (*notion*), d'une part, et les représentations auxquelles nous ne pensons pas en ce moment, mais que nous sommes capables de penser à l'occasion (*idées*).

³⁴ *Quid sit Idea*, GP VII, 263, GF *Disc. de métaph.*, p. 113.

³⁵ *Quid sit Idea*, GP VII, 263, GF *Disc. de métaph.*, p. 114.

³⁶ *Quid sit Idea*, GP VII, 264, GF *Disc. de métaph.*, p. 113-114.

Dans les *Nouveaux essais*, Leibniz s'approprie parfois l'usage très large du terme *idée* de Locke et n'est pas toujours très rigoureux dans la terminologie concernant les idées et les sensations. Ainsi, dans ce texte, les expressions *idées confuses*, *images* et *impressions* sont parfois utilisées comme des équivalents, au moins en apparence :

Je ne sais pas s'il nous manque tant d'idées qu'on croit, c'est-à-dire de distinctes. Quant aux idées confuses ou images plutôt, ou si vous voulez impressions, comme couleurs, goûts, etc., qui sont un résultat de plusieurs petites idées distinctes en elles-mêmes, mais dont on ne s'aperçoit pas distinctement [...] ³⁸.

Il me semble tout de même que le rapprochement entre les idées confuses, les images et les impressions qui est fait dans les *Nouveaux essais* sert à indiquer une certaine communauté de nature entre les trois sortes d'entités, plutôt que leur identité. Qu'il n'y ait pas identité découle de ce que, même dans les *Nouveaux essais*, les sensations et les idées sont conceptuellement distinctes : une sensation est quelque chose d'actuel et de particulier alors qu'une idée est dispositionnelle et générale ³⁹. Qu'il y ait communauté de nature vient de ce que les idées des qualités sensibles partagent avec les sensations leur nature de représentations sensibles, ou d'expressions. Les sensations et les idées des qualités sensibles peuvent donc exprimer un même contenu, bien qu'elles le représentent différemment.

Une conséquence importante de la définition dispositionnelle de l'idée est que l'existence d'une sensation devient dépendante de l'existence d'une idée. En fait, étant donné qu'il est logiquement impossible d'avoir une représentation

³⁷ GP IV, 452-3.

³⁸ NE, IV, xvii, 9. Cf. aussi NE I, i, 5, p. 61 : “ Théophile : Je vous l'accorde à l'égard des idées pures, que j'oppose aux fantômes des sens, et à l'égard des vérités de raison que j'oppose aux vérités de fait. ”

³⁹ C'est probablement parce que M.D. Wilson n'a pas reconnu cette différence de nature qu'elle maintient que pour les idées des qualités sensibles, la différence entre l'idée et la sensation est “*blurred up*”. C'est dans ce cadre qu'il faut considérer, à mon avis, l'affirmation de Kant selon laquelle Leibniz a rendu intellectuelles les sensations (M.D. Wilson, “Confused Ideas”, in *idem*, *Ideas and Mechanism*, Princeton, Princeton Univ. Press, 1999, p. 322-335, p. 331).

consciente d'un contenu déterminé (c'est-à-dire la sensation) sans une disposition à avoir cette représentation (l'idée), il n'y a pas de sensation sans idée :

Or il y a beaucoup de choses en notre esprit, par exemple des pensées, perceptions, affections (*affectus*), que nous reconnaissons n'être pas des idées, quoiqu'elles ne se fassent point sans idées⁴⁰.

6. Idées claires, obscures, distinctes et confuses

Dans sa classification des idées, Leibniz commence par étudier les caractéristiques des notions et des connaissances, c'est-à-dire les idées dont nous avons été conscients à un moment quelconque de notre existence. C'est seulement de ce genre d'idées, en effet, qu'il est possible d'examiner les caractéristiques. Leibniz généralise ensuite sa classification à toutes les idées, y compris celles dont nous n'avons jamais été conscients et que nous ne connaissons donc pas⁴¹.

Les notions et les connaissances qui ne suffisent pas pour reconnaître la chose représentée sont dites *obscures*. La notion d'une fleur vue trop hâtivement pour qu'il soit possible de la reconnaître par la suite est un exemple de notion obscure. Au contraire, la notion est *claire* si la représentation de la fleur est suffisamment précise pour qu'il soit possible de la distinguer et de la reconnaître parmi d'autres à l'occasion d'une nouvelle rencontre.

Une notion ou connaissance claire peut à son tour être confuse ou distincte. Elle est *confuse* lorsqu'il est impossible d'énumérer les caractéristiques suffisantes pour reconnaître la chose, alors qu'elle est *distincte* lorsque nous connaissons un critère ou bien les marques distinctives de la chose représentée. La connaissance

⁴⁰ *Quid sit Idea*, GP VII, 263, GF *Disc. de métaph.*, p. 113.

⁴¹ GP IV, 449 : “ Pour mieux entendre la nature des idées, il faut toucher quelque chose de la variété des connaissances. ” Les définitions de *clair*, *obscur*, *distinct* et *confus* renvoient en général aux idées, mais parfois aussi à d'autres sortes d'entités. Dans les *Nouveaux essais*, ce sont les idées qui sont dites claires, confuses ou distinctes ; dans le *Discours de métaphysique*, c'est la connaissance qui est classée de cette façon ; dans les *Méditations sur la connaissance, la vérité et les idées*, ce sont les connaissances ou les notions qui peuvent être claires, obscures ou distinctes ; et dans la lettre *Sur ce qui passe les sens et la matière*, ces prédicats sont appliqués aux notions.

de ses marques distinctives permet de distinguer et de reconnaître la chose représentée avec certitude à chaque rencontre. Une notion distincte “ est pareille à celle que les essayeurs ont de l’or : laquelle leur permet de distinguer l’objet de tous les autres corps, par des signes distinctifs et des moyens de contrôle suffisants ”⁴².

Les notions des qualités sensibles peuvent être claires mais ne sont jamais distinctes, puisqu’il est impossible d’en donner une liste de traits distinctifs. Nous reconnaissons le rouge sans être par ailleurs capables de le définir. Ainsi, pour faire connaître cette couleur à quelqu’un, il faut la lui montrer⁴³. Les notions claires des qualités sensibles sont toujours confuses. En revanche, il est possible d’avoir une notion distincte (au sens d’avoir une liste de traits distinctifs) d’un carré ou de l’or. Une idée est plus ou moins distincte suivant que la liste des traits caractéristiques est plus ou moins longue et exhaustive. Le caractère distinct des notions et des idées en général est donc une question de degré.

L’idée est dite *adéquate* lorsque la liste des traits caractéristiques ne comprend que des idées qui sont elles-mêmes distinctes ; elle est *inadéquate* dans le cas contraire⁴⁴. Leibniz maintient que l’entendement humain ne peut pas avoir d’idées complètement adéquates et que les idées des mathématiques s’approchent le plus de cet idéal d’adéquation⁴⁵.

Comme nous le verrons dans la suite, la discussion de la question de Molyneux chez Leibniz est traversée par cette distinction entre ce qui est intelligible, spatial, géométrique, d’un côté, et ce qui est clair-confus et donc qualitatif, non intelligible et non définissable, de l’autre. Pour comprendre sa réponse dans le détail, il faut donc comprendre d’abord sa position vis-à-vis de ces deux sortes d’idées et de sensations.

⁴² *Méditations sur la connaissance, la vérité et les idées*, GP IV, 423, trad. fr. in G. W. Leibniz, *Opuscules philosophiques choisis*, Paris, Vrin, 1962, p. 9-16, p.9.

⁴³ *Ibidem*.

⁴⁴ *Méditations sur la connaissance, la vérité et les idées*, GP IV, 423; trad. fr., *op. cit.*, p. 11.

⁴⁵ *Ibidem*.

7. L'étendue et ses modes

Sur le plan épistémique, Leibniz distingue donc entre les idées claires-confuses de la couleur et des autres qualités sensibles, et les idées claires-distinctes telles que les idées de la figure, de l'étendue et du mouvement. Au niveau de la métaphysique, cependant, les qualités sensibles partagent avec la figure, l'étendue et le mouvement la même nature de phénomènes :

[...] On peut même démontrer que la notion de la grandeur, de la figure et du mouvement n'est pas si distincte qu'on s'imagine, et qu'elle enferme quelque chose d'imaginaire et de relatif à nos perceptions, comme le sont encore (quoique bien davantage) la couleur, la chaleur, et autres qualités semblables dont on peut douter si elles se trouvent véritablement dans la nature des choses hors de nous⁴⁶.

La couleur et la figure des corps sont donc toutes les deux des phénomènes, bien qu'il y ait une différence de degré dans leur dépendance à l'égard des perceptions : la couleur et les autres qualités sensibles sont tellement dépendantes des perceptions qu'il est possible de les considérer comme des affections du sujet. D'autre part, la figure et toutes les autres qualités spatiales présupposent l'existence d'une autre qualité – telle que la couleur ou les qualités tactiles – qui s'étend ou qui est diffusée d'une manière continue :

J'insiste donc sur ce que je viens de dire, que l'Etendue n'est autre chose qu'un Abstrait, et qu'elle demande quelque chose qui soit étendu. Elle a besoin d'un sujet, elle est quelque chose de relatif à ce sujet, comme la durée. Elle suppose quelque qualité, quelque attribut, quelque nature de ce sujet, qui s'étend, se répand avec le sujet, se continue. L'étendue est la diffusion de cette qualité ou nature : par exemple, dans le lait il y a une étendue ou diffusion de la blancheur, dans le diamant une

⁴⁶ DDM, § 12.

étendue ou diffusion de la dureté ; dans le corps en général une étendue ou diffusion de l'antitypie ou de la matérialité⁴⁷.

Il y a donc un point de vue d'où les qualités sensibles sont premières par rapport aux qualités spatiales, parce qu'elles sont condition de leur apparaître et ainsi de leur être⁴⁸.

Les sensations de figure, en outre, non seulement dépendent d'une certaine qualité sensible, mais partagent aussi avec elle la confusion qui est propre à la sensation. L'effet de cette confusion – due à l'infinité des perceptions qui participent à la sensation – diffère selon le contenu des sensations. Comme nous l'avons vu plus haut, dans le cas des couleurs et des autres qualités sensibles, la confusion est ce qui fait apparaître simple la qualité. Pour les figures, les mouvements, etc., la confusion propre à la sensation est ce qui fait apparaître continus les figures et les mouvements. Dans les corps, en fait, il n'y a pas de continuité, parce que la continuité dépend de l'indétermination et que Dieu n'a rien laissé d'indéterminé. L'apparaître continu des corps est donc une caractéristique particulière de la représentation sensible des qualités spatiales :

Pour mieux concevoir la division actuelle de la matière à l'infini, et l'exclusion qu'il y a de toute continuité exacte et indéterminée, il faut considérer que Dieu y a déjà produit autant d'ordre et de variété qu'il était possible d'y introduire jusqu'ici, et qu'ainsi rien n'y est resté d'indéterminé, au lieu que l'indéterminé est de l'essence de la continuité. C'est ce que la perfection divine apprend à notre Esprit et que l'expérience même confirme par nos sens. Il n'y a point de goutte d'eau si pure, où l'on ne remarque quelque variété en la bien regardant.
[...]

⁴⁷ GP VI, 584 et GP II, 227, 324. Cf. R. M. Adams, *op. cit.*, p. 229-234.

⁴⁸ Sur ce point, cf. la distinction entre *materia prima* et *materia secunda* chez Husserl : *Ding und Raum, Vorlesungen 1907*, Hrsg von U. Claesges, Martinus Nijhoff, The Hague, 1973, trad. fr. de J.-F. Lavigne, *Chose et Espace. Leçons de 1907*, PUF, Paris, 1989, p. 91-99 ; cf. en particulier p. 94 sur l'extension spatiale des qualités chosiques et des contenus exposants.

Il y a donc toujours divisions et variations actuelles dans les masses des corps existens, à quelque petitesse qu'on aille. C'est notre imperfection et le défaut de nos sens, qui nous fait concevoir les choses physiques comme des Etres Mathématiques, où il y a de l'indéterminé. Et l'on peut démontrer qu'il n'y a point de ligne ou de figure dans la nature, qui donne exactement et garde uniformement par le moindre espace et temps les propriétés de la ligne droite ou circulaire⁴⁹.

C'est donc grâce à l'imperfection de nos sens qu'il est possible de voir les corps comme ayant des contours et des figures continues. C'est aussi en vertu de l'approximation opérée par les sens et par l'imagination qu'il est possible de faire correspondre les contenus des perceptions aux idées des mathématiques. Il en résulte un monde physique qui peut être décrit et compris à travers les lois des mathématiques. Le plus intéressant est que l'application des mathématiques aux objets physiques ne sert pas seulement à décrire les corps, mais aussi à comprendre et à donner des lois à leurs interactions et mouvements. En effet, bien que Leibniz défende le rôle du finalisme en métaphysique, il est d'accord avec l'esprit de la nouvelle science pour affirmer que pour les sciences physiques, les seules explications valables sont formulées en termes de qualités mécaniques, notamment la grandeur, la figure et le mouvement⁵⁰ :

On peut donc conclure qu'une masse de matière n'est pas une substance véritablement, que son unité n'est qu'idéale, et que (l'entendement mis à part) ce n'est qu'un *aggregatum*, un amas, une multitude d'une infinité de véritables substances, un phénomène bien fondé, ne donnant jamais un dementi aux règles des pures mathématiques, mais contenant toujours quelque chose au delà⁵¹.

⁴⁹ “ Lettre à la Reine Sophie-Charlotte ”, GP VI, p. 488-508, p. 563.

⁵⁰ Cf. p. ex. *Elementa Physicae* (1676-1687), L 286.

⁵¹ Lettre à la Reine Sophie-Charlotte, GP VII, 564.

On trouve donc une même cause pour deux effets bien différents. Dans le cas des sensations des qualités sensibles, la confusion propre à la sensation est ce qui rend simple – et pour cela non distinct – l'apparaître des qualités aux sens⁵². Dans le cas des qualités spatiales, en revanche, la confusion propre à la sensation et à l'imagination est ce qui fait apparaître continues les figures réelles (qui sont en réalité divisées à l'infini) et permet ainsi de mettre en correspondance les idées perçues par les sens avec les idées claires et distinctes de l'entendement. Pour les idées des qualités spatiales, l'infinité des perceptions composant la sensation est ce qui permet de les mettre en correspondance avec les idées de la géométrie et ainsi d'en donner une définition. C'est donc de la confusion de la sensation que dépendent la clarté et la distinction des idées correspondantes.

Les représentations confuses de l'univers jouent un rôle important puisqu'elles fournissent ce que Leibniz appelle des *instincts*, qui sont des capacités représentatives utiles d'un point de vue pragmatique. L'utilité de ces représentations confuses vient aussi du fait qu'elles sont des représentations unitaires d'une infinité de parties. En effet, c'est seulement en vertu de la confusion et de l'approximation qui leur est propre, que les sensations représentent l'univers.

C'est donc en vertu des caractéristiques des représentations sensibles des qualités spatiales que les idées de figures et de mouvements continus peuvent être mises en correspondance avec les concepts purs des mathématiques. Il faut se demander maintenant quel est le rapport entre la façon d'apparaître d'une figure aux sens ou à l'imagination et l'idée distincte ou mathématique de cette figure. En d'autres termes, quel est le rapport entre l'image d'une figure et sa définition ?

8. Notions sensibles, sensibles et intelligibles, et purement intelligibles

Dans la lettre *Sur ce qui passe les sens et la matière*, Leibniz maintient qu'il y a trois sortes de notions : les *sensibles seulement*, les *sensibles et intelligibles à la fois*, et les *intelligibles seulement*⁵³ :

⁵² Cf. M.D. Wilson, "Confused Ideas", dans *Idem, Ideas and Mechanism*, Princeton, Princeton Univ. Press, 1999, p. 322-335, p. 332-333.

⁵³ Cf. GP, VI, 502.

Il y a donc trois rangs de notions : les sensibles seulement, qui sont les objets affectés à chaque sens particulier, les sensibles et intelligibles à la fois, qui appartiennent au sens commun, et les intelligibles seulement, qui sont propres à l'entendement. Les premières et les secondes ensemble sont imaginables, mais les troisièmes sont au dessus de l'imagination. Les secondes et les troisièmes sont intelligibles et distinctes ; mais les premières sont confuses, quoiqu'elles soient claires ou reconnaissables.

Les notions purement sensibles sont les notions telles que la couleur, l'odeur, etc., qui nous viennent des sensations de chacun des sens. De ces notions, nous l'avons vu, nous ne pouvons pas donner d'analyse : l'expérience directe est le seul moyen d'y accéder. Les notions sensibles et intelligibles sont les notions telles que la figure et le nombre. Elles peuvent aussi être perçues par plus d'un sens :

Cependant il faut rendre justice aux sens qu'outre ces qualités occultes, ils nous font connoître aussi d'autres qualités plus manifestes, et qui fournissent des notions plus distinctes. Et ce sont celles qu'on attribue au sens commun, parce qu'il n'y a point de sens externe auquel elles soient particulièrement attachées et propres. Et c'est là qu'on peut donner les définitions des termes ou mots que l'on emploie. Telle est l'idée des nombres, qui se trouve également dans les sons, couleurs, et attouchemens. C'est ainsi que nous nous apercevons aussi des figures qui sont communes aux couleurs et aux attouchemens [...] Quoyqu'il soit vray que, pour concevoir distinctement les nombres et les figures mêmes, et pour en former des sciences, il faut venir à quelque chose que les sens ne sauraient fournir, et que l'entendement ajoute aux sens. [...]

Et ces idées claires et distinctes qui sont sujettes à l'imagination, sont les objets des sciences mathématiques, savoir de l'Arithmétique et de la Géométrie, qui sont des sciences mathématiques pures, et de l'application de ces sciences à la nature, qui font les mathématiques mixtes. [...]

Il est vrai que les sciences mathématiques ne seroient point démonstratives, et consisteroient dans une simple induction ou observation, qui ne nous assureroit jamais d'une parfaite généralité des vérités qui s'y trouvent, si quelque chose de plus haut, et que l'intelligence seule peut fournir, ne venoit au secours de l'imagination et des sens⁵⁴.

Les notions communes à plusieurs sens, telles que, par exemple, la figure, ont donc une sorte de double nature – sensible et intelligible. D'un côté, en effet, les idées de figure sont perçues par la vue et par le toucher ; de l'autre, pour arriver à une représentation claire et distincte de cette même figure, il faut que l'entendement ajoute quelque chose à ces représentations sensibles. Il s'agit donc de deux représentations de nature différente d'un même contenu, notamment d'une idée de figure. De plus, puisque l'idée intelligible de figure doit se rajouter à l'idée des sens externes, nous pouvons penser que l'idée intelligible est quelque chose de supérieur et de plus complexe que la représentation sensible. L'idée sensible d'une figure (l'image) peut exister sans qu'il y ait de représentation intellectuelle, claire et distincte de cette même figure ; de même, l'idée intellectuelle d'une figure peut exister sans la représentation sensible de celle-ci. Les deux sortes de représentation de la figure existent donc indépendamment l'une de l'autre. Cela est vrai même si Leibniz reconnaît que chez les êtres humains, il n'y a pas d'idée de l'entendement qui ne soit accompagnée par une idée sensible :

Je demeure cependant d'accord que dans le present estat, les Sens externes nous sont nécessaires pour penser, et que, si nous n'en avons eu aucun, nous ne penserions pas. Mais ce qui est nécessaire pour quelque chose, n'en fait point l'essence pour cela. L'air nous est nécessaire pour la vie, mais nostre vie est autre chose que l'air. Les sens nous fournissent de la matière pour le raisonnement, et nous n'avons jamais des pensées si abstraites, que quelque chose de sensible ne s'y mêle ; mais le

⁵⁴ GP VI, 500-501.

raisonnement demande encore autre chose que ce qui est sensible⁵⁵.

En effet, l'idée sensible qui accompagne toujours les représentations même les plus abstraites d'une figure n'est pas nécessairement une représentation sensible de cette figure. Ce pourrait être tout simplement son signe, comme le symbole d'une lettre ou d'un nombre est le signe de la lettre ou du nombre. L'idée abstraite d'une figure dépend donc de quelque chose de sensible en général, mais elle est en fait indépendante de la représentation sensible de la figure particulière dont elle est l'idée. Idée sensible et idée intelligible d'une même figure sont donc deux représentations différentes d'un même objet.

Dans le cas des idées perçues par plus d'un sens, la contribution de l'entendement est nécessaire 1) pour rendre claires et distinctes les idées perçues par le sens commun ("les nombres et les figures mêmes") et ainsi 2) pour formuler des vérités mathématiques ("pour en former des sciences"). Comment les deux représentations sensible et intelligible de la même figure se coordonnent-elles ?

Comme nous l'avons vu plus haut, Leibniz décrit les idées de nombre, de figure, etc. comme des idées claires et distinctes qui sont sujettes à l'imagination et souligne que pour que ces idées de figure, de nombre, etc. soient des idées claires et distinctes, il faut que quelque chose d'intelligible s'ajoute aux sens. Considérons maintenant le cas de la notion de triangle. Comme pour toutes les idées de figure, il est possible de trouver une partie intelligible correspondant à sa définition et à l'ensemble de ses propriétés, et une partie sensible ou imaginable correspondant à sa façon d'apparaître dans l'expérience tactile et visuelle. La partie ou idée intelligible est distincte, alors que l'image ou idée sensible ne l'est pas. Malgré cette différence, les deux contenus (c'est-à-dire l'idée sensible du triangle et l'idée intelligible de celui-ci) ne sont pas indépendants.

Leibniz souligne à plusieurs reprises qu'entre l'image et l'idée intelligible, il y a une différence de nature, et que même lorsqu'il est possible d'avoir des images sensibles suffisamment claires (ou précises) pour reconnaître des choses

⁵⁵ Cf. GP, VI, 506. Cf. aussi NE II, xxix, 13 : "les connaissances des figures non plus que celles des nombres ne dépendent pas de l'imagination, quoiqu'elle y serve. "

assez complexes, il ne s'agit jamais d'une idée distincte. La différence entre ces deux façons de représenter la même figure est particulièrement significative dans le cas du chiliogone. De cette figure – écrit Leibniz – on ne peut pas avoir d'image claire, alors que, une fois connu le nombre des côtés, on peut en avoir une idée non seulement claire, mais aussi distincte consistant dans sa définition :

Cet exemple [du polygone de mille côtés] fait voir qu'on confond ici l'idée avec l'image. Si quelqu'un me propose un polygone régulier, la vue et l'imagination ne me sauraient point faire comprendre le millénaire qui y est ; je n'ai qu'une idée confuse et de la figure et de son nombre, jusqu'à ce que je distingue le nombre en comptant. Mais l'ayant trouvé, je connais très bien la nature et les propriétés du polygone proposé [...], et par conséquent j'en ai cette idée, mais je ne saurais pas avoir l'image d'un chiliogone, et il faudrait avoir les sens et l'imagination plus exquis et plus exercés pour le distinguer par là d'un polygone qui eût un côté de moins. Mais les connaissances des figures non plus que celles des nombres ne dépendent de l'imagination, quoiqu'elle y serve ; et un mathématicien peut connaître exactement la nature d'un enneagone et d'un décagone parce qu'il a le moyen de les fabriquer et de les examiner, quoiqu'il ne puisse point les discerner à la vue. Il est vrai qu'un ouvrier et un ingénieur, qui n'en connaîtra peut-être point assez la nature, pourra avoir cet avantage au-dessus d'un grand géomètre, qu'il les pourra discerner en les voyant seulement sans les mesurer, comme il y a des faquins ou colporteurs qui diront le poids de ce qu'ils doivent porter sans se tromper d'une livre, en quoi il surpasseront le plus habile staticien du monde. Il est vrai que cette connaissance empirique, acquise par un long exercice, peut avoir des grands usages pour agir promptement, [...]. Cependant cette connaissance claire, ou ce sentiment [précis] qu'on peut avoir d'un décagone régulier ou d'un poids de 99 livres, ne

consiste que dans une idée confuse, puisqu'elle ne sert point à découvrir la nature et les propriétés de ce poids ou d'un décagone régulier, ce qui demande une idée distincte. Et cet exemple sert à mieux entendre la différence des idées, ou plutôt celle de l'idée et de l'image⁵⁶.

Leibniz oppose ici l'image sensible d'une figure à son idée distincte. L'image sensible dépend des sens et de l'imagination, l'idée distincte est l'idée des mathématiques. Lorsqu'en vertu de cette image, il est possible de reconnaître les figures à l'occasion d'une nouvelle rencontre, ces idées sensibles ou images sont claires. Ces idées ou images sont néanmoins toujours confuses, parce qu'elles ne fournissent pas une liste des traits distinctifs de la figure ni une description de sa nature.

D'une même figure, il est donc possible d'avoir deux idées de nature différente. La première vient des sens ou de l'imagination et est une idée claire-confuse. La seconde est une idée représentant la nature et les propriétés de la figure. C'est en vertu du fait qu'il est possible d'avoir aussi bien une représentation sensible d'une figure qu'une connaissance de ses propriétés essentielles que Leibniz peut classer les idées de figure parmi les notions *sensibles et intelligibles à la fois*⁵⁷. Il nous reste donc à comprendre comment s'établit la correspondance entre l'idée sensible et l'idée intelligible d'un même objet. En d'autres termes, il faut comprendre la nature du rapport entre la perception d'un triangle et sa définition géométrique.

⁵⁶ II, xxix, 13, GF 202-203. Dans le premier brouillon complet, à la phrase " Cet exemple fait voir qu'on confond ici l'idée avec l'image " est juxtaposée la proposition suivante : " et la connoissance d'un chiliogone regulier en général, avec celle d'un certain polygone proposé. " (A VI, 6, 261). Le décagone régulier et le poids de 99 livres sont des exemples utilisés par Leibniz pour montrer la possibilité d'avoir des images précises même dans des cas relativement complexes. *Image* est donc un terme neutre par rapport aux différentes modalités sensorielles, parce que l'image du décagone pourrait venir aussi bien de la vue que du toucher, alors que celle du poids est évidemment une image tactile. Chez Leibniz, il y a donc des images visuelles, des images tactiles ou sonores, etc.

⁵⁷ Dans GP VI, 499, Leibniz explique que les notions sensibles et intelligibles sont les notions qui peuvent être perçues par plus d'un sens et qui font aussi l'objet des mathématiques.

C'est à la notion d'expression qu'il convient de revenir pour trouver une réponse. L'équation algébrique du cercle présente des rapports qui ont une correspondance avec l'idée sensible de cette figure :

[...] Mais ces expressions sont variées ; par exemple, le module d'une machine exprime la machine elle-même [...] l'équation algébrique (*aequatio algebraica*) exprime un cercle ou une autre figure : et ce qui est commun à ces expressions, est que la seule contemplation des rapports (*habitudines*) de l'exprimant nous fait parvenir à la connaissance des propriétés correspondantes de la chose à exprimer. D'où l'on voit qu'il n'est pas nécessaire, que ce qui exprime soit semblable à la chose exprimée pourvu qu'il se conserve une certaine analogie des rapports (*habitudines*). [...] ⁵⁸.

L'équation algébrique ou la définition géométrique d'une figure exprime donc l'idée sensible correspondante. Aussi, toutes les propriétés découvertes à l'égard de l'exprimant – et résultant de la contemplation des rapports de celui-ci – peuvent se retrouver dans les rapports et les propriétés de la chose exprimée. Ainsi, dans le cas des figures, toutes les propositions déductibles de l'équation algébrique ou d'autres sortes de formalisations trouvent nécessairement une correspondance dans l'image sensible :

Aussi, même si l'idée du cercle n'est pas semblable au cercle, peut-on toutefois en tirer des vérités, que viendra confirmer sans nul doute l'expérience sur un cercle véritable ⁵⁹.

A partir de la définition algébrique du cercle, il est donc possible de déduire une équation représentant la série des projections de cette figure sur un plan différemment incliné et ainsi de décrire la série des variations perspectives du cercle à la vue. C'est en vertu de ce rapport expressif que la relation entre la définition du triangle et l'image d'un triangle perçu n'est pas contingente. Entre

⁵⁸ *Quid sit Idea*, GP VII, 263-264, GF *Disc. de métaph.*, p. 114.

⁵⁹ *Quid sit Idea*, GP VII, 264, GF *Disc. de métaph.*, p. 115.

l'image et la définition d'une figure, il y a donc une sorte de nécessité et la déduction des vérités nécessaires relatives à l'équation algébrique du cercle est aussi importante pour la connaissance des variations de sa partie sensible. Toute l'expérience sensible peut ainsi être encadrée dans un système d'entités mathématiques et de vérités nécessaires⁶⁰.

Le rapport expressif est donc ce qui rend compte sur un plan général et abstrait de la relation entre la sensation d'une figure et sa définition mathématique. Nous pouvons nous demander maintenant quelles sont les facultés propres à la représentation sensible et à la représentation intelligible et de quelle façon se réalisent effectivement les rapports entre les deux sortes de représentations. Il s'agit évidemment d'un thème central pour la discussion de la question de Molyneux. Ainsi, bien que Leibniz ne développe pas particulièrement ce thème, j'essaierai de déterminer quelques aspects de ces facultés.

9. La perception des différentes sortes de qualités sensibles :

le sens commun

C'est surtout dans la lettre à la reine Sophie-Charlotte *Sur ce qui passe les sens et la matière* (1702 environ)⁶¹ que Leibniz discute des différentes sortes de notions, des facultés aptes à les représenter et de leurs rapports.

Chaque sens externe – y affirme-t-il – nous fait connaître son objet propre, mais pour ce qui est des figures et des nombres, une autre sorte de faculté, le sens commun, s'ajoute aux sens externes :

Nous nous servons des sens externes comme un aveugle de son bâton, suivant la comparaison d'un ancien, et ils nous font connaître leurs objets particuliers qui sont les couleurs, les sons, les odeurs, les saveurs et les qualités de l'attouchement.

⁶⁰ Kant critiquera Leibniz pour avoir intellectualisé le phénomène, au sens d'avoir fait participer de la nature du concept et de la définition les sensations et les images. En effet, les images sont parfois traitées comme l'approximation sensible de l'idée claire et distincte. Cf. E. Kant, *Critique de la raison pure*, 270-271 A.

⁶¹ Lettre à la reine Sophie-Charlotte, GP. VI, 488-508.

Cependant il faut rendre justice aux sens qu'outre ces qualités occultes, ils nous font connoître aussi d'autres qualités plus manifestes, et qui fournissent des notions plus distinctes. Et ce sont celles qu'on attribue au sens commun, parce qu'il n'y a point de sens externe auquel elles soient particulièrement attachées et propres. Et c'est là qu'on peut donner les définitions des termes ou mots que l'on emploie. Telle est l'idée des nombres, qui se trouve également dans les sons, couleurs, et attouchemens. C'est ainsi que nous nous apercevons aussi des figures qui sont communes aux couleurs et aux attouchemens⁶².

A la première lecture, nous pourrions croire qu'ici Leibniz distingue entre deux sortes de facultés sensorielles : les sens externes, d'une part, et le sens commun, de l'autre, qui perçoivent respectivement les sensibles propres et les sensibles communs. Leibniz défend-il vraiment l'existence d'une faculté, le sens commun, qui seule perçoit la figure, le mouvement, etc. ?

Avant de répondre à cette question, quelques remarques à propos de la conception leibnizienne des facultés me paraissent importantes.

Comme nous l'avons vu plus haut à propos des notions de sensation et d'idée, Leibniz refuse un modèle statique de représentation qui serait celui de l'empreinte du cachet platonicien⁶³, et suppose que la représentation mentale correspond à une impression dynamique dans le cerveau qui s'étend progressivement comme des cercles concentriques dans l'eau. Commentant les remarques de Malebranche sur les différentes hypothèses concernant la localisation du sens commun, Leibniz écrit : " Peut-être n'y en a-t-il aucune [localisation], et que c'est un fluide dont les mouvements servent " ⁶⁴. Une illustration de cette manière dynamique et non localisée de concevoir les facultés est la description des organes des sens comme des mécanismes aptes à concentrer et renforcer les impressions reçues, ce qui leur confère le relief et la distinction nécessaires pour devenir des sensations. Ainsi, au paragraphe 4 des *Principes de*

⁶² GP VI, 499.

⁶³ GP VII, 557-558.

⁶⁴ A. Robinet, *Malebranche et Leibniz*, Paris, Vrin, 1955, p. 150.

la nature et de la grâce, alors qu'il décrit les organes des sens comme une condition nécessaire pour les sensations, Leibniz met en rapport la faculté de la mémoire avec les oscillations d'un écho :

§ 4. Mais quand la Monade a des organes si ajustés, que par leur moyen il y a du relief et du distingué dans les impressions qu'ils reçoivent, et par conséquent dans les perceptions qui les représentent (comme, par exemple, lorsque par le moyen de la figure des humeurs des yeux, les rayons de la lumière sont concentrés et agissent avec plus de force) cela peut aller jusqu'au sentiment, c'est-à-dire jusqu'à une perception accompagnée de mémoire, à savoir, dont un certain écho demeure longtemps pour se faire entendre dans l'occasion⁶⁵.

D'un point de vue physique, la mémoire consisterait donc dans cette capacité de répercuter pendant un certain temps (ou indéfiniment) les impressions reçues. L'organe de la mémoire pourrait alors être conçu effectivement comme le fluide de la remarque à Malebranche, qui aurait la capacité de garder en vie, en les répercutant, une série d'impressions.

Dans la lettre *Sur ce qui passe les sens et la matière*, Leibniz semble utiliser *sens commun*, *sens interne* et *imagination* comme des termes équivalents. Indépendamment de toute dénomination, ce qui est réellement essentiel chez Leibniz est la possibilité de donner une image à certaines idées de l'entendement pur. Le rôle que le sens commun, le sens interne ou l'imagination sont parfois appelés à jouer est en fait de réaliser cette possibilité : il s'agit de donner aux idées des mathématiques une représentation sensible qui est en elle-même particulière.

Dans un texte intitulé *Elementa Physicae*, Leibniz donne un fondement physiologique à la fonction réalisée par le sens commun :

Il faut en tout cas noter que les attributs communs à plusieurs sens doivent être considérés comme distincts en comparaison à d'autres attributs, parce qu'ils peuvent être analysés dans des concepts de l'entendement et non dans des concepts confus qui à

⁶⁵ *Principes de la Nature et de la Grâce*, op. cit., § 4.

leur tour se résolvent dans des concepts dépendants des sens. Tels attributs sont grandeur, position, durée et mouvement. De cela, nous ne devons pas être étonnés parce que comme il sont communs à plusieurs sens, ils ne dépendent pas de la constitution particulière d'un organe de sens ou bien de ses mouvements insensibles, dont la petitesse et le nombre produisent nos perceptions confuses. Ils dépendent plutôt d'une nature commune de différents organes, c'est-à-dire de la nature du corps lui-même, et ainsi ils sont libérés de la confusion des perceptions particulières⁶⁶.

Il s'agit d'une explication physiologique du fait que les idées perceptibles par un seul sens sont des idées claires et confuses, alors que celles qui sont perceptibles par plus d'un sens sont des idées claires et distinctes. Selon cette explication – que Leibniz, à ma connaissance, ne reproduit pas par la suite – le rapport entre les organes des sens et les qualités sensibles telles que la couleur, le son, etc. serait complètement idiosyncrasique, alors que pour les perceptions des figures, etc., quelque chose de commun – la nature même des corps – serait partagé par les différents sens. Ainsi, les qualités spatiales seraient plus distinctes parce qu'elles seraient l'expression de caractéristiques communes à tous les organes des sens. Aussi, puisque la clarté et la distinction de ces idées sont mises en relation avec la nature commune des différents organes des sens, nous pouvons supposer qu'entre ces organes et l'impression relative aux idées spatiales ne s'interpose pas un autre organe, nommément le sens commun avec sa localisation déterminée⁶⁷.

Chez Leibniz, le sens commun doit donc être conçu comme une fonction (à laquelle ne correspond pas nécessairement un organe ou une localisation cérébrale particuliers) qui réalise la connexion entre les idées de l'entendement

⁶⁶ Cf. G. Leibniz, *Elementa Physicae* (1676-1687), Loemeker, p. 286.

⁶⁷ De fait, la recherche contemporaine semble confirmer la conception leibnizienne selon laquelle les organes des sens perçoivent à la fois les sensibles propres et les sensibles communs. A partir des stimulations des organes sensoriels, deux différents types de neurotransmetteurs seraient activés. Les premiers détecteraient les signaux relatifs à la couleur, les seconds ceux de la figure et de l'espace.

pur et les images particulières. Le rapport entre les deux sortes de notions doit toujours être conçu comme un rapport expressif.

10. Le rapport entre le contenu phénoménal d'une sensation et son correspondant physique

La relation expressive se trouve aussi à la base du rapport qui lie le contenu phénoménal d'une sensation aux caractéristiques physiques des impressions produites par les corps sur les organes des sens. A la différence de Descartes et de Locke, Leibniz refuse de considérer comme arbitraire le lien entre le contenu phénoménal d'une sensation et son correspondant physique :

Il ne faut point s'imaginer que ces idées comme de la couleur ou de la douleur soient arbitraires et sans rapport ou connexion naturelle avec leurs causes : ce n'est pas l'usage de Dieu d'agir avec si peu d'ordre et de raison. Je dirai qu'il y a une manière de ressemblance, non pas entière et pour ainsi dire *in terminis*, mais expressive, ou de rapport d'ordre, comme une ellipse et même une parabole ou hyperbole ressemblent en quelque façon au cercle dont elles sont la projection sur le plan, puisqu'il y a un certain rapport exact et naturel entre ce qui est projeté et la projection qui s'en fait, chaque point de l'un répondant suivant une certaine relation à chaque point de l'autre⁶⁸.

Puisque chaque sensation exprime dans une certaine mesure ses causes, le rapport entre un contenu phénoménal donné et ses causes n'est pas arbitraire. Cette correspondance ne concerne pas seulement chaque contenu phénoménal pris individuellement, mais aussi les différentes classes de qualités sensibles. Avec un exemple qui peut rappeler l'hypothèse de l'inversion du spectre de Locke, Leibniz maintient que dans l'apparaître coloré des couleurs ou dans l'apparaître savoureux des saveurs, il y a quelque chose d'aussi nécessaire que dans les rapports des figures géométriques :

⁶⁸ NE II, viii, 13, p. 102-103.

[...] si Dieu attachait le sentiment de saveur à la trace qui résulte dans le cerveau à l'occasion de l'ébranlement de l'oreille [...] ce serait comme si un peintre représentait la coupole de S. Pierre par une pyramide⁶⁹.

Ainsi, là où Locke – pour le spectre inversé – admettait la possibilité que les individus attachent aux différentes qualités des corps des contenus phénoménaux complètement différents, sans que cela puisse jamais être rendu manifeste, Leibniz pense que – étant donné la structure des organes des sens et les conditions de la perception – il n'est pas possible qu'une impression dans le cerveau corresponde à un contenu phénoménal différent de ce qui est : dans ce cas, la sensation de saveur ne serait plus l'expression de l'état du corps de la monade.

Les raisons qui font argumenter en faveur d'un lien non arbitraire entre les contenus phénoménaux et leurs causes sont métaphysiques et n'ont pas de correspondance sur le plan épistémique. Tout au contraire, le rapport entre les contenus phénoménaux et leurs causes physiques est pour Leibniz inaccessible sur le plan épistémique. Comme nous le verrons dans la suite, la raison en est qu'il est impossible d'accéder en même temps et dans une seule expérience aux deux termes de la relation expressive⁷⁰.

⁶⁹ GP IV, 576.

⁷⁰ Nous ne pouvons pas comprendre le rapport qui existe entre les causes physiques d'une sensation et son contenu phénoménal parce que, dans le cas des qualités sensibles, il est impossible de faire coexister le voir et le comprendre : "C'est à peu près comme on ne saurait démêler l'idée des dents de la roue, c'est-à-dire de la cause dans la perception d'un *transparent artificiel*, que j'ai remarqué chez les horlogers, fait par la prompte rotation d'une roue dentelée, ce qui en fait disparaître les dents et paraître à leur place un transparent continué imaginaire, composé des apparences successives des dents et de leurs intervalles, mais où la succession est si prompte que notre fantaisie ne la saurait distinguer. [...] car de vouloir que ces fantômes confus demeurent et que cependant on y démêle les ingrédients par la fantaisie même, c'est se contredire, c'est vouloir avoir le plaisir d'être trompé par une agréable perspective, et vouloir qu'en même temps l'œil voie la tromperie, ce qui serait la gâter." (NE IV, vi, 7, p. 318). Cf. aussi *Analysis physicae* (L 289) : "Mais pour le restant qui ne peut pas être expliqué (comme par exemple la façon selon laquelle l'apparence que nous appelons jaune résulte de ce que nous avons démontré que le jaune consiste du côté de la chose), doit dépendre non pas de la chose, mais dans la disposition de nos organes et dans la plus petite constitution des choses." Sur ce thème, cf. D. Schulthess, "Rendre raison des

B. LA DISCUSSION DU PROBLEME DE MOLYNEUX

11. La nouvelle formulation de la question

Dans les *Nouveaux essais*, Leibniz cite la question de Molyneux telle qu'elle se trouve dans l'*Essai* de Locke, mais il répond après y avoir ajouté une condition, à savoir que l'aveugle guéri sache que devant lui se trouvent un cube et une sphère. C'est tout d'abord à cette version modifiée de la question qu'il donne sa réponse :

Si vous voulez peser ma réponse, vous trouverez, Monsieur, que j'y ai mis une condition qu'on peut considérer comme comprise dans la question, c'est qu'il ne s'agisse que de discerner seulement, et que l'aveugle sache que les deux corps figurés qu'il doit discerner y sont, et qu'ainsi chacune des apparences qu'il voit est celle du cube ou celle du globe. En ce cas, il me paraît indubitable que l'aveugle qui vient de cesser de l'être les peut discerner par les principes de la raison, joints à ce que l'attouchement lui a fourni auparavant de connaissance sensuelle. Car je ne parle pas de ce qu'il fera peut-être en effet et sur-le-champ, étant ébloui et confondu par la nouveauté ou d'ailleurs peu accoutumé à tirer des conséquences. Le fondement de mon sentiment est que dans le globe il n'y a pas des points distingués du côté du globe même, tout y étant uni et sans angles, au lieu que dans le cube il y a huit points distingués de tous les autres. S'il n'y avait pas ce moyen de discerner les

apparences sensibles : Eléments d'un programme leibnizien », dans H. Poser (hrsg.), *Nihil sine ratione. Vorträge des VII. Internationalen Leibniz-Kongresses*, Hannover, G.-W.-Leibniz Gesellschaft, 2002, p. 358-368 ; M. Brandt Bolton, "Sensible Qualities and Sufficient Reason: Can qualities like heat, cold, colors, odors be explained?", dans H. Poser (hrsg.), *Nihil sine ratione. Vorträge des VII. Internationalen Leibniz-Kongresses, op. cit.*, p. 139-146.

figures, un aveugle ne pourrait pas apprendre les rudiments de la géométrie par l'attouchement⁷¹.

Dans la formulation transmise par Locke, la question de Molyneux demande si l'aveugle guéri sera capable de discerner les deux solides et de dire lequel est le cube et lequel est le globe. La tâche de l'aveugle qui a retrouvé la vue semble donc beaucoup plus complexe que celle que Leibniz lui demande d'accomplir. Chez Locke, l'aveugle guéri doit être capable de reconnaître tout seul que les nouvelles données de la vue peuvent être organisées selon les mêmes classes ou concepts que les figures précédemment apprises par le toucher. Il doit aussi être capable de choisir, dans l'ensemble des concepts de figure qu'il possède, justement ceux du cube et de la sphère. L'aveugle guéri de Leibniz, au contraire, puisqu'il sait déjà que devant lui se trouvent un cube et une sphère, ne doit que choisir lequel des deux contenus visuels correspond le mieux aux concepts de cube et de sphère.

Il faut donc admettre qu'il y a un décalage important entre la question de Molyneux dans la nouvelle formulation leibnizienne et la question originale. Ainsi, si Leibniz ne nous avait donné qu'une réponse affirmative à cette version modifiée de la question, il nous resterait à accomplir la tâche difficile de déterminer exactement les différences théoriques introduites par la modification et d'imaginer les implications de la réponse de Leibniz sur la question originale. Heureusement, cela n'est pas nécessaire, car Leibniz, après avoir répondu à la nouvelle formulation de la question, retourne à la question originale :

Mais pour revenir à ce que l'aveugle né, qui commence à voir, jugerait du globe et d'un cube en les voyant sans les toucher, je répons qu'il les discernera, comme je viens de dire si quelqu'un l'avertit que l'une ou l'autre des apparences ou perceptions qu'il en aura appartient au cube et au globe ; mais sans cette instruction préalable, j'avoue qu'il ne s'avisera pas d'abord de penser que ces espèces de peintures qu'il s'en fera dans le fond de ses yeux, et qui pourraient venir d'une plate peinture sur la table, représentent des corps, jusqu'à ce que l'attouchement l'en

⁷¹ NE II, ix, 8, p. 107.

aura convaincu, ou qu'à force de raisonner sur les rayons suivant l'optique, il aura compris par les lumières et les ombres qu'il y a une chose qui arrête ces rayons, et que ce doit être justement ce qui lui reste dans l'attouchement : à quoi il parviendra enfin quand il verra rouler ce globe et ce cube, et changer d'ombres et d'apparences suivant le mouvement, ou même quand, ces deux corps demeurant en repos, la lumière qui les éclaire changera de place, ou que ses yeux changeront de situation. Car ce sont à peu près les moyens que nous avons de discerner de loin un tableau ou une perspective, qui représente un corps d'avec le corps véritable⁷².

Si l'aveugle dispose du temps nécessaire pour faire d'autres expériences visuelles et réfléchir à l'ensemble des modifications qu'elles apportent, la réponse de Leibniz est donc affirmative même à la question de Molyneux dans sa formulation originale. En effet, elle est négative seulement si l'aveugle guéri doit reconnaître le cube et la sphère tout de suite après avoir retrouvé la vue.

D'après Leibniz, entre les idées reçues par les deux sortes d'expériences, il n'y a pas une hétérogénéité infranchissable. Nous verrons comment la loi qui règle la succession des apparences visibles et tactiles permet de passer des concepts construits à partir d'une des modalités sensorielles aux données de l'autre.

12. Les deux réponses à la question de Molyneux

Locke utilise la question de Molyneux pour montrer que, souvent, ce que nous croyons être des perceptions dépend en réalité d'un jugement dont – dans la plupart des cas – nous ne sommes pas conscients (*les idées qui viennent par la sensation sont souvent altérées par le jugement de l'esprit des personnes faites sans qu'elles s'en aperçoivent*)⁷³. D'après Locke, c'est parce que nous connaissons les variations de la lumière et des couleurs selon les modifications de la figure des corps que nous sommes capables de construire (ou de juger), sur la

⁷² NE II, ix, 8. GF 109.

⁷³ Locke, *Essay*, II, ix, 8.

base de l'idée perçue par la vue, l'idée de sa cause. Dans l'explication de Locke, ce jugement dépend davantage de l'habitude que du raisonnement.

A propos de la réponse à la question de Molyneux, Leibniz se dit, pour une fois, d'accord avec l'opinion de Locke, mais sa réponse est bien plus articulée. En effet, là où Locke s'intéresse aux modifications que les différentes figures apportent aux couleurs, Leibniz développe sa réponse sur deux axes et s'intéresse d'une part aux jeux du clair-obscur et aux modifications de la couleur selon la disposition des parties du corps, et d'autre part aux transformations subies par la figure selon les différentes perspectives et points d'observation.

Commentant ce que Locke écrivait sur la perception de la sphère à partir de la sensation d'un cercle plat diversement ombragé, Leibniz reconnaît que la projection d'une figure sur un plan est sous-déterminée par rapport à la représentation des figures solides. En effet, la même figure plane peut être la projection d'un certain nombre de figures solides différentes. Pour représenter la concavité et la convexité des surfaces, il faut donc recourir à l'information contenue dans les variations des couleurs dues au jeu des ombres et des lumières :

Lorsque les corps ont des extrémités plates, on peut les représenter sans employer les ombres en ne se servant que des contours et en faisant simplement des peintures à la façon des Chinois, mais mieux proportionnées que les leurs. [...] Mais on ne saurait distinguer exactement par le dessin le dedans d'un cercle, du dedans d'une surface sphérique bornée par ce cercle, sans le secours des ombres ; le dedans de l'un et de l'autre n'ayant pas de points distingués ni de traits distinguants, quoiqu'il y ait pourtant une grande différence qui doit être marquée. C'est pourquoi M. Desargues a donné des préceptes sur la force des teintes et des ombres⁷⁴.

⁷⁴ NE, II, ix, 8. GF 106.

Leibniz n'a jamais été fasciné par la peinture et par l'art⁷⁵ et malgré sa curiosité pour le monde et la culture chinoise, il est possible qu'il n'ait eu aucun accès direct à la peinture chinoise. Cela étant, considérer la peinture chinoise comme une peinture primitive qui ne connaît pas l'emploi des ombres est un préjugé largement répandu aux 17^e et 18^e siècles, et que Leibniz endosse complètement⁷⁶.

La réponse de Leibniz à la question de Molyneux se construit sur les deux axes géométrique et chromatique. La réponse à la version modifiée de la question est centrée sur l'axe géométrique ; celle à la question originale se développe sur l'axe chromatique. Dans les deux cas, la clef de la réponse est dans l'appel à la géométrie et aux principes de la raison, appel répété sous diverses formes tout au long du chapitre sur la perception.

13. La réponse à la version modifiée de la question de Molyneux

Dans la réponse à la version simplifiée de la question, Leibniz maintient que l'aveugle guéri pourra distinguer et dire laquelle des deux figures est la sphère et laquelle le cube en faisant un raisonnement à partir des “ points distingués ” perceptibles par la vue :

Le fondement de mon sentiment est que dans le globe il n'y a pas des points distingués du côté du globe même, tout y étant uni et sans angles, au lieu que dans le cube il y a huit points distingués de tous les autres. S'il n'y avait pas ce moyen de discerner les figures, un aveugle ne pourrait pas apprendre les rudiments de la géométrie par l'attouchement. [...] Et il faut que

⁷⁵ A. Robinet, *Leibniz iter italicum Mars 1689-Mars 1690*, Firenze, Olschki, 1998, p. 2 ; M. Mugnai, *Introduzione alla filosofia di Leibniz*, op. cit., p. 30.

⁷⁶ Cf. J. von Sandrart, *Academie der Bau-, Bild-, und Mahlerey-Künste von 1675*, éd. A.R. Peltzer, München, 1925, p. 297 : “ Ils représentent tout en simplifiant à l'extrême, en reproduisant seulement les contours sans ombres. Ils ne créent pas de volume (*rondieren nicht*) et rendent les objets par de simples couches de couleur. Ils ne savent pas comment donner du relief aux objets, comment rendre les profondeurs de l'espace (*ob es voroder hinter sich zu treiben*) et ne font pas attention à la nécessité de suivre le naturel des choses (*die Natürlichkeiten*), c'est-à-dire ils négligent tous les aspects auxquels s'appliquent les peintres européens. ”, traduit et cité dans V. I. Stoichita, *Brève histoire de l'ombre*, Genève, Librairie Droz, 2000, p. 131.

ces deux géométries, celle de l'aveugle et celle du paralytique, se rencontrent et s'accordent et même reviennent aux mêmes idées, quoiqu'il n'y a point d'images communes. Ce qui fait encore voir combien il faut distinguer les images des idées exactes, qui consistent dans les définitions⁷⁷.

La géométrie joue ici le rôle d'un savoir indépendant des expériences particulières qui en ont rendu possible l'apprentissage. C'est l'existence d'un nombre déterminé de discontinuités perceptibles à la vue et au toucher qui rend possible la confrontation des deux expériences sur un plan différent de celui des sens. Leibniz affirme que les nombres, ainsi que la géométrie, ne dépendent pas d'une modalité particulière ; il s'agit d'un savoir intellectuel et nécessaire. Bien que l'existence de ce savoir ait été l'objet de tout le premier livre, de nouveaux arguments en faveur de son existence sont donnés ici. Si les aveugles montrent qu'ils possèdent une espèce de géométrie naturelle et s'ils peuvent apprendre la géométrie par le toucher, cela implique, d'après Leibniz, que la géométrie d'un aveugle et celle d'un paralytique s'accordent et reviennent aux mêmes idées. Or c'est justement le partage des idées mathématiques que Leibniz trouve empiriquement confirmé par les cas d'aveugles ayant appris la géométrie. Donc, puisqu'un aveugle ne peut pas connaître les idées des couleurs, mais peut avoir accès aux idées et aux vérités de la géométrie, il faut que ces idées et vérités qu'il partage avec autrui soient d'un ordre non sensoriel. Il s'agit en fait des idées claires et distinctes des figures et des nombres perçus par les différents sens. De la même façon, Leibniz suppose qu'un paralytique peut apprendre les rudiments de la géométrie par le seul sens de la vue. C'est grâce à l'existence d'un noyau d'idées et de vérités communes, intellectuelles et nécessaires, que l'aveugle et le paralytique peuvent partager la connaissance d'une seule et même géométrie.

L'accord entre la géométrie du paralytique et celle de l'aveugle indique aussi que Leibniz ne présuppose pas l'impossibilité d'une perception visuelle de la troisième dimension, car autrement la géométrie visuelle du paralytique ne pourrait pas s'accorder à celle de l'aveugle. Ainsi, même s'il affirme avec Locke que dans le cas de la vision de la sphère posée devant nous, nous ne voyons qu'un

⁷⁷ NE II, ix, 8. GF 107.

cercle plat diversement ombragé, il semble aussi admettre la possibilité d'une perception visuelle de la troisième dimension, en particulier des *huit points distingués* du cube.

C'est donc en vertu de l'existence d'un système de propositions qui s'enchaînent nécessairement les unes aux autres, et qui sont indépendantes des particularités des sens, que Leibniz peut répondre affirmativement à la version modifiée de la question de Molyneux. En effet, c'est l'existence d'un savoir mathématique nécessaire – et par là même indépendant des sens – qui permet de passer de ce qui a été appris par le toucher à des vérités concernant les idées de la vue.

La géométrie de l'aveugle et celle du paralytique reviennent aux mêmes idées, bien que sans images communes. Cela étant, un aveugle ne peut pas avoir une idée adéquate de l'image claire-confuse de la lumière, alors qu'il peut en connaître l'idée claire-distincte. Pour illustrer cette différence, Leibniz considère les descriptions des figures faites par un aveugle. Il affirme ensuite qu'un aveugle peut comprendre tout ce qui, dans l'optique, dépend des idées distinctes et mathématiques, sans par ailleurs être en mesure d'imaginer l'apparaître clair-confus de la lumière à la vue. En guise de confirmation, il décrit le cas d'un aveugle instruit d'optique et qui imagine que la lumière est quelque chose d'agréable comme du sucre :

Ce qui fait encore voir combien il faut distinguer les images des idées exactes, qui consistent dans les définitions. Effectivement ce serait quelque chose de fort curieux et même instructif de bien examiner les idées d'un aveugle-né, d'entendre les descriptions qu'il fait des figures. Car il peut y arriver, et il peut même entendre la doctrine optique, en tant qu'elle est dépendante des idées distinctes et mathématiques quoiqu'il ne puisse pas parvenir à concevoir ce qu'il y a de clair-confus, c'est-à-dire l'image de la lumière et des couleurs. C'est pourquoi un certain aveugle-né, après avoir écouté des leçons d'optique, qu'il paraissait comprendre assez, répondit à quelqu'un qui lui

demandait ce qu'il croyait de la lumière qu'il s'imaginait que ce devait être quelque chose agréable comme du sucre⁷⁸.

L'association faite par l'aveugle de l'image de la lumière avec le caractère agréable du sucre montre l'impossibilité de connaître indépendamment des sens l'aspect clair-confus de toute idée des sens. Donc, même s'il est possible qu'un aveugle comprenne toutes les idées claires et distinctes relatives à la lumière et arrive ainsi à comprendre les lois de l'optique, il ne pourra pas connaître les qualités phénoménales de la lumière.

On peut comprendre maintenant le rôle que joue la condition ajoutée par Leibniz. La condition supplémentaire – que l'aveugle sache qu'un cube et une sphère se trouvent devant lui – est ce qui permet à l'aveugle d'appliquer tout de suite à ce qu'il voit un savoir physique et géométrique préalablement appris par le toucher. Dans la version simplifiée de la question, il lui suffira de reconnaître qu'une des deux figures est uniforme, alors que l'autre présente un certain nombre de points distingués. Il s'agit de transposer un savoir géométrique très élémentaire, appris par le toucher, aux données de la vue nouvellement acquise. Ainsi, en retrouvant dans les objets perçus par la vue une correspondance avec les lois connues à partir du toucher, l'aveugle guéri pourra nommer correctement les deux figures. Dans la version modifiée de la question, la loi géométrique appliquée n'est rien d'autre qu'une considération de la présence ou de l'absence de points distingués dans les figures perçues.

14. La réponse à la version classique de la question de Molyneux

La réponse à la version non modifiée de la question de Molyneux suit exactement la même logique, mais la loi utilisée est plus complexe et, contrairement à la connaissance du nombre de points distingués du cube et de la sphère, elle doit d'abord être découverte. En effet, dans la version non modifiée, l'aveugle guéri ne doit pas simplement appliquer des connaissances préalablement acquises, il doit d'abord reconnaître l'existence de régularités dans les variations des ombres et des lumières, ainsi que dans leur combinaison avec les mouvements

⁷⁸ NE II, ix, 8, p. 107 ; *Elementa Physicae*, L 285.

du corps ou les mouvements de la source de lumière. Il doit ensuite être capable de ramener l'ensemble de ces régularités à une explication unique comprenant la présence des corps, leur figure, le comportement de la lumière selon la disposition de la surface des objets, etc. Toute la série des modifications des expériences tactiles et visuelles doit être réduite à un nombre limité de lois géométriques et physiques. C'est lorsque l'aveugle guéri aura constitué au moins une partie de ce savoir qu'il pourra correctement nommer les deux figures.

Le point le plus intéressant de la réponse de Leibniz à la question de Molyneux est que la découverte des régularités et l'établissement des lois dans la succession des expériences ne concerne pas seulement la figure et ses différentes projections perspectives, mais aussi les variations des qualités claires-obscuras, telles que la couleur et ses ombres.

Une première référence à l'existence d'une règle concernant la transformation des ombres et des lumières des corps se trouve dans le renvoi au traité de perspective de Desargues, juste avant l'introduction de la discussion de la question de Molyneux (" C'est pourquoi M. Desargues a donné des préceptes sur la force des teintes et des ombres. " ⁷⁹). Le très court traité de Desargues (12 pages *in folio*) est intitulé *Exemple d'une des manières universelles du S. G. D. L. touchant la pratique de la perspective sans employer aucun tiers point, de distance ny d'autre nature, qui soit hors du champ de l'ouvrage* (1647) ⁸⁰. Descartes et Fermat apprécièrent l'ouvrage, mais, en général, il ne fut pas bien compris. Par la suite, il fut l'objet d'une violente polémique pour des questions de plagiat ⁸¹. L'intérêt et la nouveauté de ce traité s'expriment justement dans sa brièveté ; ils consistent dans le développement d'une théorie générale des ombres à partir des principes les plus généraux de la géométrie. Avec Desargues, l'art de la

⁷⁹ NE, II, ix, 8. GF 106.

⁸⁰ A. Bosse, *Traité des pratiques géométrales et perspectives – Discours sur la manière universelle de Desargues* (Paris, A. Bosse, 1647), Genève, Minkoff Reprint, 1973 ; cf. aussi G. Desargues, *Exemple de l'une des manières universelles du S. G. D. L. touchant la pratique de la perspective sans employer aucun tiers point, de distance ny d'autre nature, qui soit hors du champ de l'ouvrage*, Brouillon Project, Paris, 1639.

⁸¹ Cf. R. Taton, *L'œuvre mathématique de Desargues*, Paris, Puf, 1951, p. 1-4, 15-16 et 28 ; P. Comar, *La perspective en jeu. Les dessous de l'image*, Paris, Gallimard, 1992, p. 46-52.

perspective cesse d'être une technique liée à l'optique pour devenir une application des principes de la géométrie. Ce n'est donc pas un hasard si Leibniz, affirmant la nécessité d'employer les jeux d'ombres et de lumières pour représenter le volume des corps, se réfère justement à la méthode déductive et générale de la perspective géométrique et chromatique enseignée par Desargues. Cette théorie permet à Leibniz de trouver un pont entre les données particulières des sens et les vérités nécessaires des mathématiques. Une fois inséré dans le cadre de cette théorie abstraite, l'apprentissage des ombres ne dépend plus de l'observation et de l'expérience, mais devient le résultat d'un savoir déductif. Ainsi, même si Leibniz se dit d'accord avec Locke sur la nécessité de l'expérience pour apprendre à distinguer la perception d'un cercle et celle d'une sphère, l'appel à l'expérience revêt en fait une signification profondément différente chez les deux auteurs. Pour Locke, il s'agit d'apprendre par la répétition des expériences quelles configurations d'ombres et de lumières correspondent à une sphère, puisque pour lui, l'existence des ombres (ou, dans ses propres termes, les modifications de la couleur par les variations de la figure) n'a rien de nécessaire et ne peut être apprise que par la répétition des expériences correspondantes (*"But we having by use been accustomed to perceive, what kind of appearance convex Bodies are wont to make in us; what alterations are made in the reflections of Light, by the difference of the sensible Figures of Bodies [...]"*⁸²). Pour Leibniz, au contraire, la connaissance empirique du jeu des ombres et des lumières est un savoir qui dépend d'un système de lois aussi nécessaires que celles de la géométrie. L'existence de lois réglant les variations des ombres et des lumières rend d'une certaine manière manifeste le rapport expressif existant entre le contenu phénoménal des sensations des qualités sensibles et les états de l'univers. Ainsi, ce n'est pas l'expérience seule qui permet à l'aveugle de reconnaître et de nommer les deux figures. C'est plutôt l'expérience en tant qu'elle peut être mise en rapport avec un savoir supérieur et nécessaire. Chez Leibniz, c'est surtout en vertu de l'existence de ces lois que l'aveugle guéri peut raisonner à partir de ce qu'il voit et ainsi nommer les deux figures :

⁸² *Essay*, II, ix, 8.

[...] ou qu'à force de raisonner sur les rayons suivant l'optique, il aura compris par les lumières et les ombres qu'il y a une chose qui arrête ces rayons, et que ce doit être justement ce qui lui reste dans l'attouchement : à quoi il parviendra enfin quand il verra rouler ce globe et ce cube, et changer d'ombres et d'apparences suivant le mouvement [...]⁸³.

C'est donc l'accord qui existe entre les lois de la raison et la règle des variations des phénomènes qui rend possible une réponse affirmative à la question de Molyneux. Cet accord joue un rôle très important dans la philosophie de Leibniz en général. En premier lieu, c'est seulement dans la mesure où il est possible de relier les idées confuses aux idées et aux vérités de l'entendement qu'il est possible de connaître des vérités à l'égard des premières :

Mais les idées des qualités sensibles, [...] (qui en effet ne sont que de fantômes) nous viennent des sens, c'est-à-dire de nos perceptions confuses. Et le fondement de la vérité des choses contingentes et singulières est dans le succès, qui fait que les phénomènes des sens sont liés justement comme les vérités intelligibles le demandent⁸⁴.

Deuxièmement, c'est sur la base de l'accord entre les lois de la raison et la règle des variations des phénomènes que Leibniz fonde la distinction entre apparence et réalité :

[...] vous avez raison de dire qu'il y a de la différence pour l'ordinaire entre les sentiments et les imaginations ; mais les sceptiques diront que le plus et le moins ne varie point l'espèce. D'ailleurs, quoique les sentiments aient coutume d'être plus vifs que les imaginations, l'on sait pourtant qu'il y a des cas où des personnes imaginatives sont frappées par leurs imaginations

⁸³ NE II, ix, 8. GF 109.

⁸⁴ NE IV, iv, 1, GF 309. Cf. aussi NE IV, xi, 1, GF 351 : “ [la vérité des choses sensibles vient] par leur liaison qui dépend des vérités intellectuelles. ”

autant ou peut-être plus qu'un autre ne l'est par la vérité des choses ; de sorte que je crois que le vrai criterion en matière des objets des sens est la liaison des phénomènes, c'est-à-dire la connexion de ce qui se passe en différents lieux et temps, et dans l'expérience de différents hommes, qui sont eux-mêmes les uns aux autres des phénomènes très importants sur cet article. Et la liaison des phénomènes, qui garantit les vérités de fait à l'égard des choses sensibles hors de nous, se vérifie par le moyen des vérités de raison, comme les apparences de l'optique s'éclaircissent par la géométrie. Cependant il faut avouer que toute cette certitude n'est pas du suprême degré, comme vous l'avez bien reconnu⁸⁵.

La source de la solution leibnizienne au problème de Molyneux se trouve donc dans sa façon d'envisager le rapport entre les idées intelligibles et les idées sensibles ainsi qu'entre les vérités de raison et les vérités de fait.

15. Les sensations et le projet d'une *characteristica universalis*

Pour rendre compte de l'exemple du sourd-muet de Blainville et de la digression sur les sourds-muets dans son ensemble, il me paraît important de les considérer dans le cadre des projets leibniziens de création d'une *characteristica universalis*.

En participant au débat sur l'existence d'une langue adamique, source unique de toutes les langues naturelles, Leibniz développe une théorie sur l'origine et les caractéristiques des langues. Sceptique à l'égard de l'existence d'une telle langue originaire, il pense plutôt que toutes les langues existantes sont le résultat d'une évolution à partir des réactions émotives particulières produites

⁸⁵ NE IV, ii, 14, GF 295. Le passage continue ainsi : “ Car il n'est point impossible, métaphysiquement parlant, qu'il y ait un songe suivi et durable comme la vie d'un homme ; mais c'est une chose aussi contraire à la raison que pourrait être la fiction d'un livre qui se formerait par le hasard. [...] Au reste, il est vrai aussi que pourvu que les phénomènes soient liés, il n'importe qu'on les appelle songe ou non, puisque l'expérience montre qu'on ne se trompe point dans les mesures qu'on prend sur les phénomènes lorsqu'elles sont prises selon les vérités de raison. ”

par les choses sur les hommes (*affectus*). Les premiers mots auraient consisté alors dans la reproduction de la façon dont les hommes ont été originellement affectés par les choses. Au début, les mots auraient donc été extrêmement proches des choses, comme des sortes d'onomatopées⁸⁶. Ensuite, des mots auraient été établis pour dénoter les relations entre les choses. Leibniz pense que les mots désignant ces relations ont, dans toutes les langues, une origine spatiale⁸⁷ et que c'est justement l'origine spatiale des prépositions qui confère une certaine universalité aux structures des différentes langues naturelles. Ensuite, à partir de ces premiers mots se seraient développés – modifiés par les opérations des différentes figures rhétoriques – d'autres termes pour désigner les choses abstraites. La différence entre les mots des différentes langues naturelles dépend du fait que les réactions des hommes (dont dépend le choix des mots) varient selon l'environnement et les circonstances particulières où les hommes se trouvent à vivre.

La constitution de toutes les langues naturelles à partir d'onomatopées est le signe du lien essentiel que pose Leibniz entre le langage et l'expérience sensible. Cependant, malgré cette relation assez forte entre les mots et les choses qui est à l'origine des langues naturelles, Leibniz pense que les langues naturelles telles qu'elles se sont constituées sont imparfaites pour la communication du savoir scientifique. Il s'engage donc dans un projet de construction d'un langage artificiel complètement rationnel et universel. Dans la *Dissertation sur l'art combinatoire*, Leibniz jette les bases d'un premier projet de langage artificiel. Le vocabulaire d'une telle langue est constitué par un ensemble d'éléments primitifs et d'éléments composés à partir des éléments primitifs. Le premier pas pour constituer un tel langage sera donc d'analyser les concepts afin d'arriver à déterminer les notions primitives et la définition des notions composées :

L'Alphabet des pensées humaines est le catalogue des notions primitives, c'est-à-dire de celles que nous ne pouvons rendre plus claires par aucune définition⁸⁸.

⁸⁶ Cf. NE III, iii, 1, p. 219-221.

⁸⁷ Cf. NE III, i, 5, p. 215-216.

⁸⁸ G. W. Leibniz, *Opusculs et fragments inédits de Leibniz* (L. Couturat éd.), Paris, Vrin, 1903, VII C.

La deuxième étape sera d'attribuer des signes déterminés à chacune des notions primitives. La troisième est la détermination d'une règle de composition des signes telle que chaque signe composé rend aussi manifeste sa signification, à savoir la définition de la notion.

Jusqu'en 1700 environ, Leibniz s'interroge sur la possibilité que la langue chinoise – telle qu'elle existait et était couramment écrite – représente en quelque sorte la langue philosophique, la *characteristica universalis*⁸⁹ :

Si nous pouvions découvrir la clef des caractères chinois, nous trouverions quelque chose qui servirait à l'analyse des pensées. Voici le R.P. Cima [...] qui me dit qu'on croit que les caractères fondamentaux sont à peu près du nombre de 400 et que les autres n'en sont que les combinaisons⁹⁰.

S'il y a un certain nombre de caractères fondamentaux dans la littérature chinoise, dont les autres ne fussent que des combinaisons, cette littérature aurait quelque analogie avec l'analyse des pensées⁹¹.

D'après Bouvet, avec qui Leibniz correspondait, les caractères chinois sont des signes qui non seulement représentent un objet du monde extérieur ou bien un concept, mais aussi qui se construisent selon des règles logiques à partir d'un nombre limité de caractères simples :

Si on connaissait bien ces liaisons et les vraies raisons de leurs constructions, qui ne tient rien du caprice ni du hasard (on pourrait les retenir facilement)⁹².

Or, au moment de la rédaction des *Nouveaux essais*, Leibniz a déjà abandonné l'espoir de trouver dans la langue chinoise une réalisation des caractéristiques du

⁸⁹ O. Roy, *Leibniz et la Chine*, Paris, Vrin, 1972, p. 140-144.

⁹⁰ G. W. Leibniz, G. W. Leibnizii, *Opera Omnia* (L. Dutens, éd.), Vol. 5, p. 484, lettre IV (dorénavant cité comme Dutens); cité et traduit dans O. Roy, *op. cit.*, p. 137.

⁹¹ Dutens, vol. V, p. 484, lettres VIII ; cité et traduit dans O. Roy, *op. cit.*, p. 137.

⁹² Lettre de Bouvet à Leibniz ; Dutens IV, 160 ; cité dans O. Roy, *op. cit.*, p. 133.

langage philosophique. Il pense néanmoins que le chinois partage certains aspects fondamentaux avec la *caracteristica*. Ainsi, puisque la langue chinoise écrite “ paraît être inventée par un sourd ”, il lui semble important de connaître la façon dont les sourds-muets structurent le monde et font des opérations sur les éléments de ce monde. En effet, il pense qu’un langage qui n’est pas fondé sur des mots et des sons peut avoir des avantages par rapport aux langues verbales puisqu’il représente les choses de façon plus immédiate :

L’écriture des Chinois ne se réfère absolument pas à la prononciation, mais à la nature même des choses⁹³.

C’est dans le cadre de cette recherche qu’il faut insérer, à mon avis, toute la digression leibnizienne sur les sourds-muets et plus particulièrement la discussion du cas du sourd-muet de Blainville, qui devient par la suite également aveugle, et qui continue tout de même à repérer des choses et à s’orienter dans le monde :

Il serait de même fort important d’examiner les idées qu’un homme né sourd et muet peut avoir des choses non figurées, dont nous avons ordinairement la description en paroles, et qu’il doit avoir d’une manière tout à fait différente, quoiqu’elle puisse être équivalente à la nôtre, comme l’écriture des Chinois fait un effet équivalent à celui de notre alphabet, quoiqu’elle en soit infiniment différente et pourrait paraître inventée par un sourd. J’attends par la faveur d’un grand prince, [la relation] d’un né sourd et muet à Paris, dont les oreilles sont enfin parvenues jusqu’à faire leur fonction, qu’il a maintenant appris la langue française [...] et qui pourra dire des choses bien curieuses sur les conceptions qu’il avait dans son état précédent et sur le changement de ces idées lorsque le sens de l’ouïe a commencé à être exercé. Ces gens sourds et muets peuvent aller plus loin

⁹³ Dutens vol. VI, partie II, p. 197 ; cité et traduit dans O. Roy, *op. cit.*, p. 137 ; cf. aussi NE IV, iv, 2, p. 314.

qu'on ne pense. Il y en avait un [...] qui était devenu bon peintre⁹⁴.

Ce qui intéresse Leibniz, c'est tout d'abord l'univers mental des sourds-muets. Il suppose que comme ces individus n'ont pas accès aux mots, ils doivent avoir une autre façon d'organiser leurs idées. Cette façon pourrait, au fond, être équivalente à la nôtre " comme l'écriture des Chinois fait un effet équivalent à celui de notre alphabet, quoiqu'elle en soit infiniment différente et pourrait paraître inventée par un sourd ". Ce qui me semble très intéressant dans l'approche leibnizienne de l'univers mental des sourds-muets, c'est qu'il admet non seulement qu'il manque aux sourds-muets toutes les idées que nous apprenons proprement par l'ouïe, mais aussi qu'il est possible que d'autres idées qu'ils ont se structurent et s'articulent d'une façon différente, bien qu'éventuellement équivalente à la nôtre. Leibniz ne considère donc pas les idées en tant qu'éléments isolés, mais plutôt comme les éléments d'un ensemble ou d'une structure plus complexe.

Dans la digression des *Nouveaux essais* sur les sourds-muets, la question étudiée est plus particulièrement de savoir comment les sourds-muets organisent et décrivent leur univers conceptuel sans recourir aux mots. Dans ce cadre, le fait qu'il existe un sourd-muet qui soit aussi un bon peintre montre à la fois que les capacités mentales et pratiques des sourds-muets ne sont pas aussi limitées que le croyaient la plupart des contemporains de Leibniz, et que pour ce qui est des données de la vue et de leur reproduction, les sourds-muets ont des idées équivalentes aux nôtres.

Ainsi, s'il n'est plus possible de faire des recherches directement sur les capacités de ce sujet, Leibniz souligne l'importance de conserver au moins les connaissances relatives au système de signes utilisé pour lui indiquer les lieux et les tâches à accomplir :

Les hommes sont bien négligents de ne prendre pas une exacte connaissance des manières de penser de telles personnes. S'il ne vit plus, il y a apparence que quelqu'un sur les lieux en pourrait

⁹⁴ NE II, ix, 8. GF 108.

encore donner quelque information et nous faire entendre comment on lui marquait les choses qu'il devait exécuter⁹⁵.

Plus qu'au contenu phénoménal des expériences du sourd-muet de Blainville (et plus généralement des contenus phénoménaux des individus qui manquent d'un ou de plusieurs sens), Leibniz semble s'intéresser ici à l'organisation des connaissances et aux signes au moyen desquels elles pourraient être structurées. Cela explique aussi pourquoi, au début de la digression, Leibniz semble passer d'un discours concernant les idées de ces sujets à un discours sur les descriptions de ces idées. Ce qui intéresse Leibniz, ce sont en particulier les signes utilisables par les sourds-muets pour s'orienter dans le monde. Ces signes renvoient donc aux contenus phénoménaux des idées sensibles ; dans ce sens, ils peuvent être rapprochés des " descriptions des idées ", qui ne sont pas des idées sensibles, mais sont à propos des idées sensibles.

On le voit, la question de Molyneux amène Leibniz à aborder des sujets très différents de ceux que l'on trouvait chez Locke. La possibilité de lier deux thèmes apparemment aussi éloignés que l'aveugle-né qui retrouve la vue et le développement d'une *characteristica universalis* montre que sensations et signes linguistiques partagent chez Leibniz certaines caractéristiques communes.

A propos des sourds-muets, la question de Molyneux prend la forme suivante : étant donné que les sujets doués du sens de l'ouïe organisent leurs expériences et leurs comportements à travers des concepts que l'on peut exprimer par des mots, comment les sujets qui n'ont pas d'accès immédiat aux mots organisent-ils l'ensemble de leurs expériences et de leurs comportements dans le monde ? Avec cette digression, Leibniz élargit la portée de la question de Molyneux. En effet, si celle-ci se concentre sur le rapport entre la sensation et les concepts géométriques et spatiaux, la digression de Leibniz traite non seulement des concepts spatiaux, mais de tous les concepts qui façonnent les actions, les comportements et la communication en général. Cet élargissement est analogue à celui que l'on trouve dans les sections de l'*Essai sur une nouvelle théorie de la vision* où Berkeley associe les idées d'espace et de figure aux capacités de mouvement et aux kinesthésies.

⁹⁵ NE II, ix, 9, p. 108.

Ainsi, si en général, la question de Molyneux est utilisée pour illustrer le rapport entre la sensation et le concept, chez Leibniz elle illustre aussi, au moins dans la digression sur les sourds-muets, le rapport entre la sensation, le concept et le langage. En comparant le rapport entre l'univers mental des sourds-muets et celui des gens capables de parler avec le rapport entre l'expression de l'écriture chinoise et celle des langues européennes, Leibniz rapproche en fait les caractéristiques des différents univers perceptifs des caractéristiques des signes et des langages. L'intérêt pour les représentations des individus à qui il manque un ou plusieurs sens serait alors aussi une curiosité envers d'autres façons de représenter – au moyen de signes – un même univers.

Le but général de la digression sur les sourds-muets est ainsi d'apprendre comment fonctionne le système des signes perceptifs. Apprendre la logique de ce langage pourrait aider à construire une *characteristica universalis*. Il s'agit donc d'apprendre les éléments d'une *characteristica universalis* en apprenant les éléments de ce qui, d'une certaine façon, peut être considéré comme un langage, puisque fait de signes et de significations liés par un rapport expressif.

Chez Leibniz, le langage montre donc une sorte de lien de dépendance à l'égard des sensations, parce que ce sont les sensations – en particulier celles de l'ouïe – qui fournissent les signes de notre langage écrit et parlé. La constitution matérielle du signe détermine aussi la série des modifications possibles. En vertu de cette dépendance forte du langage envers la matérialité du signe, Leibniz peut penser que le langage des sourds-muets serait fondamentalement différent du nôtre.

Mais est-ce que la relation d'expression qui est à la base de la notion de perception chez Leibniz est telle qu'il est toujours possible d'assimiler la perception en général à un langage ? Toute perception et toute sensation sont expression et en vertu de cela représentent des choses particulières, et tout l'univers à la fois. Mais représentent-elles comme le font les signes linguistiques ? A cette question, il faut répondre négativement si l'on tient le langage pour un système de signes n'ayant qu'un lien arbitraire et conventionnel avec ce qu'ils représentent. Dans ce sens, chez Leibniz, les sensations ne constituent pas un langage, parce que le rapport qui les lie aux objets sensibles qu'elles représentent (avec le reste de l'univers) est loin, au moins d'un point de vue métaphysique,

d'être arbitraire. Cependant, si l'on donne au terme *langage* le sens d'un système de signes qui peuvent se composer et qui représentent quelque chose de différent d'eux-mêmes, alors, chez Leibniz, les sensations peuvent bien être prises comme les signes d'un langage. Il s'agit toutefois d'un langage où le rapport entre le signe et ce qu'il signifie, loin d'être arbitraire, relève plutôt de la nature de la fonction.

L'intérêt pour l'univers mental des sourds-muets se développera surtout dans la seconde moitié du 18^e siècle et au début du 19^e. Philosophes, médecins et éducateurs participent ensemble à ce savoir. Condillac, par exemple, assiste aux démonstrations publiques de C. M. Abbé de l'Epée, inventeur du système de signes méthodiques pour les sourds-muets ; Diderot écrit en 1751 la *Lettre sur les sourds et les muets*⁹⁶. D'autre part, les sourds-muets ont souvent été considérés comme des sujets en quelque sorte analogues à la statue de Condillac, et la possibilité de leur éducation, comme une mise à l'épreuve de sa théorie de la connaissance. Un fondement commun lie les sources de cet intérêt avec celui pour la question de Molyneux. Il s'agit en gros de l'intérêt pour les rapports entre la partie sensible et la partie intelligible de la connaissance. Ainsi, un grand débat se crée autour de l'éducation des sourds-muets⁹⁷. En invitant à s'intéresser davantage aux conceptions de ces individus, Leibniz se présente ici comme un précurseur des développements plus tardifs de la pensée des Lumières.

Considérations conclusives

Leibniz utilise la question de Molyneux principalement pour montrer qu'il existe des connaissances de l'entendement pur (la géométrie) en vertu desquelles il est possible de dépasser les différences qualitatives des apparences propres à chaque sens. Dans la discussion de la question de Molyneux, Leibniz aborde le problème général du rapport entre les idées et les images, c'est-à-dire du rapport entre les idées des figures de l'entendement pur et celles reçues par les sens, alors que la bidimensionnalité des figures perçues par la vue ne joue presque pas de rôle.

⁹⁶ D. Diderot, *Lettre sur les sourds et les muets, à l'usage de ceux qui entendent et qui parlent*, Genève, Droz, 1965.

⁹⁷ Cf. H. Lane, *The wild Boy of Aveyron*, London, George Allen & Unwin Ltd., 1976, p. 73-93.

Dans la version modifiée de la question, la condition supplémentaire – que l’aveugle sache qu’un cube et une sphère se trouvent devant lui – est ce qui permet à l’aveugle d’appliquer tout de suite à ce qu’il voit un savoir géométrique préalablement appris par le toucher. Dans les conditions de cette nouvelle version, la loi géométrique appliquée n’est rien d’autre qu’une considération de la présence ou de l’absence de points distingués dans les figures perçues. Il s’agit de transposer un savoir géométrique très élémentaire appris par le toucher aux données de la vue nouvellement acquise. Ainsi, en retrouvant dans les objets perçus par la vue une correspondance avec les lois connues à partir du toucher, l’aveugle guéri pourra nommer correctement les deux figures.

Dans la réponse à la version classique de la question, le savoir mathématique qui permet à l’aveugle de reconnaître le cube et la sphère est fait des lois réglant les variations du clair-obscur selon les modifications de la figure apparente et du point d’observation. Leibniz présuppose qu’il est toujours possible de ramener la variabilité des phénomènes sensibles à un système de lois descriptibles en termes mathématiques. Les variations des couleurs et des ombres sont ainsi soustraites à l’arbitraire et deviennent différemment réglées et interdépendantes. Il s’agit d’un savoir complexe, mais que l’aveugle guéri pourra acquérir en raisonnant sur les données des sens.

Derrière la réponse affirmative aux deux versions de la question de Molyneux se trouvent une conception de l’univers et la présupposition d’une correspondance entre l’apparaître sensible, d’une part, et les idées claires et distinctes de l’entendement, de l’autre. Cette correspondance se fonde chez Leibniz sur l’existence d’une relation d’expression qui lie les deux sortes de notions.

Dans la philosophie de Leibniz, c’est la confusion propre à la sensation et à l’imagination qui fait apparaître continues les figures perçues (qui sont en réalité divisées à l’infini) et permet ainsi de mettre en correspondance les idées perçues par les sens avec les idées claires et distinctes de l’entendement. C’est donc sur ce plan que se fondent la possibilité d’un accord entre les idées de l’entendement et la manière d’apparaître de l’univers aux sens, et ainsi la réponse affirmative à la question de Molyneux.

Enfin, puisque chez Leibniz les sensations et les signes des langues verbales partagent de nombreuses caractéristiques, une digression à partir de la question de Molyneux peut amener Leibniz à aborder des thèmes liés à son projet de *characteristica universalis*.

ANNEXE:

D'AUTRES REPONSES A LA QUESTION DE MOLYNEUX : E. SYNGE, F. HUTCHESON, D. R. BOUILLER, J. JURIN ET J. PRIESTLEY

Bien qu'il s'agisse de réponses données à des moments très différents à la fin du 17^e siècle et au cours du 18^e, je traiterai très rapidement les réponses données par E. Synge (en 1695), F. Hutcheson (1727), D. R. Bouiller (1737), J. Jurin (1738) et J. Priestly (1772)⁹⁸. En fait, les réponses de tous ces penseurs se ressemblent remarquablement et peuvent être résumées ainsi : l'aveugle-né, lorsqu'il retrouve la vue, pourra reconnaître et nommer les deux figures parce qu'il pourra se rendre compte qu'une des deux se présente à la vue comme uniforme, alors que l'autre présente différentes inégalités ; ainsi, ayant appris par le toucher que la sphère est une figure complètement uniforme alors que le cube a des côtés et des angles, il pourra dire que la première – qui apparaît uniforme – est une sphère et la seconde un cube. Il s'agit d'un argument très intuitif, très proche aussi de celui qu'utilise Leibniz dans les *Nouveaux essais*. Je ne discuterai pas ces réponses en détail, parce qu'elles sont données en dehors d'une théorie générale de la connaissance des propriétés spatiales (générales et particulières) et que parfois elles passent complètement à côté des nœuds problématiques plus importants qui font l'intérêt philosophique de la question de Molyneux.

⁹⁸ E. Synge, lettre de E. Synge à F. Quayle du 6 septembre 1695, in J. Locke, *The Correspondence of John Locke*, Oxford, Clarendon Press, 1976-1990, Vol. 5, No. 1984 ; F. Hutcheson, lettre à Mace du 6 septembre 1727, in D. Berman, "Francis Hutcheson on Berkeley and the Molyneux Problem", *Proceeding of the Royal Irish Academy*, Vol. 74, sect. c, 1974, p. 259-265 ; D. R. Bouiller, *Essai philosophique sur l'âme des bêtes* (2^e éd.), Amsterdam, F. Changuion, 1737, partie II, ch. vi, § 18 ; J. Jurin, in Robert Smith, *A compleat System of Opticks in Four Books, viz. a Popular, a Mathematical, a Mechanical, and a Philosophical Treatise: To which are Added Remarks upon the whole*, Cambridge, Printed for the Author, and sold there by C. Crownfield, and at London by S. Austen, and R. Dodsley, 1738 ; Vol. 2, p. 27-29 ; J. Priestly, *The History and Present State of Discoveries Relating to Vision, Light and Colours*, London, J. Johnson, 1772, p. 720-725.

CHAPITRE 4

LES RÉPONSES DE BERKELEY AUX QUESTIONS DE MOLYNEUX

Introduction

La thèse suivant laquelle la vision fonctionne comme un langage est sans doute la thèse principale et la plus révolutionnaire de la *Nouvelle Théorie de la vision* (NTV), que Berkeley publie en 1709, un an avant les *Principes*.

La NTV a une structure remarquablement claire. Elle se compose de 160 sections qui s'articulent en quatre parties, à peu près de la même longueur, dédiées chacune à un thème principal différent. Il s'agit dans l'ordre d'une explication de la manière dont nous voyons la distance (sections 2-51), la grandeur (sections 52-87) et la situation des objets (sections 88-120). La quatrième partie montre qu'il n'y a pas d'idées communes à la vue et au toucher (sections 121-160)¹. La thèse de la vision comme langage est présentée, dans une des dernières sections, comme la conclusion à laquelle aboutissent les arguments construits auparavant.

En choisissant cette position, Berkeley veut surtout prendre ses distances par rapport à deux autres explications de la vision. La première suppose que la vue fonctionne en construisant des représentations qui sont liées à l'objet représenté comme une projection géométrique est liée à la figure projetée. Entre les deux figures existe un rapport nécessaire qui dépend des paramètres de la fonction de projection. Une fois donnés la figure de départ et les paramètres de la fonction de projection, la figure résultante est nécessairement déterminée. Il s'agit du paradigme de l'optique géométrique que Berkeley retrouve – ou croit retrouver – chez Descartes et Malebranche. La seconde explication fonde le rapport entre le contenu immédiat de la vision et ce qu'il représente sur une ressemblance : selon

¹ G. Berkeley, *An essay toward a New Theory of Vision*, in *The Works of George Berkeley Bishop of Cloyne* (Ed. by A.A. Luce and T.E. Jessop), Nelden, Kraus Reprint, 1979, vol. 1 (dorénavant NTV), 1.

ce modèle, le contenu de la sensation représente un objet extérieur parce qu'il lui ressemble.

Or, outre la thèse de la vision comme langage, la NTV contient une autre thèse révolutionnaire, celle de l'hétérogénéité entre les données de la vue et les données du toucher. D'après cette thèse, il n'y a pas d'idées ou espèces d'idées perceptibles également par la vue et par le toucher : "[...] *The extension, figures, and motions perceived by sight are specifically distinct from the ideas of touch called by the same names, nor is there any such thing as one idea or kind of idea common to both senses.* [...]"².

Dans ce chapitre, je me propose de présenter la théorie berkeleyenne de l'hétérogénéité et les arguments utilisés pour l'affirmer. J'aimerais montrer que toutes les réponses négatives aux questions de Molyneux se fondent sur une conception pragmatique de l'espace et aboutissent à la conclusion que les idées de la vue ne sont pas des idées spatiales au sens propre du terme. Je discuterai ensuite des caractéristiques de l'espace tangible – qui chez Berkeley représente l'espace de la géométrie et l'espace pris au sens propre du terme – ainsi que de l'espace visible. Cette double manière de concevoir l'espace permet de comprendre comment Berkeley peut en même temps admettre et nier une certaine spatialité pour les idées de la vue.

Dans les sections 1-9, je présenterai mon interprétation des arguments utilisés par Berkeley pour affirmer la thèse de l'hétérogénéité. Aux sections 10 et 11, je mets cette thèse en correspondance avec la conception de l'espace de Berkeley. Aux sections 12 et 13, je présente les caractéristiques de l'espace et des figures visuelles et la manière dont s'établit le rapport entre l'étendue et les figures visuelles et l'étendue et les figures tangibles. Dans la dernière section (section 14), je me propose de montrer l'indépendance de la thèse de l'hétérogénéité par rapport à la thèse de la vision comme langage, à l'immatérialisme et à la critique des idées abstraites.

² NTV 127. Bien évidemment, il s'agit d'une hétérogénéité plus forte que l'hétérogénéité numérique.

1. La question de Molyneux et la thèse de l'hétérogénéité

Dans la première section de la NTV, Berkeley donne le plan de son essai et présente le contenu des quatre parties qui le composent. L'hétérogénéité est présentée comme un thème autonome par rapport au sujet des autres parties :

1. Mon dessein est de montrer la manière dont nous percevons par la vue la distance, la grandeur et la situation des objets. C'est aussi de considérer la différence qu'il y a entre les idées de la vue et celles du toucher, et s'il y a quelque idée commune à ces deux sens.

Or, comme nous l'avons vu plus haut, l'architecture de la NTV est remarquablement précise. A chaque question particulière semble être consacrée une partie et une seule. Seule exception, l'hétérogénéité entre toutes les idées de la vue et celles du toucher, puisque ce thème, bien qu'il soit le sujet principal de la quatrième partie, est aussi abordé dans les trois parties précédentes.

Les trois premières parties – sur la perception de la distance, de la grandeur et de la situation – présentent une structure commune. Il s'agit d'abord 1) de montrer que les idées particulières perçues immédiatement par la vue ne sont pas les idées de la distance, de la grandeur et de la situation perçues par le toucher. Ensuite, 2) Berkeley montre que les idées perçues immédiatement par la vue représentent les idées du toucher à travers un lien aussi arbitraire que celui de signification³. Les idées tangibles de distance, de grandeur, de situation et de figure ne seraient donc perçues que médiatement à travers des idées visibles qui jouent le rôle de signes des idées tangibles. Pour montrer la plausibilité de sa théorie et sa supériorité par rapport aux autres explications de la vision, Berkeley avance 3) que la théorie linguistique de la vision rend compte de certains phénomènes de la perception visuelle qui restent sans explication dans les autres théories. Enfin, 4) des propositions affirmées aux points 1-3, Berkeley tire un certain nombre de conséquences, dont les suppositions relatives à l'univers mental d'un aveugle-né qui retrouve la vue.

³ La perception immédiate chez Berkeley est une perception qui ne dépend d'aucune autre perception. Berkeley écrit aussi que ces perceptions se réalisent sans l'intervention de 'suggestion' ou d''inférences'.

C'est surtout dans le contexte du point 4 que se trouvent les affirmations sur l'hétérogénéité entre les idées de la vue et celles du toucher.

Au début de la troisième partie, sur la perception visuelle de la situation, Berkeley explique le rôle joué par la question de Molyneux dans la *Nouvelle Théorie de la vision* :

92. In order to disentangle our minds from whatever prejudices we may entertain with relation to the subject in hand, nothing seems more apposite than the taking into our thought the case of one born blind, and afterwards, when grown up, made to see.
[...]

L'expérience de pensée de l'aveugle-né qui retrouve la vue est donc tout d'abord la description d'un état originaire, où l'expérience n'est pas encore biaisée par les associations établies par l'habitude entre les différentes idées. La caractéristique essentielle de cette expérience est donc l'indépendance entre les idées perçues par les différents sens. L'aveugle de Molyneux est ainsi l'outil que Berkeley se donne pour faire sortir de leurs rails les *settled opinions of mankind*⁴.

Dans la NTV, l'aveugle de Molyneux se trouve à montrer successivement son incapacité à reconnaître les idées de distance, grandeur, situation, figure et mouvement qu'il avait appris à connaître par le toucher. Je me référerai à l'ensemble de ces expériences de pensée comme aux *questions de Molyneux*, au pluriel. Or, les questions de Molyneux jouent un rôle clef dans la démonstration de la thèse de l'hétérogénéité. D'après cette thèse, "127. [...] *The extension, figures, and motions perceived by sight are specifically distinct from the ideas of touch called by the same names, nor is there any such thing as one idea or kind of idea common to both senses.* [...]".

L'existence d'un rapport entre les questions de Molyneux et la thèse de l'hétérogénéité est évidente, car la formulation utilisée pour les différentes

⁴ Si cela est effectivement le but principal de la quatrième partie, il devient aussi clair pourquoi Berkeley, lorsqu'il expose dans la *Theory of Vision Vindicated and Explained* sa théorie de la vision selon un ordre synthétique, ne ré-expose pas les preuves de la thèse de l'hétérogénéité de la quatrième partie.

questions de Molyneux calque exactement le critère que Berkeley donne pour la ressemblance (et donc pour l'hétérogénéité) à la section 128 de la NTV :

128. When upon perception of an idea, I range it under this or that sort, it is because it is perceived after the same manner, or because it has a likeness or conformity with, or affects me in the same way as the ideas of the sort I rank it under. In short, it must not be interely new, but have something in it old and already perceived by me. It must, I say, have so much at least in common with the ideas I have before known and named as to make me give the same name with them. [...].

Le critère retenu pour la ressemblance est très simple : deux idées sont ressemblantes si un sujet, en les percevant, les considère de la même espèce et les appelle du même nom. Tel qu'il est présenté ici, le critère pour la ressemblance semble être un critère suffisant, mais non nécessaire. Cependant, puisque dans la suite de la section, Berkeley conclut à l'hétérogénéité à partir du fait qu'une chose n'est pas reconnue comme appartenant à la même classe que quelque chose d'autre, il faut admettre que Berkeley traite le classement des idées dans un même groupe comme un critère nécessaire et suffisant pour la ressemblance (et donc l'inverse comme un critère pour l'hétérogénéité).

Je me propose maintenant d'évaluer la validité et le fondement des arguments de Berkeley en faveur de la thèse de l'hétérogénéité. J'aimerais montrer que toutes les réponses négatives aux questions de Molyneux sont une conséquence de la conception berkeleyenne de l'espace.

En suivant l'ordre de la NTV, je commencerai par les arguments en faveur de l'hétérogénéité des idées de la vue et du toucher à l'égard de la perception de la distance. Puisque la thèse de l'inexistence d'une idée visuelle de la distance joue un rôle clef dans la démonstration de l'hétérogénéité, je commencerai par discuter de cette thèse et de son fondement.

2. L'inexistence d'une idée visuelle de la distance et l'argument de la projection unique de la distance sur la rétine

Dans la NTV, la projection unique de la distance sur la rétine est le premier argument en faveur de la thèse selon laquelle la distance en elle-même ne peut pas être perçue immédiatement par la vue :

2. It is, I think, agreed by all that distance, of itself and immediately, cannot be seen. For distance being a line directed end-wise to the eye, it projects only a point in the fund of the eye, which point remains invariably the same, whether the distance be longer or shorter.

Il a souvent été noté que cet argument ressemble remarquablement à celui utilisé par W. Molyneux dans la *Dioptrica Nova* :

(1) [...] In Plain Vision the Estimate we make of the *Distance* of Objects (especially when so far removed, that the Interval between our two Eyes, bears no sensible Proportion thereto; or when look'd upon with one Eye only) is rather the Act of our *Judgement*, than of *Sense*; and acquired by *Exercise* and a faculty of *comparing*, rather than *Natural*. For *Distance* of it self, is not to be perceived; for 'tis a Line (or a Length) presented to our Eye with its end towards us, which must therefore be only a *Point*, and that is *invisible*. [...]

(2) Wherefore Distance being only a *Line*, and not of itself perceivable; [...]⁵

La ressemblance entre les deux arguments est effectivement très forte et justifie l'hypothèse que Berkeley est très endetté envers la *Dioptrica Nova*. Dans le premier chapitre, j'ai essayé de montrer que pour comprendre la position de

⁵ W. Molyneux, *Dioptrica Nova. A Treatise of Dioptricks, in Two Parts. Wherein the Various Effects and Appearances of Spherick Glasses, both Convex and Concave, Single and Combined, in Telescopes and Microscopes, together with Their Usefulness in many concerns of Human Life, are explained*, London, Benj. Tooke, 1709, Prop. XXXI, sections 1 et 2, p. 113-114.

Molyneux à l'égard de la perception visuelle de la distance, il faut étudier ce passage dans son contexte. Cependant, même en dehors de ce contexte, entre la proposition de Molyneux et celle de Berkeley, il y a une différence essentielle qu'il est important de relever : seule la proposition de Berkeley fait expressément référence à la projection de la distance sur la surface de la rétine (ou *fund of the eye*), alors que la proposition de Molyneux peut aussi se lire en restant sur un plan complètement phénoménal : la distance dont il est question est la distance en tant qu'elle est *presented*, ou apparaît, à notre œil *with its end towards us*. Ainsi, puisqu'une telle ligne se manifeste à la vue comme un point – et non comme une ligne – en elle-même elle ne peut pas être perçue.

Dans quelle mesure Berkeley renonce-t-il à la partie phénoménale de l'argument de l'impossibilité de la perception de la distance ? Je crois que Berkeley ne veut pas renoncer à cet argument, mais plutôt le renforcer par la référence à la projection unique de la distance sur la rétine. Le premier des *Trois Dialogues* expose en effet une version phénoménale de l'argument de l'impossibilité d'une vision immédiate de la distance :

Philonous. But to make it still more plain: Is not *distance* a line turned endwise to the eye?

Hylas. It is.

Philonous. And can a line so situated be perceived by sight?

Hylas. It cannot.

Philonous. Doth it not therefore follow that distance is not properly and immediately perceived by sight?

Hylas. It should seem so.⁶

Aucune référence n'est faite ici à la projection de la distance sur la rétine. L'impossibilité de la perception visuelle de la distance est cette fois présentée comme une conséquence du fait que la distance est une ligne dirigée vers l'œil et qu'une telle ligne ne peut pas être perçue par la vue.

Le dialogue IV de l'*Alciphron* comporte une autre référence au contenu phénoménal des idées de la distance en tant que ligne dirigée vers l'œil. Ici, la version phénoménale et la version “ rétiniennne ” de l'argument sont réunies selon

⁶ G. Berkeley, *Three Dialogues between Hylas and Philonous*, in *Works*, op. cit., vol. 2., p. 202.

un rapport de cause à effet. Berkeley écrit que c'est parce que la distance se projette en un seul point de la rétine qu'elle ne peut pas être vue :

Euphranor. Tell me, Alciphron, is not *distance* a line turned endwise to the eye?

Alciphron. Doubtless.

Euphranor. And can a line, in that situation, project more than one single point on the bottom of the eye?

Alciphron. It cannot.

Euphranor. Therefore the appearance of a long and of a short distance is of the same magnitude, or rather of no magnitude at all, being in all case one single point.

Alciphron. It seems so.

Euphranor. Should it not follow from hence that distance is not immediately perceived by the eye?

Alciphron. It should.⁷

Dans ce passage, c'est l'apparaître phénoménal ("the appearance of a long and of a short distance is of the same magnitude, or rather of no magnitude at all, being in all case one single point") de la distance – et non seulement la projection de la distance sur la rétine – qui est décrit comme un point unique⁸.

L'approche phénoménale se retrouve dans beaucoup de sections de la NTV, où Berkeley affirme simplement que la distance n'est pas perçue immédiatement par la vue : les idées de la vue n'apparaissent pas comme étant à distance. Je crois que la perception visuelle de la distance dont Berkeley nie ici la possibilité est non seulement celle d'une distance métrique, mais plus généralement celle de l'être à distance par rapport à l'œil⁹ :

⁷ G. Berkeley, *Alciphron or the Minute Philosopher*, in *Works, op. cit.*, vol. 3 (dorénavant cité comme A, suivi par les numéros de dialogue, de section et de page), IV, 8, p. 150.

⁸ Il faut naturellement traduire dans les termes de la causalité de l'immatérialisme le rapport causal suggéré ici entre la projection unique de la distance sur la rétine (cause) et l'inexistence d'une idée phénoménale de la distance perçue immédiatement par la vue (effet).

⁹ D. M. Armstrong (*Berkeley's Theory of Vision*, Melbourne, Melbourne Univ. Press, 1960, p. 2) conçoit d'une manière analogue l'affirmation de l'impossibilité d'une perception visuelle de la

45. [...] I say neither distance nor things placed at a distance are themselves, or their ideas, truly perceived by sight. This I am persuaded of, as to what concerns my self: and I believe whoever will look narrowly into his own thoughts and examine what he means by saying he sees this or that thing at a distance, will agree with me that what he sees only suggests to his understanding that after having passed a certain distance, to be measured by the motion of his body, which is perceivable by touch, he shall come to perceive such and such tangible ideas which have been usually connected with such and such visible ideas. [...]

50. In order therefore to treat accurately and unconfusedly of vision, we must bear in mind that there are two sorts of objects apprehended by the eye, the one primarily and immediately, the other secondarily and by intervention of the former. Those of the first sort neither are, nor appear to be, without the mind, or at any distance off; they may indeed grow greater or smaller, more confused, or more clear, or more faint, but they do not, cannot approach or recede from us. [...].¹⁰

Je crois donc que l'argument de la section 2 de la NTV ne se substitue pas à une dimension phénoménale – ni ne l'exclut. Les citations ci-dessus montrent à mon avis très clairement que dans la NTV, la preuve de l'inexistence d'idées visuelles de la distance s'appuie aussi sur l'examen des contenus immédiats de l'expérience visuelle (“ whoever will look narrowly into his own thoughts ”, et “ neither are, nor appear to be, without the mind ”).

L'existence d'un correspondant phénoménal de la thèse de l'inexistence d'une idée visuelle de la distance est loin d'être surprenante dans la philosophie de Berkeley. En effet, Berkeley affirme le principe méthodologique selon lequel le sujet a un accès privilégié aux contenus immédiats (et médiats) de ses propres

distance. M. Atherton (*Berkeley's Revolution in Vision*, Ithaca-London, Cornell Univ. Press, 1990, p. 73-76) pense au contraire qu'il est seulement question ici de la distance métrique.

¹⁰ Cf. aussi NTV 44 et 46.

idées et que seul un examen attentif des contenus peut décider de l'existence ou de l'inexistence d'un certain contenu :

12. [...] I appeal to anyone experience whether upon sight of an object he computes its distance by the bigness of the angle made by the meeting of the two optic axes? Or whether he ever thinks of the greater or lesser divergency of the rays, which arrive from any point to his pupil? Every one is himself the best judge of what he perceives, and what not. In vain shall any man tell me that I perceive certain lines and angle which introduce into my mind the various ideas of distance, so long as I my self am conscious of no such thing.¹¹

Sans un correspondant phénoménal de l'argument de la projection unique de la distance sur la rétine, la philosophie de la vision de Berkeley serait évidemment incohérente parce qu'il y aurait une thèse à l'égard des idées qui ne serait pas confirmée par l'examen attentif de l'expérience. Je crois néanmoins que Berkeley ne peut pas être accusé d'incohérence puisque dans son explication de la perception médiate de la distance par la vue, il n'abandonne jamais le principe méthodologique de l'accès privilégié du sujet au contenu de ses propres idées.

L'importance accordée à l'examen de ce qui se donne comme contenu immédiat de la perception visuelle est parfaitement compatible avec l'acceptation de la thèse – que Berkeley reconnaît à plusieurs reprises comme vraie – de la correspondance entre certaines propriétés des images rétinienne et les contenus des idées perçues immédiatement par la vue. En effet, c'est parce que Berkeley reconnaît la réalité de cette correspondance qu'il peut sans problème passer de la version rétinienne à la version phénoménale de l'inexistence d'une idée visuelle de la distance.

¹¹ Cf. aussi NTV 9, 10 et *Theory of Vision Vindicated and Explained* (in *Works, op. cit.* vol. 1, dorénavant cité comme TVV suivi par le numéro de section) sect. 43, sur l'objet d'une philosophie de la perception : "To explain how the mind or soul of man simply sees is one thing, and belongs to philosophy. To consider particles as moving in certain lines, rays of light as refracted or reflected, or crossing, or including angles, is quite another thing, and appertaineth to geometry. To account for the sense of vision by the mechanism of the eye is a third thing, which appertaineth to anatomy and experiments."

Il me semble hors de doute que Berkeley souscrit à la thèse de la correspondance entre l'image rétinienne et les contenus des idées de la vue. Au début de la partie sur la vision de la situation, par exemple, Berkeley écrit que “at this day no one [is] ignorant that the pictures of external objects are painted on the retina [...]: That we can see nothing which is not so painted” et que “according as the picture is more distinct or confused, so also is the perception we have of the object”¹². Plus loin dans la même section, il décrit la difficulté de l'inversion de l'image rétinienne et c'est à résoudre cette difficulté qu'il consacre ses efforts par la suite. Or la solution suggérée par Berkeley utilise encore une fois la différence entre les idées de la vue et celles du toucher, mais il ne met jamais en discussion ni l'existence de l'image rétinienne, ni le fait qu'il est impossible de voir quelque chose qui ne soit pas peint sur la rétine et qu'il y a une correspondance entre les degrés de clarté et de distinction des deux sortes d'idées :

88. [...] Among the discoveries of the last age, it is reputed none of the least that the manner of vision hath been more clearly explained than ever it hath been before. There is at this day no one ignorant that the pictures of external objects are painted on the retina, or fund of the eye: That we can see nothing which is not so painted: And that, according as the picture is more distinct or confused, so also is the perception we have of the object: But then in this explication of vision there occur one mighty difficulty. The objects are painted in an inverted order on the bottom of the eye: The upper part of any object being painted on the lower part of the eye, and the lower part of the object on the upper part of the eye: And so also to right and left. Since therefore the pictures are thus inverted, it is demanded how it comes to pass that we see the objects erect and in their natural posture?

89. In answer to this difficulty we are told that the mind, perceiving an impulse of a ray of light on the upper part of the

¹² NTV 88.

eye, considers this ray as coming in a direct line from the lower part of the object; [...]

90. But this account to me does not seem in any degree true. Did I perceive those impulses, decussations, and directions of the rays of light in like manner as hath been set forth, then indeed it would not be altogether void of probability. [...] But the case is otherwise. [...]

C'est parce que les scientifiques au cours de leurs expériences répétées ont pu remarquer une correspondance régulière entre le contenu immédiat des idées visuelles et les données enregistrées sur la rétine qu'il leur est possible à présent de soutenir que pour tout contenu immédiat des idées visuelles, il existe une donnée tangible enregistrée sur la rétine. Ce que les scientifiques décrivent en termes de relation causale (nous voyons quelque chose parce qu'il y a une image rétinienne), Berkeley peut l'admettre sous la forme d'une correspondance régulièrement observée. La projection de la distance sur un point unique de la rétine est donc une proposition *a posteriori* que Berkeley croit vraie¹³.

La correspondance entre les sensations visuelles et les caractéristiques de l'image rétinienne est réaffirmée dans la *Theory of Vision Vindicated and Explained*. Dans ce texte, Berkeley – après avoir distingué, d'une part, les images rétinienne qui sont des objets tangibles produits par l'action de rayons tangibles et, d'autre part, les peintures perçues par la vue – affirme l'existence d'une proportion entre les grandeurs des unes et des autres :

¹³ Berkeley reconnaît également l'existence d'une correspondance entre la divergence des rayons visuels et la distance apparente. Cf. NTV 38 : "Hence also it doth appear there may be good use of computation by lines and angles in optics; not that the mind judgeth of distance immediately by them, but because it judgeth by somewhat which is connected with them, and to the determination whereof they may be subservient. Thus the mind judging of the distance of an object by the confusedness of its appearance, and this confusedness being greater or lesser to the naked eye, according as the object is seen by rays more or less diverging, it follows that a man may make use of the divergency of the rays in computing the apparent distance, though not for its own sake, yet on account of the confusion with which it is connected. But, so it is, the confusion itself is entirely neglected by mathematicians as having no necessary connection with distance [...]"

TVV 53. It is to be noted of those inverted images on the retina that, although they are in kind altogether different from the proper objects of sight or picture, they may nevertheless be proportional to them; as indeed the most different and heterogenous things in nature may, for all that, have analogy, and be proportional each to other. [...].

Cependant, si Berkeley pense que la vision doit être expliquée en termes de contenus immédiats de la sensation, pourquoi choisit-il comme premier argument de sa théorie de la vision celui de la projection unique de la distance sur la rétine, qui ne fait aucune référence aux contenus phénoménaux des idées de la vue ? Je crois que ce choix est fondamentalement stratégique. Il s'agit en quelque sorte d'attaquer l'adversaire sur son propre terrain, une méthode que Berkeley théorise explicitement dans les *Philosophical Commentaries*:

He that would bring another over to his opinion, must seem to harmonize with him at first, and humour him in his own way of talking [...].¹⁴

En effet, la projection unique de la distance sur la rétine n'est qu'un premier argument *ad hominem* que Berkeley utilise pour gagner la faveur d'au moins une partie des lecteurs.

Ainsi, l'affirmation de la correspondance entre certaines caractéristiques de la sensation visuelle et d'autres caractéristiques de l'image rétinienne, si on la considère comme une proposition *a posteriori*, fondée sur l'observation des contenus immédiats, devient parfaitement compatible avec le reste de la NTV. L'observation des contenus immédiats de la vue est en fait le fondement – et non une conséquence – de l'affirmation de l'existence d'une correspondance entre les données enregistrées sur la rétine et le contenu des idées visuelles¹⁵.

¹⁴ *Commonplace Book*, dans G. Berkeley, *The Works of George Berkeley*, (éd. Fraser), Oxford, Oxford Univ. Press, 1901, vol. I, p. 92. Cité dans C. B. Turbayne, "Berkeley and Molyneux on Retinal Images", *Journal of the History of Ideas*, Vol. 16, 1955, p. 345. Il s'agit d'une section qui n'a pas été retenue dans l'édition de Luce and Jessop.

¹⁵ Je prends mes distances des commentateurs qui pensent que Berkeley traite comme vraie cette proposition au début de la NTV pour de pures raisons rhétoriques et qu'il la rejette explicitement

La façon d'interpréter le rapport entre les images rétinienne et le contenu immédiat des idées de la vue a des retombées importantes sur la compréhension de l'objet et de la méthode de la philosophie de Berkeley. M. Atherton, dans son livre *Berkeley's Revolution in Vision*, soutient que Berkeley détermine les objets immédiats de la vue à travers les connaissances relatives à la physiologie des organes des sens, plutôt qu'en vertu du contenu phénoménal des sensations¹⁶. D'après M. Atherton, "[...] we are not expected to have any common-sense intuitions about what is immediately perceived. Since we identify what we immediately perceive by sight by discovering what the eye can do, we shouldn't expect to be able to read this off the visual field"¹⁷. Or une conséquence de cette façon de définir les idées immédiates de la vue est que "on some accounts of color perception, color would not be immediately perceived either"¹⁸. M. Atherton se dit prête à souscrire à une telle possibilité, qui me paraît fort paradoxale.

Pour différentes raisons, je ne suis pas d'accord avec M. Atherton. La première est qu'en substituant le critère phénoménal à un critère physiologique, elle contredit un principe fondamental de la philosophie de Berkeley, à savoir que nous pouvons toujours avoir accès à nos propres idées et que c'est le contenu immédiat de nos perceptions qui est décisif pour l'explication de la perception :

dans la deuxième partie de la NTV. Parmi les commentateurs qui soutiennent cette position, cf. p. ex. P. Hamou, "Sens et fonction du modèle linguistique dans la *Nouvelle Théorie de la vision*", in D. Berlioz, *Berkeley. Langage de la perception et art de voir*, Paris, PUF, 2003, p. 47-77, p. 76n. Pour d'autres réf., cf. M. Atherton, *op. cit.*, p. 68, note 11. L. Falkenstein ("Reid's Critic of Berkeley's Position on the Inverted Image", *Reid's Studies*, Vol. 4, 2000, p. 35-51, p. 38) considère l'argument utilisé par Berkeley comme un argument *ad hominem*.

¹⁶ M. Atherton, p. 69, écrit par exemple "But the discussion of distance shows that we decide whether or not a perception is immediate not by whether it feels immediate but by examining what we know about the physiology of the senses [...] Anything we perceive by sight which cannot be represented on the retina is a case of mediate perception." A la p. 66, elle écrit que pour passer de la projection unique de la distance sur la rétine à l'impossibilité de voir la distance, il faut admettre préalablement qu'il y a une correspondance entre la façon dont la distance est enregistrée dans la rétine et la façon dont elle est vue. Elle précise que ce présupposé était un élément important de la pensée de Descartes et Malebranche.

¹⁷ M. Atherton, *op. cit.*, p. 70.

¹⁸ M. Atherton, *op. cit.*, p. 69, n. 15.

In vain shall any man tell me that I perceive certain lines and angles which introduce into my mind the various ideas of distance, so long as my self am conscious of no such thing.¹⁹

Le deuxième problème est une conséquence du premier parce qu'il est évident que la détermination des organes des sens ne peut pas être indépendante du contenu phénoménal d'un certain ensemble de sensations. Il faut donc d'abord reconnaître une unité qualitative interne à un certain ensemble de sensations pour ensuite arriver à déterminer expérimentalement l'organe des sens correspondant. L'observation du contenu des idées des sens est donc une condition nécessaire et préalable pour toute détermination des organes des sens. Toute détermination faite indépendamment d'une telle unité phénoménale serait complètement arbitraire. C'est justement en vertu de cette unité que Berkeley peut exclure les sensations correspondant aux mouvements des muscles oculaires des idées perçues immédiatement par la vue. Par rapport à ses prédécesseurs, Berkeley transforme donc radicalement la détermination de la donnée visible et, par conséquent, celle de l'organe de la vue.

En effet, si l'examen du contenu des idées de la vue montrait que la distance fait partie des idées immédiatement perçues, alors que celle-ci ne peut pas avoir de correspondant dans la rétine, je crois que Berkeley abandonnerait aussitôt la thèse de la correspondance entre les données enregistrées sur la rétine et le contenu des idées de la vue, ainsi que l'identification de la rétine avec l'organe de la vue. C'est seulement parce que cette correspondance lui paraît fondée et confirmée par l'expérience qu'il l'affirme dans la deuxième section de la NTV.

Je crois que sur ce point il faut relever une différence importante entre Descartes, Malebranche et Molyneux d'une part, et Berkeley de l'autre. En effet, tous ces auteurs admettent l'existence d'une correspondance entre l'image rétinienne et certaines caractéristiques de l'idée visuelle. Cependant, pour les trois premiers, la donnée visuelle ne se réduit pas au contenu phénoménal correspondant à l'image rétinienne, mais comprend également toutes les sensations ayant à faire avec l'œil en général. Pour Berkeley, en revanche, toute

¹⁹ NTV 12.

sensation musculaire est une sensation tactile ; seules les sensations des couleurs différemment distribuées sont des idées proprement visuelles. C'est pourquoi Berkeley, à la différence de Descartes, Malebranche et Molyneux, peut identifier l'organe de la vue avec la rétine, et non avec l'œil en général.

J'aimerais discuter maintenant des conséquences de l'affirmation de l'inexistence d'une idée visuelle de la distance sur la démonstration de l'hétérogénéité entre les données de la vue et celles du toucher.

3. L'hétérogénéité et l'idée de la distance

Dans la première partie de la NTV concernant la distance, Berkeley montre qu'il n'existe pas d'idée visuelle de la distance et que les idées de la vue fonctionnent comme des signes des idées tangibles. A la section 45, Berkeley analyse l'expression *voir quelque chose, la lune, à distance*, dont la signification consiste dans un ensemble d'idées tangibles et pragmatiques :

45. [...] Looking at an object I perceive a certain visible figure and colour, with some degree of faintness and other circumstances, which from what I have formerly observed, determine me to think that if I advance toward so many paces or miles, I shall be affected with such and such ideas of touch. So that in truth and strictness of speech I neither see distance nor anything that I take to be at a distance. [...] and I believe whoever will look narrowly into his own thoughts and examine what he means by saying he sees this or that thing at a distance, will agree with me that what he sees only suggests to his understanding that after having passed a certain distance, to be measured by the motion of his body, which is perceivable by touch, he shall come to perceive such and such tangible ideas which have been usually connected with such and such visible ideas. [...].

L'expression *voir quelque chose à distance* correspond en fait à deux ensembles complexes d'idées tangibles. Le premier consiste dans la succession d'idées tangibles correspondant à l'idée de parcourir une certaine distance; le deuxième

consiste dans l'ensemble d'idées tangibles avec lesquelles nous serions confrontés après avoir parcouru une certaine distance²⁰. Bien évidemment, puisqu'il s'agit d'une structure complexe d'idées tangibles, l'expression *être à distance* ne veut strictement rien dire dans l'univers des idées perçues immédiatement par la vue²¹.

La première conséquence de l'inexistence d'une idée visuelle de la distance est que les idées d'espace, d'extériorité et d'être une chose placée à distance, puisqu'elles dépendent d'une détermination de la distance, ne sont pas des idées perçues immédiatement par la vue²².

J'examinerai maintenant les autres contenus traditionnellement considérés comme perçus aussi bien par la vue que par le toucher. Suivant l'ordre de la NTV, je commencerai par la grandeur.

²⁰ La perception visuelle de la distance est donc un cas de perception médiate dans laquelle les idées perçues immédiatement par la vue servent de signes d'idées tangibles. Pour une définition de la distinction entre perception médiate et immédiate cf. G. Berkeley, *Three Dialogues between Hylas and Philonous*, in *Works, op. cit.*, vol. 2., p. 174 et TVV, 42.

²¹ Cf. NTV 44 : "But for a fuller explication of this point, and to shew that the immediate objects of sight are not so much as the ideas or resemblances of things placed at a distance, it is requisite that we look nearer into the matter and carefully observe what is meant in common discourse, when one says that which he sees is at a distance from him. Suppose, for example that looking at the moon I should say it were fifty or sixty semidiameters of the earth from me. Let us see what moon this is spoken of: It is plain it cannot be the visible moon, or anything like the visible moon, or that which I see, which is only a round, luminous plain of about thirty visible point in diameter, For in case I am carried from the place where I stand directly towards the moon, it is manifest the object varies, still as I go on; and by the time that I am advanced fifty or sixty semidiameters of the earth, I shall be so far from being near a small, round luminous flat that I shall perceive nothing like it [...]."

²² Cette première partie comprend déjà l'affirmation d'une hétérogénéité très étendue (*widely*), mais qui n'est pas encore spécifique. Cf. NTV 46 : "46 From what we have shewn it is a manifest consequence, that the ideas of space, outness, and things placed at a distance, are not, strictly speaking, the object of sight; they are not otherwise perceived by the eye than by the ear. Sitting in my study I hear a coach drive along the street; I look through the casement and see it; I walk out and enter into it; thus, common speech would incline one to think, I heard, saw, and touched the same thing, to wit, the coach. It is nevertheless certain, the ideas intromitted by each sense are widely different, and distinct from each other; [...]". La différence n'est pas encore spécifique parce que malgré la grande différence, la possibilité de quelques contenus communs est encore ouverte.

4. L'hétérogénéité et l'idée de la grandeur

L'explication de la façon dont nous percevons la grandeur des objets par la vue utilise des conclusions obtenues à propos de la distance. Il s'agit en particulier 1) de l'impossibilité de voir immédiatement la distance ou la position des corps dans l'espace, 2) de la différence entre perception médiate et immédiate, et 3) de la distinction entre idées perçues immédiatement par la vue et idées perçues immédiatement par le toucher. Berkeley montre d'abord que l'explication classique de la perception de la grandeur par les angles et les lignes visuelles est insuffisante. Ensuite, ayant observé de quelle manière les idées visuelles s'associent dans l'expérience aux idées tangibles, il conclut qu'il y a des ensembles d'idées visuelles qui jouent le rôle de signes de la grandeur tangible. Il s'agit de la grandeur visible, de la confusion (ou distinction) de l'image, de la clarté (ou obscurité) et du nombre d'objets intermédiaires (sect. 56, 57). Les signes visuels de la grandeur tangible sont donc des signes complexes.

Les idées de grandeur de l'objet visible font donc partie des idées qui sont le signe (complexe) de la grandeur tangible. Grandeur visible et grandeur tangible se définissent de la même façon, à savoir comme le nombre de *minima* sensibles :

54. It hath been shewn there are two sorts of objects apprehended by sight; each whereof hath its distinct magnitude, or extension. The one properly and immediately tangible *i.e.* to be perceived and measured by touch, and not immediately falling under the sense of seeing: The other, properly and immediately visible, by mediation of which the former is brought in view. Each of these magnitudes are greater or lesser, according as they contain in them more or fewer points, they being made up of points or minimums. [...].

Malgré l'identité de la définition de ce qui rend les deux sortes de grandeurs plus petites ou plus grandes, Berkeley montre aussi dans ce passage que les idées de grandeur de la vue et celles du toucher sont distinctes et indépendantes. Elles sont tout d'abord distinctes parce qu'elles n'ont pas les mêmes caractéristiques ("The one properly and immediately tangible *i.e.* to be perceived and measured by touch, and not immediately falling under the sense of seeing") : seules les idées

tangibles peuvent représenter la profondeur (comme il l'a démontré dans la partie sur la distance, sect. 45). Les idées de grandeurs visibles et tangibles sont aussi indépendantes, parce qu'il n'y a aucune connexion nécessaire entre les variations des grandeurs visuelles et les variations des grandeurs tangibles (sections 62-64)²³.

L'hétérogénéité qui est établie ici entre la grandeur visible et la grandeur tangible est différente de celle dont il était question à propos de la distance. Pour la distance, l'hétérogénéité entre les idées de la vue et celles du toucher est absolue et complète puisque la distance ne peut pas être perçue par la vue. Ainsi, les idées de distance de la vue et celles du toucher sont différentes pour l'excellente raison qu'il n'y a pas d'idées visuelles de la distance. Dans le cas de la grandeur, au contraire, il y a une grandeur visible aussi bien qu'une grandeur tangible. Cependant, malgré la ressemblance de la définition des deux grandeurs, les idées de la grandeur visible et celles de la grandeur tangible sont hétérogènes parce que seules les grandeurs tangibles sont des grandeurs dans un espace tridimensionnel et donc des grandeurs spatiales au sens propre du terme. Entre les idées particulières de grandeur perçues par la vue et celles du toucher qu'elles suggèrent (et mises en rapport avec un même objet), il y a donc non seulement une différence dans le nombre des *minima* représentés – puisque l'une peut être grande, alors que l'autre est petite, etc. (*hétérogénéité numérique et particulière*) – il y a aussi une différence dans leur distribution, parce que seules les idées du toucher sont distribuées dans un espace tridimensionnel et peuvent être mesurées par le toucher. Il s'agit de grandeurs hétérogènes au même sens que le sont un long son et une grande surface. C'est en vertu de cette différence que Berkeley peut affirmer l'existence d'une hétérogénéité entre les deux sortes de grandeurs.

²³ Berkeley montre en fait qu'il est possible de concevoir un univers où les êtres humains sont ainsi constitués qu'ils ne peuvent voir que ce qui est plus petit des *minima* tangibles (sect. 62). Il est à remarquer qu'ici Berkeley n'exploite pas une autre caractéristique abordée au début de la partie sur la perception de la grandeur et qui pourrait lui servir pour montrer l'indépendance des grandeurs visible et tangible. Il s'agit de la variabilité et de l'instabilité des grandeurs des objets immédiats de la vue. Ainsi, puisque la grandeur de ces objets n'est ni fixe ni déterminée, alors que celle des objets du toucher est fixe et déterminée, il ne peut pas y avoir de lien nécessaire entre ces deux sortes d'idées. Cet argument est probablement trop lié au thème de l'immatérialisme pour avoir pu être exploité à une époque où l'immatérialisme n'est pas encore déclaré.

Le sens et la mesure de l'hétérogénéité entre les idées de grandeur de la vue et celles du toucher deviennent beaucoup plus clairs à la lecture de ce que Berkeley écrit à propos de la relation entre les idées de situation de la vue et du toucher.

5. L'hétérogénéité et l'idée de la situation

Bien que cela contredise toutes les intuitions à l'égard de la spatialité des idées de la vue, Berkeley maintient qu'il n'y a pas d'idées purement visuelles de la situation. L'hétérogénéité qui existe sur ce point entre les idées de la vue et celles du toucher est donc du même genre que l'hétérogénéité quant à la distance : la situation au sens propre du terme est donc un contenu purement tangible, et à cet égard les idées visibles et les idées tangibles sont complètement hétérogènes. Pour soutenir la thèse de l'inexistence d'une perception purement visuelle de la situation, Berkeley utilise encore une fois l'inexistence d'une idée visuelle de distance, démontrée dans la première partie de la NTV :

93. It is certain that a man actually blind, and who had continued so from his birth, would by the sense of feeling attain to have ideas of upper and lower. By the motion of his hand he might discern the situation of any tangible object placed within his reach. That part on which he felt himself supported, or towards which he perceived his body to gravitate, he would term lower, and the contrary of this upper; and accordingly denominate whatsoever objects he touched.

94. But then, whatever judgements he makes concerning the situation of objects are confined to those only that are perceivable by touch. All those things that are intangible and of a spiritual nature, his thoughts and desires, [...] he would never apply the terms upper and lower except only in a metaphorical sense. [...] But those terms in their proper signification would never be applied to anything that was not conceived to exist without the mind. [...] It is therefore evident that all those things which, in respect of each other, would by him be thought higher

or lower, must be such as were conceived to exist without his mind in the ambient space.

95. Whence it plainly follows that such one, if we suppose him made to see, would not at first sight think that anything he saw was high or low, erect or inverted ; for it hath been already demonstrated in sect. 41 that he would not think the things he perceived by sight to be at any distance from him, or without his mind. [...]

Le raisonnement de Berkeley est donc le suivant :

- 1) Puisque les termes *haut*, *bas*, etc. ne peuvent être définis qu'à travers des opérations ou des mouvements, les termes qui dénotent la situation ne peuvent être appliqués qu'à ce qui est conçu comme existant à une certaine distance dans l'espace tridimensionnel et qui en vertu de cela admet de telles opérations ou de tels mouvements ;
- 2) Les idées de la vue ne sont pas perçues comme existant en dehors de l'esprit, donc
- 3) Les idées de la vue ne peuvent pas être perçues comme ayant un haut, un bas, une droite et une gauche, en d'autres termes, elles ne peuvent pas être perçues comme ayant une situation.

De prime abord, il paraît difficile de comprendre comment les idées de la vue en tant qu'idées de couleur et de figure, douées d'une certaine grandeur, etc. n'ont pas aussi un haut, un bas, une droite et une gauche. Dans la NTV, Berkeley admet que les couleurs perçues par la vue peuvent se donner plusieurs à la fois, selon différents ordres et dispositions, et aussi que les idées de la vue peuvent coexister d'une manière relativement distincte et séparée ; cependant, il leur nie une disposition selon les directions du haut, du bas, de la droite et de la gauche²⁴. Comment est-il possible alors d'avoir une coexistence, une disposition et une

²⁴ Cf. NTV 44 : "The proper and immediate object of vision is light, in all its modes and variations, various colours in kind, degree, in quantity; some lively, others faint; more of some and less of others; various in their bounds or limits; various in their order and situation. [...]" et aussi NTV 145 : "[...] the ideas of sight enter into the mind several at once, more distinct and unmingled than is usual in the other senses beside the touch."

situation d'un ensemble d'idées distinctes sans que cette disposition n'ait un haut, un bas, une droite et une gauche ? Pour répondre à cette question, il faut comprendre ce que signifie au sens propre du terme, pour Berkeley, qu'une idée ait un haut, un bas, une droite et une gauche ou bien qu'elle puisse se trouver en haut, en bas, à droite ou à gauche par rapport à une autre idée. La signification de ces termes est donnée à la section 93 de la NTV, où ils sont dits signifier ou correspondre à une structure complexe d'idées résultant d'une série d'opérations. Les termes *haut* et *bas*, par exemple, tirent leur signification des idées associées aux mouvements de la main sur les objets qui sont à la portée du sujet. *Basse* sera la partie “ on which he felt himself supported, or towards which he perceived his body to gravitate [...] and the contrary to this upper; ” et les expressions “ *plus haut* et *plus bas* ne signifient rien d'autre que “ a greater or lesser distance from the earth: Which distance he would measure by the motion or application of his hand, or some other part of his body. ”²⁵. Tous les termes topologiques comprennent donc une certaine dimension pragmatique d'où ils tirent leur signification. Les termes tels que *haut*, *bas*, *droite* et *gauche* sont doués de sens seulement dans un contexte où les termes tels que *mouvement* et *attiré vers* le sont. Ainsi, puisque ni le terme *mouvement*, ni le terme *attiré vers* ne correspondent à une sensation immédiatement perceptible par la vue, nécessairement la situation ou les déterminations topologiques de l'espace ne sont pas non plus des qualités immédiatement perceptibles par la vue. Les termes *haut*, *bas*, etc. pris au sens propre, ne peuvent par conséquent pas avoir une signification résultant de la pure et simple contemplation d'un espace. Pour pouvoir reconnaître que quelque chose se trouve en haut ou en bas, il est nécessaire d'avoir la capacité de se déplacer et celle d'exercer ou de subir l'action d'une force. En vertu de cela, Berkeley nie l'existence d'une structure topologique propre aux idées visuelles. Ainsi, d'après lui, appliqués à des idées visuelles, les termes de la topologie sont utilisés de façon métaphorique.

Nous verrons dans la suite comment cette métaphore se construit au cours de l'expérience et en quoi elle se distingue des autres usages explicitement et consciemment métaphoriques des termes spatiaux. Ce qu'il importe de souligner pour le moment, c'est surtout le fondement de l'hétérogénéité totale et complète

²⁵ NTV 93 et 94.

des idées visuelles et tangibles par égard à leur structure topologique. D'après Berkeley, en fait, il est impossible d'appliquer aux idées de la vue les termes de situation pris au sens propre.

Il est plus facile maintenant de comprendre en quel sens seules les idées de grandeur perçues par le toucher peuvent être considérées spatiales au sens propre du terme : ces grandeurs seules en effet représentent des éléments (les *minima*) distribués dans un espace doué d'une structure qui a un haut, un bas, une droite et une gauche. C'est ce genre d'hétérogénéité qui amène Berkeley à dire 1) qu'il n'y a pas d'idées de situation – prise au sens propre du terme – qui soient perçues immédiatement par la vue et 2) que les idées de grandeur de la vue et celles du toucher sont hétérogènes.

6. L'hétérogénéité et l'idée de la figure

La partie relative à la perception médiate de la situation comporte une courte digression sur les idées tangibles et visibles de la figure. Dans cette digression, Berkeley déduit l'arbitraire du rapport entre la figure visible et la figure tangible, à partir de l'arbitraire du rapport entre la grandeur visible et la grandeur tangible. La déduction part de la définition classique de la figure comme limite de la grandeur. S'il n'y a aucun lien nécessaire entre les grandeurs visibles et les grandeurs tangibles, alors il n'y aura non plus aucun lien nécessaire entre leurs limites respectives, c'est-à-dire entre leurs figures :

104. Farther, we have at large shewn (*vid.* sect. 63 and 64) there is no discoverable necessary connexion between any given visible magnitude and any one particular tangible magnitude; but that it is entirely the result of custom and experience, [...].

105. By the foregoing section it is plain the visible figure of any part of the body hath no necessary connexion with the tangible figure thereof, so as at first sight to suggest it to the mind: For figure is the termination of magnitude; whence it follows that no visible magnitude having in its own nature an aptness to suggest any one particular tangible magnitude, so neither can any visible

figure be inseparably connected with its corresponding tangible figure [...].

L'absence de lien nécessaire entre idées particulières visibles et tangibles de la figure est donc déduite à partir de l'absence de relation nécessaire entre les idées visibles et tangibles de la grandeur. Les idées de figure de la vue et du toucher sont donc indépendantes. L'hétérogénéité dont Berkeley traite ici n'est que l'hétérogénéité entre deux idées de grandeur particulières (*hétérogénéité particulière*). L'*hétérogénéité* des idées de figure de la vue et du toucher sera affirmée explicitement dans la quatrième partie seulement (sect. 135).

Cependant, même si ce thème n'est pas abordé ici de façon explicite, il y aurait déjà les éléments pour établir une différence spécifique entre les deux sortes de figure. En effet, l'hétérogénéité relevée pour la grandeur et discutée plus en détail à propos de la situation, comporte nécessairement une différence spécifique entre les idées de figure. Figures visibles et figures tangibles ne sont pas de la même espèce parce qu'elles sont les limites de deux grandeurs hétérogènes dont seule celle perçue par le toucher est une grandeur spatiale au sens propre du terme.

Il est important de remarquer aussi que malgré le fait que toute la démonstration de l'hétérogénéité entre les idées de figure de la vue et celles du toucher est une conséquence de l'hétérogénéité entre les idées de grandeur correspondantes, la digression sur l'hétérogénéité des figures visibles et tangibles trouve place dans la partie concernant la situation et non dans celle sur la grandeur. Cela montre qu'effectivement les notions de situation et de figure ne sont pas indépendantes. Intuitivement, en fait, une figure semble toujours douée de caractéristiques topologiques au moyen desquelles elle peut être décrite, par exemple avoir un haut, un bas, une droite et une gauche. Ainsi, si l'on est prêt à suivre Berkeley sur l'inexistence de telles caractéristiques spatiales pour les étendues visuelles, alors il me paraît inévitable d'admettre aussi que les idées de figure perçues par les deux sens sont spécifiquement hétérogènes, parce que les étendues dont elles sont les limites sont essentiellement hétérogènes.

7. L'hétérogénéité – les arguments des trois premières parties

Dans la section 121 qui introduit la partie sur l'hétérogénéité, Berkeley affirme avoir déjà démontré qu'il n'y a pas d'idée numériquement identique perçue en même temps par la vue et par le toucher, et annonce qu'il va aborder une question différente concernant l'existence d'un type d'idée perceptible par les deux sens. La réponse est négative :

121. We have shewn the way wherein the mind by mediation of visible ideas doth perceive or apprehend the distance, magnitude, and situation of tangible objects. We come now to inquire more particularly concerning the difference between the ideas of sight and touch, which are called by the same names, and see whether there are any idea common to both senses. From what we have at large set forth and demonstrated in the foregoing parts of this treatise, it is plain there is no one self same numerical extension perceived both by sight and touch; but that the particular figures and extensions perceived by sight, however they may be called by the same names and reputed the same things with those perceived by touch, are nevertheless different, and have an existence distinct and separate from them. So that the question is not now concerning the same numerical ideas, but whether there be any one and the same sort or species of ideas equally perceivable by both senses; or in other words whether extension, figure, and motion perceived by sight are not specifically distinct from extension, figure and motion perceived by touch.

127. [...] The question now remaining is, whether the particular extensions, figures, and motions perceived by sight be of the same kind with the particular extensions, figures, and motions perceived by touch? In answer to which I shall venture to lay down the following proposition: *The extension, figures, and motions perceived by sight are specifically distinct from the ideas of touch called by the same names, nor is there any such*

thing as one idea or kind of idea common to both senses. This proposition may without much difficulty be collected from what hath been said in several places of this essay. But because it seems so remote from, and contrary to, the received notions and settled opinion of mankind, I shall attempt to demonstrate it more particularly and at large by the following arguments.

Ces deux sections me semblent particulièrement instructives non seulement pour comprendre la position de Berkeley à l'égard de l'hétérogénéité telle qu'elle est développée dans la quatrième partie, mais aussi pour interpréter correctement ce qu'il écrit dans les parties précédentes. La théorie de Berkeley à propos de la perception médiate et immédiate de la distance, de la grandeur et de la situation doit en effet être suffisante pour affirmer la thèse de l'hétérogénéité abordée dans la quatrième partie ([...] *without much difficulty be collected from what hath been said in several places of this essay*). Je crois que les différentes propositions à l'égard de l'hétérogénéité établies dans les trois premières parties suffisent effectivement pour démontrer l'*hétérogénéité* de la quatrième partie.

Reprenons très rapidement ces propositions :

1. Comme il n'y a pas d'idée de distance perceptible immédiatement par la vue, nécessairement il n'y a aucune idée de distance commune à la vue et au toucher ;
2. a) Il y a des grandeurs visibles et des grandeurs tangibles, cependant elles sont indépendantes et distinctes parce qu'une plus grande grandeur visible n'implique pas nécessairement une plus grande grandeur tangible ;
b) puisqu'elles sont indépendantes et distinctes, nécessairement elles ne peuvent pas être numériquement identiques ; et c) il s'agit de grandeurs non seulement indépendantes, mais aussi spécifiquement hétérogènes, puisque seules les grandeurs tangibles peuvent être conçues comme existant à distance et distribuées dans un espace tridimensionnel ;
3. Il n'y a pas d'idée de situation prise au sens propre du terme qui soit perceptible immédiatement par la vue, donc nécessairement il n'y a aucune idée de situation commune à la vue et au toucher ;

4. a) Il y a des idées de figure visibles et des idées de figure tangibles, cependant elles sont indépendantes et distinctes parce qu'entre elles il n'y a aucun lien nécessaire (comme le montre le cas des yeux microscopes) ; et b) elles sont aussi spécifiquement distinctes parce que seules les idées du toucher – qui sont perçues comme étant à distance et qui en vertu de cela peuvent avoir un haut, un bas, une droite et une gauche – sont spatiales au sens propre du terme.

Sans distance, il n'y a pas de situation (au sens propre à l'étendue tangible) et sans une idée commune de distance et de situation, les idées de figure, de grandeur et de mouvement perçues par la vue sont d'une espèce différente de celles perçues par le toucher. La thèse de l'hétérogénéité est donc déjà établie dans les trois premières parties de la NTV et dépend essentiellement de l'inexistence d'une idée visuelle de la distance. Berkeley présente en effet les arguments de la quatrième partie comme des arguments qui démontrent la thèse de l'hétérogénéité de façon plus ample (*demonstrate it more particularly and at large*). La nécessité de revenir sur cette preuve découle – dit Berkeley – des difficultés à accepter une thèse qui contredit nos intuitions les plus élémentaires. Par conséquent, je crois que pour évaluer la force des arguments de Berkeley en faveur de l'hétérogénéité, il ne faut pas se limiter à considérer les arguments de la quatrième partie. Il s'agit d'une démonstration qui est faite aussi ou plutôt dans les autres parties²⁶. Les arguments de la quatrième partie ne servent donc pas tant à démontrer la thèse de l'hétérogénéité, mais plutôt à la rendre intuitivement acceptable. Il s'agit donc de faire sortir de leurs rails les *settled opinions of mankind*²⁷.

J'aimerais maintenant examiner plus en détail les arguments que Berkeley utilise dans la quatrième partie pour soutenir la thèse de l'hétérogénéité.

²⁶ C'est, à mon avis, la limite principale de l'article de M. A. Hight, "Why we do not see what we feel", *Pacific Philosophical Quarterly*, 83, (2002), p. 148-162.

²⁷ Si tel est effectivement le but principal de la quatrième partie, il devient clair aussi pourquoi Berkeley, lorsqu'il expose dans la TVV sa théorie de la vision selon un ordre synthétique, ne ré-expose pas les preuves de la thèse de l'hétérogénéité de la quatrième partie.

8. L'hétérogénéité – les arguments de la quatrième partie

a) *Le premier argument*

Le premier argument est très important pour deux raisons : d'abord parce qu'il fournit une sorte de critère pour la ressemblance (et donc l'hétérogénéité) entre les idées perçues par les différents sens, ensuite parce qu'il montre en quoi la démonstration de la thèse de l'hétérogénéité dépend des propositions affirmées dans les parties précédentes. Le voici :

128. When upon perception of an idea I range it under this or that sort, it is because it is perceived after the same manner, or because it has a likeness or conformity with, or affects me in the same way as, the ideas of the sort I rank it under. In short, it must not be interely new, but have something in it old and already perceived by me. It must, I say, have so much at least in common with the ideas I have before known and named as to make me give the same name with them. But it has been, if I mistake not, clearly made out that a man born blind would not at first reception of his sight think the things he saw were of the same nature with the objects of touch, or had anything in common with them; but that they were a new set of ideas, perceived in a new manner, and interely different from all he had ever perceived before: So that he would not call them by the same name, nor repute them to be of the same sort with anything he had hitherto known.

Le critère proposé ici par Berkeley pour la ressemblance entre deux idées est très simple : deux idées sont ressemblantes si et seulement si, en les percevant, un sujet les considère de la même espèce, et les appelle du même nom. Il s'agit donc d'un critère nécessaire et suffisant pour la ressemblance (et donc aussi pour l'hétérogénéité). Aussi, c'est en vertu de ce critère et des conclusions tirées dans les trois premières parties de la NTV que Berkeley peut affirmer l'hétérogénéité entre les idées de la vue et celles du toucher. La démonstration de la thèse de l'hétérogénéité est donc une conséquence logique des propositions précédentes. Si l'argument est valide, donc si les propositions des trois premières parties à l'égard

de la distance, de la grandeur et de la situation sont acceptables, il faut accepter aussi la thèse radicale de l'hétérogénéité. En synthèse, l'argument de Berkeley est le suivant :

- Si l'aveugle qui retrouve la vue ne reconnaît aucune des qualités spatiales qu'il avait appris à connaître par le toucher, alors entre les idées de la vue et celles du toucher, il n'y a aucune ressemblance ;
- Dans les trois parties précédentes, il a toujours été démontré qu'il ne peut reconnaître aucune des idées en question ; donc
- Entre les idées de la vue et celles du toucher, il n'y a aucune ressemblance.

Il s'agit d'un *modus ponens* parfaitement légitime. La conclusion ne peut être fausse que si les prémisses le sont. La première prémisse est vraie une fois accepté le critère berkeleyen de la ressemblance ; la vérité de la deuxième ne peut être établie qu'en examinant les différentes sections où Berkeley tire des conclusions à propos des compétences d'un aveugle-né qui retrouve la vue et qui sont chaque fois présentées comme des conséquences des propositions spécifiques démontrées à propos de la distance, de la grandeur et de la situation. C'est ce que je me propose de faire dans le paragraphe qui suit.

Les classifications des idées d'un aveugle-né qui retrouve la vue

Dans la NTV, Berkeley utilise à plusieurs reprises le cas de l'aveugle-né qui retrouve la vue. Il s'agit d'une série d'expériences de pensée qui rappellent de près la question de Molyneux. Dans le cours de la NTV, l'aveugle qui retrouve la vue est en fait appelé à répondre à des questions concernant respectivement sa vision de la distance, de la grandeur, de la situation, de la figure et du mouvement des corps. Le contenu et l'ordre des sections concernant l'aveugle de Molyneux reflètent l'architecture de la *New Theory*.

Loin d'être conçu comme une expérience cruciale à réaliser seulement dans le futur, le cas de l'aveugle de Molyneux est présenté dans les trois premières sections comme une conséquence tirée des propositions démontrées dans les sections précédentes²⁸ :

²⁸ M. Atherton souligne aussi le statut d'expérience de pensée de la question de Molyneux (*Berkeley's Revolution in Vision, op. cit.*, p. 186). Elle s'oppose en particulier aux objections

[*distance*] 41. From what hath been premised it is a manifest consequence that a man born blind, being made to see, at first would have no idea of distance by sight; the suns and stars, the remotest objects as well as the nearer, would all seem to be in his eye, or rather in his mind. [...] For our judging objects perceived by sight to be at any distance, or without the mind, is (*vid.* sect. 28) intirely the effect of experience which one in those circumstances could not yet have attained to.

42. It is indeed otherwise upon the common supposition that men judge of distance by the angle of the optic axes [...] For if this were true, it would follow that one blind from his birth being made to see, should stand in need of no new experience in order to perceive distance by sight. But that this is false has, I think, been sufficiently demonstrated.²⁹

[*grandeur*] 79. From what has been said we may safely deduce this consequence; to wit, that a man born blind and made to see would, at first opening of his eyes, make a very different

soulevées sur un plan empirique par G. Pitcher (*Berkeley*, London, Routledge & Kegan Paul, 1977). M. Daulet Wilson ("The Issue of 'Common Sensibles' in Berkeley's *New Theory of Vision*", in *idem*, *Ideas and mechanism: essays on early modern philosophy*, Princeton, Princeton Univ. Press, 1999, p. 257-275., p. 266-267) est très critique envers le rôle que Berkeley fait jouer au problème de Molyneux dans la NTV : "I do not believe that this 'argument' [le premier] is at all effective. For one thing, Berkeley's earlier statements about the Molyneux Man generally *assume* the difference or non-ressemblance as well as the numerical distinctness of ideas of sight and touch. (Cf. 79; 94-95.) According to these statements, it is *because* visual and tactual ideas are not similar that (Berkeley claims) we can be confident that the Molyneux Man would not recognize the visual sphere as a result of his experiences with tangible spheres. In fact (given that we are relying only on a priori considerations) it's hard to see how the case of the Molyneux Man could provide the slightest *independent* grounds for claims about the heterogeneity of visual and tactual ideas." Je crois exactement le contraire, à savoir que la thèse de l'hétérogénéité chez Berkeley n'est pas du tout une *assumption*, mais plutôt une conséquence des propositions affirmées et démontrées auparavant. La légitimité de ces arguments est ce que je cherche à démontrer ici.

²⁹ Une clarification : ce dont la fausseté a été suffisamment démontrée, ce n'est pas que l'aveugle-né ne verra pas les choses à distance, mais plutôt que nous ne voyons pas la distance en vertu des angles des axes optiques.

judgement of the magnitude of objects intromitted by them from what others do. [...] His view of them [visual ideas] being entirely terminated with themselves, he can no otherwise judge them great or small than as they contain a greater or lesser number of visual points.

[*situation*] 95. Whence it plainly follows that such a one, if we suppose him made to see, would not at first sight think that anything he saw was high or low, erect or inverted; for it hath been already demonstrated in sect. 41 that he would not think the things he perceived by sight to be at any distance from him, or without his mind. The objects to which he had hitherto been used to apply the terms up and down, high and low, were such only as affected or were some way perceived by his touch: But the proper objects of vision make a new set of ideas, perfectly distinct and different from the former, and which can in no sort make themselves perceived by touch. [...]

96. To set this matter in a clearer light I shall make use of an example. Suppose the above-mentioned blind person by his touch perceive a man stand erect. [...] But if we suppose him on a sudden to receive his sight, and that he behold a man standing before him, it is evident in that case he would neither judge the man he sees to be erect nor inverted; for he never having known those terms applied to any other save tangible things, or which existed in the space without him, and what he sees neither being tangible nor perceived as existing without, he could not know that in propriety of language they are applicable to it.

106. From all which laid together and duly considered, we may clearly deduce this inference. In the first act of vision no idea entering by the eye would have a perceivable connexion with the ideas to which the names earth, man, head, foot, etc., were annexed in the understanding of a person blind from his birth; so as in any sort to introduce them into his mind, or make

themselves be called by the same names, and reputed the same things with them, as afterwards they come to be.³⁰

Dans les trois premières parties de la NTV, le statut épistémologique des différentes versions de la question de Molyneux est donc celui d'une conséquence logique des propositions affirmées à propos de la perception visuelle médiate et immédiate de la distance, de la grandeur et de la situation.

Dans tous les cas décrits, l'aveugle guéri ne considérera pas les idées nouvellement perçues par la vue comme appartenant à la même classe que les idées perçues par le seul toucher. Selon le critère de Berkeley, ce sont donc des idées non ressemblantes, ou hétérogènes. L'argument de Berkeley pour rendre compte de l'incapacité de l'aveugle de Molyneux à reconnaître les idées de distance, de grandeur et de situation, est construit comme l'argument pour la thèse de l'hétérogénéité :

1. L'aveugle de Molyneux ne pourra pas reconnaître l'idée de distance qu'il a appris à percevoir par le toucher, parce que la distance n'est pas un contenu immédiat des idées de la vue.
2. Il ne reconnaîtra pas les idées de grandeur, parce que les idées de grandeur tangible (qu'il a appris à connaître par le toucher) sont des sortes de grandeurs ayant des caractéristiques qualitatives différentes par le fait qu'elles appartiennent à des étendues prises au sens propre du terme (ce qui dépend aussi de la possibilité du mouvement et de la possibilité d'exister à une distance).
3. Il ne pourra pas non plus reconnaître les idées de situation parce que ces idées présupposent l'existence à distance et la capacité – nécessairement liée aux idées tangibles – de se mouvoir et d'agir dans l'espace.

³⁰ Cf. aussi les sections 135 (sur l'idée de figure) et 137 (sur l'idée de mouvement), qui seront discutées par la suite.

Le premier argument – seconde partie

En disant que la thèse de l'hétérogénéité "*may without much difficulty be collected from what hath been said in several places of this essay*", Berkeley montre une parfaite maîtrise de la construction des arguments de l'essai.

L'hétérogénéité est donc essentiellement une conséquence du fait que la distance n'est pas une idée qui est perçue immédiatement par la vue. C'est en fait parce que la distance n'est pas une idée perçue immédiatement par la vue, que l'idée de la situation ne l'est pas et que les idées de grandeur de la vue et du toucher sont essentiellement hétérogènes. C'est toujours parce que la distance n'est pas une idée de la vue que l'aveugle-né qui retrouve la vue ne pourra reconnaître aucune des idées spatiales qu'il avait appris à connaître par le toucher.

Dans les deux cas, il s'agit d'un état de fait contingent. L'hétérogénéité est une conséquence de l'impossibilité d'une perception immédiate de la distance par la vue. C'est une caractéristique propre à notre expérience, mais qui aurait très bien pu être autre. Dieu aurait très bien pu faire en sorte qu'il y ait des contenus communs entre les idées de la vue et celles du toucher. Nulle raison nécessaire, logique ou métaphysique n'est à la base de l'hétérogénéité (et donc de l'incapacité de l'aveugle guéri à voir des idées spatiales). A mon avis, Berkeley découvre l'hétérogénéité entre les idées de la vue et celles du toucher non pas par un raisonnement *a priori*, mais à travers l'examen attentif et dépourvu de préjugés du contenu immédiat de l'expérience. Il est important de remarquer qu'il s'agit toujours d'arguments *a posteriori* basés sur l'observation et la comparaison des contenus immédiats de l'expérience sensible³¹. Cette caractéristique est importante aussi pour évaluer le rôle de la thèse de l'hétérogénéité dans la philosophie de Berkeley. Je reviendrai sur ce rôle. Entre-temps, j'aimerais discuter des autres arguments que Berkeley utilise pour démontrer la thèse de l'hétérogénéité.

b) *Le deuxième argument*

Le deuxième argument se présente d'abord comme une sorte de *petitio principii*. Le voici : puisque les seules idées perceptibles immédiatement par la vue sont la lumière et les couleurs, et puisque ces idées ne sont pas perçues par le

toucher, alors nécessairement il n'y a pas d'idées communes à la vue et au toucher. Une question reste ouverte et renvoie au problème du départ : comment Berkeley peut-il affirmer que les seules idées de la vue sont la lumière et les couleurs ? La proposition de Berkeley selon laquelle nous ne percevons que de la lumière et des couleurs se fonde d'une part sur les conclusions de la première partie et, de l'autre, sur l'examen du contenu phénoménal des idées de la vue et du toucher :

129. *Secondly*, light and colours are allowed by all to constitute a sort or species interely different from the ideas of touch: Nor will any man, I presume, say they can make themselves perceived by that sense: But there is no other immediate object of sight besides light and colours. It is therefore a direct consequence that there is no idea common to both senses.

130. It is a prevailing opinion [...] that something more is perceived by sight than barely light and colours with their variations. [...] Space or distance, we have shewn, is not otherwise the object of sight than of hearing. *vid.* sect. 46. And as for figure and extension, I leave it to anyone that shall calmly attend to his own clear and distinct ideas to decide whether he has any idea intromitted immediately and properly by sight save only light and colours: or whether it be possible for him to frame in his mind a distinct abstract idea of visible extension or figure exclusive of all colour: and on the other hand, whether he can conceive colour without visible extension? For my own part, I must confess I am not able to attain so great a nicety of abstraction: in a strict sense, I see nothing but light and colours, with their several shades and variations. He who beside these doth also perceive by sight ideas far different and distinct from them hath that faculty in a degree more perfect and comprehensive than I can pretend to. It must be owned that by the mediation of light and colours other far different ideas are

³¹ Cf. TVV 16.

suggested to my mind: but so they are by hearing, which beside sounds which are peculiar to that sense, do by their mediation suggest not only space, figure, and motion, but also all other ideas whatsoever that can be signified by words.

Loin d'être une véritable *petitio principii*, cet argument est en gros la version phénoménale du premier argument pour l'hétérogénéité. Pour Berkeley, même une thèse aussi peu intuitive que celle que nous ne voyons pas des figures serait confirmée par l'observation attentive des contenus immédiats de l'expérience (*I leave it to anyone [...] to decide whether he has any idea intromitted immediately and properly by sight save only light and colours [...]*). Donc, nous ne voyons que la lumière et les couleurs parce que, d'une part, il a été démontré que nous ne voyons ni la distance ni l'espace, et d'autre part, parce que l'examen du contenu immédiat de l'expérience montre que nous ne voyons que la lumière et les couleurs.

Berkeley conduit le lecteur dans son examen du contenu immédiat de l'expérience en suggérant une disjonction assez complexe. Pour atteindre la conclusion que nous ne percevons que la lumière et les couleurs, le lecteur peut en fait choisir entre deux possibilités : *whether it be possible for him to frame in his mind a distinct abstract idea of visible extension or figure exclusive of all colour: and on the other hand, whether he can conceive colour without visible extension*. La réponse à la première voie a déjà été donnée à la section 122, où Berkeley amenait son lecteur à admettre l'impossibilité de concevoir une idée d'étendue et de figure abstraite de toute qualité phénoménale. Cette conclusion est répétée ici : *For my own part, I must confess I am not able to attain so great a nicety of abstraction*. La deuxième possibilité est d'arriver à concevoir une idée de la couleur dépourvue d'étendue et de figure (*and on the other hand, whether he can conceive colour without visible extension*). La réponse de Berkeley à la deuxième question est qu'au sens strict il ne voit rien d'autre que de la lumière et de la couleur, ce qui implique donc qu'il est possible de percevoir de la couleur sans étendue ni figure (*in a strict sense, I see nothing but light and colours, with their several shades and variations. He who beside these doth also perceive by sight ideas far different and distinct from them hath that faculty in a degree more perfect and comprehensive than I can pretend to.*). Il s'agit d'une affirmation

assez surprenante, mais qui trouve des confirmations dans d'autres sections de la NTV et dans des textes plus tardifs, dont nous discuterons par la suite.

Or, assez étonnamment, la plupart des commentateurs s'accordent à interpréter ce passage comme une affirmation de l'impossibilité de percevoir une couleur sans étendue (prise au sens propre du terme, ou tangible)³². Il s'agit, à mon avis, d'une lecture qui ne trouve pas de correspondance dans les mots de ce passage. Ce dont Berkeley veut affirmer l'impossibilité est l'existence d'une étendue visible abstraite de la couleur, alors qu'il admet que la couleur se présente à la vue sans l'étendue et les autres qualités spatiales. Pourquoi, sinon, dire que nous ne voyons que la lumière et les couleurs ?³³ La seule justification pour une telle interprétation peut à la limite être trouvée dans d'autres sections où Berkeley fait référence aux idées visibles de la figure, de l'étendue et du mouvement. Je crois néanmoins qu'il s'agit d'une justification insuffisante parce que – comme nous l'avons vu plus haut – lorsque Berkeley parle de l'étendue ou de la figure en tant qu'idées perçues par la vue, il se réfère en réalité aux idées visibles de l'étendue et de la figure, et ces idées ne sont pas des idées de l'étendue et de la figure au sens propre du terme. Ce ne sont pas des idées spatiales au sens propre parce qu'elles n'admettent pas une idée de distance et de mouvement.

Je reviendrai plus longuement par la suite sur le statut des idées visibles de l'étendue, de la figure et de la situation.

³² Cf. par exemple M. Dauser Wilson, "The Issue of 'Common Sensibles' in Berkeley's *New Theory of Vision*", dans *Ideas and Mechanism*, Princeton Univ. Press, 1999, p. 257-275, et L. Falkenstein, "Berkeley's Account of Visual Space", *Journal of the History of Philosophy*, Vol. 32, N° 1, 1994, p. 73, n. 23. Pour une interprétation analogue à celle que je défends ici, cf. M. Atherton, "Apprendre à voir : les enseignements de la *Défense de la Théorie de la vision*", in D. Berlioz, *op. cit.*, p. 135-157, 150-151.

³³ De plus, il précise que tous ceux qui seraient éventuellement capables de voir plus que de la lumière et des couleurs auraient une faculté visuelle d'un degré plus parfait et complet que la sienne. *Comprehensif* était l'adjectif utilisé par Locke pour rendre compte du fait que les idées perçues par la vue sont non seulement celles de la lumière et des couleurs, mais aussi celles de la figure, de l'étendue et du mouvement. Berkeley est donc conscient du fait que telle qu'il la conçoit, la vue est moins complète que la faculté visuelle telle que la conçoit Locke.

c) *Le troisième argument*

Avec le troisième argument, Berkeley passe de l'examen du contenu immédiat des idées à la considération de leurs quantités et des opérations qu'il est possible de réaliser sur elles. Dans ce cadre, il fournit aussi un nouveau critère pour l'homogénéité ou ressemblance entre les idées. Il s'agit à nouveau d'un critère nécessaire et suffisant, mais qui ne s'applique qu'aux idées quantifiables :

131. *Thirdly, it is, I think, an axiom universally received that quantities of the same kind may be added together and make one intire sum. [...] He that can do this may think them homogenous: but he that cannot, must by the foregoing axiom think them heterogenous: A blue and a red line I can conceive added together into one sum and making one continued line; but to make in my thoughts one continued line of a visible and tangible line added together is, I find, a task far more difficult, and even insurmountable: and I leave it to the reflexion and experience of every particular person to determine for himself.*³⁴

Idées visibles et idées tangibles sont donc quantifiables, mais hétérogènes. La possibilité de considérer les idées visibles aussi en tant que quantités ne contredit pas ce qui a été dit dans l'argument précédent, à savoir que nous ne percevons que de la lumière et des couleurs dépourvues de qualités spatiales. Cela n'empêche pas qu'il soit possible, moyennant certaines opérations, d'arriver à quantifier de telles qualités. Je reviendrai sur la constitution des grandeurs visibles et sur leurs rapports avec les grandeurs tangibles. Ce qui est important, pour le moment, c'est qu'en tant que grandeurs, les grandeurs visibles ne peuvent pas être additionnées aux grandeurs tangibles et que cela est un signe de leur hétérogénéité.

³⁴ En effet, il est possible de penser que puisque les lignes visibles sont le résultat de l'association avec les mouvements des yeux, elles ne sont pas immédiatement associables aux lignes tangibles qui viennent plus proprement des mouvements de la main, ou bien qu'elles peuvent être additionnées de façon plus approximative que les idées spatiales du toucher.

d) A farther confirmation

Berkeley fait suivre les trois arguments présentés ci-dessus en faveur de la thèse de l'hétérogénéité par une proposition qu'il ne présente pas comme un argument additionnel, mais comme une simple *farther confirmation* (sect. 132). Il s'agit de la réponse négative que Locke donne à la question de Molyneux dans *An Essay concerning Human Understanding*.

Il est important de remarquer d'emblée qu'il s'agit d'une confirmation et non d'un argument au sens propre du terme³⁵. Berkeley est conscient du fait que la réponse négative de Locke à la question de Molyneux n'est pas un argument irréfutable en faveur de l'hétérogénéité. Cette réponse négative pourrait en fait être aussi la conséquence d'une erreur de la part de Locke.

Bien que cette "confirmation" ne soit pas très forte, les sections 132-133 sont très importantes parce qu'elles sont le signe que Berkeley maîtrise très bien la construction des arguments et leur force. Ces sections montrent aussi que Berkeley, pour faire changer le lecteur d'avis, n'est pas prêt à mélanger de vrais arguments avec des arguments plus faibles. En outre, il pense que les arguments qu'il a déjà fournis en faveur de l'hétérogénéité sont suffisants pour convaincre tous les lecteurs attentifs :

134. Much more might be laid together in proof of the proposition I have advanced: but what has been said is, if I mistake not, sufficient to convince any one that shall yield a reasonable attention: And as for those that will not be at the pains of a little thought, no multiplication of words will ever suffice to make them understand the truth, or rightly conceive my meaning.

Ainsi, une fois conclue la série des arguments pour l'hétérogénéité, Berkeley poursuit avec deux "*reflexions*" sur ce thème. La première est sa propre réponse à la version classique de la question de Molyneux et la seconde, une application de ses thèses à l'idée de mouvement.

Dans son commentaire à la réponse de Locke, par exemple, Berkeley se concentre sur un aspect de la question de Molyneux qui n'est nullement discuté

par Locke. Ainsi, si en général Berkeley se révèle très précis dans la construction de ses thèses et de ses raisonnements, il peut sembler beaucoup moins rigoureux lorsqu'il rapporte les thèses de quelqu'un d'autre.

Rappelons que Locke utilisait la question de Molyneux pour illustrer la thèse suivant laquelle les nuances de la couleur d'un corps dépendent des caractéristiques figurales de l'objet dans l'espace profond. C'est en vertu de ces modifications que les idées de sphère et de cercle peuvent être distinguées par les jeux d'ombres et de lumières avec lesquelles elles apparaissent. Or, Berkeley est très probablement d'accord avec l'affirmation qu'il existe un lien entre certaines caractéristiques chromatiques des idées visibles (les jeux d'ombres et de lumières) et certaines caractéristiques figurales des idées tangibles, et que la connaissance de ce lien ne se trouverait pas au premier instant de l'expérience visuelle d'un aveugle-né qui retrouve la vue. Cette affirmation trouve en effet parfaitement sa place dans le système berkeleyen. Le désaccord avec Locke ne concerne pas l'existence d'un tel rapport constant entre certaines idées particulières de la vue et d'autres idées particulières du toucher : pour Berkeley aussi, un aveugle-né qui retrouve la vue ne serait pas en mesure de distinguer ou reconnaître par la vue une sphère et un cercle. Le désaccord avec Locke concerne plutôt la capacité d'un aveugle-né qui retrouve la vue de reconnaître une idée de carré, alors que Locke se posait plutôt une question à l'égard de la capacité d'un aveugle qui retrouve la vue de distinguer et de nommer immédiatement la figure tridimensionnelle des corps qui sont posés devant lui :

132. A farther confirmation of our tenet may be drawn from the solution of Mr. Molyneux's problem, published by Mr. Locke in his *Essay*: "Suppose a Man born blind, and now adult, and taught by his touch to distinguish between a Cube, and a Sphere of the same metal, and nighly of the same bigness, so as to tell, when he felt one and t'other, which is the Cube, which the Sphere. Suppose then the Cube and Sphere placed on a Table, and the Blind Man to be made to see. *Quaere*, Whether by his Sight, before he touch'd them, he could now distinguish, and tell, which is the Globe, which the Cube?" To which the acute

³⁵ A la fin de la section 127, Berkeley appelle *arguments* les points qu'il présente par la suite.

and judicious proposer answers: "Not. For though he has obtain'd the experience of, how a Globe, how a Cube affects his touch; yet he has not yet attained the Experience, that what affects his touch so or so, must affect his sight so or so; Or that a protuberant angle in the Cube, that pressed his hand unequally, shall appear to his eye, as it does in the Cube." I agree with this thinking gentleman, whom I am proud to call my Friend, in his answer to this his Problem; and am of opinion that the blind man at first sight would not be able with certainty to say which was the globe which the cube, whilst he only saw them.

Berkeley, à mon avis, répond à une question différente de celle que propose Locke :

133. Now, if a square surface perceived by touch be of the same sort with a square surface perceived by sight, it is certain the blind man here mentioned might know a square surface as soon as he saw it: It is no more but introducing into his mind by a new inlet an idea he has been already well acquainted with. Since, therefore, he is supposed to have known by his touch that a cube is a body terminated by square surfaces, and that a sphere is not terminated by square surfaces: upon the supposition that a visible and tangible square differ only *in numero* it follows that we might know, by the unerring mark of the square surfaces, which was the cube, and which not, while he only saw them. We must therefore allow either that visible extension and figures are specifically distinct from tangible extension and figure, or else that the solution of this problem given by those two thoughtful and ingenious men is wrong.

Il s'agit à mon avis d'une transformation assez importante du sens et du but de la question de Molyneux telle qu'elle est traitée par Locke. Dans sa critique de la réponse de Locke, Berkeley semble présupposer que l'aveugle guéri sait que devant lui se trouvent un cube et une sphère et qu'il doit seulement être capable de dire laquelle des deux figures est le cube et laquelle ne l'est pas ([...] *which was*

the cube, and which not), alors que Locke demande que l'aveugle sache distinguer et nommer les deux figures solides ([...] *Quaere, Whether by his Sight, before he touch'd them, he could now distinguish, and tell, which is the Globe, which the Cube?*). Berkeley considère la question de Molyneux comme une question concernant la capacité d'un aveugle qui retrouve la vue de placer dans la classe des carrés le premier carré qu'il voit devant soi. Il s'agirait d'une question concernant surtout l'application du nom général à une idée particulière. La question de Locke, par contre, concerne plutôt les caractéristiques du processus de la vision des figures tridimensionnelles et de l'apprentissage des signes visuels de celles-ci.

9. La réponse à la question de Molyneux

La réponse de Berkeley à la question de Molyneux est – même dans sa version simplifiée – bien évidemment négative. Sa justification est une radicalisation de ce qu'il a démontré précédemment. L'aveugle-né qui retrouve la vue ne reconnaît pas les figures qu'il a appris à connaître par le toucher, parce que les idées de figure du toucher comprennent une idée de *solidity, resistance or protrusion* qui ne peut pas être perçue immédiatement par la vue :

135. [...] It hath been made evident that a man blind from his birth would not, at first sight, denominate any thing he saw by the names he had been used to appropriate to ideas of touch, *vid. sect. 106*. Cube, sphere, table are words he has known applied to things perceivable by touch, but to things perfectly intangible he never knew them applied. Those words in their wonted application always marked out bodies or solid things which were perceived by the resistance they gave: But there is no solidity, no resistance or protrusion, perceived by sight. In short, the ideas of sight are all new perceptions, to which there be no names annexed in his mind [...].

Avant de retrouver la vue, l'aveugle-né associait les termes *carré* et *cercle* à des choses qui fournissaient une certaine résistance. Il ne s'agit pas de simples qualités “remplissantes” (comme c'est par exemple le cas dans NTV 122 : [...])

For that which bounds or distinguishes one extension from another is some quality or circumstance wherein they disagree), mais plutôt de qualités plus complexes qui font aussi partie d'une structure de comportements et de propriétés. Le problème n'est donc pas – comme le comprend Margaret Wilson – que l'espace n'a jamais été perçu en tant qu'espace rempli de couleur ; c'est plutôt que les qualités tangibles se comportent diversement des qualités visibles : seules les qualités tangibles se donnent avec des propriétés spatiales, et seules les idées du toucher peuvent faire partie d'une structure complexe de sensations tangibles, comprenant le mouvement, la pression, etc. qui peuvent constituer les idées complexes de *solidity, resistance or protrusion*. La justification de la réponse négative de Berkeley peut donc être ramenée encore une fois à l'inexistence d'une idée visuelle de la distance. En effet, lorsque les idées de *solidity, resistance or protrusion* sont conçues comme des qualités complexes, il est facile de ramener l'absence d'une idée visuelle de ces qualités à l'inexistence d'une idée visuelle de la distance : c'est bien parce que la distance n'est pas une idée perçue immédiatement par la vue qu'il est impossible de manipuler les idées visuelles (en s'approchant, en exerçant une pression, etc.) et de construire une succession (ou une structure) complexe d'idées qui puisse correspondre aux idées de *solidity, resistance or protrusion*.

10. Une description de l'hétérogénéité– hétérogénéité et convenance

Il est difficile de décrire l'hétérogénéité entre les idées de la vue et celles du toucher telle qu'elle est envisagée par Berkeley. J'essaierai de le faire en analysant un passage très discuté où Berkeley, tout en affirmant qu'il n'y a pas de ressemblance entre un carré visible et un carré tangible, maintient aussi qu'un carré visible est plus apte (*fitter*) qu'un cercle visible à représenter un carré tangible. Au premier examen, cette affirmation semble fort paradoxale, d'abord parce qu'il paraît bizarre qu'un carré visible n'ait rien de commun ou de ressemblant avec un carré tangible, ensuite parce qu'il paraît contradictoire de dire qu'entre les figures visuelles et tactiles il peut y avoir plus ou moins de convenance, bien qu'il n'y ait pas de ressemblance. Je crois qu'il est possible de trouver ici la clef pour comprendre au moins la direction prise par Berkeley pour

rendre compte de l'hétérogénéité entre les données de la vue et du toucher. Berkeley écrit :

142. [...] it must be acknowledged the visible square is fitter than the visible circle to represent the tangible square, but then it is not because it is liker, or more of a species with it, but because the visible square contains in it several distinct parts, whereby to mark the several distinct corresponding parts of a tangible square, whereas the visible circle doth not. The square perceived by touch hath four distinct, equal sides, so also hath it four distinct equal angles. It is therefore necessary that the visible figure which shall be most proper to mark it contain four distinct equal parts corresponding to the four sides of the tangible square, as likewise four other distinct and equal parts whereby to denote the four equal angles of the tangible square. And accordingly we see the visible figures contain in them distinct visible parts, answering to the distinct tangible parts of the figures signified or suggested by them.

Ce qui me paraît frappant dans la façon dont Berkeley essaie de rendre compte de la relation de convenance, c'est sa tentative de mettre le plus possible à l'écart toute référence à la spatialité de la figure visuelle. La seule référence à la nature spatiale des idées visuelles se trouve dans l'usage du terme *figure*. Cependant, pour traiter de la convenance, Berkeley n'utilise que la correspondance du nombre des parties. Je trouve significatif qu'il pose une correspondance non pas entre les quatre angles tangibles et les quatre angles visibles, mais plutôt entre les quatre angles tangibles et les quatre "parties" visuelles correspondantes, comme si leur nature d'angle et de côté ne se retrouvait pas dans l'univers des idées visuelles. Ce qui est essentiel à la relation de convenance, c'est que la figure visuelle contienne deux fois quatre parties égales telles qu'elles puissent être mises en correspondance avec les côtés et les angles du carré tangible. Pour cette relation de convenance, aucune ressemblance entre parties visuelles et tangibles n'est exigée. Il me semble possible d'interpréter cette façon de concevoir la relation de

convenance comme une tentative – peut-être maladroite – d'évacuer toute référence à l'espace et à l'étendue.

Berkeley essaie d'expliquer les rapports entre figures visibles et figures tangibles au moyen d'une analogie avec la correspondance entre la longueur d'un mot écrit et celle du mot prononcé. Dans cette analogie, l'attitude déspatialisante vis-à-vis des rapports entre figures visuelles et figures tangibles est encore plus claire. L'analogie est utilisée pour illustrer la différence entre la relation de " être propre ou plus propre à représenter " quelque chose et la relation de " ressembler " :

143. But it will not hence follow that any visible figure is like unto, or of the same species with, its corresponding tangible figure, unless it be also shewn that not only the number but also the kind of the parts be the same in both. To illustrate this, I observe that visible figures represent tangible figures much after the same manner that written words do sounds. Now, in this respect words are not arbitrary, it not being indifferent what written word stand for any sound: But it is requisite that each word contain in it so many distinct characters as there are variations in the sound it stands for. Thus the single letter *a* is proper to mark one simple uniform sound; and the word *adultery* is accomodated to represent the sound annexed to it, in the formation whereof there being eight different collisions or modifications of the air by the organs of speech [...] And yet no body, I presume, will say the single letter *a*, or the word *adultery*, are like unto, or of the same species with, the respective sounds by them represented. It is indeed arbitrary that, in general, letters of any language represent sounds at all: but when that is once agreed, it is not arbitrary what combination of letters shall represent this or that particular sound. [...]

L'analogie berkeleyenne est simple et à première vue convaincante. Cependant, comme dans toute analogie, on ne sait pas jusqu'où il faut pousser les points

communs, surtout que Berkeley spécifie que les figures visibles représentent les figures tangibles presque de la même manière que les mots écrits représentent les sons. Ici, il n'y a aucune référence aux parties spatiales. Qu'il soit requis "each word contain in it so many distinct characters as there are variations in the sound it stands for" me semble parfaitement parallèle au cas du nombre des parties des carrés visible et tangible.

En tout cas, le discours sur la correspondance des parties visuelles et tangibles met en évidence un aspect intéressant de la théorie de la perception de Berkeley dans sa relation avec la conception du nombre. En effet, comme le montre la lecture des sections qui précèdent celle de la convenance, Berkeley est conscient de la possibilité de compter différemment une même donnée perceptive et admet que "according as the mind variously combines its ideas the unit varies : and as the unit, so the number, which is only a collection of units, doth also varies"³⁶. Parler de la correspondance avec le nombre des parties présuppose donc qu'il y a des unités perceptives qui ne sont pas le résultat d'une partition complètement arbitraire du champ visuel, même si cela est compatible avec l'idée qu'il n'y a pas une seule façon de partager le champ visuel et donc de compter ses parties. Pour qu'il y ait convenance entre les figures visuelle et tactile, il faut donc qu'il y ait au moins une façon de compter les unités perceptives de la vue et du toucher qui les fasse correspondre les unes aux autres.

Ce qui me paraît une conséquence intéressante de la possibilité de compter différemment une même donnée perceptive est que la relation de convenance peut aussi admettre des degrés. Ainsi, un rhomboïde visible est plus apte qu'un cercle visible à représenter un carré tangible, mais moins apte qu'un carré visible à représenter le carré tangible. Cela parce que dans le rhomboïde il n'est possible de déterminer que les parties correspondant aux côtés égaux du carré tangible, alors que le carré visible peut fournir une correspondance plus articulée.

Berkeley traite ici d'une caractéristique assez particulière du rapport de signification, soit la correspondance du nombre des parties du signe et de ce qu'il signifie. Si cela peut être vrai entre les mots écrits et les sons, ce ne l'est sûrement pas pour le rapport de signification plus typique, à savoir celui qui lie un mot écrit ou parlé et un objet du monde extérieur : en effet, il n'est pas vrai que les mots de

³⁶ NTV 109.

trois lettres représentent des objets composés de trois parties, ceux de quatre lettres des objets de quatre parties, etc. Mais cette objection n'est pas très forte, puisque Berkeley peut répondre très simplement qu'il s'agit d'une particularité propre au langage visuel qui ne doit pas nécessairement être en tout point identique à un langage verbal. Le rapport de signification du langage visuel aurait donc des contraintes plus fortes que celles du langage verbal, parce que dans le cas des figures, il demanderait un lien entre le nombre des parties du signe et de ce qu'il signifie. Malgré ces conditions, le rapport entre les signes visuels complexes et leur signification tangible reste une relation non nécessaire de signification.

Or il est vrai que la relation entre le mot écrit et le mot prononcé n'est pas normalement considérée comme un exemple d'une relation de signification. En effet, on dit que le mot écrit *adultère* se prononce comme la succession de sons "adylt&R", mais on ne dit pas que le mot écrit *adultère* signifie la succession de sons "adylt&R". Cependant, Berkeley utilise l'analogie entre le mot écrit et le mot prononcé surtout pour montrer qu'une correspondance entre le nombre des parties des termes d'une relation n'implique pas nécessairement une communauté de nature de ces termes et que dans le cas des idées de figure de la vue et du toucher prises en général, il faut effectivement envisager la possibilité d'une telle traduction "mécanique" des parties visuelles et tangibles.

Il est assez évident que la stratégie de Berkeley pour rendre compte de l'hétérogénéité entre les idées de la vue et celles du toucher revient à nier la nature spatiale de toutes les idées de la vue. La même attitude déspatialisante revient chaque fois que Berkeley essaie de décrire l'hétérogénéité qui existe entre les idées de la vue et celles du toucher. Il soutient par exemple que la différence entre les figures visuelles et les figures tangibles est du même ordre que l'hétérogénéité entre les idées spatiales et les idées temporelles :

TVV 46. More and less, greater and smaller, extent proportion, interval are all found in time as in space, but it will not therefore follow that these are homogenous quantities. No more will it follow, from the attribution of common names, that visible ideas are homogenous with those of feeling. It is true that terms denoting tangible extension, figure location, motion and the like

are also applied to denote the quantity, relation, and order of the proper visible objects or ideas of sight. But this proceeds only from experience and analogy. There is a *higher* and *lower* in the notes of music. Men speak in a high or a low key. And this, it is plain, is no more than metaphor or analogy. So likewise, to express the order of visible ideas, the words *situations, high and low, up and down*, are made use of, and their sense, when so applied is analogical.

Entre les deux sortes de figures visibles et tangibles, il y aurait donc la même relation d'hétérogénéité qu'entre un carré perçu par le toucher et une suite de quatre sons égaux se succédant à des intervalles de la même longueur. Les deux idées en effet ont des limites et des parties, telles que des angles et des côtés, pour les idées tangibles, ou des sons et des pauses, pour les idées visuelles. Cependant, leurs limites (quel que soit le sens donné à cette expression à propos d'une succession de sons) sont radicalement hétérogènes. Ce n'est pas simplement que l'espace visuel est non métrique ; bien plutôt, pour Berkeley, l'espace visuel n'est pas à proprement parler un espace.

Or si l'analogie entre les étendues visuelles et les successions temporelles rend possible une certaine intuition de l'hétérogénéité entre les idées de la vue et celles du toucher, une autre caractéristique des idées de la vue rend l'intuition de l'hétérogénéité beaucoup plus ardue. Berkeley souligne en effet que les idées de la vue ont en commun avec les idées de l'étendue tangible la faculté de se présenter plusieurs à la fois. Cependant, cette coexistence ne doit pas être imaginée comme une coexistence dans l'espace tel qu'il est perçu et connu par le toucher. Ainsi, puisque chez Berkeley, l'espace au sens propre du terme est l'espace tangible, la coexistence des idées de la vue est une coexistence non spatiale :

145. [...] Again, the ideas of sight enter into the mind several at once, more distinct and unmingled than is usual in the other senses beside the touch. Sounds, for example, perceived at the same instant, are apt to coalesce, if I may so say, into one sound: But we can perceive at the same time great variety of visible objects, very separate and distinct from each other. [...]

TVV 44. The proper and immediate object of vision is light, in all its modes and variations, various colours in kind, degree, in quantity; some lively, others faint; more of some and less of others; various in their bounds or limits; various in their order and situation. A blind man, when first made to see, might perceive these objects, in which there is an endless variety; but he would neither perceive nor imagine any resemblance or connexion between these visible objects and those perceived by feeling. Lights, shades, and colours would suggest nothing to him about bodies, hard or soft, rough or smooth: Nor would their quantities, limits, or order suggest to him geometrical figures, or extension, or situation, which they must do upon the received supposition, that these objects are common to sight and touch.³⁷

En d'autres termes, chez Berkeley, les idées de la vue peuvent se présenter plusieurs à la fois, avoir des *quantities, limits, or order*, sans se présenter comme coexistant dans un espace (*Nor would their quantities, limits, or order suggest to him geometrical figures, or extension, or situation*). Cette coexistence non spatiale est ce dont il est difficile d'avoir une intuition ou une connaissance claire. Cependant, tout en admettant la difficulté de l'opération, Berkeley ne dit jamais qu'il est impossible d'atteindre une séparation complète des idées de la vue et de celles du toucher et d'accéder aux idées purement visuelles de l'étendue et de la figure :

145. [...] So swift and sudden and unperceived is the transition from visible to tangible ideas that we can *scarce* forbear thinking them equally the immediate object of vision. [*mes italiques*]

146. The prejudice which is grounded on these, and whatever other causes may be assigned thereof, sticks so fast that it is impossible *without obstinate striving and labour of the mind* to

³⁷ C'est aussi en vertu de cette coexistence que nous croyons à une nature spatiale commune des idées de la vue et du toucher.

get *interely clear of it*. But then the *reluctancy* we find in rejecting any opinion can be no argument of its truth to whoever considers what has been already shewn with regard to the prejudices we entertain concerning the distance, magnitude, and situation of objects; [...]. [*mes italiques*]

Il est donc en principe possible de considérer les idées de la vue prises en elles-mêmes sans passer immédiatement aux idées du toucher qu'elles signifient, mais cela demande *obstinate striving and labour of the mind*. Pour Berkeley, il est également possible de séparer les idées de la vue de celles du toucher, bien que cela demande *great pains* :

159. [...] we cannot *without great pains* cleverly separate and disentangle in our thoughts the proper objects of sight from those of touch which are connected with them. This, indeed, *in a compleat degree seems scarce possible* to be performed: Which will not seem strange to us if we consider how hard it is for any one to hear the words of his native language pronounced in his ears without understanding them. Though he endeavour to disunite the meaning from the sound, it will nevertheless intrude into his thoughts, and he shall find it *extreme difficult, if not impossible*, to put himself *exactly* in the *posture of a foreigner* that never learned the language, so as to be affected barely with the sounds themselves, and not perceive the signification annexed to them. [*mes italiques*]

Je le répète : Berkeley ne dit jamais qu'il est impossible de séparer les idées de la vue et celles du toucher et d'arriver ainsi à observer le contenu des idées purement visuelles. Ainsi, de même qu'il est impossible pour quelqu'un de se concentrer uniquement sur les sons des mots de sa langue maternelle sans que des idées relatives à la signification de ces mots ne lui soient évoquées, de même pour quelqu'un qui, avec *great pains*, réussit à séparer les idées visibles de leurs significations tangibles, il n'est pas possible d'observer celles-ci sans que des idées du toucher ne se présentent à son esprit. Aussi, lorsque quelqu'un qui connaît bien la langue se concentre sur les sons du discours, la succession des

idées relatives à ces sons – bien qu'elle soit toujours accompagnée par la succession d'idées relatives à sa signification – n'est pas très différente de celle de quelqu'un qui ne connaît pas la langue. Ce que Berkeley considère impossible, c'est donc de se mettre à la place de quelqu'un qui ne connaît pas du tout la signification tangible des idées visibles. En d'autres termes, pour quelqu'un qui a depuis toujours joui de la vue et du toucher, il n'est pas possible d'avoir exactement la même succession d'idées qu'un aveugle-né qui retrouve la vue, ou bien qu'une intelligence qui peut voir, mais qui n'a pas de sens du toucher³⁸.

Les propositions relatives aux performances géométriques d'une intelligence douée de la vue, mais non du toucher sont une conséquence immédiate de l'hétérogénéité et de la non-spatialité des idées de la vue. Nous avons montré ci-dessus que dans la philosophie de Berkeley, la perception immédiate de la distance est une condition pour la perception immédiate des idées de situation et de figure. C'est en effet en vertu de cette relation que Berkeley peut démontrer la thèse de l'hétérogénéité. L'existence de ce lien est aussi ce qui détermine qu'une telle intelligence – manquant de l'idée de la distance – non seulement ne peut pas avoir des idées des figures solides³⁹, mais ne peut pas non plus avoir des idées des figures planes :

155. Farther, he cannot comprehend the manner wherein geometers describe a right line or circle; the rule and compass with their use being things of which it is impossible he should have any notion: Nor is it an easier matter for him to conceive the placing of one plain or angle on another, in order to prove their equality: Since that supposeth some idea of distance or external space. All which makes it evident our pure intelligence could never attain to know so much as the first elements of plain geometry. And perhaps upon a nice inquiry it will be found he cannot even have an idea of plain figures any more than he can of solids; since some idea of distance is necessary to form the

³⁸ Cf. par exemple NTV 156 : "All that is properly perceived by the visive faculty amounts to no more than colours, with their variations and different proportions of light and shade [...] It is true there are divers of them perceived at once, and more of some and less of others: [...]" et NTV 44.

³⁹ Cf. NTV 154.

idea of a geometrical plain, as will appear to whoever shall reflect a little on it.

156. All that is properly perceived by the visive faculty amounts to no more than colours, with their variations and different proportions of light and shade: But the perpetual mutability and fleetingness of those immediate objects of sight render them incapable of being managed after the manner of geometrical figures; [...].

Selon certains commentateurs, ces propositions engendrent des contradictions importantes avec d'autres propositions de la NTV. Je ne partage pas leur avis et pense plutôt qu'il s'agit de propositions qui découlent immédiatement des thèses déjà affirmées par Berkeley. Ces sections sont surtout intéressantes, selon moi, parce qu'elles donnent un fondement phénoménal au primat du toucher sur la vue pour la détermination des entités et des opérations géométriques.

J'ai montré plus haut en quoi la thèse de l'hétérogénéité est une conséquence des autres propositions de la NTV et en particulier de l'inexistence d'une idée visuelle de la distance. Je viens d'essayer de décrire l'hétérogénéité entre les idées de la vue et celles du toucher à l'égard de leur contenu spatial. J'ai en particulier essayé de montrer que pour Berkeley, les idées purement visuelles ne sont pas spatiales au sens propre du terme. J'aimerais maintenant examiner ce concept d'espace et son évolution.

11. Le concept d'espace et son évolution

Dans la NTV, Berkeley affirme plusieurs fois que les idées de figure et d'étendue, au sens propre du terme, sont des idées sensibles, et plus précisément des idées perceptibles par le toucher. Or, cette identification des idées de figure et d'étendue avec les idées perçues par le toucher marque une coupure assez importante avec certaines propositions des *Carnets philosophiques*, où Berkeley ramenait les idées mathématiques de figure et d'étendue à des étendues sensibles en général, bien que, dans leur grande majorité, les exemples d'étendues sensibles donnés dans les *Carnets* se réfèrent à des lignes, des points et des figures visibles :

21 X Demonstrations of the infinite divisibility of extension
suppose length without breadth $\wedge w^{\text{ch}}$ is absurd.

21a *or invisible length⁴⁰

Une explication possible du changement intervenu entre les *Carnets* et la NTV est la suivante : dans la plupart des passages des *Carnets* concernés par l'étendue visuelle, Berkeley oppose l'étendue sensible à l'étendue abstraite des mathématiciens. Ainsi, puisque normalement nous pensons ou imaginons une étendue dans sa forme visible, c'est surtout des étendues visibles qu'il tire ses exemples. Dans les premières annotations des *Carnets*, la question de l'hétérogénéité entre les idées de la vue et les idées du toucher reste plutôt à l'arrière-plan. Ce n'est qu'à la note 441 que Berkeley reconnaît avoir ignoré la distinction et devoir corriger cette inattention. Il admet qu'il ne faudrait pas parler d'étendue visible et d'étendue tangible comme d'étendues distinctes avant d'avoir discuté de leur hétérogénéité :

441 1 X 12 Mem: before I have shewn the Distinction between
visible & tangible extension I must not mention them as distinct,
I must not mention M.T. & M.V. but in general M.S. etc.

441a X this belongs to Geometry.

Cependant, il ne faut pas croire que c'est seulement par rapport à la thèse de l'hétérogénéité que Berkeley soutient le primat du toucher sur la vue dans la détermination de nos idées de l'espace. A la base de ce primat se trouvent, à mon avis, des raisons bien plus profondes concernant la façon même de concevoir l'espace. Revenons à la NTV et plus particulièrement à une section sur l'hétérogénéité des idées de mouvement de la vue et du toucher :

137. Visible figure and extension having been demonstrated to
be of a nature interely different and heterogenous from tangible
figure and extension, it remains that we inquire concerning
motion. Now that visible motion is not of the same sort with

⁴⁰ G. Berkeley, *Philosophical Commentaries*, in *Works*, vol. 1 (cité dorénavant comme PC suivi par le numéro de la note). Cf. aussi PC 342 et 342a.

tangible motion seems to need no farther proof, it being an evident corollary from what we have shewn concerning the difference there is between visible and tangible extension: But for a more full and express proof hereof we need only observe that one who had not yet experienced vision would not at first sight know motion. Whence it clearly follows that motion perceivable by sight is of a sort distinct from motion perceivable by touch. The antecedent I prove thus: By touch he could not perceive any motion but what was up or down, to the right or left, nearer or farther from him; besides these and their several varieties and complications, it is impossible he should have any idea of motion. He would not therefore think any thing to be motion, or give the name motion to any idea which he could not range under some or other of those particular kinds thereof. But from sect. 95 it is plain that by the meer act of vision he could not know motion upwards or downwards, to the right or left, or in any other possible direction. From which I conclude he would not know motion at all at first sight. [...].

Berkeley associe ici l'idée de mouvement aux idées de haut, de bas, de droite et de gauche⁴¹. Comme nous l'avons vu plus haut, ces idées de situation sont définies de façon pragmatique dans une des sections précédentes (NTV 93), à travers la capacité d'atteindre les corps et d'éprouver certaines sensations tangibles. Le raisonnement de Berkeley est le suivant : toute idée de mouvement tangible présuppose un ordre topologique. Puisque les idées de haut, de bas, de droite et de gauche ne sont pas des objets immédiats de la perception visuelle, nécessairement, l'idée de mouvement (au sens de mouvement tangible, c'est-à-

⁴¹ L'examen des signes marginaux des sections relatives à la vision dans les PC montre que déjà au moment de la rédaction des *Carnets*, Berkeley envisage une dépendance conceptuelle entre le thème de l'hétérogénéité et la discussion sur la perception visuelle et tactile de la situation. Ces signes sont les suivants : 1 se réfère à la distance, 2 à la grandeur, 3 à l'hétérogénéité et 3a à la situation. Le signe relatif à la situation la présente comme une partie du sujet plus large de l'hétérogénéité.

dire de mouvement vers le haut, le bas, etc.) ne peut jamais être l'objet immédiat de la perception visuelle.

Or, cette proposition a surtout une portée négative puisqu'elle établit qu'il n'y a pas d'idée de mouvement sans idées d'ordre topologique. Entre ces idées, il y a donc une relation, mais rien n'est dit de la dépendance conceptuelle qui existe entre elles. Nous ne savons pas si l'idée de mouvement dépend des idées topologiques, ou bien au contraire si ce sont les idées topologiques qui ont besoin du mouvement, ou bien si, plus simplement, l'une ne peut pas se donner sans l'autre. Tout ce que nous savons pour le moment, c'est qu'il n'y a pas d'idée de mouvement sans ordre topologique⁴². Puisque les idées topologiques (ou les idées de situation) et les idées d'étendue sont à peu près la même chose, cette question a des retombées immédiates sur la façon de concevoir l'espace en général.

Un lien entre les idées de mouvement et les idées de l'espace sera à nouveau affirmé dans les *Principles* et dans le *De Motu*, où Berkeley critique les notions d'espace et de mouvement absolus⁴³. Cependant, il faut attendre *The Analyst* pour une description du rapport entre l'espace et le mouvement qui éclaire aussi le fondement de la thèse de l'hétérogénéité de la NTV. Cet aperçu est donné

⁴² Cf. aussi NTV 110 pour la détermination des idées visuelles correspondant aux corps tangibles.

⁴³ Cf. *A Treatise concerning the Principles of Human Knowledge*, in *Works*, op. cit., vol. 2, sect. 116 et *De Motu*, in *Works*, op. cit., vol. 4: "58. From the foregoing it is clear that we ought not to define the true place of the body as the part of absolute space wick the body occupies, and true or absolute motion as the change of true or absolute space. But to make this appear more clearly we must point out that no motion can be understood without some determination or direction, which in turn cannot be understood unless besides the body in motion our own body also, or some other body, be understood to exist at the same time. For up, down, left and right and all places and regions are founded in some relation, and necessarily connote and suppose a body different from the body moved. So that if we suppose the other bodies were annihilated and, for example, a globe were to exist alone, no motion could be conceived in it; so necessary is it that another body should be given by whose situation the motion should be understood to be determined." et "59. Then let two globes be conceived to exist and nothing corporeal besides them. Let forces then be conceived to be applied in some way [...] a circular motion of the two globes round a common centre cannot be conceived by the imagination. Then let us suppose that the sky of the fixed stars is created; suddenly from the conception of the approach of the globes to different parts of that sky the motion will be conceived." La section 59 présente beaucoup de points communs avec la théorie de l'espace chez Hume.

sous forme de questions que Berkeley insère à la fin de son essai dans le but de faire poursuivre au lecteur la réflexion et la compréhension de ses remarques :

Of a long time I have suspected that these modern analytics were not scientific, and gave some hints thereof some 25 years ago. Since which time I have been diverted by other occupations [...] And to the end that you may more clearly comprehend the force and design of the foregoing remarks, and pursue them still further in your meditations, I shall subjoin the following Queries.⁴⁴

Voici les questions sur le rapport entre l'espace et le mouvement :

11. Whether many points which are not readily assented to are not nevertheless true? And whether those in the two following queries may not be of that number?

12. Whether it be possible that we should have had an idea or notion of extension prior to motion? Or whether, if a man had never perceived motion, he would ever have known or conceived one thing to be distant from another?

13. Whether geometrical quantity hath co-existent parts? And whether all quantity be not in a flux as well as time and motion?

Ces questions sont loin d'être rhétoriques, trouver la réponse correcte à certaines me semble un exercice assez ardu. Je propose les réponses suivantes :

11. Oui, oui.

12. Non, non.

13. Non, oui.

Il me semble hors de doute qu'il faut répondre affirmativement aux questions du point 11 et aussi qu'invitant le lecteur à répondre sans suivre ses premières intuitions, elles déterminent les réponses aux questions suivantes. Au point 12, donc, malgré nos intuitions contraires, il faut penser qu'il n'y a pas de notion

⁴⁴ *The Analyst*, in *Works*, *op. cit.*, vol. 4, p. 50.

d'étendue qui précède celle de mouvement et que sans l'idée de mouvement, l'idée de distance ne peut pas non plus être conçue. Cette affirmation n'est pas surprenante pour qui a lu la NTV attentivement. En effet, à la section 93, les idées de situation spatiale sont décrites comme dépendantes de celles de mouvement. Nos intuitions semblent plus radicalement bouleversées par les questions du point 13. Je crois que Berkeley veut amener le lecteur à penser que l'étendue géométrique n'a pas de parties coexistantes et que les quantités spatiales existent plutôt dans un flux que simultanément. Ces propositions sont en effet une conséquence immédiate des réponses positives aux questions du point 12. Cependant, je crois qu'à nouveau le lecteur attentif de la NTV ne devrait pas être trop surpris parce que dans la NTV, il avait progressivement été amené à admettre qu'il n'y a pas d'idée d'étendue possible sans idée de distance et que celle-ci consiste dans la sensation propre au mouvement dans une certaine direction. L'idée de distance dont il est question ici n'est donc pas une idée de distance en elle-même, mais plutôt l'idée d'une distance parcourue. Notre expérience tactile de l'étendue y correspond assez précisément. Effectivement, lorsque nous percevons une étendue tangible, les différentes parties de l'étendue ne se donnent pas toutes à la fois, mais bien l'une après l'autre. Ainsi, puisque l'étendue géométrique coïncide avec l'étendue tangible, il n'est pas si difficile d'accepter que l'étendue géométrique soit une succession de parties, analogue à une succession de sons.

En fait, cette conception de l'étendue en tant que succession de parties semble accompagner la pensée de Berkeley depuis le début, car elle se trouve déjà très clairement dans les *Carnets*. Citons la note 400 :

400 1 X 3 Qu: if there be not two kinds of visible extension. one perceiv'd by a confus'd view, the other by a distinct successive direction of the optique axis to each point.

La réponse vient à la note 443 :

443 1 X 3 If visible extension be the object of Geometry 'tis that which is survey'd by the optique axis.⁴⁵

⁴⁵ Cf. aussi 283 et 284.

Et aussi :

460 X Extension, motion, Time do each of them include the idea of succession. & so far forth they seem to be of Mathematical Consideration. Number consisting in succession & distinct perception w^{ch} also consists in succession for things at once perceiv'd are jumbled & mixt together in the mind. Time and motion cannot be conceiv'd without succession, & extension qua Mathem: cannot be conceiv'd but as consisting of parts w^{ch} may be distinctly & successively perceiv'd. Extension perceiv'd at once & in confuso does not belong to Math.

Il me paraît intéressant de remarquer que si, à la note 443, Berkeley est encore ouvert à la possibilité d'une sorte d'étendue visible qui soit aussi une étendue géométrique, dans la NTV cette possibilité est abandonnée : seule l'étendue tangible peut être l'étendue de la géométrie. Ce qui change en effet, ce ne sont pas les caractéristiques de l'étendue géométrique – qui restent celles d'une étendue parcourue – mais plutôt la considération des mouvements de l'axe optique comme des idées du toucher. Dans la NTV, l'étendue parcourue par l'axe optique est toujours une étendue géométrique ; simplement, elle n'est plus considérée comme une étendue visible. Dans la NTV, en effet, il est précisé que les mouvements de l'axe optique sont des mouvements perçus par le toucher. Bien des différences entre la conception de l'espace des *Carnets* et celle de la NTV peuvent être ramenées à une détermination progressivement plus claire des idées propres à chaque sens.

Chez Berkeley, donc, la notion de mouvement sert à analyser la notion de l'espace. En revanche, il n'y a pas de notion plus simple qui puisse servir à analyser la notion de mouvement. Dans le *De Motu*, Berkeley critique les tentatives de réduire la notion de mouvement à des notions plus simples :

45. Many also define motion by *passage*, forgetting indeed that passage itself cannot be understood without motion, and through motion ought to be defined. So very true is it that definitions throw light on some things, and darkness again on others. And certainly hardly anyone could by defining them make clearer or

better known the things we perceive by sense. Entinced by the vain hope of doing so, philosophers have rendered easy things very difficult, [...].⁴⁶

Je crois aussi que cette dépendance conceptuelle existe déjà dans les *Carnets* et dans la NTV. La dépendance de l'étendue géométrique à l'égard du mouvement, d'une part, et le fait que la sensation de mouvement est une sensation tangible, d'autre part, sont ce qui fonde, dans la NTV, la thèse de l'hétérogénéité et l'identification de l'étendue géométrique avec l'étendue tangible.

Comme Locke, Berkeley avance une conception dynamique de la perception spatiale. Alors que chez Locke, cette caractéristique de l'expérience n'avait pas de contrepartie conceptuelle, chez Berkeley – en vertu du fondement sensible des concepts mathématiques – elle semble devenir une caractéristique essentielle de l'étendue géométrique.

Avant de conclure cette partie sur les concepts spatiaux de la géométrie, j'aborderai le statut des *minima* visibles et leurs caractéristiques spatiales. J'aimerais plus particulièrement défendre la thèse selon laquelle ce sont des points colorés et non étendus.

12. Les *minima* visibles : *minima* colorés et non étendus

A la section 54 de la NTV, Berkeley définit les *minima* sensibles comme la plus petite partie d'étendue perceptible :

54. It hath been shewn there are two sorts of objects apprehended by sight; each whereof hath its distinct magnitude, or extension. The one properly and immediately tangible *i.e.* to be perceived and measured by touch, and not immediately falling under the sense of seeing; The other, properly and immediately visible, by mediation of which the former is brought in view. Each of these magnitudes are greater or lesser, according as they contain in them more or fewer points, they being made up of points or minimums. For, whatever may be

⁴⁶ *De Motu*, 45.

said of extension in abstract, it is certain sensible extension is not infinitely divisible. There is a *Minimum Tangibile* and a *Minimum Visibile*, beyond which sense cannot perceive. This every one's experience will inform him.

Berkeley semble opposer ici la simplicité des *minima* au caractère composé des différentes étendues sensibles. Les *minima* sont donc simples ; des éléments constituent l'étendue. Ainsi, puisque chaque étendue est dite toujours composée de points ("Each of these magnitudes [...] being made up of points or minimums."), les *minima*, étant par définition non composés, ne peuvent pas être étendus. Cependant, Berkeley – à la différence de Hume – ne dit pas explicitement que les *minima* sont inétendus⁴⁷.

Dans les *Carnets*, Berkeley n'a pas encore les idées claires à l'égard des caractéristiques des *minima* et essaie de les déterminer expérimentalement :

273 X Qu: whether a m.v. or T be extended?

489 + Mem. to make experiments concerning Minimums & their colours. whether they have any or no. & whether they can be of that green w^{ch} seems to be compounded of yellow & blue.

Le problème est que Berkeley ne donne pas de réponse explicite ni à la question de l'étendue ni à celle de la couleur des *minima*.

Selon moi, la section 54 de la NTV est suffisamment explicite pour affirmer que chez Berkeley, les *minima*, étant simples, ne sont pas étendus. Je crois que la conception soutenue par Berkeley de l'espace comme dépendant du mouvement donne une raison de plus pour défendre l'hypothèse de l'inétendue des *minima*. Dans un seul *minimum* – n'ayant pas de parties – aucun mouvement – et donc aucune étendue – n'est possible. Pour avoir du mouvement et ainsi de l'étendue, il faut au moins deux points ou *minima*.

La section 80 confirme indirectement, à mon avis, l'inétendue des *minima* :

⁴⁷ D. Raynor dans "‘*Minima Sensibilia*’ in Berkeley and Hume" (*Dialogue*, 1980, p. 196-200) défend de manière convaincante l'inétendue des *minima*.

80. [...] the *minimum visibile* is exactly equal in all beings whatsoever that are endowed with the visive faculty. [...] For suppose it otherwise, and that the *minimum visibile* of a mite, for instance, be less than the *minimum visibile* of a man: the latter therefore may by detraction of some part be made equal to the former: It doth therefore consist of parts, which is inconsistent with the notion of a *minimum visibile* or point.

Berkeley ne dit pas ici que les *minima* ont la même grandeur, mais seulement qu'ils sont égaux. En effet, puisque chez Berkeley, avoir une grandeur, au sens d'être étendu, signifie être composé par un certain nombre (au moins deux) de *minima*, les *minima* pris singulièrement n'ont pas, au sens propre du terme, de grandeur et dans ce sens ils sont égaux⁴⁸ sans être de la même grandeur. Ils sont donc comparables et égaux, tous étant en fait de grandeur 0 et donc inétendus.

Il en résulte une notion de l'espace qui peut être analysée avec les notions de *minima* et de mouvement. Il en suit la possibilité de considérer l'espace, pris au sens propre du terme, comme le résultat d'un processus de construction à partir de sensations plus élémentaires.

J'essaierai maintenant de comprendre la structure des caractéristiques de l'étendue et des figures visibles qui ne sont pas des étendues et des figures au sens propre du terme.

13. La connexion entre les idées de la vue et celles du toucher

L'affirmation de la nature non spatiale des idées de la vue – qui revient à plusieurs reprises tout au long de l'*Essai* – donne un fondement solide à la thèse de l'hétérogénéité et de l'inexistence de contenus communs entre les idées de la vue et celles du toucher. Il reste néanmoins à comprendre comment Berkeley peut nier une nature spatiale aux idées de la vue (une intelligence douée de la vue, mais non du toucher “*cannot even have an idea of plain figures any more than he can of solids*”) et en même temps parler de figures et d'étendues visibles, de carrés et

⁴⁸ Cf. aussi sect. 86.

de cercles visibles, et écrire par exemple que “142. [...] it must be acknowledged the visible square is fitter than the visible circle to represent the tangible square”⁴⁹.

Berkeley justifie comme métaphorique l’usage de termes spatiaux pour les idées de la vue. Il maintient par exemple que la différence entre les figures visibles et les figures tangibles est du même ordre que l’hétérogénéité entre les idées spatiales et les idées temporelles⁵⁰. Entre les deux sortes de figures, visibles et tangibles, il y aurait donc la même relation d’hétérogénéité qu’entre un carré perçu par le toucher et une suite de quatre sons égaux se succédant à intervalles de la même longueur. Les deux idées ont en effet des limites et des parties, par exemple des angles et des côtés, pour les idées tangibles, ou des sons et des pauses, pour les idées visuelles. Cependant, leurs limites (peu importe le sens donné à cette expression à propos d’une succession de sons) sont radicalement hétérogènes.

Au début de ce chapitre sur les réponses de Berkeley aux différentes questions de Molyneux, j’ai montré que les idées de la vue ne sont pas spatiales au sens propre du terme. Je crois néanmoins qu’il y a un sens selon lequel nous pouvons dire que les idées visibles sont des idées d’une figure visible déterminée ou d’une grandeur visible déterminée. Ces idées sont spatiales dans un autre sens, notamment le sens visible du terme. Malgré leur appellation commune, espace et espace visible sont évidemment hétérogènes. C’est seulement dans ce sens visible que les idées de la vue peuvent être des idées de carré, de cercle, avoir une certaine grandeur, une certaine situation et un nombre déterminé de parties.

C’est en vertu de l’existence de telles caractéristiques spatiales perçues immédiatement par la vue que Berkeley peut écrire, par exemple :

⁴⁹ En d’autres termes, j’aimerais comprendre quelles sont pour Berkeley les propriétés d’un carré visible, étant donné qu’il n’a pas de propriétés spatiales au sens propre du terme.

⁵⁰ Cf. TVV 46 : “More and less, greater and smaller, extent proportion, interval are all found in time as in space, but it will not therefore follow that these are homogenous quantities. No more will it follow, from the attribution of common names, that visible ideas are homogenous with those of feeling. It is true that terms denoting tangible extension, figure location, motion and the like are also applied to denote the quantity, relation, and order of the proper visible objects or ideas of sight. But this proceeds only from experience and analogy. There is a *higher* and *lower* in the notes of music. Men speak in a high or a low key. And this, it is plain, is no more than metaphor or analogy. So likewise, to express the order of visible ideas, the words *situations*, *high and low*, *up and down*, are made use of, and their sense, when so applied is analogical.”

142. [...] it must be acknowledged the visible square is fitter than the visible circle to represent the tangible square, but then it is not because it is liker, or more of a species with it, but because the visible square contains in it several distinct parts, whereby to mark the several distinct corresponding parts of a tangible square, whereas the visible circle doth not. The square perceived by touch hath four distinct, equal sides, so also hath it four distinct equal angles. It is therefore necessary that the visible figure which shall be most proper to mark it contain four distinct equal parts corresponding to the four sides of the tangible square, as likewise four other distinct and equal parts whereby to denote the four equal angles of the tangible square.

Quelque chose peut donc apparaître à la vue comme ayant quatre côtés et quatre angles égaux⁵¹ (et être ainsi un carré visible). Quelque chose peut également apparaître comme étant grand ou petit. Les idées de la vue ont donc aussi des caractéristiques spatiales déterminées (au sens visible).

Je crois donc qu'il y a des unités visuelles qui n'ont pas besoin du toucher pour se constituer, bien que les idées du toucher puissent intervenir dans le choix des unités de mesure. Evidemment, puisqu'il est possible de choisir différentes unités de mesure, il n'y a pas une seule façon de compter le champ visuel et dans ce sens, le nombre est la créature de l'esprit. Ce sont donc des unités enracinées dans les idées de la vue⁵².

⁵¹ Sur la possibilité d'une géométrie de l'étendue visible cf. NTV 156 : " All that is properly perceived by the visive faculty amounts to no more than colours with their variations, and different proportions of light and shade: But the perpetual mutability and fleetingness of those immediate objects of sight, render them incapable of being managed after the manner of geometrical figures; nor is it in any degree useful that they should. It is true, there are divers of them perceived at once; and more of some, and less of others: But accurately to compute their magnitude, and assign precise determinate proportions, between things so variable and inconstant, if we suppose it possible to be done, must yet be a very trifling and insignificant labour "

⁵² R. Schwartz aussi (in " Heterogeneity and the Senses ", manuscrit en cours de publication), admet la possibilité de reconnaître une certaine spatialité aux idées de la vue sans par ailleurs contredire la thèse de l'hétérogénéité.

Ainsi, lorsque Berkeley écrit que l'aveugle de Molyneux à son premier regard *would not distribute* les différentes parties du corps d'un homme *into sundry distinct combinations*, à mon avis, il faut comprendre que cette indétermination est une caractéristique contingente dépendant de la complexité de la scène évoquée⁵³.

Cette indétermination n'est pas une condition commune à tous les contenus visuels et ne se présenterait pas si la scène était composée d'un simple carré rouge sur fond noir.

D'une part, donc, dans plusieurs passages de la NTV, Berkeley traite des idées de la vue comme d'idées qui ont un contenu spatial puisqu'elles sont des idées d'une figure ou d'une grandeur déterminée. D'autre part, comme nous l'avons vu plus haut, lorsque ces contenus spatiaux (de distance, situation et figure) sont conçus de façon pragmatique et comme dépendant du mouvement, les idées de la vue sont considérées comme étant non spatiales.

Je crois que ces affirmations apparemment contradictoires peuvent devenir cohérentes si l'on suppose que la double façon d'exister de l'espace décrite dans les *Carnets* est encore présente dans la NTV sous une forme quelconque.

Dans la NTV, il y aurait donc pour l'espace deux façons différentes de se présenter. La première est celle de l'étendue tangible : perçue à travers le mouvement, elle se donne selon le mode de la succession. C'est l'étendue géométrique, l'étendue au sens propre. Les figures peuvent être construites, manipulées et observées attentivement.

A côté de ces étendues tangibles, il existe des étendues visibles qui sont perçues en un seul regard. Ces étendues ne se présentent pas comme existant à une distance, elles ne sont distribuées ni sur un plan ni dans un espace tridimensionnel. C'est pourquoi les parties ou unités de cette sorte d'étendue ne sont pas des figures au sens propre, géométrique ou tangible du terme. Malgré leur caractère fugace et instable, les parties de l'étendue visible peuvent néanmoins se présenter comme étant plus ou moins grandes, plus ou moins uniformes ou symétriques, etc. C'est sur la base de ce genre de caractéristiques que les parties des étendues visuelles reçoivent le nom des différentes figures tangibles et sont mises en correspondance avec celles-ci. C'est parce que la

⁵³ Cf. NTV 110.

correspondance entre figures visibles et figures tangibles se fait sur ce genre de propriété (à savoir le caractère uniforme, varié ou multiforme) qu'un tableau diversement coloré ne suggère pas à première vue (et sans les associations fondées sur l'habitude) l'idée d'un plan uniforme :

157. I must confess, it seems to be the opinion of some ingenious men, that flat or plain figures are immediate objects of sight, though they acknowledge solids are not. And this opinion of theirs is grounded on what is observed in painting, wherein (say they) the ideas immediately imprinted on the mind are only of plains variously coloured, which by a sudden act of the judgment are changed into solids: But, with a little attention we shall find the plains here mentioned, as the immediate objects of sight, are not visible, but tangible plains. For when we say that pictures are plains: we mean thereby, that they appear to the touch smooth and uniform. But then this smoothness and uniformity, or, in other words, this plainness of the picture, is not perceived immediately by vision: For it appeareth to the eye various and multiform.

158. From all which we may conclude, that plains are no more the immediate object of sight than solids. What we strictly see are not solids, nor yet plains variously coloured; they are only diversity of colours. [...].

Un tableau diversement coloré ne peut pas à première vu être perçu comme un plan, non seulement parce que la distance ne peut pas être perçue par la vue, mais aussi parce que l'idée tangible d'un plan lisse et uniforme n'a aucune correspondance ou analogie avec l'idée visuelle d'une multitude de couleurs variées et multiformes.

Il s'agit donc de figures et de grandeurs dans un sens différent de celui des idées du toucher. L'étendue visible est confuse et ne peut pas être attentivement examinée ou manipulée. En d'autres termes, ses parties se donnent toutes en même temps et ne peuvent pas être parcourues ou examinées par la vue seule. Les idées spatiales de la vue peuvent être conçues comme les idées que nous

percevons au premier coup d'œil : il n'y a pas de certitude, il y a instabilité, mais il y a tout de même une certaine détermination de forme et de quantité. Il est donc possible d'assigner à l'espace visuel des propriétés topologiques, telles que, par exemple, la continuité ou la discontinuité, la fermeture ou l'ouverture des figures et la constance ou le changement de direction.

La différence entre les deux sortes d'étendue est donc plus radicale que la différence entre une étendue métrique et une étendue non métrique. Elle concerne tout d'abord leur façon d'exister et dépend du rapport avec l'idée de mouvement. L'impossibilité d'être mesuré n'est qu'une conséquence de cette différente façon d'exister.

Je me distancie ici de Margaret Atherton qui, si je comprends bien, pense que les idées de la vue sont dépourvues d'une organisation naturelle et que toute structure ou organisation leur est imposée par les idées du toucher :

Berkeley's claim is that visual field initially lacks organization. [...] Visual experience doesn't get organized so as to be the experience of a head except by virtue of its correlation with tangible and other experience. The mistake Berkeley is warning against [*elle commente la section 107 sur l'arbitraire du nombre*] is that of supposing that our sensory experience comes organized into natural units or that number is something "really existing in themselves".⁵⁴

Je crois au contraire que les idées visuelles possèdent des unités naturelles, c'est-à-dire des caractéristiques déterminées indépendantes des idées du toucher. Sans ces caractéristiques, il serait impossible de dire qu'un carré visuel a quatre côtés et quatre angles égaux. Il n'aurait pas non plus de sens de dire qu'un carré visible est plus apte à représenter un carré tangible qu'un cercle visible. En fait, si les idées de la vue pouvaient être comptées de n'importe quelle façon, alors un cercle pourrait avoir quatre parties et être aussi *apte* qu'un carré à représenter un carré tangible. Berkeley écrit effectivement que le nombre n'existe pas dans les choses elles-mêmes et est une entité complètement arbitraire, mais Berkeley – ici comme ailleurs – utilise le terme *arbitraire* de façon très particulière, parce que chez lui

⁵⁴ M. Atherton, *Berkeley's Revolution in Vision*, op. cit., p. 161.

arbitraire signifie *non nécessaire* plutôt que *indifférent*. Il est vrai que le nombre dépend de l'unité choisie et, dans ce sens, n'est pas nécessaire. Cependant, l'unité doit avoir un fondement dans les choses. Ainsi, un carré peut être compté comme un, ou bien comme quatre ; cependant, il ne peut pas être compté comme 99 ou 67.

Pour résoudre cette tension, M. Atherton propose une théorie fort intéressante. Elle suggère que les deux sortes d'affirmations se réfèrent en réalité à des étapes différentes d'un processus de construction des idées visuelles qui commence avec des idées de couleurs et de lumières sans forme et qui termine avec des idées qui sont des idées de figures remplies de lumières et de couleurs. Selon ce modèle, les idées proprement visuelles acquièrent progressivement une spatialité à la suite d'un processus qui dans un certain sens étend les données visuelles sur une sorte de grille – ou fenêtre albertienne. Ce processus de coordination consisterait donc dans une sorte de mélange entre les données de la vue et celles du toucher :

Ce qui se passe selon lui est que nous stabilisons la couleur que nous voyons en corrélant progressivement ce que nous éprouvons quand nous atteignons quelque chose situé en hauteur à la couleur qui apparaît quand on lève les yeux au ciel. Ce processus nous conduit à construire une sorte de fenêtre d'Alberti, c'est-à-dire que nous apprenons à parler de notre expérience des couleurs comme si elles étaient réparties spatialement sur une grille. [...] Si j'ai raison, il s'ensuit d'abord que Berkeley ne soutient pas que le problème de la perception de la situation visible concerne la corrélation entre situation visuelle et situation tangible. La seule qui existe c'est la situation tangible mais nous apprenons à parler de manière analogique de la situation visible en assignant à nos idées de couleurs un sens tangible⁵⁵.

⁵⁵ M. Atherton, " Apprendre à voir : les enseignements de la *Défense de la Théorie de la vision* ", *art. cit.*, p. 155.

Je crois qu'il existe effectivement chez Berkeley un processus de stabilisation des données visuelles sur une sorte de fenêtre albertienne. Cependant, à la différence de M. Atherton, je crois que les idées de figure "stabilisées" sur la fenêtre albertienne sont des idées de figure effectivement tangibles puisque ce sont des idées de mouvement, résultant du mouvement (tangible) des yeux ou de la tête⁵⁶. Le passage le plus significatif à cet égard est la section 145 de la NTV, où Berkeley explique pourquoi, dans le cas des idées de la vue, nous sommes poussés à confondre les signes visibles avec leurs significations tangibles :

144. It must be confessed that we are not so apt to confound other signs with the things signified, or to think them of the same species, as we are visible and tangible ideas. But a little consideration will shew us how this may be without our supposing them of a like nature. These signs are constant and universal, *their connexion* with tangible ideas has been learnt at our first entrance into the world; and ever since, almost every moment of our lives, it has been occurring to our thoughts, *and fastening and striking deeper on our minds*. [...].

145. Add to this that whenever we make a nice survey of any object, *successively directing* the optic axis to each point thereof, there are certain *lines* and *figures* described by the motion of the head or eye, which being in truth perceived by feeling, do nevertheless so *mix themselves*, as it were, *with the ideas of sight, that we can scarce think but that they appertain to that sense*. Again the ideas of sight enter into to the mind *several at once, more distinct and unmingled* than is usual in the other senses beside the touch. Sounds, for example, perceived at the same instant, are apt to coalesce, if I may so say, into one sound: But we can perceive at the same time great variety of visible objects, very separate and distinct from each other. Now tangible extension being made up of several distinct coexistent

⁵⁶ Considérer toutes les sensations de mouvement comme des idées tangibles est, à mon avis, un des aspects les plus importants de la théorie de la vision de Berkeley et un pas en avant

parts, we may hence gather another reason that may dispose us to imagine a likeness or analogy between the immediate objects of sight and touch. *But nothing*, certainly, doth more contribute to *blend and confound them together* than the *strict and close connexion* they have with each other. We cannot open our eyes but the ideas of distance, bodies, and tangible figures are suggested by them. So swift and sudden and unperceived is the transition from visible to tangible ideas that we can scarce forbear thinking them equally the immediate object of vision.

Dans ces deux sections, Berkeley présente différentes raisons qui expliquent pourquoi nous croyons voir et toucher les mêmes sortes de figures et d'étendues. Ces raisons sont schématiquement les suivantes :

1. Le lien entre le signe et ce qu'il signifie est constant et universel (NTV 144) ;
2. Les signes ne sont pas d'institution humaine;
3. Nous ne nous souvenons pas d'avoir appris les significations tangibles des signes visuels, parce que l'apprentissage s'est fait au tout début de notre existence et que nous n'en gardons plus le souvenir (NTV 144) ;
4. Le lien se fait progressivement plus fort (NTV 144) ;
5. Les idées de la vue se donnent souvent en même temps que certaines idées tactiles du mouvement de la tête et des yeux, comme si (*as it were*) elles étaient mélangées les unes aux autres (NTV 145) ;
6. Les deux sortes d'idées, idées de la vue et idées du toucher, peuvent exister plusieurs à la fois (NTV 145) ;
7. La raison la plus forte est que le lien est très étroit et strict ; il est tellement rapide qu'il nous pousse à croire qu'il s'agit du même genre d'idées : "*But nothing*, certainly, doth more contribute to *blend and confound them together* than the *strict and close connexion* they have with each other." (NTV 145).

Avec la précision du point 7, Berkeley établit une sorte d'ordre hiérarchique entre les raisons. La plus importante est donc la fréquence et la régularité du passage du

remarquable par rapport à la théorie de l'espace des *Carnets*.

signe visuel à sa signification tangible : “We cannot open our eyes but the ideas of distance, bodies, and tangible figures are suggested by them.” Ce n’est donc pas seulement le passage du cercle perçu immédiatement par la vue à celui dessiné et stabilisé avec le mouvement des yeux. Berkeley semble se référer ici surtout à la relation entre le contenu des idées visibles et les idées tangibles de la distance, du corps et de la figure tangible. Ce sont les associations de ce type qui sont *strict and close* au point de nous apparaître confondues en une seule idée. Cet ordre est significatif parce qu’il montre qu’il s’agit toujours d’un lien entre des idées fondamentalement hétérogènes : les idées visibles, d’une part, et les idées tangibles de distance, de corps et de figure de l’autre. Ce que j’aimerais souligner, c’est que les idées de la vue et celles du toucher sont et restent des idées hétérogènes bien qu’elles soient *blended and confounded together*. Entre elles, il y a un mélange (*blend*) analogue à celui des mélanges de thé. Le mélange est fait à partir de différentes sortes de thé, qui ne perdent pas leur différence ; simplement, elles ne sont plus perçues individuellement et distinguées les unes des autres ; c’est seulement dans ce sens que les différentes sortes sont mélangées ou confondues entre elles. De même, les idées de la vue et les idées du toucher sont et restent différentes bien que leur proximité en rende difficile la séparation et la distinction. Les idées de la vue et les idées du toucher restent donc hétérogènes à tous les moments du développement de notre expérience perceptive.

En somme, je crois que la figure visible est une idée immédiatement perceptible par la vue, alors que la figure tangible ne l’est pas. De même, l’étendue visible et la grandeur visible sont des idées immédiatement perçues par la vue. Je crois aussi que l’intelligence douée de la vue et dépourvue du toucher perçoit des étendues et des figures de ce genre, mais, étant donné la nature des étendues visuelles, cela ne lui confère pas de compétence géométrique au sens propre. Lorsque Berkeley nie que la vue perçoit proprement et immédiatement la figure, c’est parce qu’il se réfère à la figure tangible (qui ne peut pas être perçue par la vue).

En effet, c’est seulement en admettant que les idées de figure obtenues en suivant du regard une certaine figure visible sont et restent des idées tangibles, qu’il est possible de rendre compte de l’hétérogénéité des parties du carré visible et du carré tangible et de toutes les autres propositions qui se trouvent dans les différentes parties de la NTV où Berkeley plaide en faveur de l’hétérogénéité.

Ce qui me paraît gravement problématique dans l'interprétation constructiviste de M. Atherton, c'est que l'hétérogénéité n'existerait qu'au tout début de notre expérience perceptive et serait ensuite dépassée grâce à la stabilisation des idées de la vue sur la fenêtre albertienne. Je crois que les limites réduites que M. Atherton impose à la thèse de l'hétérogénéité ne correspondent pas à la façon dont cette thèse est présentée et défendue dans la NTV. Ainsi, dans l'interprétation de M. Atherton, il n'y a plus de place pour une hétérogénéité entre les idées de carré visible et les idées de carré tangible parce que toutes seraient issues des idées de mouvement du toucher.

Je passe maintenant à l'examen du rôle joué par la thèse de l'hétérogénéité dans la philosophie de Berkeley.

14. Le rôle de la thèse de l'hétérogénéité dans la philosophie de Berkeley

Nous l'avons vu plus haut, l'hétérogénéité est présentée comme une conséquence de l'inexistence d'une idée proprement visuelle de la distance (qui à son tour est une thèse non nécessaire). J'aimerais maintenant examiner les implications de la thèse de l'hétérogénéité tout d'abord dans le cadre de la théorie de la vision, et ensuite dans celui plus large de la philosophie de Berkeley.

a) *Le rôle de la thèse de l'hétérogénéité dans la théorie de la vision*

Comme nous l'avons vu plus haut, dans la NTV, la thèse de la vision comme langage est présentée comme une conséquence de ce qui a été démontré à propos de la perception visuelle de la distance, de la grandeur, de la situation, et de l'hétérogénéité complète entre les données de la vue et celles du toucher. Je crois que cette façon de voir le rapport entre la conception de la vision comme langage et la thèse de l'hétérogénéité est légitime. En effet, selon moi, c'est parce qu'il a montré que le lien entre les données de la vue et celles du toucher ne se fonde ni sur une ressemblance, ni sur un rapport nécessaire, que Berkeley peut affirmer que le rapport entre les idées visibles et les idées tangibles est aussi arbitraire que celui entre un signe linguistique et la chose signifiée. La démonstration de l'hétérogénéité ne donne au fond qu'une caractérisation *a posteriori* à la nature de la relation.

Dans les définitions du langage de la TVV et dans le quatrième dialogue de l'*Alciphron*, c'est surtout l'absence de relation nécessaire et de ressemblance entre les signes et leur signification qui est mise en évidence :

TVV 39. Ideas which are observed to be connected with other ideas come to be considered as signs, by means whereof things not actually perceived by sense are signified or suggested to the imagination, whose objects they are, and which alone perceives them. [...] In certain cases a sign may suggest its correlate as an image, in others as an effect, in others as a cause. But where there is no such relation of similitude or causality, nor any necessary connexion whatsoever, two things, by their mere coexistence, or two ideas, merely by being perceived together, may suggest or signify one the other, their connexion being all the while arbitrary; for it is the connexion only, as such, that causeth this effect.

TVV 40. A great number of arbitrary signs, various and apposite, do constitute a language. [...]

A. IV, 7. Alciphron: [...] the arbitrary use of sensible signs, which have no similitude or necessary connexion with the things signified; so as: by the apposite management of them suggest an endless variety, thereby informing, entertaining, directing. [...]
[...]

Euphranor: But if it shall appear plainly that God speaks to men by the intervention and use of arbitrary, outward, sensible signs, having no resemblance or necessary connexion with the things they stand for and suggest; [...].⁵⁷

Apparemment, le manque de ressemblance (*signs, which have no similitude or necessary connexion with the things signified*) ne concerne pas les termes mais la relation, qui ne doit pas être fondée sur la ressemblance entre le signe et la chose signifiée. Selon cette façon de concevoir le langage, affirmer que la vision est un

⁵⁷ A, IV, 7.

langage consiste à dire que la relation entre les signes visuels et ce qu'ils signifient (notamment les idées tactiles) se fonde seulement sur un lien constant régulièrement expérimenté ou, autrement dit, que le fondement de la relation de signification n'est ni un lien nécessaire, ni une ressemblance.

Cette conception du langage laisse donc ouverte la possibilité d'une ressemblance entre le signe et ce qu'il signifie, pourvu que cette ressemblance ne soit pas le fondement de la relation de signification. Il est possible de trouver des exemples de ressemblance entre les signes et ce qu'ils signifient dans les onomatopées du langage verbal⁵⁸.

Je crois donc que la thèse de l'hétérogénéité et celle de la vision comme langage sont indépendantes et que l'hétérogénéité n'est donc pas une condition nécessaire ni suffisante pour une théorie de la vision comme langage. Il y a néanmoins une raison de croire que pour Berkeley, la thèse de la vision comme langage implique celle de l'hétérogénéité. En effet, dans une proposition de la TVV où Berkeley expose les thèses de la NTV selon un ordre synthétique, la thèse de la vision comme langage devient le premier principe de sa théorie de la vision ; certains commentateurs ont interprété ce passage comme une affirmation de la déductibilité de la thèse de l'hétérogénéité à partir du premier principe de la vision comme langage :

TVV 38. [...] Whereas in the synthetical method of delivering science or truth already found, we proceed in an inverted order, the conclusions in the analysis being assumed as principles in the synthesis. I shall therefore now begin with that conclusion, That *Vision is the Language of the Author of Nature*, from thence deducing theorems and solutions of phaenomena, and explaining the nature of visible things and the visive faculty.

Adoptant cette interprétation, Margaret Atherton affirme que Berkeley n'a pas de raisons suffisantes pour passer de la thèse de la vision comme langage à celle de l'hétérogénéité, parce qu'un langage peut admettre la ressemblance entre les signes et ce qu'ils signifient, comme dans les onomatopées du langage verbal. Les

⁵⁸ Ce problème a été posé par M. Atherton, " Apprendre à voir : les enseignements de la *Défense de la Théorie de la vision* ", *art. cit.*, p 146-147.

onomatopées sont en effet un cas où il y a ressemblance entre les signes et ce qu'ils signifient sans que cela soit par ailleurs le fondement de la relation de signification⁵⁹. Margaret Wilson, elle aussi, trouve que la déduction de l'hétérogénéité à partir de la thèse que la vision est un langage est illégitime, parce qu'affirmer l'existence d'une différence entre deux entités n'implique pas que les deux entités ne soient pas ressemblantes sous quelque autre égard. Ce que M. Wilson semble ne pas pouvoir accepter est que tout en reconnaissant qu'un triangle visible et un triangle tangible sont différents parce que l'un est rempli de couleur, alors que l'autre ne comprend que des qualités tactiles, il ne soit pas possible d'en admettre aussi une ressemblance à l'égard de leur triangularité⁶⁰.

Je crois que Berkeley est critiqué ici pour des thèses auxquelles il ne se montre pas prêt à souscrire.

En observant la concaténation des propositions de la TVV, il me semble évident que dans la TVV, Berkeley ne pose aucune implication logique entre la thèse de la vision comme langage et celle de l'hétérogénéité. La thèse de l'hétérogénéité se fonde en fait sur des arguments autonomes⁶¹. L'ordre de l'exposition est effectivement inversé par rapport à celui de la NTV et la thèse de

⁵⁹ M. Atherton, " Apprendre à voir : les enseignements de la *Défense de la Théorie de la vision* ", *art. cit.*, p. 144-145.

⁶⁰ M. Dauler Wilson, "The Issue of 'Common Sensibles' in Berkeley's *New Theory of Vision*", *art. cit.*, p. 262-269.

⁶¹ M. Atherton pense au contraire que Berkeley ne donne aucun argument dans la TVV pour soutenir la thèse de l'hétérogénéité. Elle donne deux justifications pour cette absence. La première est que Berkeley présente la TVV comme une réponse à une lettre (publiée dans *The Dayly Post-Boy* du 9 septembre 1732) qui contient une série d'objections à la NTV mais dit aussi approuver la thèse de l'hétérogénéité (TVV 41). La seconde est justement que la thèse de la vision comme langage serait considérée par Berkeley comme une conséquence directe de la thèse de l'hétérogénéité. Elle soutient en fait que "In the synthetic method, the theory of vision is deduced as theorems from one principle. [p. 8] [...] the only principle available therefore from which the heterogeneity thesis could be deduced is the one from which Berkeley tells us the entire theory is to be deduced, the principle that vision is a language" (p. 10). Cependant, elle trouve par la suite que cette déduction est en quelque sorte illégitime (p. 14) : "But this move, I think, seems to be going too fast. It is one thing to say that Berkeley's point is that vision works as a language works, through arbitrary, habitually established connections, and that it doesn't work as pictograms work, by exploiting resemblances. It is another thing to say that the resemblances don't exist, that no idea of touch is of the same sort as an idea of sight and that we never see and touch the same object."

l'hétérogénéité est la première thèse affirmée. Cependant, comme toutes les propositions concernant la perception de la distance, de la grandeur et de la situation, cette thèse n'est nullement déduite de celle de la vision comme langage. Comme déjà dans la NTV, ces propositions sont démontrées surtout à partir de l'observation du contenu de l'expérience visuelle et tactile. Ainsi, même dans l'exposition selon l'ordre synthétique de la TVV, il est possible de trouver des sortes de preuves expérimentales qui expliquent comment il est possible de percevoir médiatement la distance, la grandeur et la situation des objets tangibles⁶². L'action principale de la TVV n'est donc pas de déduire des théorèmes à partir de la thèse que la vision est un langage, mais plutôt d'expliquer la nature des objets visuels et de la vision :

TVV 43. To explain how the mind or soul of man simply sees is one thing, and belongs to philosophy. To consider particles as moving in certain lines, [...] is quite another thing and appertaineth to geometry. To account for the sense of vision by the mechanism of the eye is a third thing which appertaineth to anatomy and experiments. [...] the former theory is that which makes us understand the true nature of vision, considered as a faculty of the soul. Which theory, as I have already observed, may be reduced to this simple question, to wit, How comes it to pass that a set of ideas, altogether different from tangible ideas, should nevertheless suggest them to us, there being no necessary connexion between them? To which the proper answer is, That this is done in virtue of an arbitrary connexion, instituted by the Author of Nature.

TVV 44. The proper, immediate object of vision is light, in all its modes and variations, various colours in kind, in degree, in quantity; some lively, others faint [...] A blind man, when first made to see, might perceive these objects, in which there is an endless variety; but he would neither perceive nor imagine any

⁶² Cf. par exemple TVV 42, 44, 54.

resemblance or connexion between these visible objects and those perceived by feeling. [...].

Il me paraît évident que la thèse de l'hétérogénéité n'est nullement traitée comme une conséquence de la thèse de la vision comme langage. Il s'agit plutôt d'une des données de départ ("How comes it to pass that a set of ideas, altogether different from tangible ideas, should nevertheless suggest them to us, there being no necessary connexion between them?") que la théorie de la vision comme langage est appelée à expliquer ("To which the proper answer is, That this is done in virtue of an arbitrary connexion, instituted by the Author of Nature."). Pour la démonstration de cette thèse, Berkeley renvoie (dans la TVV) explicitement aux arguments de la NTV⁶³.

J'examinerai maintenant les rapports entre la thèse de l'hétérogénéité et la critique des idées abstraites.

b) *Le rôle de la thèse de l'hétérogénéité et la critique des idées abstraites*

C'est justement dans la partie sur l'hétérogénéité que Berkeley insère quelques sections sur l'impossibilité d'une idée abstraite de l'étendue. Cela pourrait être le signe d'un lien très fort entre la thèse de l'hétérogénéité et la critique des idées abstraites. Cependant, le but déclaré de ces sections est d'éliminer une première opinion qui pourrait porter préjudice sur la question de l'existence d'idées communes à la vue et au toucher. Il s'agit de la croyance qu'il y a des idées abstraites de l'étendue qui se présentent à l'entendement dépourvues de toute qualité visuelle ou tangible et que ces idées abstraites seraient un contenu commun aux idées de la vue et à celles du toucher. Berkeley pense qu'une telle idée abstraite ne peut pas exister :

122. But before I come more particularly to discuss this matter [*l'hétérogénéité*], I find it proper to consider extension in abstract: For of this there is much talk, and I am apt to think that when men speak of extension as being an idea common to two senses, it is with a secret supposition that we can single out

⁶³ Cf. par exemple TVV 15 et 41.

extension from all other tangible and visible qualities, and form thereof an abstract idea, which idea they will have common both to sight and touch. We are therefore to understand by extension in abstract an idea of extension, for instance, a line or surface interely stript of all other sensible qualities and circumstances that might determine it to any particular existence; it is neither black nor white, nor red, nor hath it any colour at all, or any tangible quality whatsoever, and consequently it is of no finite determinate magnitude: For that which bounds or distinguishes one extension from another is some quality or circumstance wherein they disagree.

Il est important de remarquer que Berkeley voit bien que pour résoudre la question de l'existence d'un contenu commun aux idées de la vue et du toucher à partir de la doctrine des idées abstraites, une double présupposition est nécessaire : il faut admettre 1) qu'il y a des idées abstraites de l'étendue (*it is with a secret supposition that we can single out extension from all other tangible and visible qualities, and form thereof an abstract idea*) et 2) que les idées abstraites de l'étendue visuelle et celles de l'étendue tangible sont les mêmes (*which idea they will have common both to sight and touch*)⁶⁴.

C'est à nouveau à partir de l'examen du contenu immédiat de ses propres idées que Berkeley nie l'existence d'idées abstraites de l'étendue dépourvues de toute qualité sensible :

123. Now I do not find that I can perceive, imagine, or any wise frame in my mind such an abstract idea as is here spoken of. A line or surface which is neither black, nor white, nor blue, nor yellow, nor round, etc., is perfectly incomprehensible. This I am sure of as to my self: how far the faculties of other men may reach they best can tell.

⁶⁴ Cf. G. Pappas, *Berkeley's Thought*, Ithaca and London, Cornell Univ. Press, 2000, p. 95-100, note 28.

Les idées abstraites de l'étendue ne jouent donc aucun rôle pour déterminer s'il y a des idées communes à la vue et au toucher pour la simple raison que de telles idées n'existent pas ; même si elles existaient, elles deviendraient pertinentes pour la question de l'hétérogénéité seulement à la condition qu'il soit possible de savoir s'il y a une relation de ressemblance ou bien d'hétérogénéité entre les idées abstraites de l'étendue visuelle et celles de l'étendue tangible. Autrement dit, même si était admise la possibilité d'abstraire une idée de l'étendue (ou de la figure) des qualités chromatiques ou tangibles avec lesquelles elle est perçue, la question concernant la ressemblance ou l'hétérogénéité de ces idées abstraites resterait ouverte et ainsi celle de l'hétérogénéité en général. Il est en fait possible que les deux idées abstraites de l'étendue – l'une issue d'un processus d'abstraction à partir des idées visuelles, l'autre d'un même processus d'abstraction mais à partir des idées du toucher – soient des idées complètement hétérogènes, aussi hétérogènes que l'espace et le temps.

L'existence ou la non-existence d'idées communes à la vue et au toucher est donc une question complètement neutre à l'égard de l'existence d'une idée abstraite de l'étendue dépourvue de toute qualité sensible. Une confirmation de la neutralité de la thèse de l'hétérogénéité pour la critique des idées abstraites peut être trouvée dans le fait que les nouvelles idées générales non abstraites par lesquelles Berkeley remplace les idées abstraites de Locke sont encore compatibles avec l'existence de sensibles communs à la vue et au toucher⁶⁵.

⁶⁵ D'après G. Pappas (*Berkeley's Thought*, *op. cit.* p. 96), "It is not altogether clear whether Berkeley thinks that the second half of the heterogeneity thesis [partie sur l'hétérogénéité] follows from his theory of vision, because he gives three arguments for that part, and two of them are independent of the theory of vision." De façon assez surprenante, Pappas ne cite pas la section 127 où Berkeley explique la relation conceptuelle entre les trois premières parties et la thèse de l'hétérogénéité. A la fin de la section intitulée *Abstract Ideas and the Heterogeneity Thesis* (p. 95-100), Pappas soutient que "Thus the rejection of abstract ideas is of fundamental importance to the theory of vision that Berkeley propounds, and not because rejection of abstract ideas establishes the theory of vision. Rather, the rejection is necessary to stave off elimination of the theory of vision. Berkeley, thus cannot afford to ignore the question of abstract ideas, even if he has no concern with nominalism or language learning and use." (p. 96). Et aussi : "Berkeley regards the abstract ideas thesis as a threat to the H-thesis and, as well, to his theory of vision. Small wonder, then, that he attacks abstract ideas, both in *NTV*, and then a year later in the published *Introduction*." (p. 100). Je ne crois pas qu'il soit possible de mettre en relation la critique des idées

La thèse de l'hétérogénéité ne joue non plus aucun rôle dans l'établissement de l'immatérialisme des *Principes*. La coexistence dans la NTV de la thèse de l'hétérogénéité et de l'existence des objets tangibles en dehors de l'esprit me paraît une preuve irréfutable de l'indépendance de la thèse de l'hétérogénéité par rapport à celle de l'immatérialisme.

Dans la TVV, Berkeley relie la thèse de l'hétérogénéité à la distinction entre qualités premières et qualités secondes :

TVV 15. It hath been a prevailing opinion and undoubted principle among mathematicians and philosophers that there were certain ideas common to both senses : whence arose the distinction of primary and secondary qualities. But I think it hath been demonstrated that there is no such thing as a common object, as an idea, or kind of idea perceived both by sight and touch.

Cependant, je crois qu'il faut traiter avec beaucoup de prudence l'affirmation selon laquelle l'hétérogénéité est à l'origine de la critique de la distinction entre qualités premières et qualités secondes. Berkeley en effet ne dit pas qui sont ces *philosophers and mathematicians*, ni à quelle sorte de distinction entre qualités

abstraites avec une défense de la théorie de la vision. En d'autres termes, ce n'est pas pour défendre sa théorie de la vision que Berkeley attaque la théorie des idées abstraites. Cela me paraît évident parce que sa critique des idées abstraites aboutit à une nouvelle conception des idées générales non abstraites. Or, la possibilité d'idées générales non abstraites de l'étendue, de la figure et du mouvement est suffisante pour rendre nulle la thèse de l'hétérogénéité et ainsi, selon l'interprétation de Pappas, falsifier la théorie de la vision dans son ensemble. Je crois donc qu'entre la thèse de l'hétérogénéité et la critique des idées abstraites, il n'y a pas une relation aussi forte que ce que semble croire Pappas. En effet, comme Pappas le reconnaît, il est vrai que s'il était possible d'abstraire des idées perçues immédiatement par la vue et par le toucher des idées (abstraites) des figures, mouvements, etc., alors, nécessairement, la théorie de l'hétérogénéité ne pourrait pas être soutenue ; cependant, après la critique, la thèse de l'hétérogénéité ne se trouve pas dans une position plus facile parce qu'elle est menacée exactement de la même façon par ce que Berkeley a mis à la place des idées abstraites, à savoir les idées générales non abstraites. Je crois qu'il s'agit d'un problème non secondaire dans un livre comme le sien, qui se propose de montrer que la critique aux idées abstraites de Berkeley joue un rôle non seulement dans le cadre de sa philosophie du langage, mais aussi pour les autres principes de la philosophie de Berkeley.

premières et qualités secondes il se réfère. Il s'agit d'une précision d'autant plus nécessaire que Locke – à qui Berkeley ramène en général la distinction – n'associe nullement la classe des qualités premières à celle des sensibles communs : chez Locke, la solidité est une qualité première perceptible uniquement par le toucher. Très probablement, Berkeley prend ici la distinction entre qualités premières et qualités secondes dans un sens très général, comme une distinction qui met dans une classe les sensibles communs et les qualités premières et dans une autre les sensibles propres et les qualités secondes⁶⁶.

En somme, je crois qu'aucune des thèses de la philosophie de Berkeley ne l'oblige à endosser une thèse aussi radicale que celle de l'hétérogénéité. Selon moi, Berkeley découvre cette thèse en prenant très au sérieux l'existence d'une unité qualitative des idées propres à chaque sens, c'est-à-dire quelque chose de l'ordre du qualitatif qui fait que toutes les idées de la vue sont des idées d'une même qualité phénoménale. C'est à partir de cette unité qualitative qu'il peut affirmer que la distance et le mouvement ne sont pas des idées perçues immédiatement par la vue et que les idées de situation, de figure et d'étendue ne le sont donc pas non plus. A mon avis, la thèse de l'hétérogénéité résulte premièrement de la reconnaissance du caractère phénoménal propre aux expériences de chaque sens et de l'observation du contenu immédiat de l'expérience visuelle et tactile. L'existence d'un caractère phénoménal commun, par exemple, à toutes les idées de la vue n'implique pas qu'il ne puisse pas y avoir aussi des contenus communs aux idées propres aux autres sens. Berkeley admet presque *a priori* qu'il existe une différence qualitative entre les idées propres à chacun des sens⁶⁷ ; cependant, il découvre l'inexistence de contenus communs à la vue et au toucher *a posteriori*, par l'examen du contenu des idées de la vue et du toucher. Avant cet examen, la possibilité est encore ouverte que la vue perçoive immédiatement la distance, la figure, la situation, etc.

⁶⁶ J.J. MacIntosh, dans "Primary and Secondary Qualities", *Studia Leibnitiana*, VIII/1, 1976, p. 88-104, décrit plusieurs façons différentes de concevoir cette distinction.

⁶⁷ Et c'est en vertu de ce caractère que les idées de la vue telles que la couleur et la lumière sont différentes des idées du toucher.

A mon avis, la plupart des commentateurs surestiment les implications métaphysiques de la thèse de l'hétérogénéité⁶⁸. Je crois aussi que c'est à cause de cette surestimation que la NTV n'est plus étudiée comme une explication de la vision indépendante des choix métaphysiques de Berkeley, ce qui induit des erreurs dans l'évaluation des arguments de sa théorie de la vision. Cela est particulièrement vrai pour la justification de la thèse de l'hétérogénéité.

Remarques conclusives

Il est indubitable que la question de Molyneux joue un rôle très important dans la philosophie de la vision de Berkeley. Sa fonction principale et déclarée est de séparer les différentes idées d'espace qui se présentent unies et mélangées à l'expérience des *hommes faits*. Cependant, la question de Molyneux, en accomplissant cette fonction d'analyse de l'expérience, joue aussi un rôle dans la démonstration de la thèse de l'hétérogénéité et sert ainsi à montrer l'existence d'une étendue visible complètement hétérogène par rapport à l'étendue tangible.

Dans la première partie de ce chapitre sur les réponses de Berkeley aux différentes questions de Molyneux, j'ai essayé de montrer que les idées de la vue ne sont pas spatiales au sens propre du terme. Dans la suite, j'ai essayé de montrer que les idées de la vue sont néanmoins spatiales, mais seulement dans le sens visible de ce terme. C'est seulement dans ce sens visible que les idées de la vue

⁶⁸ M. Dauler Wilson, "The Issue of 'Common Sensibles' in Berkeley's *New Theory of Vision*", *art. cit.*, p. 257, par exemple, écrit : "The importance of this claim [*de l'hétérogénéité*] goes far beyond its role in the relatively technical *New Theory of Vision*. It constitutes an attack on the traditional notion of 'common sensibles,' often linked with mind-independent material reality, and the primary/secondary quality distinction. And it underpins Berkeley's own central metaphysical concept of a physical object as just a congeries of sense-based ideas." Cf. aussi M. Atherton, *Berkeley's Revolution in Vision*, *op. cit.*, p. 172-177. Si je comprends bien, M. Atherton, (*Berkeley's Revolution in Vision*, *op. cit.*, p. 193-194) soutient au contraire qu'il y a un rapport assez fort entre la thèse de l'hétérogénéité, la conception de la vision comme langage, et la thèse de l'immatérialisme. P. Hamou, in "Sens et fonction du modèle linguistique dans la *Nouvelle Théorie de la vision*" (*art. cit.*, p. 73-76) considère la NTV comme un texte propédeutique à l'immatérialisme. En faveur d'une interprétation non métaphysique de la NTV cf. B. Belfrage, "Vers une nouvelle interprétation de la *Théorie de la vision* de Berkeley", in D. Berlioz, *op. cit.*, p. 159-211

peuvent être des idées de carré, de cercle, avoir une certaine grandeur, une certaine situation et un nombre déterminé de parties.

Dans la NTV, Berkeley présente donc deux façons différentes pour l'espace de se présenter. La première est celle de l'étendue tangible, la seconde, celle de l'étendue visible. L'étendue tangible est perçue à travers le mouvement et selon le mode de la succession. C'est aussi l'étendue géométrique et l'étendue au sens propre. En revanche, l'étendue visible se donne en un seul instant, ne peut pas être parcourue du regard, ni attentivement observée ou manipulée. Les parties de l'étendue visuelle ont donc des figures et des grandeurs déterminées, mais dans un sens différent de celui des idées du toucher. Il s'agit en fait de figures qui ne sont ni planes ni solides (158) et qui ne peuvent pas être connues de façon exacte.

La différence entre les deux sortes d'étendue est donc plus radicale que la différence entre une étendue métrique et une étendue non métrique. Elle concerne tout d'abord leur façon d'exister et dépend du rapport avec l'idée de mouvement. L'impossibilité de la mesure n'est qu'une conséquence de cette façon différente d'exister.

La dépendance de l'étendue géométrique à l'égard du mouvement, d'une part, et le fait que la sensation de mouvement est une sensation tangible, d'autre part, sont ce qui fonde, dans la NTV, la thèse de l'hétérogénéité et l'identification de l'étendue géométrique avec l'étendue tangible.

L'hétérogénéité et l'identification de l'étendue tangible avec l'étendue au sens propre dépendent d'une conception pragmatique de l'espace et de la dépendance conceptuelle de l'espace envers le mouvement que Berkeley défend de la NTV jusqu'à *The Analyst*. D'après Berkeley, donc, l'idée de l'espace peut être analysée dans des notions plus simples, celles des *minima* sensibles et du mouvement.

La thèse de l'hétérogénéité est une conséquence de la conception – radicalement empiriste – de l'espace de Berkeley, et à mon avis elle est indépendante de la thèse de la vision comme langage, de l'immatérialisme et de la critique des idées abstraites, thèses auxquelles elle a souvent été rattachée.

CHAPITRE 5

LA NATURE DE L'ESPACE CHEZ HUME

Introduction

Dans la partie du *Treatise of Human Nature* (1739-1740) qui porte sur les idées de l'espace et du temps, Hume, pour décrire les caractéristiques de l'espace, analyse celui-ci en éléments sensoriels plus simples. Bien que Hume n'aborde pas explicitement la question de Molyneux, ni dans ce contexte ni ailleurs, et qu'il mette plutôt régulièrement sur le même plan les caractéristiques des idées de l'étendue perçues par la vue et celles perçues par le toucher, sa théorie est importante pour notre recherche parce qu'elle présente beaucoup de points communs avec la théorie de l'espace que nous avons rencontrée en discutant de la question de Molyneux chez Berkeley et que nous allons retrouver dans la théorie que Condillac défendra quelques années plus tard, dans le *Traité des sensations* (1754).

La théorie de l'espace et du temps de Hume a fait l'objet de critiques très sévères. Ce n'est que ces dernières années que quelques études plus constructives ont vu le jour¹. Dans ce chapitre, je m'alignerai sur cette nouvelle tendance puisqu'il me paraît possible de défendre la cohérence et l'intérêt de la théorie de l'espace de Hume. J'aimerais aussi montrer que son approche des questions de l'espace n'est nullement un cas isolé dans la philosophie empiriste du 18^e siècle,

¹ Pour les commentaires critiques, cf. par exemple R. J. Fogelin, *Hume's Skepticism in the Treatise of Human Nature*, London, Routledge, 1985, p. 25 ; A. Flew, "Infinite Divisibility in Hume's *Treatise*", in D. W. Livingston and J. T. King (Eds.), *Hume: A Re-evaluation*, New York, Fordham Univ. Press, 1976, p. 257-269, p. 257 ; N. Kemp Smith, *The Philosophy of David Hume*, London, Macmillan, 1941, p. 287 ; A. Rosenberg, "Hume and the Philosophy of Science", in D. Norton (ed.), *The Cambridge Companion to Hume*, Cambridge, Cambridge Univ. Press, 1993, p. 64-89, p. 83. Pour des études plus positives, cf. L. Falkenstein, "Hume on Manners of Disposition and the Ideas of Space and Time", *Archiv für Geschichte der Philosophie*, 1997, vol. 79, p. 179-201 ; M. Frasca Spada, *Space and the Self in Hume's Treatise*, Cambridge, Cambridge Univ. Press, 1998.

mais qu'au contraire il est possible de reconnaître en Berkeley son illustre prédécesseur.

Les rapports avec Bayle

A la fin du 17^e siècle, Bayle – à l'article *Zenon* de son *Dictionnaire* – discute trois théories de l'espace : la théorie des points mathématiques, celle des points physiques et celle de la divisibilité infinie de l'étendue². Il affirme que ces trois définitions sont les seules possibles et en même temps qu'elles sont toutes les trois contradictoires. Des contradictions internes aux différentes conceptions de l'espace, Bayle tire une conclusion moins radicale que celle qu'on aurait pu attendre de sa part : il soutient, en fait, non pas que l'étendue n'existe pas, mais qu'elle ne peut pas exister en dehors de l'entendement.

C'est un fait bien connu que la théorie de l'espace du *Traité de la nature humaine* que Hume publie en 1739 est une réponse aux difficultés de la notion d'espace mises en évidence par Bayle. Cela surtout parce que Hume reprend assez fidèlement les objections développées par Bayle contre les théories des points physiques, des points mathématiques et de la divisibilité infinie de l'étendue. Par ailleurs, deux autres aspects de la théorie de l'espace de Hume peuvent être mis en rapport avec la conclusion de Bayle : d'abord, Hume présente sa définition comme une quatrième et nouvelle manière de définir l'espace, distincte des trois dont Bayle avait démontré l'impossibilité ; ensuite, ce dont Hume essaye de démontrer la possibilité et ce qu'il cherche à définir, c'est l'idée de l'espace et non pas l'espace en soi.

Impression de l'étendue, idée de l'étendue et étendue : impossibilité d'une division à l'infini

Une des caractéristiques essentielles que Hume assigne à l'idée de l'étendue est sa nature composée³. Les impressions et les idées complexes de

² Cf. P. Bayle, *Dictionnaire historique et critique*, Rotterdam, 1696, article *Zenon*.

³ La définition des idées simples et des idées complexes se trouve dans D. Hume, *A Treatise of Human Nature*, Ed. by L. A. Selby-Bigge, Clarendon Press, Oxford, 1990, Livre I, Partie I, Section i, p. 2 (dorénavant cité comme T, suivi par les numéros de livre, partie, section et page de l'édition Selby-Bigge) : "There is another division of our perceptions, which it will be convenient

l'étendue sont ainsi prises comme points de départ d'un processus d'analyse visant à déterminer les caractéristiques des éléments sensoriels constitutifs.

L'analyse proposée par Hume n'aboutit pas à des éléments complètement simples. Il s'agit cependant bien d'une analyse de l'idée de l'étendue parce que les éléments résultants sont ou bien des éléments complètement simples ou bien des structures qui, tout en étant complexes, représentent néanmoins des notions plus simples que celle d'étendue. Il s'agit donc d'une analyse effective, bien que non complète, de la notion d'espace.

Au tout début de son *Treatise*, Hume affirme qu'il existe deux sortes de perceptions : les *impressions* et les *idées*. D'après Hume, les deux sortes de perceptions se distinguent par le degré différent de vivacité et de force avec lequel elles se présentent à l'entendement ; il identifie les impressions aux perceptions des sens (les sensations) et les idées aux perceptions de la mémoire et de l'imagination. Hume énonce ensuite le premier principe de la science de la nature humaine, selon lequel une impression simple précède toujours l'existence de l'idée correspondante, celle-ci n'étant que la copie affaiblie de l'impression qui l'a précédée⁴.

C'est en vertu de la correspondance entre l'impression et l'idée établie par le premier principe de la nature humaine que Hume, dans les sections qui suivent, peut déterminer les caractéristiques essentielles des idées de l'espace en examinant les caractéristiques des impressions de l'étendue que nous recevons en regardant une table posée devant nous.

En reprenant certains des arguments que Bayle avait utilisés pour démontrer l'impossibilité de la divisibilité à l'infini d'une étendue finie, Hume démontre l'impossibilité d'une division à l'infini de l'idée de l'étendue. Cette impossibilité-ci dépend, d'une part, des limites propres aux capacités de l'entendement humain, qui ne peut pas se faire une idée adéquate de l'infini, et, d'autre part, du principe – que Hume considère *obvious* – selon lequel seule une

to observe, and which extends itself both to our impressions and ideas. This division is into SIMPLE and COMPLEX. Simple perceptions or impressions and ideas are such as admit no distinction or separation. The complex are the contrary to these, and may be distinguished into parts. Tho' a particular colour, taste and smell are qualities all united together in this apple, 'tis easy to perceive they are not the same, but are at least distinguishable from each other."

⁴ T I, I, I, 7.

étendue infinie peut avoir un nombre infini de parties. D'après Hume, donc, toute perception de l'étendue doit être composée d'un nombre limité de parties. Aussi, puisque tout ce qui est composé de parties est nécessairement séparable en ses parties composantes, alors, nécessairement, les étendues finies doivent être composées par – et séparables en – un nombre fini de parties simples et indivisibles.

Hume montre ensuite que l'examen de l'expérience sensible confirme l'existence de ces *minima* et permet d'en découvrir les caractéristiques. Il donne comme exemple l'impression d'une tache d'encre qui est en même temps assez grande pour être perceptible à la vue et assez petite pour devenir imperceptible lorsqu'elle rapetisse légèrement⁵. D'après Hume, cette impression sensible est simple parce qu'il est impossible d'en soustraire la moindre partie sans l'anéantir : en d'autres termes, une telle impression est simple parce qu'elle n'est pas douée de parties séparables (toute diminution de sa grandeur comporte en fait sa disparition). Aussi, puisque ces *minima* sont simples et puisque l'étendue est essentiellement composée de parties, les *minima* ne sont pas étendus. Chez Hume, il est donc possible d'avoir des points qui sont à la fois colorés et inétendus.

Hume applique par la suite à l'étendue elle-même les conclusions obtenues à l'égard de la nature composée des idées de l'étendue⁶. La distinction entre les idées de l'étendue et l'étendue peut paraître étonnante sous sa plume. Elle l'est moins lorsque nous considérons qu'elle se trouve au début du *Treatise* et que Hume n'a pas encore traité de l'idée d'existence et d'existence extérieure (ce qu'il fera dans la dernière section de cette partie sur les idées de l'espace et du temps). Le passage de l'étendue des idées à celle des objets se fait en vertu du principe que toute connaissance des objets présuppose une correspondance entre les relations entre les idées et les objets qu'elles représentent. Ainsi, puisque pour

⁵ Cf. T I, II, i, 27 et T I, II, iv, 42 : "Put a spot of ink upon paper, and retire to such a distance, that the spot becomes altogether invisible; you will find, that upon your return and nearer approach the spot first becomes visible by short intervals; and afterwards becomes always visible; and afterwards acquires only a new force in its colouring without augmenting its bulk; and afterwards, when it has encreas'd to such a degree as to be really extended, 'tis still difficult for the imagination to break into its component parts, because of the uneasiness it finds in the conception of such a minute object as a single point."

⁶ Cf. T I, II, ii, 29-33.

Hume les impressions et les idées de l'étendue représentent adéquatement les plus petites parties de l'étendue, les possibilités ou les impossibilités propres à ces idées constituent des possibilités et des impossibilités propres à l'espace. L'impossibilité d'une division à l'infini des idées de l'étendue implique donc, en premier lieu, l'impossibilité d'une division à l'infini de l'étendue elle-même et, par conséquent, l'existence de *minima* indivisibles doués de qualités sensibles.

L'impression de l'étendue et ses parties

Les autres caractéristiques de l'idée de l'étendue sont dérivées de l'examen des caractéristiques propres aux sensations de l'étendue. Assez étonnamment, pour affirmer cela, Hume fait appel au premier principe de la science de la nature humaine énoncé ci-dessus (il n'y a pas d'idée simple qui n'ait pas été précédée par une impression correspondante et qui ne soit pas une copie affaiblie de celle-ci) :

No discovery cou'd have been made more happily for deciding all controversies concerning ideas, than that above-mention'd, that impressions always take the precedence of them, and that every idea, with which the imagination is furnish'd, first makes its appearance in a correspondent impression. [...]

Upon opening my eyes, and turning them to the surrounding objects, I perceive many visible bodies; and upon shutting them again, and considering the distance betwixt these bodies, I acquire the idea of extension. As every idea is deriv'd from some impression, which is exactly similar to it, the impressions similar to this idea of extension, must either be some sensations deriv'd from the sight, or some internal impressions arising from sensations.⁷

Le recours à ce principe paraît étonnant parce qu'il s'agit d'un principe concernant le rapport entre les impressions et les idées simples, alors que depuis le début, Hume présente l'idée de l'espace comme une idée complexe. Cela révèle

⁷ T I, II, iii, 33.

l'existence d'une tension dans l'analyse. Cette tension, à mon avis, ne résulte pas d'une distraction ou d'une confusion momentanée, mais semble plutôt découler de la nature que Hume assigne aux idées de l'espace et du temps. Comme on le verra dans ce qui suit, les idées de l'espace et du temps semblent partager certaines caractéristiques des idées simples et d'autres qui sont plutôt propres aux idées composées, et donc avoir une sorte de nature intermédiaire. C'est justement en vertu des caractéristiques qui rapprochent les idées de l'étendue des idées simples que Hume fait ici appel au principe de la correspondance entre les impressions et les idées de l'étendue. Il est important pour lui d'établir cette correspondance parce que cela lui permet de donner une analyse de l'impression de l'étendue qui décrit également la structure de l'idée de l'étendue. Ainsi, Hume détermine les caractéristiques de l'idée de l'étendue à travers l'examen des caractéristiques des impressions :

The table before me is alone sufficient by its view to give me the idea of extension. This idea, then is borrow'd from, and represents some impression, which this moment appears to the senses. But my senses convey to me only the impressions of colour'd points, dispos'd in a certain manner. If the eye is sensible of any thing further, I desire it may be pointed out to me. But if it be impossible to shew any thing farther, we may conclude with certainty, that the idea of extension is nothing but a copy of these colour'd points, and of the manner of their appearance.⁸

Les impressions et les idées de l'étendue partagent donc une même nature qui peut être décrite en faisant référence à deux caractéristiques essentielles. La première consiste dans la composition en un certain nombre de points doués de qualités sensibles (couleur ou qualités tactiles). La seconde consiste dans la manière selon laquelle ces points sont disposés.

Il a souvent été remarqué que la notion de “*manière de disposition*” introduit une sorte de circularité dans l'analyse de l'idée de l'étendue que propose

⁸ T I, II, iii, 34.

Hume⁹. La manière de la disposition des points sensibles est en effet et nécessairement la manière de se disposer des points dans l'espace. Cette notion semble donc présupposer la notion même qu'elle prétend analyser. Je crois que bien que la disposition dont il est question ici soit effectivement une disposition d'ordre spatial, cela n'introduit pas de cercle vicieux dans l'analyse. La notion de "manière de disposition" que Hume utilise pour analyser la notion d'étendue n'est en effet pas identique à celle de l'espace même et paraît en quelque sorte plus simple que celle-ci. En effet, une même manière de disposition des points sensibles peut s'appliquer à plusieurs ensembles de points sensibles ayant des qualités sensibles différentes. Au contraire, une idée de l'étendue, étant une idée constituée par des points sensibles disposés d'une certaine manière, ne peut pas rester la même si les caractéristiques sensibles de ces points sont différentes. Même la distinction entre idées particulières et idées générales de l'étendue exploite cette différence entre la notion d'étendue et celle de manière de disposition : une idée générale (ou abstraite) chez Hume est en effet une idée d'un certain mode de disposition en tant qu'il peut être exemplifié par différents ensembles de points sensibles¹⁰.

Hume souligne maintes fois que la notion de mode de disposition ne peut pas se donner indépendamment de l'existence de points sensibles dont la disposition illustre justement le mode de disposition : sans points indivisibles doués de qualités sensibles, nulle manière de disposition ne serait possible. Une manière de disposition présuppose donc toujours et nécessairement l'existence d'un certain nombre de points sensibles¹¹. Hume souligne aussi que la manière de disposition des points sensibles n'est pas une idée distincte de celles des points sensibles mêmes, s'ajoutant à celles-ci comme une nouvelle idée. Ainsi, entre les points et leurs manières d'être disposés (ainsi qu'entre l'étendue et la manière de

⁹ Cf. par exemple N. Kemp Smith, *op. cit.*, p. 273-274, 276, 279-280 ; A. Rosenberg, *art. cit.*, p. 83.

¹⁰ Cf. T I, II, iii, 34 : "All abstract ideas are really nothing but particular ones, consider'd in a certain light; but being annexed to general terms, they are able to represent a vast variety, and to comprehend objects, which as they are alike in some particulars, are in others vastly wide of each other."

¹¹ Sur ce point, cf. L. Falkenstein, *art. cit.*, p. 182-184.

disposition de ces points), il n'y a qu'une distinction de raison¹². Hume exprime très clairement ce point à l'égard des idées du temps en tant qu'elles sont les manières selon lesquelles les idées se succèdent dans l'esprit :

The idea of time is not deriv'd from a particular impression mix'd up with others, and plainly distinguishable from them; but arises altogether from the manner, in which impressions appear to the mind, without making one of the number. Five notes play'd on a flute give us the impression and idea of time; tho time be not a sixth impression, which presents itself to the hearing or any other senses. [...] But here it [the mind] only takes notice of the *manner*, in which the different sounds make their appearance; and that it may afterwards consider without considering these particular sounds, but may conjoin it with any other objects. The idea of some objects it certainly must have, nor is it possible for it without these ideas ever to arrive at any conception of time; which since it appears not as any primary distinct impression, can plainly be nothing but different ideas, or impressions, or objects dispos'd in a certain mannner, that is, succeeding each other.¹³

Cela montre, à mon avis, la nature particulière des idées de l'espace et du temps. Il s'agit effectivement d'idées complexes, mais elles le sont d'une manière différente des idées complexes des substances, où un certain nombre d'idées simples sont considérées ensemble comme appartenant à un seul sujet. Dans le cas des idées de l'espace et du temps, en effet, la composition se fait non pas par simple addition, mais plutôt à travers une disposition dans un ordre spatial. Les caractéristiques de cet ordre représentent un caractère essentiel des étendues particulières, de même que toute modification de cet ordre constitue une modification essentielle de l'idée de l'étendue. Ces manières d'être disposées des parties semblent partager avec les idées simples un certain caractère original et

¹² L'impossibilité de séparer une figure de sa couleur est justement l'exemple que Hume donne pour illustrer la notion de distinction de raison (T I, I, vii, 25, et T I, II, iii, 34).

¹³ T I, II, iii, 36-37.

inanalysable. Ainsi, bien qu'il ne soit pas exact de les considérer comme des idées simples au sens propre du terme, ces manières d'être disposées des points sensibles semblent avoir en commun avec les idées simples la nécessité d'une première source sensible à partir de laquelle l'imagination soit capable de reconnaître des ressemblances et de construire une infinité de variations. C'est à mon avis à cause de l'impossibilité d'analyser ces ordres et à cause de la nécessité de leur origine sensible que Hume rapproche parfois des idées simples les idées de l'espace et du temps et qu'il les considère concernées par les préceptes du premier principe.

Dans les deux sections consacrées aux réponses aux objections, Hume décrit d'autres aspects des manières de disposition des parties simples des idées de l'espace et du temps. Une caractéristique importante figure surtout dans la discussion de l'impossibilité – et donc l'inexistence – du vide. En discutant de cette idée – ou, plus précisément, de son impossibilité – Hume se montre assez restrictif : pour qu'un ensemble de points sensibles disposés dans l'espace constitue effectivement une impression ou une idée de l'étendue, Hume exige non seulement qu'il existe un ensemble de points qui se présentent comme coexistant à différentes localisations, mais aussi que ces points sensibles soient contigus et se présentent aux sens comme un continuum.

La contiguïté des points sensibles est une caractéristique essentielle de l'étendue parce que Hume, à plusieurs reprises, soutient qu'une disposition qui n'est pas une disposition de points contigus n'est pas une idée de l'étendue au sens propre du terme. En décrivant les caractéristiques des impressions correspondant à la vision de deux étoiles dans l'obscurité la plus complète, Hume écrit par exemple :

In order, therefore, to know whether the sight can convey the impression and idea of a vacuum, we must suppose, that amidst an entire darkness, there are luminous bodies presented to us, whose light discovers only these bodies presented to us, whose light discovers only these bodies themselves, without giving us any impression of the surrounding objects.

[...]

... 'tis evident, that when only two luminous bodies appear to the

eye, we can perceive, whether they be conjoined or separated; whether they be separated by a great or small distance; and if this distance varies we can perceive its increase or diminution, with the motion of the bodies. But as the distance is not in this case any thing colour'd or visible, it may be thought that there is here a vacuum or pure extension, not only intelligible to the mind, but obvious to the very senses.

[...]

This is our natural and most familiar way of thinking; but which we shall learn to correct by a little reflexion. We may observe, that when two bodies present themselves, where there was formerly an entire darkness, the only change, that is discoverable, is in the appearance of these two objects, and that all the rest continues to be as before, a perfect negation of light, and of every colour'd or visible object. This is not only true of what may be said to be remote from these bodies, but also of the very distance; which is interpos'd betwixt them; that being nothing but darkness, or the negation of light; without parts, without composition, invariable and indivisible. Now since this distance causes no perception different from what a blind man receives from his eyes, or what is convey'd to us in the darkest night, it must partake of the same properties: And as blindness and darkness afford us no ideas of extension, 'tis impossible that the dark and undistinguishable distance betwixt two bodies can ever produce that idea.¹⁴

La notion d'une distance angulaire dont il est possible de connaître les variations et qui n'implique pas de quelque manière une impression ou une idée de l'étendue est une notion difficile à comprendre. Elle parvient néanmoins à éclairer une des caractéristiques de la notion de l'étendue prise au sens propre du terme. Ce qui distingue la distance entre deux objets perçue dans l'obscurité de celle perçue dans un ciel lumineux est que la première n'est pas "remplie" par un continuum

¹⁴ T I, II, v, 56-57. Dans les propositions qui suivent (par exemple T I, II, v, 58), Hume illustre la même notion de distance non spatiale par une expérience de pensée tirée des perceptions tactiles.

de points sensibles, alors que la seconde est justement constituée par ce continuum. La nécessité de la présence d'un continuum qualitatif dépend bien évidemment de la définition de l'étendue en tant que manière de se disposer d'un ensemble de points sensibles : l'absence de continuum implique un manque (même localisé) de points sensibles et donc nécessairement l'inexistence d'une étendue au sens propre du terme. Une conséquence est que toute idée de l'étendue est une idée complexe qui peut être parcourue par une série de passages minimaux (visuels ou tactiles) d'un point au point contigu. Cela contribue à déterminer plus précisément la notion de disposition de points sensibles. Etant donné qu'une disposition est spatiale seulement si les points sensibles constituent un continuum, la notion de manière de disposition peut être réduite à une structure (ou peut-être même à une succession) de passages élémentaires d'un point au point contigu. Cette notion de disposition ne présuppose donc pas celle d'un espace très complexe et articulé. La notion de manière de disposition se construit en effet à partir de la simple relation de contiguïté. C'est parce que les notions de *minima* sensibles et de contiguïté sont plus simples que celle d'espace que la description de l'idée de l'étendue proposée par Hume représente une analyse effective de cette idée. Cependant, puisque la relation de contiguïté présuppose encore une forme élémentaire de spatialité, l'analyse de Hume n'est pas une analyse complète de cette notion.

Hume et Berkeley

Si l'on compare maintenant les conceptions de l'espace de Hume et de Berkeley, on remarque des points communs et des différences. Un premier point commun est que tous deux essaient de déterminer les composantes élémentaires (ou les plus élémentaires) de l'étendue. De même, tous deux aboutissent à une critique de la divisibilité à l'infini de l'étendue et à la conception d'un *minimum* indivisible doué de qualités sensibles. Hume et Berkeley se rapprochent aussi dans leur analyse de l'espace parce qu'ils construisent la spatialité à partir de ces points et de relations spatiales plus élémentaires. Ces relations consistent, chez Berkeley, dans la possibilité de mouvement d'un point sensible à un autre et, chez Hume, dans la notion de disposition de points sensibles contigus.

Là où les deux analyses se distancient, c'est surtout dans la manière de considérer les différences entre la vue et le toucher dans leur perception et constitution de l'étendue. Berkeley affirme en effet que seul le sens du toucher peut recevoir des sensations de mouvement et constituer ainsi des idées de l'étendue au sens propre du terme. En revanche, Hume ne conçoit pas de différence entre la vue et le toucher à l'égard de la perception de l'étendue : les deux sens reçoivent de la même manière des sensations de l'étendue en tant que manière d'être disposés d'un ensemble de points sensibles. La seule différence entre les idées de l'étendue reçues par les deux sens à laquelle Hume fait référence concerne le nombre de dimensions accessibles et donc la possibilité de disposer les différents points dans un espace bidimensionnel pour la vue et tridimensionnel pour le toucher. Il s'agit néanmoins d'une différence dont Hume ne discute pas les conséquences, comme si elles n'avaient aucune importance dans le cadre de son analyse de l'espace¹⁵.

Cette différence à l'égard de l'existence d'une asymétrie entre la vue et le toucher dans le processus de constitution de l'étendue peut être mise en rapport avec l'intérêt très inégal que ces auteurs manifestent pour la question de Molyneux. Berkeley utilise plusieurs fois la question, non seulement pour mettre en lumière l'hétérogénéité entre les idées de la vue et celles du toucher, mais aussi pour illustrer le processus qui permet de constituer, à partir de certaines sensations élémentaires du toucher, des idées composées de l'étendue au sens propre du terme, alors que Hume, lui, ignore complètement la question.

Les analyses de l'idée de l'espace développées par Berkeley et par Hume ne doivent nullement être traitées comme des recherches en psychologie de la perception. Pour les deux auteurs, il s'agit d'une enquête philosophique sur l'espace, menée à partir des principes d'une philosophie empiriste. Dans ce cadre, l'étude de l'étendue se fait à travers une recherche sur la genèse empirique de cette notion. Les découvertes relatives aux composantes sensibles de la notion d'étendue ainsi que celles relatives aux contributions éventuelles des activités

¹⁵ En introduisant le cas des deux corps lumineux, Hume écrit simplement (T I, II, v, 36) : "Tis commonly allow'd by philosophers, that all bodies, which discover themselves to the eye, appear as if painted on a plain surface, and that their different degree of remoteness from ourselves are discover'd more by reason than by the senses." Le thème de la bidimensionnalité de la perception visuelle ne sera pas repris ni discuté par la suite.

supérieures de l'entendement résultent donc de l'application de la “ méthode génétique ” de l'empirisme à la notion d'étendue. La discussion de la question de Molyneux chez Berkeley ou les pages sur l'espace du *Treatise* de Hume découlent d'un même intérêt pour les fondements sensibles des connaissances, intérêt particulièrement répandu au 18^e siècle.

CHAPITRE 6

LE PROBLEME DE MOLYNEUX DANS LA PHILOSOPHIE DE CONDILLAC

Introduction

Condillac conçoit la recherche philosophique comme la recherche de l'origine des idées et des facultés de l'entendement humain. La thèse principale de sa philosophie – affirmée aussi bien dans *l'Essai sur l'origine des connaissances humaines* (1746) que dans le *Traité des sensations* (1754)¹ – est que toutes les idées et toutes les facultés se développent à partir d'un seul principe : la sensation. Condillac pense néanmoins que sa philosophie représente une avancée par rapport à celle de Locke parce qu'elle montre 1) que la sensation seule – et non pas comme chez Locke la sensation et la réflexion – est la source de toutes les connaissances ; 2) que non seulement les connaissances, mais aussi les facultés ont leur origine dans la sensation, et 3) que les signes et le langage sont fondamentaux pour passer des sensations comme modifications du sujet à une connaissance objective.

L'*Essai* et le *Traité* diffèrent dans la façon de concevoir les contributions respectives de la vue et du toucher dans la constitution progressive de l'idée d'espace. Malgré cette différence essentielle, les deux textes présentent une grande unité thématique et partagent une même conception de la philosophie comme enquête sur la source et les limites de notre connaissance. Dans ce contexte, Condillac décrit le développement de l'idée de l'espace et des facultés aptes à percevoir celui-ci. C'est au cours de cette description qu'il discute assez

¹ E. Bonnot de Condillac, *Essai sur l'origine des connaissances humaines. Ouvrage où l'on réduit à un seul principe tout ce qui concerne l'entendement humain* (1746), in *Œuvres Philosophiques* (sous la dir. de G. Le Roy), Paris, PUF, 1947-1951, 3 vol., vol. 1, *Introduction*, p. 5 ; dorénavant cité comme *Essai*, suivi des numéros de partie, section, chapitre, paragraphe et page dans l'édition PUF. E. Bonnot de Condillac, *Traité des sensations* (1754), dans *Traité des sensations – Traité des animaux*, Paris, Fayard, 1984 ; dorénavant cité comme *Traité*, suivi des numéros de partie, chapitre et page dans l'édition Fayard.

longuement – aussi bien dans l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines* que dans le *Traité des sensations* – de la question de Molyneux. La réponse, affirmative dans l'*Essai*, est négative dans le *Traité* (publié huit ans après l'*Essai*). Condillac est conscient du changement ; dans l'introduction du *Traité*, il présente sa nouvelle position à l'égard de la perception de l'espace comme la différence la plus importante entre les deux textes. En gros, la différence entre les deux façons de concevoir l'origine de l'idée de l'espace est la suivante : dans l'*Essai*, l'idée de l'espace dans les trois dimensions est une idée que la vue peut recevoir sans aucun apprentissage préalable, tandis que dans le *Traité*, la vue acquiert des idées distinctes de la spatialité après un long processus d'apprentissage, qui se réalise à travers une interaction complexe avec les idées du toucher. C'est la nécessité de ce long apprentissage de la vue qui motive la réponse négative à la question de Molyneux. Dans le *Traité*, la description du processus de constitution de l'espace à partir de la composition d'éléments sensoriels plus simples est particulièrement claire et joue un rôle central.

Bien qu'à l'égard de l'analyse de la notion de l'espace dans ses composantes sensibles les plus élémentaires, le *Traité* soit beaucoup plus intéressant que l'*Essai*, celui-ci est également important pour mon sujet, par son attitude envers les données délivrées immédiatement par les sens, par sa critique de l'optique géométrique et enfin par ses explications de certains phénomènes visuels sur la base des modifications physiques des parties de l'œil.

Je commencerai donc par discuter de l'*Essai* pour passer ensuite à l'analyse des idées de l'espace telle qu'elle est présentée dans le *Traité*.

A. LA PERCEPTION DE L'ESPACE DANS L'ESSAI SUR L'ORIGINE DES CONNAISSANCES HUMAINES

1. Le projet métaphysique de Condillac

L'*Essai* commence par un éloge appuyé de la métaphysique en tant que recherche de l'origine des idées et des facultés. D'après Condillac, la détermination de l'origine des idées et des facultés est le seul fondement légitime des idées et des connaissances. De manière suggestive, Condillac remarque que

puisque tout ce dont nous nous apercevons sont des idées, la connaissance relative à leur origine ne peut pas sortir des limites de l'univers des idées ; connaître l'origine des idées consiste donc à déterminer les premières idées simples à partir desquelles les autres idées se sont développées² :

Soit que nous nous élevions, pour parler métaphoriquement, jusque dans les cieux ; soit que nous descendions dans les abîmes, nous ne sortons point de nous-mêmes ; et ce n'est jamais que notre propre pensée que nous apercevons. Quelles que soient nos connaissances, si nous voulons remonter à l'origine, nous arriverons enfin à une première pensée simple qui a été l'objet d'une seconde, qui l'a été d'une troisième, et ainsi de suite. C'est cet ordre de pensées qu'il faut développer si nous voulons connaître les idées que nous avons des choses³.

D'après Condillac, les idées de l'entendement ont leur origine plus ou moins immédiate dans la sensation. Parallèlement, les facultés se développent à partir d'une seule opération fondamentale qui est la perception avec ses différents degrés et modifications. La perception est définie comme l'« impression occasionnée dans l'âme par l'action des sens [...] »⁴. A partir de cette première opération de l'entendement, d'autres opérations relativement élémentaires sont générées. Il s'agit dans, l'ordre, de la *conscience*, de l'*attention* et de la *réminiscence*. La généalogie des autres facultés suit le même modèle de constitution d'opérations progressivement plus complexes à partir d'opérations simples. La réflexion, par exemple, en tant que « manière d'appliquer de nous-mêmes notre attention tour à tour à divers objets ou aux différentes parties d'un seul », est une faculté qui se développe à partir de l'imagination et de la mémoire⁵.

La méthode de Condillac consiste à observer les idées et les facultés telles qu'elles se donnent effectivement dans l'expérience, sans recourir à aucune idée

² *Essai, Introduction*, p. 3-4.

³ *Essai*, Sect. I, Ch. I, § 1, p. 6.

⁴ *Essai*, I, Sect. II, Ch. 1, § 1, p. 10-11.

⁵ *Essai*, I, Sect. II, Ch. 5, § 48, p. 22.

ou faculté dont il est impossible d'avoir une expérience. C'est à partir de ce principe qu'il critique Locke pour avoir utilisé, dans sa réponse à la question de Molyneux, des jugements dont il est « impossible de nous faire avoir conscience »⁶ : de tels jugements, selon Condillac, ne doivent pas entrer dans une recherche métaphysique de l'origine des connaissances humaines.

Aussi, puisque pour Condillac l'âme est toujours liée à un corps⁷, toutes les opérations de l'âme correspondent à des mouvements particuliers des fibres du cerveau. De même, les rapports entre les différentes opérations de l'âme (sensation, mémoire, imagination, etc.) dépendent de la mécanique des mouvements des fibres du cerveau⁸. Dans le cadre de cette considération matérialiste des facultés de l'âme, Condillac explique, par exemple, que c'est en vertu du fait que les fibres du cerveau peuvent s'accoutumer à accomplir certains mouvements et dispositions que les perceptions les plus habituelles se reproduisent facilement dans l'imagination et dans la mémoire⁹.

2. L'étendue

D'après Condillac, l'idée de l'étendue avec ses trois dimensions se présente dans toutes les sensations de la vue et du toucher¹⁰. Puisque dans l'état de veille nous percevons toujours quelque partie de notre corps s'appuyant sur quelque chose qui le soutient, la perception de l'étendue accompagne constamment toutes les sortes d'expériences. Cette idée de l'étendue en trois dimensions qui se donne immédiatement et constamment à la vue et au toucher est la première dans l'ordre du développement des idées au cours de l'expérience.

⁶ *Essai*, I, Sect. VI, § 4, p. 55 : « En troisième lieu, une raison qui suffirait seule pour détruire cette opinion de Locke, c'est qu'il est impossible de nous faire avoir conscience de ces sortes de jugements. On se fonde en vain sur ce qu'il paraît se passer dans l'âme bien des choses dont nous ne prenons pas connaissance. Par ce que j'ai dit ailleurs, il est vrai que nous pourrions bien oublier ces jugements le moment d'après que nous les aurons formés. Mais lorsque nous en ferions l'objet de notre réflexion, la conscience en serait si vive que nous ne pourrions plus le révoquer en doute. »

⁷ *Essai*, I, Sect. I, Ch. 1, § 8, p. 7.

⁸ Cf. p. ex. *Essai*, I, Sect. II, Ch. 1, § 7, p. 12.

⁹ Cf. *Essai*, I, Sect. II, Ch. 2, § 24, p. 16.

¹⁰ Cf. *Essai*, I, Sect. III, § 12, p. 39.

Aussi, c'est à partir de cette idée de l'étendue en trois dimensions que se développent toutes les autres idées relatives à l'espace. C'est donc à partir d'elle que toutes les autres doivent être étudiées.

Condillac appelle *analyse* cette manière d'avancer dans la connaissance des idées en partant des idées telles qu'elles se donnent immédiatement dans l'expérience et en déterminant ensuite leurs constituants les plus simples. Dans l'analyse, les idées sont présentées dans l'ordre selon lequel elles se donnent effectivement à l'expérience. Selon cet ordre, la notion de point n'est nullement la première idée relative à l'espace qui est perçue, mais plutôt la dernière obtenue à la suite d'une série d'abstractions (par une sorte d'attention sélective) à partir des idées de l'étendue dans les trois dimensions qui se donnent immédiatement à l'expérience de la vue et du toucher :

On voit bien que les géomètres ont eu pour objet de se conformer à la génération des choses ou celle des idées ; mais ils n'y ont pas réussi. On ne peut avoir l'usage des sens qu'on n'ait aussitôt l'idée de l'étendue avec toutes ses dimensions. Celle du solide est donc une des premières qu'ils transmettent. Or, prenez un solide et considérez-en une extrémité sans penser à sa profondeur ; vous aurez l'idée d'une surface [...]

Par cette voie, vous vous formerez sans effort les idées de point, de ligne, et de surface. On voit que tout dépend d'étudier l'expérience, afin d'expliquer la génération des idées dans le même ordre dans lequel elles se sont formées. Cette méthode est surtout indispensable quand il s'agit de notions abstraites ; c'est le seul moyen de les expliquer avec netteté¹¹.

Les notions mathématiques de surface, de ligne et de point ne sont donc nullement les idées constitutives de l'idée de l'étendue, mais plutôt des abstractions obtenues à partir d'une idée d'étendue tridimensionnelle perçue immédiatement par la vue et le toucher.

¹¹ Cf. *Essai*, I, Sect. III, § 12, p. 39.

Condillac oppose la méthode analytique, non seulement aux définitions par genre et espèce, mais aussi à la méthode utilisée dans la géométrie, où toutes les notions sont construites à partir de la notion obscure de point :

Quoique les géomètres aient connu cette méthode [l'analyse], ils ne sont pas exempts de reproches. Il leur arrive quelquefois de ne pas saisir la vraie génération des choses, et cela dans des occasions où il n'était pas bien difficile de le faire. On en voit la preuve dès l'entrée de la géométrie. Après avoir dit que le point est *ce qui se termine soi-même de toutes parts, ce qui n'a d'autres bornes que soi-même*, ou *ce qui n'a ni longueur, ni largeur, ni profondeur*, ils le font mouvoir pour engendrer la surface, et la surface pour engendrer le solide.

Je remarque d'abord qu'ils tombent ici dans le défaut des autres philosophes : c'est de vouloir définir une chose fort simple [...]

En second lieu, le mot *borne* dit si nécessairement relation à une chose étendue qu'il n'est pas possible d'imaginer une chose qui se termine de toutes parts ou qui n'a d'autres bornes que soi-même. La privation de toute longueur, largeur et profondeur, n'est pas non plus une notion assez facile pour être présentée la première¹².

A cette manière obscure de définir les notions de l'espace, il faut bien évidemment préférer la méthode analytique qui ne présuppose aucune notion qui ne se donne avec évidence dans la perception.

Dans la philosophie de Condillac, une idée complexe est une idée constituée par la réunion ou la collection de plusieurs perceptions¹³ ; l'idée de l'étendue est justement une idée complexe constituée par une même perception répétée plusieurs fois¹⁴. Condillac ne précise pas comment il faut comprendre cette « répétition » des idées à propos des idées de l'étendue. Ce point est

¹² Cf. *Essai*, I, Sect. III, § 11, p. 39.

¹³ Cf. *Essai*, I, Sect. III, § 1, p. 37.

¹⁴ Cf. *Essai*, I, Sect. III, § 4, p. 37-38. Sur ce point, il est intéressant de comparer la position de Condillac avec ce que Locke écrit dans l'*Essay*, II, xiii. Pour la définition des idées simples et des idées complexes, cf. *Essai*, I, Sect. III, § 1, p. 37.

problématique, car dans le cas de l'idée complexe de l'étendue, les différentes perceptions ne doivent pas simplement être répétées un certain nombre de fois, elles doivent aussi se répéter ou s'associer spatialement. Condillac ne discute pas de manière explicite des caractéristiques de cette relation, mais donne quelques informations à son sujet dans le chapitre sur les sensations :

La notion de l'étendue, dépouillée de toutes ses difficultés et prise par le côté le plus clair, n'est que l'idée de plusieurs êtres qui nous paraissent les uns hors des autres¹⁵.

L'étendue est décrite comme composée de parties extérieures les unes aux autres. Il s'agit d'une caractérisation intéressante de la relation qui associe les différentes parties de l'espace. Cette description est néanmoins incomplète parce qu'elle ne rend pas compte de la différence entre des parties qui sont « *les unes hors des autres* » dans une étendue continue et celles qui sont « *les unes hors des autres* » dans un ensemble de points discrets. Pour une analyse plus détaillée de la relation qui unit les éléments spatiaux, il faut attendre le *Traité* et sa discussion sur l'étendue et l'espace.

3. La réponse à la question de Molyneux dans l'Essai sur l'origine des connaissances humaines

Dans une longue section intitulée *De quelques jugements qu'on a attribués à l'âme sans fondement, ou solution d'un problème de métaphysique*, Condillac discute de la question de Molyneux. Comme le titre l'annonce, il utilise cette discussion surtout pour critiquer le recours à des jugements dont il est impossible de se rendre compte. Pour Condillac, l'introduction de tels jugements est en contradiction avec le projet de faire de la philosophie une science empirique de l'origine, du fondement et des limites de la connaissance humaine. L'enjeu méthodologique de la question de Molyneux est donc important. Condillac qualifie cette question de problème de métaphysique parce qu'il conçoit la métaphysique comme l'étude de l'origine et du fondement des idées et que la question de Molyneux concerne justement l'origine des idées de l'espace et de la figure.

En opposition aux jugements inconscients qu'il attribue à Locke dans la réponse à la question de Molyneux, Condillac reste fermement attaché aux principes empiristes de l'observation des idées et des sensations telles qu'elles se donnent effectivement à l'expérience. Ainsi, puisque l'examen de ce qu'il voit lui montre qu'il voit un espace tridimensionnel, il affirme que l'espace tridimensionnel est perçu immédiatement par la vue. Par conséquent, si cet espace tridimensionnel ne correspond pas à l'espace peint sur l'image rétinienne, Condillac pense qu'il faut tout simplement nier la correspondance entre l'image rétinienne et le contenu de l'expérience visuelle :

Tout ce raisonnement [de Locke] suppose que l'image qui se trace dans l'œil à la vue d'un globe, n'est qu'un cercle plat, éclairé et coloré différemment ; ce qui est vrai. Mais il suppose encore, et c'est ce qui paraît faux, que l'impression qui se fait dans l'âme en conséquence ne nous donne que la perception de ce cercle ; [...]

Parmi ces suppositions, Locke avance sans preuve que la sensation de l'âme ne représente rien de plus que l'image que nous savons se tracer dans l'œil. Pour moi, quand je regarde un globe, je vois autre chose qu'un cercle plat : expérience à laquelle il me paraît tout naturel de m'en rapporter. Il y a d'ailleurs bien des raisons pour rejeter les jugements auxquels ce philosophe a recours [...]

[...]

[...] une raison qui suffirait toute seule pour détruire cette opinion de Locke, c'est qu'il est impossible de nous faire avoir conscience de ces sortes de jugements. On se fonde en vain sur ce qu'il paraît se passer dans l'âme bien des choses dont nous ne prenons pas connaissance. Par ce que j'ai dit ailleurs, il est vrai que nous pourrions bien oublier ces jugements le moment d'après que nous les aurons formés. Mais lorsque nous en

¹⁵ Cf. *Essai*, I, Sect. I, Ch. 2, § 12, p. 13.

ferions l'objet de notre réflexion, la conscience en serait si vive que nous ne pourrions plus les révoquer en doute¹⁶.

Je crois que le raisonnement de Condillac est ici irréprochable et qu'il applique avec cohérence les principes d'une enquête empirique au développement des connaissances et des facultés¹⁷. C'est donc l'observation du contenu des sensations qui fait dire à Condillac que la vue aussi bien que le toucher perçoit immédiatement l'espace dans toutes ses dimensions. Avec un tel point de départ, il n'est pas étonnant que la réponse à la question de Molyneux soit positive. Voici l'explication de Condillac :

Examinons à notre tour ce qui arriverait à un aveugle-né à qui l'on donnerait le sens de la vue.

Cet aveugle s'est formé des idées de l'étendue, des grandeurs, etc... en réfléchissant sur les différentes sensations qu'il éprouve quand il touche des corps. Il prend un bâton dont il sent que toutes les parties ont une même détermination : voilà d'où il tire l'idée d'une ligne droite.

[...]

[...] Mais il ne faut pas croire qu'au moment qu'il ouvre les yeux, il jouisse déjà du spectacle qui produit dans toute la nature ce mélange admirable de lumière et de couleur. C'est un trésor qui est renfermé dans les nouvelles sensations qu'il éprouve ; la réflexion peut seule le lui découvrir et lui en donner la vraie jouissance. Lorsque nous fixons nous-mêmes les yeux sur un

¹⁶ *Essai*, I, Sect. VI, § 2-4, p. 54-55.

¹⁷ Comme j'ai essayé de le montrer dans le chapitre sur Locke, je ne crois pas que Locke ait réellement soutenu les positions que Condillac lui attribue ici. Locke affirme bien que ce que nous voyons est un cercle plat différemment ombragé, mais il l'affirme en décrivant le contenu des sensations visuelles et non pas – comme Condillac le pense – parce qu'il « [...] avance sans preuve que la sensation de l'âme ne représente rien de plus que l'image que nous savons se tracer dans l'œil. » Je crois en fait que Locke, quand il parle du cercle plat, ne se réfère nullement à l'image rétinienne, mais au contenu immédiat de l'expérience visuelle ; je crois aussi que pour Locke, nous pouvons toujours devenir conscients des jugements qui nous font passer de l'idée de cercle à celle de sphère.

tableau fort composé et que nous le voyons tout entier, nous ne nous ne formons encore aucune idée déterminée. Pour le voir comme il faut, nous sommes obligés d'en considérer toutes les parties les unes après les autres. [...]

Je passe au moment où cet homme est en état de réfléchir sur ce qui lui frappe la vue. Certainement tout n'est pas devant lui comme un point. Il aperçoit donc une étendue en longueur, largeur et profondeur. Qu'il analyse cette étendue, il se fera les idées de surface, de lignes, de point et de toutes sortes de figures ; idées qui seront semblables à celles qu'il a acquises par le toucher ; car de quelque sens que l'étendue vienne à notre connaissance, elle ne peut être représentée de deux manières différentes. Que je voie ou que je touche un cercle et une règle, l'idée de l'un ne peut jamais offrir qu'une ligne courbe et celle de l'autre qu'une ligne droite. Cet aveugle-né distinguera donc à la vue le globe du cube puisqu'il y reconnaîtra les mêmes idées qu'il s'en était faites par le toucher¹⁸.

Ce passage explique les caractéristiques du processus de perception des propriétés spatiales. L'explication, très intéressante, nous ramène aussi bien à Locke qu'à Berkeley.

Condillac affirme que les notions de l'étendue et des figures que l'aveugle a apprises par le toucher ont été apprises en réfléchissant sur les sensations de ce sens. La réflexion, nous l'avons vu, est la capacité de diriger successivement l'attention sur différents objets ou sur différentes parties d'un seul objet. Ainsi, puisque pour connaître distinctement les figures et les distances à partir des sensations du toucher, il est nécessaire d'en parcourir attentivement les parties, même pour le toucher une perception réfléchie est une condition nécessaire pour la perception de l'étendue et de ses déterminations.

C'est exactement la même nécessité d'une perception réfléchie qui se retrouve pour la perception visuelle de l'étendue. En effet, la sensation reçue au premier regard contient déjà tous les matériaux nécessaires pour connaître l'étendue et ses propriétés ; cependant, pour atteindre les idées distinctes de

¹⁸ *Essai*, I, Sect. VI, § 14, p. 57.

l'étendue, le sujet doit être en mesure de parcourir attentivement les différentes parties et d'en examiner les rapports.

Ce recours à la réflexion pour la perception distincte des propriétés spatiales ne contredit nullement l'affirmation que l'étendue et ses modifications sont perçues immédiatement par la vue et par le toucher. En effet, la réflexion dont il est question ici est une façon particulière de percevoir, où les sens sont aidés par l'attention et la mémoire. Elle produit une transformation de la manière de fonctionner des sens et reste sur un plan physiologique ou matériel, sans faire intervenir d'activités supérieures de l'entendement à contenu représentationnel¹⁹. Cette perception réfléchie est donc très différente du jugement de Locke ou de la suggestion de Berkeley. Ceux-ci permettent en effet de passer d'une idée perçue immédiatement par la vue (et ayant un certain contenu représentationnel) à une autre (au contenu différent) qui lui est associée en vertu d'une corrélation constante au cours de l'expérience. La réflexion que Condillac introduit dans la perception des propriétés spatiales est plutôt l'observation attentive et la découverte progressive d'un seul et même contenu sensoriel (« *un trésor qui est renfermé dans les nouvelles sensations qu'il éprouve* »). C'est parce que la réflexion est une façon particulière de percevoir (et non de juger) que l'étendue, la figure, la situation, etc. peuvent être considérées comme des contenus immédiatement perceptibles par la vue et par le toucher.

En introduisant la condition relative à la possibilité de réfléchir sur les données de la sensation visuelle, Condillac modifie de manière significative les caractéristiques de la question posée originairement par Molyneux et à laquelle Locke avait répondu dans l'*Essay*. En donnant sa réponse négative, Locke précise que l'aveugle guéri ne sera pas capable de reconnaître "*at first sight*" (et "*with certainty*") le cube et la sphère, mais – comme nous l'avons vu – Locke ne dit rien à propos de ce que l'aveugle sera capable de dire et de faire dans les expériences successives à cette "*first sight*". La question à laquelle Condillac donne une réponse affirmative est donc substantiellement différente de celle qui avait été traitée par Locke.

¹⁹ C'est parce qu'elle reste sur le plan physiologique que cette réflexion peut accompagner des perceptions qui peuvent être dites immédiates au sens défini au chapitre 1.

Condillac conçoit la réflexion comme une faculté de l'entendement qui dépend du développement du corps, des organes des sens et de la maîtrise du sujet sur le mouvement de ses parties. Ainsi, en essayant, par exemple, de rendre compatibles les résultats de l'opération des cataractes de Cheselden avec sa théorie de la vision immédiate de l'espace et des figures en trois dimensions, Condillac affirme la nécessité d'un apprentissage physique des mouvements des différentes parties de l'œil :

Quelques réflexions sur ce qui se passe dans l'œil à la présence de la lumière pourront expliquer cette expérience. [...]

[...]

[...] Si, pour obéir à l'action de la lumière, les parties de l'œil se modifient sans cesse avec une si grande variété et une si grande vivacité, ce ne peut être qu'autant qu'un long exercice en a rendu les ressorts plus liants et plus faciles. Ce n'était pas là le cas du jeune homme à qui on abaissa les cataractes. [...] S'il dût quelque chose au secours du toucher, c'est que les efforts qu'il faisait pour voir dans les objets les idées qu'il s'en formait en les maniant lui donnaient l'occasion d'exercer davantage le sens de la vue. En supposant qu'il eut cessé de se servir de ses mains toutes les fois qu'il ouvrait les yeux à la lumière, il n'est pas douteux qu'il n'eût acquis par la vue les mêmes idées, quoiqu'à la vérité avec plus de lenteur. [...]²⁰.

Puisque les caractéristiques physiques de l'œil et son fonctionnement mécanique ont des implications directes sur le développement des sensations visuelles, l'étude de la vision ne peut pas faire abstraction de ce qui est imposé par la structure physique de la faculté visuelle²¹.

²⁰ *Essai*, I, Sect. VI, § 16, p. 58-59.

²¹ De même, Condillac critique aussi bien Berkeley que Voltaire pour leur affirmation de l'impossibilité d'une vision immédiate de la figure, de la grandeur, de la situation et de la distance des objets, et plus particulièrement pour l'affirmation qu'il n'est possible d'évaluer la taille d'un homme vu à grande distance à travers un trou que lorsque nous reconnaissons qu'il est un homme et lui associons les idées de grandeur propres à un homme que nous avons apprises par le toucher. A la place de cette explication « associationniste », Condillac propose une explication physique

La discussion de la question de Molyneux dans la version modifiée de Condillac contient assez d'éléments pour inférer la réponse que Condillac donnerait à la question dans sa version originale. Il écrit en fait que seule la réflexion peut ouvrir à l'aveugle guéri le trésor contenu dans ses premières sensations et qu'il ne faut pas croire « qu'au moment qu'il ouvre les yeux, il jouisse déjà du spectacle qui produit dans toute la nature ce mélange admirable de lumière et de couleur. » L'exercice demandé à l'aveugle guéri est comparé à celui que nous accomplissons lorsque pour voir comme il faut un tableau fort complexe, « nous sommes obligés d'en considérer toutes les parties les unes après les autres. » Par conséquent, « au moment qu'il ouvre les yeux », c'est-à-dire avant cette perception « réfléchie », il ne percevra pas les figures de manière distincte et ne saura donc pas laquelle est un cube et laquelle est une sphère. Ainsi, même Condillac, dans *l'Essai sur l'origine des connaissances humaines*, répond négativement à la version classique de la question de Molyneux.

Je crois que les arguments qu'il donne pour fonder sa réponse affirmative à la version modifiée de la question de Molyneux sont des arguments auxquels Locke serait prêt à souscrire. L'exemple du tableau très articulé rappelle en fait de près l'exemple du paysage composé que Locke utilisait pour montrer la nécessité d'un examen attentif pour la perception de toutes les parties d'un paysage²².

Cette même capacité d'observer attentivement et de suivre les contours avec le regard jouera dans le *Traité des sensations* un rôle essentiel pour la constitution de l'étendue et de toutes les notions spatiales.

Après avoir étudié la question de Molyneux, Condillac esquisse une nouvelle question qui pourrait être posée à l'aveugle ayant reconnu le cube et la sphère posés devant lui. Il s'agit de s'assurer que ce qui est perçu comme un cube

selon laquelle c'est la modification subie par nos organes sensoriels à cause de l'effort produit par l'attention au moment où le corps est reconnu comme étant un homme qui détermine le changement soudain dans la perception de la grandeur de l'objet perçu : « Il y a ici un passage subit d'un premier jugement à un second tout opposé. Cela engage à fixer l'objet avec plus d'attention afin d'y trouver la taille ordinaire à un homme. Cette attention violente produit vraisemblablement quelque changement dans le cerveau, et de là dans les yeux ; ce qui fait voir un homme d'environ cinq pieds. C'est là un cas particulier, et le jugement qu'il fait faire est tel qu'on ne peut nier n'en avoir conscience. » (*Essai*, I, Sect. VI, § 6, p. 55).

²² Cf. J. Locke, *Essay*, II, i, 7.

par la vue n'est pas perçu comme une sphère par le toucher et inversement que ce qui se présente à la vue comme une sphère n'est pas perçu comme un cube par le toucher. Cette intéressante question semble avoir sa source dans le phénoménalisme affiché au début de l'*Essai*. La réponse ne peut venir que de l'expérience, écrit Condillac ; il la liquide rapidement en disant qu'il s'agit manifestement d'un problème différent de celui qui avait intéressé Locke et Berkeley²³.

B. LA PERCEPTION DE L'ESPACE DANS LE *TRAITÉ DES SENSATIONS*

4. Le *Traité des sensations*

Le but principal du *Traité des sensations* est de montrer comment toutes les connaissances et toutes les facultés se développent à partir de la sensation. Le *Traité* poursuit donc le même projet métaphysique qui avait été à la base de l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines*²⁴. Entre les deux textes, Condillac reconnaît néanmoins qu'il existe une différence essentielle puisqu'il affirme dans le *Traité*, contrairement à ce qu'il avait dit dans l'*Essai*, que nous devons apprendre par l'expérience à utiliser nos sens :

Dire que nous avons appris à voir, à entendre, à goûter, à sentir, à toucher, paroît le paradoxe le plus étrange. Il semble que la nature nous a donné l'entier usage de nos sens, à l'instant même qu'elle les a formés ; et que nous nous en sommes toujours servi sans étude, parce qu'aujourd'hui nous ne sommes plus obligés de les étudier.

²³ *Essai*, I, Sect. VI, § 14, p. 57.

²⁴ E. Bonnot de Condillac, *Extrait du traité des sensations* (dans *Traité des sensations – Traité des animaux*, Paris, Fayard, 1984 ; cité dorénavant comme *Extrait*, suivi de la partie et de la page dans l'édition Fayard), *Introduction*, p. 285 : « Le principal objet de cet ouvrage est de faire voir comment toutes nos connaissances et toutes nos facultés viennent des sens, ou, pour parler plus exactement, des sensations : car dans le vrai, les sens ne sont que cause occasionnelle. Ils ne sentent pas, c'est l'âme seule qui sent à l'occasion des organes ; et c'est des sensations qui la modifient, qu'elle tire toutes ses connaissances. »

J'étois dans ces préjugés, lorsque je publiai mon *Essai sur l'origine des connaissances humaines*. Je n'avois pu en être retiré par les raisonnemens de Locke sur un aveugle-né, à qui on donneroit le sens de la vue ; et je soutins contre ce philosophe que l'œil juge naturellement des figures, des grandeurs, des situations et des distances²⁵.

Ce par quoi Condillac remplace le préjugé quant à l'usage immédiat des sens est la description d'un double processus d'apprentissage. D'une part, l'exercice répété permet à tous les sens – devenus plus aigus grâce à l'attention – d'avoir des sensations au contenu progressivement plus riche et articulé. D'autre part, la corrélation constante entre certaines sensations d'un sens et celles d'un autre sens (par exemple lorsque nous posons les mains sur les yeux), rend possibles des jugements qui permettent d'associer les sensations acquises immédiatement par un sens à d'autres sensations et connaissances acquises par une autre modalité sensorielle (comme lorsque nous jugeons que la couleur que nous voyons se trouve sur la main que nous sommes en train de mouvoir devant les yeux).

Pour rendre compte de cet apprentissage, Condillac imagine une statue complètement insensible, qu'il ouvre successivement aux différents sens. Par cette expérience de pensée, il se propose de décrire la généalogie des sensations²⁶. Dans le cadre de sa description généalogique des idées, Condillac montre que chaque sens a besoin de beaucoup d'exercice pour arriver à distinguer ses sensations, pour passer d'une sensation à une autre, pour s'en souvenir, ou bien pour concentrer toute son attention sur une sensation, etc. Il montre aussi que les sensations de l'odorat, du goût, de l'ouïe et de la vue sont d'abord perçues comme des modifications du sujet : au début, la statue est en effet tour à tour odeur, goût, son et couleur.

Ce n'est qu'avec les expériences acquises par le toucher que la statue devient capable de franchir les limites de son propre moi et de percevoir ses sensations comme des perceptions de qualités de l'objet. Les premières sensations du toucher sont d'abord ressenties par la statue comme des modifications de soi-même : elle est le froid ou le chaud, le lisse ou le rugueux, etc. Ensuite, en

²⁵ *Traité, Dessein de cet ouvrage*, p. 10.

²⁶ *Traité, Avis important au lecteur*, p. 9.

comparant les sensations provenant des mouvements de sa main sur son propre corps avec celles obtenues en touchant d'autres objets, elle peut commencer à distinguer ses propres affections de la perception de qualités des objets extérieurs. Parmi les qualités qui se présentent ensuite comme caractéristiques du monde extérieur se trouve la perception distincte de l'étendue et de toutes les déterminations spatiales telles qu'avoir une figure, une grandeur, une position et une situation déterminées.

Par la suite, un jugement permet d'appliquer la distinction entre les modifications du sujet et les déterminations des objets (ayant une place déterminée dans l'espace) aussi aux sensations perçues par les autres sens. Condillac définit le jugement comme la « *perception d'un rapport entre deux idées, que l'on compare* »²⁷. C'est donc en vertu d'une corrélation avec les sensations tactiles que les autres sensations deviennent à leur tour des perceptions de propriétés objectives situées dans l'espace.

Dans les paragraphes qui suivent, j'étudierai plus en détail la genèse de l'idée de l'espace²⁸, en suivant les étapes du parcours de la statue à la découverte du monde extérieur.

5. La vue et la notion indistincte de l'étendue

La statue, lorsqu'elle est ouverte au seul sens de la vue, perçoit les couleurs comme des modifications de son âme. Au début, même devant un paysage multicolore, elle n'a qu'une sensation confuse ou ne remarque aucune couleur de manière particulière :

Si dès le premier instant elle aperçoit également plusieurs couleurs, il me semble qu'elle n'en peut encore remarquer aucune en particulier : son attention trop partagée les embrasse

²⁷ *Traité*, I, 2, p. 22.

²⁸ Condillac introduit beaucoup de modifications sur ce thème lors de la deuxième édition du *Traité*. Puisqu'il ne s'agit pas de modifications substantielles, je me suis limitée à discuter de la deuxième édition. Les modifications introduites sont signalées dans l'édition critique du *Traité*, dans *Œuvres philosophiques*, vol. I, p. 221-338, p. 251-273.

confusément. Voyons comment elle peut apprendre à les démêler²⁹.

Initialement, toute son attention ne peut être capturée que par une seule couleur à la fois et lorsqu'elle change de couleur, elle oublie immédiatement ce qu'elle était avant. C'est à travers la succession des expériences et la rencontre fortuite avec des couleurs qui lui sont plus agréables que d'autres qu'elle parvient à développer son attention, sa mémoire et les autres facultés. La statue apprend d'abord à se sentir successivement différentes couleurs. Pour qu'elle parvienne à se sentir différentes couleurs à la fois, il est nécessaire que sa mémoire et son attention soient suffisamment développées et que deux ou trois couleurs se partagent équitablement son attention :

Le rouge, je le suppose, est la première couleur qui l'a frappée davantage, et qu'elle a remarquée. Son œil étant fatigué, il change de situation, et il rencontre une autre couleur, du jaune, par exemple : elle se plaît à cette nouvelle manière d'être ; mais elle n'oublie pas le rouge, ni le plaisir qu'il lui a fait. [...]
[...]

Qu'ensuite son œil fatigué se porte sur une troisième couleur, sur du verd, par exemple ; son attention déterminée à cette manière d'être, se détourne des deux premières. Cependant elle n'y est pas déterminée au point de lui faire tout-à-fait oublier ce qu'elle a été. Elle remarque donc encore le rouge et le jaune, comme deux manières d'être qui ont précédé.

Ce souvenir prend sur l'attention, à proportion que l'organe, fixé sur le verd, se fatigue. Insensiblement il y a à-peu-près autant de part que la couleur actuellement remarquée : ainsi la statue démêle qu'elle a été du rouge et du jaune avec la même vivacité qu'elle démêle qu'elle est du verd. Dès-lors elle remarque qu'elle est tout-à-la-fois ces trois couleurs³⁰.

²⁹ *Traité*, I, 11, p. 76.

³⁰ *Traité*, I, 11, p. 78-79.

Avec l'expérience, la statue bornée au seul sens de la vue devient capable de percevoir trois couleurs à la fois et de se sentir ces trois couleurs en même temps. D'après Condillac, lorsque la statue se sent plusieurs couleurs à la fois, nécessairement elle doit aussi se sentir étendue, bien qu'il s'agisse d'une façon d'être étendue plus élémentaire que celle que nous connaissons. La notion de l'étendue – du moins sous cette forme élémentaire – consiste dans un certain nombre de sensations qui se présentent comme étant les unes hors des autres et contiguës :

Dès que chaque couleur est étendue, plusieurs couleurs contiguës forment nécessairement un continu de plusieurs parties étendues et distinctes les unes des autres.

Ce phénomène est une surface colorée. C'est ainsi du moins que nous l'apercevons nous-mêmes. Notre statue, lorsqu'elle juge qu'elle est à-la-fois plusieurs couleurs, se sentirait donc comme une surface colorée.

L'idée de l'étendue suppose la perception de plusieurs choses, qui, étant les unes hors des autres, sont contiguës, et par conséquent chacune étendues : car des choses inétendues ne sauroient être contiguës. On ne peut pas refuser cette perception à la statue : car elle sent qu'elle se répète hors d'elle-même, autant de fois qu'il y a de couleurs qui la modifient. En tant qu'elle est le rouge, elle se sent hors du verd ; en tant qu'elle est le verd, elle se sent hors du rouge, et ainsi du reste.

Elle se sent donc comme une étendue colorée : mais cette étendue n'est pour elle ni une surface, ni aucune grandeur déterminée.

Elle n'est pas une surface, parce que l'idée de surface suppose l'idée de solide, idée qu'elle n'a pas et qu'elle ne peut pas avoir.

Elle n'est pas non plus une grandeur déterminée : car une pareille grandeur est une étendue renfermée dans des limites qui la circonscrivent. Or, le moi de la statue ne sauroit se sentir circonscrit dans des limites. [...] Parce qu'il [le moi de la statue] est modifié à-la-fois par plusieurs couleurs, et qu'il se retrouve

également dans chacune, il se sent comme étendu, et parce qu'il n'aperçoit rien qui le circonscrive, il n'a de son étendue qu'un sentiment vague : c'est pour lui un sentiment sans bornes. [...] ³¹.

Il s'agit d'un passage assez difficile, car Condillac y affirme d'abord que la statue, en se sentant plusieurs couleurs à la fois, se sent comme une surface colorée, puis – juste quelques lignes plus bas – que la statue ne peut pas se sentir comme une surface parce qu'elle n'en possède pas la notion. La contradiction entre ces deux affirmations peut être résolue en admettant que Condillac met en parallèle l'expérience de la statue limitée au seul sens de la vue (*c'est-à-dire le moi de la statue lorsqu'elle est – comme ici – limitée au sens de la vue*) avec l'expérience d'un sujet adulte dont les sens ont été longtemps et régulièrement exercés (*nous-mêmes*). La description généalogique est ici mise de côté pour laisser la place à une confrontation entre l'expérience « normale » (« C'est ainsi du moins que nous l'apercevons nous-mêmes. ») et celle – plus élémentaire – de la statue. Le passage d'une sorte d'expérience à l'autre n'est pas toujours clair. Cette comparaison contient néanmoins les éléments d'une description sommaire des caractéristiques de l'étendue visuelle dans ses premiers développements.

Condillac juxtapose l'étendue en tant que « *perception de plusieurs choses, qui, étant les unes hors des autres, sont contiguës, et par conséquent chacune étendues* » – soit l'étendue élémentaire de la statue – et l'étendue en tant que perception de « *plusieurs couleurs contiguës [et qui] forment nécessairement un continu de plusieurs parties étendues et distinctes les unes des autres* » – soit l'étendue (plus complexe et riche en déterminations) telle que nous la concevons et la percevons *nous-mêmes*.

La notion élémentaire de l'étendue – ou *indistincte*, comme l'appelle Condillac – consiste donc dans un ensemble de parties qui « *étant les unes hors des autres, sont contiguës* ». Pluralité, extériorité et contiguïté des sensations qui coexistent sont donc les caractéristiques de l'étendue prise au sens le plus élémentaire ³². Cette manière d'être étendue ne laisse pas de place à des rapports

³¹ *Traité*, I, 11, p. 81-82.

³² Dans un des chapitres suivants, Condillac affirme que la simple existence *les unes hors des autres* des sensations n'implique pas nécessairement l'étendue des sensations, même au sens le

plus complexes entre les différentes parties spatiales : il n'y a ni nombre de dimensions, ni figure, ni grandeur déterminée. Aussi, puisque pour Condillac la statue ne peut pas se sentir de manière distincte de plus de trois couleurs à la fois, il s'agit d'une étendue qui n'a pas de limites, et qui, en même temps, n'a qu'un nombre limité de parties. L'étendue visuelle est une étendue tellement élémentaire qu'elle ne peut avoir ni nombre de dimensions, ni figure, ni grandeur déterminée. Il s'agit donc d'une notion fort différente de celle avec laquelle nous sommes confrontés dans notre expérience quotidienne, où l'étendue, s'étendant sur deux ou trois dimensions, peut avoir des limites, des figures et des grandeurs déterminées.

Une telle façon de concevoir l'étendue visuelle comme co-existence de couleurs qui sont les unes hors des autres accorde à la vue une certaine capacité de mouvement lui permettant de passer d'une couleur à une autre :

Notre statue portant la vue d'une couleur à une autre, ne jouit pas toujours de la manière d'être qu'elle se souvient lui avoir été la plus agréable. Son imagination faisant effort, pour lui représenter vivement l'objet de son desir, ne peut manquer d'agir sur ses yeux. Elle y produit donc à leur insu un mouvement, qui leur fait parcourir plusieurs couleurs, jusqu'à ce qu'ils aient rencontré celle qu'ils cherchent³³.

Ainsi, comme nous l'avons vu plus haut, lorsque les couleurs perçues à la suite de ces mouvements attirent l'attention de manière appropriée, la statue commence à exister comme étant les trois couleurs à la fois ; en vertu de cela, elle commence à se sentir étendue. Même dans cette façon d'être très élémentaire, la notion d'étendue dépend de manière essentielle du mouvement en général et des mouvements de l'œil en particulier (ou du moins du mouvement relatif entre l'œil et ce qui est perçu).

La vue, pourvu qu'elle soit exercée par l'expérience, peut donc accéder à une sorte d'étendue élémentaire et indistincte. L'étendue purement visuelle

plus élémentaire. C'est pourquoi la contiguïté – et non la simple coexistence – doit être traitée comme une condition nécessaire de l'étendue, même au sens le plus élémentaire.

³³ *Traité*, I, 11, p. 80.

consiste dans la contiguïté d'un nombre limité d'éléments. Une telle notion de l'étendue est trop peu articulée pour qu'il soit possible d'y définir les notions de borne, de limite, de surface ou de solide, ni de grandeur déterminée. L'étendue telle que *nous-mêmes* la concevons n'est donc pas accessible à un être dont les expériences sont limitées au seul sens de la vue.

Ni la vue, ni l'odorat, ni le goût, ni l'ouïe, ni tous ces sens mis ensemble ne sont en mesure de faire sortir la statue de ses propres limites ni de lui faire concevoir l'existence de corps étendus différents d'elle-même. Les sensations reçues par ces sens ne sont pas non plus suffisamment articulées pour qu'il soit possible de concevoir une étendue telle que nous la concevons, avec des figures, des limites et des grandeurs.

Il est important de remarquer que dans la description des éléments constitutifs de l'étendue (telle que nous la concevons et la percevons *nous-mêmes*), Condillac traite la surface colorée comme un phénomène (« *Dès que chaque couleur est étendue, plusieurs couleurs contiguës forment nécessairement un continu de plusieurs parties étendues et distinctes les unes des autres. Ce phénomène est une surface colorée.* ») et les questions relatives aux caractéristiques de l'étendue comme des questions relatives aux caractéristiques des sensations que nous recevons comme étant des sensations de l'étendue. Dans sa *Logique* (1780), par exemple, rapprochant sa position de celle de Leibniz, il affirme qu'il est impossible de savoir si les corps sont réellement étendus ou s'ils le sont seulement en apparence, notre connaissance étant limitée aux idées et aux sensations :

Les corps sont-ils réellement étendus ? Ou paraissent-ils étendus sans l'être réellement ? J'ai beau interroger mes sens, ils ne peuvent rien me répondre. C'est qu'ils ne m'ont pas été donnés pour juger de ce que les choses sont en elles-mêmes ; mais seulement des rapports vrais ou apparens qu'elles ont à moi, et de ceux qu'elles ont entre elles, lorsqu'il m'est utile de les connaître.

Si les corps sont réellement étendus, il y aura de l'étendue dans Dieu, de l'étendue dans un être inétendu. S'ils ne le sont pas, il en sera donc de l'étendue comme des couleurs ; c'est-à-dire,

qu'elle ne sera qu'un phénomène, une apparence. Leibnitz l'a dit. Mais quelque parti qu'on prenne, il en résulte des difficultés que mon ignorance ne me permet pas de résoudre ; et, par cette raison, elle me défend de rien décider³⁴.

L'assimilation de l'étendue à un phénomène est un trait constant de la philosophie de Condillac et se trouve affirmée dans de nombreuses œuvres. On la trouve déjà clairement exprimée dans *Les Monades* (1748), puis dans le *Traité des sensations* (1754), *De l'art de penser* (1775) et *La Logique* (1780)³⁵.

³⁴ E. Bonnot de Condillac, *La Logique*, dans *Œuvres complètes*, Genève, Slatkine Reprints, 1970, Vol. XV, p. 317-496, p. 464-465. Sur les rapports entre Condillac et l'immatérialisme de Berkeley, cf. L. L. Bongie, "A New Condillac Letter and the Genesis of the *Traité des sensations*", *Journal of the History of Philosophy*, 1978, Vol. XVI, p. 83-94, p. 88 et 93. L'agnosticisme du passage cité prend la forme d'une affirmation catégorique de la nature purement phénoménale de l'étendue dans un texte intitulé *Les Monades* que Condillac écrit comme contribution à un concours sur les monades de l'Académie de Berlin de 1746-1747 et qui sera publié anonymement en 1748 (E. Bonnot de Condillac, *Les monades*, Grenoble, Ed. Jérôme Millon, 1994, p. 213) : « Cependant, étendu et inétendu offrent des idées qui se détruisent. En effet, puisqu'avec plusieurs êtres simples on ne saurait former de l'étendue, avec un seul de ces êtres on ne saurait la mesurer ni la remplir de quelque manière qu'on le multiplie. L'immensité est donc une, simple, inétendue, comme Dieu. Par conséquent, elle ne peut contenir des êtres réellement étendus. Ainsi tout concourt à prouver qu'il n'existe que des êtres simples, ou des agrégats d'êtres simples, et que le phénomène de l'étendue et de l'espace n'est point du tout conforme à la réalité des choses. [...]. » Cf. aussi *ibidem*, p. 215 : « Ainsi cette idée bien loin de nous convaincre de l'existence du vide, devrait au contraire rendre suspecte la conformité qu'on imagine entre la perception de l'étendue et la réalité des choses. En effet sur quel fondement pourrait-on supposer qu'il doit y avoir hors de nous des êtres semblables aux abstractions que nous formons? »

³⁵ E. Bonnot de Condillac, *De l'art de penser*, dans *Œuvres philosophiques*, Paris, PUF, 1947-1951, vol. I, p. 715-776, p. 750b-751a : « Mais gardons-nous bien de penser que les idées que nous avons de l'étendue et du mouvement, sont conformes à la réalité des choses. Quels que soient les sens qui nous donnent ces idées, il ne nous est pas possible de passer de ce que nous sentons à ce qui est.

Cependant, les philosophes ne se croient pas si bornés; ils agitent une infinité de questions sur l'étendue, sur les corps, sur la matière, sur l'espace, sur la durée. Ils ne savent pas qu'ils n'ont que des sensations. Il est inutile d'examiner en détail tout ce qu'ils ont dit à ce sujet. On verra combien ils sont peu fondés dans leurs raisonnemens, si on considère comment nous nous formons toutes ces idées. »

Selon une interprétation courante de la philosophie de Condillac (surtout dans les études critiques en français), celui-ci, dans le *Traité*, relève le défi lancé par Diderot dans sa *Lettre sur les aveugles* et parvient à réfuter l'idéalisme de Berkeley. A. Auroux, par exemple, affirme que Condillac abandonne dans le *Traité* le phénoménalisme à l'égard de l'espace :

Avec le *Traité des sensations*, Condillac reprenait un problème qu'aux dires de son ami Diderot il n'avait guère résolu en 1746 : l'idéalisme de Berkeley. [...] Aussi l'idéalisme de Berkeley est-il réfuté lorsqu'on a montré comment, avec l'expérience du toucher et celle de son corps propre, la statue reconnaissait l'extériorité comme dimension essentielle du monde³⁶.

Cette interprétation est, à mon avis, dépourvue de fondement dans les textes. Comme j'ai essayé de le montrer dans les pages précédentes, Condillac, aussi bien dans l'*Essai* que dans le *Traité*, reste fidèle à une position phénoménaliste à l'égard de l'espace et des objets extérieurs.

Dans la section qui suit, je décrirai les étapes qui amènent la statue, ouverte cette fois au seul sens du toucher, à concevoir l'existence des corps

Cf. aussi *Traité*, I, 12, p. 88 : « Or, quand nous sommes portés à regarder l'étendue comme le sujet de toutes les qualités sensibles, est-ce parce qu'en effet elle en est le sujet ; ou seulement parce que cette idée étant toujours, par une habitude que nous avons contractée, par-tout où les autres sont, et étant la même quoique les autres varient, elle paroît en être modifiée sans l'être.

De même, quand des philosophes assurent qu'il n'y a que de l'étendue, est-ce qu'il n'existe point d'autre substance ? Est-ce même que l'étendue en est une ? Ou n'en jugent-ils ainsi que parce que cette idée leur est familière, et qu'ils la retrouvent par-tout ? La statue auroit autant de raison de croire qu'elle n'est qu'une couleur ou qu'une odeur ; et que cette couleur ou cette odeur est son être, sa substance. »

³⁶ A. Auroux, entrée *Condillac* de l'*Encyclopédie philosophique universelle* (Vol. III, Tome 1, *Les œuvres philosophiques – Dictionnaire*, Paris, PUF, 1992, p. 1054-1057), p. 1055-1056. Le même auteur écrit également, à l'entrée *Condillac* du *Dictionnaire des philosophes* (Paris, PUF, 1984, p. 587-591, p. 588) : « A l'égard de l'idéalisme de Berkeley, il [Condillac] avait en 1746 une position ambiguë, c'est seulement en 1754 qu'il déploie une argumentation soignée pour le réfuter. » Du même avis est S. Charles qui, dans son livre *Berkeley au siècle des Lumières* (Paris, Vrin, 2003), écrit (p. 135) : « Partant d'une position idéaliste, Condillac est parvenu au réalisme. Sa solution peut paraître ingénieuse et Condillac peut sans doute se flatter d'avoir suivi le conseil de Diderot et d'avoir distingué sa philosophie de celle de Berkeley. »

extérieurs en tant que des tous différents et extérieurs à la statue et doués d'étendue et de figure. Il s'agit d'une description très détaillée de la constitution de l'idée de l'étendue à partir de sensations élémentaires.

6. Le toucher et la notion distincte de l'étendue

Les premières étapes du processus qui amène la statue, restreinte au seul sens du toucher, à percevoir l'étendue telle que nous la percevons *nous-mêmes* (c'est-à-dire comme un sujet adulte dont les sens ont été longtemps et régulièrement exercés) ressemblent à celles qui avaient amené la statue, restreinte au seul sens de la vue, à se sentir étendue de manière indistincte. Au début de ses expériences tactiles, la statue est tour à tour du chaud ou du froid, de la douleur ou du plaisir, mais ces différentes sensations ne sont ni de l'étendue, ni de la solidité. Elles ne sont pas non plus localisées sur son propre corps³⁷. Lorsque plusieurs sensations se partagent équitablement son attention, elles apparaissent comme coexistant et comme étant les unes hors des autres. Cependant, elles ne sont pas étendues parce que – explique Condillac – à ce stade du développement de l'expérience tactile, les différentes sensations, tout en étant les unes hors des autres, ne peuvent pas se présenter comme contiguës ou continues. Contiguïté et continuité apparaissent ainsi comme des propriétés essentielles de la relation des parties constituant le phénomène de l'étendue :

Supposons, par exemple, qu'elle sente en même-temps de la chaleur à un bras, du froid à l'autre, une douleur à la tête, [...] ; je crois qu'elle remarquera ces manières d'être, pourvu qu'elle les ait connues séparément, et qu'aucune ne domine sur les autres, l'attention se partage également entre elles. Il faut appliquer ici les principes que nous avons établis en parlant de la vue.

Ces manières d'être, qu'elle remarque à-la-fois, co-existent, se distinguent plus ou moins, et sont à cet égard les unes hors des autres : Mais parce qu'il n'en résulte ni contiguïté, ni continuité, elles ne sauraient donner à la statue aucune idée d'étendue. [...]

³⁷ Cf. *Traité*, II, 2, p. 91-93.

Si nous-mêmes nous nous les représentons comme étendues, ce n'est pas qu'elles donnent cette idée par elles-mêmes ; c'est que sachant d'ailleurs que nous avons un corps, nous le rapportons à une chose, dont les parties, les unes hors des autres et contiguës, forment un continu. Voilà donc des sensations qui appartiennent au toucher, et qui cependant ne sauroient produire le phénomène de l'étendue³⁸.

Dans la deuxième partie de ce passage, Condillac donne une liste des caractéristiques essentielles à l'étendue telle que nous la concevons *nous-mêmes*. Il s'agit, me semble-t-il, de conditions non seulement nécessaires, mais aussi suffisantes pour qu'il y ait de l'étendue, ou comme le dit Condillac, pour que le phénomène de l'étendue se produise. Pour que le phénomène de l'étendue se produise, il est donc nécessaire 1) qu'il y ait plusieurs parties, 2) que ces parties soient les unes hors des autres, 3) qu'elles soient contiguës et 4) qu'elles forment un continu. Ainsi, puisque dans l'exemple décrit au début du passage les sensations du toucher coexistent les unes hors des autres, sans pour autant être ni continues ni contiguës, elles ne présentent pas d'étendue (telle que nous la concevons). Pour obtenir de l'étendue (telle que nous la concevons), il faut donc y ajouter de la contiguïté et de la continuité. Condillac ne définit pas ces propriétés, mais le texte montre bien qu'il les conçoit comme deux propriétés distinctes. Dans le *Dictionnaire Universel* d'Antoine Furetière publié en 1690, les deux termes sont définis comme suit :

Contigu : adj. terme relatif, qui se dit des choses qui sont si proches qu'elles se joignent, qu'elles se touchent.

Contiguïté : voisinage de deux choses qui se joignent, qui se touchent.

Continu : s.m. corps étendu dont les parties ne sont point divisées. On tient en Philosophie que le *continu* est divisible en une infinité de parties proportionnelles.

³⁸ *Traité*, II, 3, p. 96.

Il est aussi adjectif. On divise la quantité en continuë et discrete.
La continuë est pour les lignes, la discrete est pour les
nombres³⁹.

Ces définitions suffisent à mon avis pour rendre compte des caractéristiques du processus de constitution de l'étendue à partir des sensations élémentaires du toucher dans la philosophie de Condillac⁴⁰.

La contiguïté se présente comme une relation entre deux termes dont les limites respectives se joignent ou bien s'effacent. C'est parce qu'une telle relation admet l'effacement et donc l'inexistence des limites qu'elle peut aussi caractériser les rapports entre les couleurs sans limites ni figures senties par la vue toute seule : les couleurs perçues en même temps par la vue sont des couleurs contiguës parce que la vue est incapable d'en percevoir les limites comme étant séparées par une distance.

La continuité, du moins selon la définition de Furetière, semble davantage la propriété d'un tout – dont les parties ne sont point divisées – qu'une relation entre des parties données. Cela est encore plus clair lorsqu'elle est prise au sens philosophique, où elle est dite être la propriété de ce qui peut être divisé dans une infinité de parties et qui caractérise les lignes. Il est évident que la contiguïté est beaucoup moins exigeante que la continuité et que celle-ci implique la première. Que Condillac utilise la continuité dans ce sens « philosophique » me semble ressortir clairement dans un autre passage, où il traite l'étendue comme une caractéristique essentielle des corps :

Nous ne saurions faire de l'étendue qu'avec de l'étendue,
comme nous ne saurions faire des corps qu'avec des corps: car
nous ne voyons pas qu'entre plusieurs choses inétendues, il
puisse y avoir contiguïté, ni que par conséquent elles puissent
former un continu. Cependant nous nous représentons
nécessairement chaque corps, comme un continu formé par la
contiguïté de plusieurs autres corps continus. Nous sommes

³⁹ *Dictionnaire Universel* d'Antoine Furetière (1690), articles : *contigu*, *contiguïté*, *continu*.

⁴⁰ Il convient de remarquer que ces définitions restent complètement étrangères à la discussion sur le continu en mathématique.

forcés de nous représenter ainsi jusqu'à ceux qui ne tombent pas sous les sens : nous les jugeons chacun composés d'autres corps étendus, ceux-ci d'autres encore, et nous ne savons plus où nous arrêter⁴¹.

Je crois que l'analyse de l'étendue en termes de contiguïté et de continuité est une analyse au sens propre du terme légitime bien qu'incomplète. Les notions de contiguïté et de continuité en lesquelles l'étendue est analysée sont en effet plus simples que celle de l'étendue même.

Lorsque la statue a des sensations formant un continu, elle peut se sentir étendue dans le même sens où nous sentons que notre corps et les corps extérieurs sont étendus. Se sentir étendue de cette façon est la première étape du processus qui l'amènera à découvrir l'existence des autres corps et de l'espace. Ce concept de l'étendue est beaucoup plus complexe que celui qui était accessible à la statue lorsqu'elle était restreinte au seul sens de la vue. Il s'agit d'une étendue qui peut avoir un nombre illimité d'éléments et ainsi des bornes et des figures.

Cependant, pour que la statue arrive à remarquer ces caractéristiques, il est nécessaire qu'une autre étape du développement de l'expérience s'accomplisse : elle doit notamment découvrir que d'autres corps existent et qu'ils peuvent l'affecter. Pour franchir cette étape, la statue doit recevoir la sensation de la solidité. Cette sensation la met en effet immédiatement en présence de deux corps qui s'excluent mutuellement :

Puisque le propre de cette sensation [de solidité] est de représenter à-la-fois deux choses qui s'excluent l'une hors de l'autre, l'ame n'apercevra pas la solidité comme une de ces modifications où elle ne trouve qu'elle-même ; elle l'apercevra nécessairement comme une modification, où elle trouve deux choses qui s'excluent, et par conséquent elle l'apercevra dans ces deux choses⁴².

Au début, lorsque des mouvements occasionnels amènent la statue à toucher avec sa main une partie de son propre corps, elle sent sa main et sa poitrine s'exclure

⁴¹ *Traité*, II, 4, p. 97.

⁴² *Traité*, II, 5, p. 103.

réciroquement. Cependant, puisqu'elle se sent aussi présente dans les sensations de sa poitrine que dans celles de sa main, la statue les aperçoit comme deux parties distinctes de son moi. C'est lorsque le hasard lui fera toucher quelque chose de différent de son propre corps qu'elle découvrira qu'il existe dans le monde des choses différentes de soi-même et attribuera à ces choses les caractéristiques des sensations par lesquelles elle est affectée⁴³. Les sensations du toucher s'étendent ainsi progressivement dans le monde. Ensuite – poussée surtout par les sensations du plaisir et de la douleur – la statue commencera à se déplacer et à élargir progressivement les limites de son univers.

A la différence de l'étendue telle qu'elle était perçue par la vue seule, l'étendue perçue par le toucher peut être une étendue figurée. En effet, la sensation de solidité reçue par le toucher s'accompagne constamment de la perception des différentes parties solides et de leurs rapports. Ainsi – explique Condillac – la solidité ne peut être sentie sans que ne soient également aperçues des déterminations figurales :

Lorsqu'elle n'avoit que le sens de la vue, nous avons observé que son œil apercevoit des couleurs, sans pouvoir remarquer l'ensemble d'aucune figure, sans avoir par conséquent une idée distincte d'étendue. La main a au contraire cet avantage, qu'elle ne peut manier un objet qu'elle ne remarque l'étendue et l'ensemble des parties qui le composent : elle le circonscrit. Il suffit, pour cet effet, qu'elle en sente la solidité. En serrant un caillou, notre statue se fait l'idée d'un corps différent d'un bâton, [...] elle sent dans un cube des angles qu'elle ne peut trouver dans un globe [...]. En un mot, elle distingue les choses solides, suivant la forme que chacune fait prendre à sa main ; et elle considère comme formant un seul tout, les portions d'étendue qu'elle ne peut séparer, ou qu'elle sépare difficilement⁴⁴.

⁴³ *Traité*, II, 5, p. 103-106.

⁴⁴ *Traité*, II, 8, p. 122.

L'univers de la statue bornée au seul toucher est donc beaucoup plus riche que celui des autres sens : elle n'est plus le seul être de l'univers, il existe un espace et des objets extérieurs qui sont chauds ou froids, lisses ou rugueux, durs ou mous. Aussi, tous les objets de cet univers se présentent comme des tous solides et figurés, qui manifestent une certaine uniformité de qualités et qui, selon leur degré de solidité, ne se laissent pas pénétrer par les autres corps.

La découverte de l'existence des corps extérieurs, l'attribution des caractéristiques senties à ces corps⁴⁵, leur manière d'être étendus et figurés comporte aussi un développement des facultés de la statue. Comme les sensations ne sont plus senties comme des modifications de son propre moi, elles doivent être suivies et comparées pour être assignées à des tous différents : la faculté de la perception de la statue se transforme ainsi en celle – plus articulée – de la *réflexion*⁴⁶.

Il reste encore à expliquer pourquoi nous croyons – étant donné que seul le toucher peut arriver à sentir distinctement l'étendue et les figures des corps – que les qualités spatiales peuvent être perçues aussi bien par la vue que par le toucher. Bien évidemment, c'est le toucher qui transmet son organisation spatiale complexe aux sensations de la vue. Cela se fait par un long processus de coordination des deux sens dont Condillac décrit assez précisément les étapes. La description de ce processus – qui se fait toujours par les découvertes successives de la statue, ouverte cette fois en même temps au toucher et à la vue – permet d'établir les rapports entre la vue et le toucher dans la perception de l'étendue.

7. Les idées spatiales de la vue après les leçons du toucher

A plusieurs reprises, Condillac rapproche la vue du toucher et l'œil d'une main ayant un pouvoir limité de discrimination. L'œil est aussi parfois décrit comme une infinité de mains tenant des bâtons dont le sujet ne connaît ni la longueur ni la direction, ce qui fait qu'il lui est impossible de connaître la distance, la grandeur et la situation des choses qu'il voit. Dans la discussion de la perception visuelle de la distance, de la grandeur et de la situation, Condillac

⁴⁵ Selon la force avec laquelle elles affectent la statue, les sensations sont attribuées tantôt au sujet tantôt aux objets extérieurs : cf. *Traité*, II, 8, p. 126-127.

⁴⁶ *Traité*, II, 8, p. 126.

considère insuffisante l'approche de l'optique géométrique, pour deux raisons : la première (que l'on trouve déjà chez Berkeley) est que l'optique géométrique fonde son explication sur des éléments – tels que les rayons et les angles – qui ne sont pas accessibles à l'expérience ; la deuxième est qu'elle ne peut pas rendre compte du processus qui permet à l'œil de modifier sa forme et de l'adapter à la distance et à la position des objets⁴⁷.

En s'opposant à l'optique géométrique, Condillac envisage une explication associationniste de la perception visuelle de l'espace, analogue dans ses principes à celle que Berkeley défendait dans la *Nouvelle Théorie de la vision*. Selon cette explication, la vue n'a pas un accès immédiat à la distance et aux autres propriétés spatiales, mais peut apprendre à associer ses propres idées aux idées spatiales du toucher. Condillac décrit en détail le processus qui permet d'établir cette association et il le décrit comme un apprentissage que le toucher impartit à la vue. Ce processus comprend deux formes distinctes d'apprentissage. D'un côté, le toucher apprend progressivement à la vue à mouvoir les muscles oculaires de

⁴⁷ *Traité*, III, 3, p. 167-168 : « Nous avons vu qu'étant bornée au tact, elle ne pouvoit pas juger des grandeurs, des situations et des distances, par le moyen de deux bâtons, dont elle ne connoissoit ni la longueur, ni la direction. Or les rayons sont à ses yeux ce que les bâtons sont à ses mains ; et l'œil peut être regardé comme un organe, qui a en quelque sorte une infinité de mains, pour saisir une infinité de bâtons. S'il étoit capable de connoître par lui-même la longueur et la direction des rayons, il pourroit, comme la main rapporter à une extrémité ce qu'il sentiroit à l'autre ; et juger des grandeurs, des distances et des situations. Mais bien loin que le sentiment qu'il éprouve, lui apprenne la longueur et la direction des rayons, il ne lui apprend pas seulement s'il y en a. L'œil n'en sent l'impression, que comme la main sent celle du premier bâton qu'elle touche par l'un des bouts.

Quand même nous accorderions à notre statue une connoissance parfaite de l'optique, elle n'en seroit pas plus avancée. Elle sauroit qu'en général les rayons font des angles plus ou moins grands [...]. Mais il ne lui seroit pas possible de mesurer ces angles [...] Si, comme il est vrai, les principes de l'optique sont insuffisants, pour expliquer la vision ; ils le sont à plus forte raison, pour nous apprendre à voir.

D'ailleurs cette science n'instruit point sur la manière dont il faut mouvoir les yeux. Elle suppose seulement qu'ils sont capables de différens mouvemens, et qu'il doivent changer de forme, suivant les circonstances.

L'œil a donc besoin des secours du tact, pour se faire une habitude des mouvemens propres à la vision ; pour s'accoutumer à rapporter ses sensations à l'extrémité des rayons, ou à-peu-près ; et pour juger par-là des distances, des grandeurs, des situations et des figures. Il s'agit de découvrir ici quelles sont les expériences les plus propres à l'instruire. »

manière coordonnée ; ces mouvements permettent ensuite à l'œil de diriger l'attention sur les différentes parties des objets et d'en découvrir les figures. D'un autre côté, le toucher montre à la vue non seulement que les figures et les couleurs qu'elle perçoit correspondent à des corps extérieurs dont le toucher peut percevoir la figure, la grandeur et la situation, mais aussi à quelle distance se trouvent ces objets et quelles caractéristiques visibles peuvent être prises comme signes des différentes distances. Les deux sortes d'apprentissage demandent beaucoup de temps et d'expérience.

La première association entre les idées de la vue et celles du toucher se fait lorsque la statue, plaçant la main sur – et la retirant de – la surface extérieure de ses yeux, fait tour à tour apparaître et disparaître les couleurs :

Soit hasard, soit douleur occasionnée par une lumière trop vive, la statue porte la main sur ses yeux ; à l'instant les couleurs disparaissent. Elle retire la main, les couleurs se reproduisent. Dès-lors elle cesse de les prendre pour ses manières d'être. Il lui semble que ce soit quelque chose d'impalpable, qu'elle sent au bout de ses yeux, comme elle sent au bout de ses doigts les objets qu'elle touche⁴⁸.

Les couleurs sont donc d'abord localisées là où la main se trouve, à savoir sur la surface extérieure des yeux. Ensuite, observant les variations subies par les couleurs en rapport avec les mouvements de sa main dans l'espace, la statue peut localiser les couleurs qu'elle voit apparaître et disparaître là où la main se trouve et même au-delà. Ainsi, son espace visuel s'élargit et, peu à peu, devient beaucoup plus étendu que celui du toucher. Toutes ces expériences l'exercent aussi à suivre du regard les mouvements de sa main et à coordonner les mouvements des muscles de ses yeux. C'est ainsi qu'elle apprend enfin à regarder, c'est-à-dire à parcourir du regard chaque partie d'un objet pour en saisir la figure⁴⁹. A travers ces mouvements, la vue parvient littéralement à étendre ses propres sensations et à en faire une succession d'éléments contigus formant un continu :

⁴⁸ *Traité*, III, 3, p. 168.

⁴⁹ *Traité*, III, 3, p. 175.

Il semble qu'on ne sache pas qu'il y a de la différence entre voir et regarder ; et cependant nous ne nous faisons pas des idées, aussitôt que nous voyons ; nous ne nous en faisons qu'autant que nous regardons et que nous regardons avec ordre, avec méthode. En un mot, il faut que nos yeux analysent : car ils ne saisiront pas l'ensemble de la figure la moins composée, s'ils n'en ont pas observé toutes les parties, séparément, l'une après l'autre, et dans l'ordre où elles sont entre elles⁵⁰.

Malgré le fait que les deux processus d'apprentissage mentionnés plus haut se réalisent à travers presque les mêmes expériences, je crois qu'il est important de les traiter comme deux processus distincts. Dans un cas, en effet, l'organe de la vue apprend à se diriger de manière ordonnée sur les différentes parties des corps. Il s'agit donc de l'acquisition d'un certain « savoir-faire ». Le deuxième apprentissage n'est pas indépendant du premier, mais il est d'ordre différent, puisqu'il implique la transformation, à travers le jugement, de la façon de se présenter de l'expérience visuelle. C'est seulement une fois ces deux apprentissages accomplis que la statue voit les objets comme étant des objets étendus dans le même espace tridimensionnel du toucher.

D'après Condillac, ce qui confère de l'étendue aux idées confuses de la vue est donc une série de jugements qui font voir les choses au même endroit et avec les mêmes propriétés spatiales qu'elles présentent (ou présenteraient) dans une sensation tactile. Cependant, ces jugements ne font pas passer des idées perçues immédiatement par la vue à des idées du toucher, il s'agit plutôt d'un processus de distribution des sensations visuelles dans un espace tridimensionnel. Il faut remarquer que le processus de spatialisation de la donnée visuelle, tel que Condillac le décrit, ne confère pas d'abord une étendue bidimensionnelle puis, à partir de celle-ci, une étendue et une localisation dans l'espace tridimensionnel. L'observation attentive ou « *analytique* » n'a lieu qu'une fois et aboutit à l'organisation de la donnée visuelle dans un espace tridimensionnel :

L'œil ne parvient donc à voir distinctement une figure, que parce que la main lui apprend à en saisir l'ensemble. Il faut que,

⁵⁰ *Traité*, III, 3, p. 170. Cf. aussi *Traité*, III, 3, p. 170-175.

le dirigeant sur les différentes parties d'un corps, elle lui fasse donner son attention d'abord à une, puis à deux, peu-à-peu à un plus grand nombre ; et en même temps aux différentes impressions de la lumière. S'il n'étudioit pas séparément chaque partie, il ne verroit jamais la figure entière ; et s'il n'étudioit pas avec quelle variété la lumière agit sur lui, il ne verroit que des surfaces plates. Ainsi la statue ne parvient à voir tant de choses à-la-fois, que parce que les ayant remarquées séparément, elle se rappelle en un instant tous les jugemens qu'elle a portés l'un après l'autre⁵¹.

Je crois que la possibilité d'une telle conception du processus de la vision, selon lequel les données de la vue prennent littéralement une figure tridimensionnelle, dépend de manière significative de la conception de la perception visuelle comme analogue à la perception tactile : pour percevoir la forme des objets, la vue doit être en mesure de prendre – comme le toucher le fait – la forme de l'objet qu'elle perçoit. Ainsi, puisque les rayons visuels sont en eux-mêmes comme des bâtons dont nous ne connaissons ni la longueur ni la direction, pour arriver à voir la figure des corps, il faut que le toucher la fasse connaître à la vue. C'est dans ce sens que le toucher apprend à la vue à voir la figure des objets et que voir la figure d'un objet est analogue à le prendre dans les mains. Ce même modèle, on le

⁵¹ *Traité*, III, 3, p. 175 ; cf. aussi *Traité*, III, 3, p. 174 : « La première fois qu'elle porte la vue sur un globe, l'impression qu'elle en reçoit, ne représente qu'un cercle, mêlé d'ombre et de lumières. Elle ne voit donc pas encore un globe : car son œil n'a pas appris à juger du relief sur une surface où l'ombre et la lumière sont distribuées dans une certaine proportion. Mais elle touche, et parce qu'elle apprend à porter avec la vue les mêmes jugemens qu'elle porte avec le tact, ce corps prend sous ses yeux le relief qu'il a sous ses mains.

Elle réitère cette expérience, et elle répète le même jugement. Par-là elle lie les idées de rondeur et de convexité à l'impression que fait sur elle un certain mélange d'ombre et de lumière. Elle essaye ensuite de juger d'un globe, qu'elle n'a pas encore touché. Dans les commencemens elle s'y trouve sans doute quelques-fois embarrassée : mais le tact lève l'incertitude ; et par l'habitude qu'elle se fait de juger qu'elle voit un globe, elle forme ce jugement avec tant de promptitude et d'assurance, et lie si fort l'idée de cette figure à une surface, où l'ombre et la lumière sont dans une certaine proportion, qu'enfin elle ne voit plus à chaque fois que ce qu'elle se dit si souvent qu'elle doit voir. »

retrouve lorsque Condillac rapproche les rayons visuels d'un pinceau dirigé par les mouvements de la main :

C'est la main, qui, fixant successivement la vue sur les différentes parties d'une figure, les grave toutes dans la mémoire : c'est elle qui conduit, pour ainsi dire, le pinceau : lorsque les yeux commencent à répandre au-dehors la lumière et les couleurs qu'ils ont d'abord senties en eux-mêmes. Ils les aperçoivent où le toucher leur apprend qu'elles doivent être : ils voient en haut ce qu'il leur fait juger en haut, en bas ce qu'il leur fait juger en bas : [...]⁵².

Une conséquence immédiate du fait que toutes les déterminations spatiales des sensations visuelles sont essentiellement dérivées de celles perçues par le toucher est qu'entre les deux sortes d'étendues, il ne peut pas y avoir d'hétérogénéité à propos de la situation des objets perçus. Etant donné que c'est le toucher qui confère une situation aux sensations visuelles, il n'est pas possible qu'il leur confère une situation différente de celle qui lui est propre. C'est pour cela que l'inversion des images rétinienne est, pour Condillac, un problème fictif :

Le renversement de l'image n'y met aucun obstacle ; parce que tant qu'ils n'ont pas été instruits, il n'y a proprement pour eux ni haut ni bas. Le toucher, qui peut seul découvrir ces sortes de rapports, peut seul aussi leur apprendre à en juger.

D'ailleurs ne voyant au-dehors, que parce qu'ils rapportent des couleurs sur les objets que la main touche ; il faut nécessairement qu'ils s'accordent à porter sur les situations les mêmes jugemens que le toucher⁵³.

Il est évident aussi qu'une telle conception de la constitution de l'étendue visuelle rend impossible de concevoir une hétérogénéité spécifique entre les idées spatiales de la vue et celles du toucher⁵⁴ : la vue toute seule ne peut pas percevoir une

⁵² *Traité*, III, 3, p. 176.

⁵³ *Traité*, III, 3, p. 176.

⁵⁴ *Traité*, III, 3, p. 174.

étendue distincte ; le toucher, au contraire, perçoit proprement et immédiatement l'étendue et est capable d'instruire la vue dans la connaissance (et la perception) de cette étendue. Il y a donc une seule étendue distincte, perçue originairement par le toucher et de manière dérivée par la vue.

Pour défendre cette théorie de la source unique des déterminations spatiales de nos perceptions, Condillac explique un à un tous les cas où les déterminations spatiales de la vue et celles du toucher sont différentes et opposées. Dans la plupart des cas, il donne une explication physiologique qui ramène le décalage entre l'étendue perçue par la vue et celle perçue par le toucher à l'imprécision de la donnée visuelle dans la vision des objets très éloignés. Dans d'autres cas, par exemple le tableau qui apparaît lisse au toucher et en relief à la vue, Condillac invoque le fait que les jugements donnant une forme tridimensionnelle aux sensations de la vue, ayant été confirmés maintes fois au cours de l'expérience, deviennent automatiques (ou naturels) et que ce n'est pas un nombre limité d'expériences contraires qui peut modifier la manière de juger le relief des figures peintes sur un tableau⁵⁵.

8. L'importance du problème de Molyneux dans les recherches sur la vision

Dans le chapitre intitulé *Pourquoi on est porté à attribuer à la vue des idées qu'on ne doit qu'au toucher. Par quelle suite de réflexions on est parvenu à détruire ce préjugé*, Condillac écrit à propos de William Molyneux :

Molyneux, en proposant un problème qui a donné occasion de développer tout ce qui concerne la vue, paroît n'avoir saisi qu'une partie de la vérité⁵⁶.

D'après Condillac, la question telle qu'elle a été formulée par Molyneux et publiée et discutée par Locke recèle une contradiction. En effet, avec sa précision à l'égard de la grandeur et de la distance à laquelle se trouvent le cube et la sphère, qui doit être approximativement la même, la question semble présupposer que la vue peut percevoir toute seule la grandeur et la distance des objets, alors

⁵⁵ *Traité*, III, 3, p. 183.

⁵⁶ *Traité*, III, 4, p. 192.

que la réponse négative de Molyneux et de Locke indique justement que la vue ne peut pas percevoir toute seule la figure des corps. D'après Condillac, les deux affirmations ne peuvent pas être vraies en même temps parce que « c'est se contredire que de supposer qu'un œil, qui discerneroit les situations, les grandeurs et les distances, ne sauroit discerner les figures ».

Condillac considère néanmoins la question de Molyneux comme le début d'une réflexion sur l'existence d'un développement progressif des contenus de l'expérience visuelle. D'après Condillac, seul Berkeley a su reconnaître que « *la vue par elle-même ne jugeroit* » des situations, des grandeurs, des distances et des figures⁵⁷.

Mérian, dans son livre intitulé *La question de Molyneux*, donne des arguments en faveur de la thèse selon laquelle Condillac n'a pas eu directement accès au texte de la *Nouvelle Théorie de la vision* :

[...] si j'ose dire librement ma pensée, je croirois plutôt que ni l'un [Condillac] ni l'autre [Diderot] de ces philosophes n'ont lu l'ouvrage du Docteur, quoiqu'il ait paru dès l'année 1709, & qu'il ait été traduit en françois [...] On diroit qu'ils ignorent jusqu'au titre de cet ouvrage : Mr l'Abbé de Condillac se méprend sur le nom même de l'auteur, qu'il écrit *Barclai* au lieu de *Berkeley*. Ils ne le citent jamais, & ne rapportent sa doctrine que d'après des morceaux que Voltaire a insérés dans sa *Philosophie de Newton*⁵⁸.

Au moins à propos de Condillac, les arguments de Mérian sont loin d'être décisifs. En effet, s'il est vrai que Condillac écrit *Barclai* au lieu de *Berkeley*, il est vrai aussi qu'au 18^e siècle, on ne se souciait pas particulièrement de la précision de l'orthographe des noms propres et que Condillac, dans le *Traité*, se montre particulièrement libéral à cet égard, écrivant non seulement *Barclai* au lieu de *Berkeley*, mais aussi *Mallebranche* à la place de *Malebranche*. Pour appuyer la

⁵⁷ *Traité*, III, 4, p. 193.

⁵⁸ J.-B. Mérian, *Sur le problème de Molyneux*, Paris, Flammarion, 1984, *Sixième mémoire* (1777), p. 138. S. Charles (*Berkeley au siècle des Lumières*, op. cit., p. 135) reprend et réaffirme l'hypothèse de Mérian.

thèse d'une connaissance directe de la *Nouvelle Théorie de la vision* (dont il existe une traduction française à partir de 1732), je me limiterai à remarquer que Condillac montre bien connaître la philosophie de la vision de Berkeley et semble considérer sa propre philosophie comme un développement à partir des résultats acquis par celui-ci.

Sur ce point, il convient de relever une différence importante entre les deux philosophes. Pour Berkeley, la vue n'a pas accès aux notions des figures planes ou solides de la géométrie euclidienne, qui a pour objet les figures du toucher ; cependant, d'après mon interprétation, il existe chez Berkeley des figures purement et proprement visuelles. Ces figures sont spécifiquement hétérogènes par rapport à celles du toucher et ne peuvent pas être décrites par la même géométrie qu'elles. Pour Condillac, au contraire, la vue laissée à elle-même n'a accès à aucune idée de figure et les idées figures qui se constituent progressivement à partir des données visuelles, en suivant les leçons du toucher, sont de la même espèce que les figures tangibles.

9. Le problème de Molyneux comme problème empirique

Parallèlement à la question de Molyneux, Condillac discute deux fois – une fois dans l'*Essai*, une fois dans le *Traité* – de l'opération des cataractes de Cheselden et de la manière dont il faut en interpréter les résultats. En l'ajoutant dans l'appendice de la troisième édition de la *Nouvelle Théorie de la vision*, Berkeley avait présenté les résultats de cette opération comme une confirmation de sa théorie de la vision⁵⁹.

Dans l'*Essai*, Condillac critique l'utilisation du compte rendu de Cheselden comme une preuve irréfutable de la différence entre les idées de figure perçues par la vue et les idées de figure perçues par le toucher :

Ceux qui observaient cet aveugle-né au moment qu'on lui abaissait les cataractes, espéraient de voir confirmer un

⁵⁹ A la dernière section de *Theory of Vision Vindicated and Explained* (TVV 71), Berkeley – après avoir cité un extrait du compte rendu des résultats de l'opération des cataractes de Cheselden – écrit : “Thus, by fact and experiment, those points of the theory which seem the most remote from common apprehension were not a little confirmed, many years after I had been led into the discovery of by reasoning.”

sentiment pour lequel ils étaient prévenus. Quand ils apprirent qu'il apercevait les objet d'une manière aussi imparfaite, il ne soupçonnèrent pas qu'on en pût apporter d'autres raisons que celles que Locke et Barclay avaient imaginées. Ce fut donc une décision irrévocable pour eux que les yeux, sans le secours des autres sens, seraient peu propres à nous fournir les idées d'étendue, de figures, de situations, etc.⁶⁰

Cette critique me paraît surtout intéressante du point de vue méthodologique. Condillac affirme que les données résultant du compte rendu de Cheselden sont sous-déterminées par rapport à la théorie de Berkeley et tout aussi compatibles avec l'hypothèse d'une perception proprement visuelle de l'espace tridimensionnel. En effet, même dans le cadre de cette hypothèse, avant de pouvoir percevoir les figures, l'œil doit avoir appris à parcourir attentivement leurs contours, ce qui ne peut se faire qu'après un long exercice.

Malgré cela, dans le *Traité*, Condillac utilise le compte rendu de Cheselden comme une sorte de confirmation empirique (mais non comme une preuve irréfutable) de la vérité de sa théorie et de la constitution progressive des articulations de l'univers sensoriel :

Au reste, Chezelden remarque que ce qui embarrassoit beaucoup les aveugles-nés, à qui il a abaissé les cataractes, c'étoit de diriger les yeux sur les objets qu'il voulaient regarder. Cela devoit être : jusqu'alors n'ayant pas eu besoin de les mouvoir ; ils n'avoient pu se faire une habitude de les conduire, et cela confirme ce que j'ai démontré⁶¹.

Je crois que ce changement n'est pas une volte-face opportuniste parce que dans les deux cas, l'interprétation du compte rendu de Cheselden découle de l'affirmation – présente et dans l'*Essai* et dans le *Traité* – de la nécessité d'une observation attentive ou réfléchie (que l'organe de la vue doit apprendre à exécuter) pour la vision des qualités spatiales.

⁶⁰ *Essai*, I, Sect. VI, § 16, p. 58-59.

⁶¹ *Traité*, III, 5, p. 201.

Les opérations des cataractes ouvrent un nouveau domaine de la recherche sur le développement de l'expérience sensible. En effet, si d'un côté, l'expérience de Cheselden offre de nouveaux matériaux à la réflexion philosophique, de l'autre, la possibilité de la reproduire demande à la réflexion philosophique de déterminer les conditions qui fassent de ces expériences empiriques de vraies *experimenta crucis*. Avec ce genre d'expériences, la science de la nature humaine commence à entrevoir la possibilité de devenir une science qui est non seulement fondée sur l'expérience, mais peut se dire expérimentale au sens propre du terme. Ainsi, « pour faire des expériences capables de dissiper tous les doutes », Condillac envisage d'enfermer le sujet dans une loge de glace : s'il parvient à percevoir un espace qui s'étend au-delà de la loge, ce n'est pas le toucher qui confère de la spatialité aux données de la vue ; s'il situe les couleurs qu'il perçoit sur la surface de la loge, c'est une preuve de la dépendance de la vue envers le toucher dans la perception de l'espace tridimensionnel⁶².

Cette nouvelle dimension empirique et expérimentale de la question de Molyneux (déjà explorée par Voltaire et La Mettrie) occupera progressivement de plus en plus de place dans la réflexion française de la seconde moitié du 18^e siècle.

Remarques conclusives

Dans le *Traité* de Condillac, l'approche constructiviste vis-à-vis de la perception de l'étendue – dont nous avons essayé de démontrer l'existence dans la philosophie de Berkeley – occupe une place considérable. Les parties du *Traité* consacrées à l'expérience de la statue lorsque ses sensations sont limitées à la vue, au toucher, puis au toucher et à la vue pris ensemble, peuvent en fait être vues comme la description détaillée des différentes étapes de la constitution progressive de l'expérience spatiale et de ses déterminations.

C'est en raison du caractère très détaillé de cette description que la théorie de Condillac à propos de l'espace est spécialement intéressante pour notre sujet. Deux points me paraissent particulièrement originaux. Le premier est que la spatialité confuse de l'étendue visible reçoit une description détaillée. En

⁶² *Traité*, III, 6, p. 203-204.

décrivant les étapes du développement de l'expérience de la statue, Condillac décrit les caractéristiques qui font de certaines sensations de la vue des sensations qui peuvent être dites étendues dans un sens confus du terme. Les caractéristiques de cette étendue « confuse » sont donc les caractéristiques de l'étendue purement visuelle. L'étendue visuelle se trouve ainsi constituée par un nombre limité d'éléments coexistants et contigus ; elle ne peut pas présenter de limites ni une figure déterminée. Le deuxième est que Condillac parvient aussi à décrire les caractéristiques de l'étendue distincte perçue par le toucher. C'est une étendue faite d'un nombre indéterminé de parties spatiales formant un continu et ayant un nombre déterminé de dimensions, des limites et des figures. La notion et les caractéristiques de l'espace sont ainsi déterminées à partir des caractéristiques propres aux expériences sensibles les plus élémentaires.

Annexe : d'autres réponses à la question de Molyneux dans l'univers francophone (1738-1782)

1. Voltaire

Voltaire publie les *Elémens de la philosophie de Neuton* en 1738, à la suite d'un séjour en Angleterre (1726-1728) où il avait été très favorablement impressionné par le climat culturel du pays. Il s'agit essentiellement d'un texte de vulgarisation de la philosophie de Newton, mais un chapitre aborde la théorie de la vision de Berkeley. Dans ce chapitre, Voltaire rapporte les points principaux de la *Nouvelle Théorie de la vision* (épurée de la thèse de l'hétérogénéité avec laquelle il ne semble pas d'accord⁶³) et fournit une synthèse assez libre du compte rendu des résultats de l'opération des cataractes de Cheselden. Dans son exposé, Voltaire accorde beaucoup d'importance aux résultats de cette opération :

Tout cela ne pouvoit être éclairci et mis hors de toute contestation, que par quelque aveugle-né, à qui on auroit donné le sens de la vue. Car si cet aveugle, au moment qu'il eût ouvert les yeux, eût jugé des distances, des grandeurs et des situations, il eût été vrai que les angles optiques, formés tout d'un coup dans sa rétine, eussent été les causes immédiates de ses sentimens. Aussi le Docteur Barclay assuroit, après M. Locke (et allant même en cela plus loin que Locke), que ni situation, ni

⁶³ Dans une note des *Elémens de la philosophie de Neuton* (in *Oeuvres complètes de Voltaire*, Paris, A.-A. Renouard, 1819, Partie II, ch. vii, note 13), Voltaire écrit qu'il lui paraît vraisemblable que la vue toute seule puisse arriver à percevoir l'étendue dans toutes ses dimensions, bien que d'une façon moins exacte que lorsqu'elle est aidée par le toucher : « Sans doute ses idées d'étendue, de distance, ne seraient pas rigoureusement les mêmes que les nôtres, puisque le sens du toucher n'aurait pas contribué à les former : sans doute ses jugemens sur le lieu, la forme, la distance, seraient plus souvent erronés que les nôtres, parce qu'il n'aurait pu les rectifier par le toucher. Mais il est très probable que c'est à quoi se bornerait toute la différence entre lui et nous. »

grandeur, ni distance ne seroit aucunement discerné par cet aveugle, dont les yeux recevroit tout d'un coup la lumière.

Mais où trouver l'aveugle dont dépendoit la décision indubitable de cette question ? Enfin en 1729 M. Cheselden [...] proposa l'opération [...] Son expérience confirma tout ce que Loke et Barclay avaient si bien prévu. Il ne distingua de long tems ni grandeur, ni distance, ni situation, ni même figure. [...] Il ne pouvoit distinguer ce qu'il avoit jugé rond à l'aide de ses mains, d'avec ce qu'il avoit jugé angulaire [...]

Ce fut donc une décision irrévocable, que la manière dont nous voyons les choses, n'est point du tout la suite immédiate des angles formés dans nos yeux⁶⁴.

Ce passage appelle deux remarques. La première est que Voltaire, pour confirmer plus exactement les thèses de Berkeley, ajoute de sa propre initiative que l'aveugle ne pouvait pas distinguer par la vue les choses rondes des choses angulaires qu'il avait appris à distinguer par le toucher (qu'il ne pouvait pas distinguer par la vue ce qui était rond de ce qui était carré ne se trouve pas dans le compte-rendu de Cheselden). La deuxième est qu'à l'égard du pouvoir probatoire de l'expérience de Cheselden, Voltaire se montre beaucoup plus catégorique que Berkeley, qui, dans *Theory of Vision Vindicated and Explained*, écrit seulement que beaucoup de points de sa théorie sont "not a little confirmed" par l'expérience de Cheselden :

Thus, by fact and experiment, those points of the theory which seem the most remote from common apprehension were not a little confirmed, many years after I had been led into discovery of them by reasoning.⁶⁵

Je crois que l'on peut voir dans l'importance accordée par Voltaire à la donnée expérimentale, le début d'une nouvelle attitude qui prendra beaucoup d'importance, surtout en France. Cette nouvelle attitude transforme la question de

⁶⁴ Voltaire, *Eléments de la philosophie de Newton*, op. cit., p. 64-66.

⁶⁵ Berkeley, TVV 71. Sur la base du même passage, M. Degenaar (op. cit., p. 60) considère que pour Berkeley aussi, l'expérience de Cheselden est une "definitive confirmation" de sa théorie.

Molyneux en un problème empirique, dont seule l'expérience peut fournir la solution. Cette attitude s'accompagne assez régulièrement d'un certain désintérêt envers le développement propre et rigoureux d'une théorie de la perception visuelle ou de la perception spatiale en général.

2. La Mettrie

Dans le *Traité de l'Ame* publié à Londres en 1745, La Mettrie expose pour la première fois sa théorie matérialiste de l'âme selon laquelle les idées et les facultés de l'âme dépendent matériellement des états et des fonctions du corps. Contre le dualisme de Descartes, La Mettrie affirme que l'esprit fonde son existence dans les formes organiques du cerveau et des organes des sens. A cause de ces thèses, en 1746, le livre est condamné à être lacéré et brûlé. C'est dans le cadre très simplifié de cette théorie mécaniste et matérialiste de l'âme que La Mettrie fournit une réponse originale à la question de Molyneux. Voici comment, dans la conclusion du *Traité de l'Ame*, il résume très rapidement les résultats de son enquête :

Point de sens, point d'idées.

Moins on a de sens, moins on a d'idées.

Peu d'éducation, peu d'idées.

Point de sensations reçues, point d'idées.

Ces principes sont les conséquences nécessaires de toutes les observations et expériences, qui font la base inébranlable de cet ouvrage. Donc l'Ame dépend essentiellement des organes du corps, avec lesquels elle se forme, croit, décroît⁶⁶.

Dans la théorie de l'esprit de La Mettrie, les sensations – ou idées – dépendent directement de la structure physique des organes des sens. Les nerfs transportent ensuite au cerveau les caractéristiques des impressions des organes des sens, puis, selon les impressions qu'ils produisent sur la matière cérébrale, y inscrivent les différentes idées. Les impressions cérébrales, et donc les idées, enregistrent les diverses façons selon lesquelles les objets ont affecté les sens et permettent ainsi

⁶⁶ J. O. de La Mettrie, *Traité de l'Ame*, dans *Œuvres philosophiques*, Paris, Fayard, 1987, Tome 1, p. 119-243, p. 243.

de connaître non seulement les qualités sensibles telles que les couleurs et les sons, mais aussi la position de l'objet qui en est la cause. Les organes de la vue et du toucher permettent aussi de connaître l'étendue et la figure des corps : ainsi, si un globe a été attentivement considéré par le toucher, aussitôt qu'il sera perçu par la vue, sa figure sera immédiatement reconnue. Aussi, puisque tous les sens enregistrent la position ou l'éloignement de l'objet, toutes les sensations sont d'une certaine manière spatiales chez La Mettrie⁶⁷. A l'égard de l'immédiateté de la perception des propriétés spatiales des corps, La Mettrie défend une position très semblable à celle que Condillac soutiendra un an plus tard dans son *Essai sur l'origine des connaissances humaines*. Son interprétation des résultats de l'opération de Cheselden est également très proche de celle de Condillac :

Pour voir, il faut que les yeux soient, pour ainsi dire, à l'unisson des objets. Mais si les parties internes de cet admirable organe, n'ont pas leur position naturelle, on ne voit que fort confusément. M. de Voltaire, *Elemens de la Philosophie de Newton*, chap. 6 rapporte que l'aveugle-né agé de 14 ans, auquel Cheselden abatit la cataracte, ne vit immédiatement après cette opération, qu'une lumière colorée, sans qu'il pût *distinguer un globe d'un cube*, et qu'il eût aucune idée d'étenduë, de distance, de figure, etc. Je crois, 1°. que faute d'une juste position dans les parties de l'œil, la vision devoit se faire mal ; [...] 2°. S'il voit de la lumière et des couleurs, il voit par conséquent de l'étenduë. 3°. Les aveugles ont le tact fin, un sens profite toujours du défaut d'un autre sens : [...] ces houpes [...] ont un sentiment exquis dans les aveugles, qui par conséquent acquièrent

⁶⁷ J. O. de La Mettrie, *Traité de l'Ame*, op. cit., p. 159 : « Non seulement les divers sens excitent différentes sensations, mais chacun d'eux varie encore à l'infini celles qu'il porte à l'Ame, selon les différentes manières dont ils sont affectés par les corps externes. C'est pourquoi la sensation du bruit peut être modifiée par une multitude de tons différens, et peut faire appercevoir à l'Ame l'éloignement et le lieu de la cause qui produit cette sensation. Les yeux peuvent de même en modifiant la lumière, donner des sensations plus ou moins vives de la lumière et des couleurs, et former par ces différentes modifications, les idées d'étenduë, de figure, d'éloignement, etc. Tout ce qu'on vient de dire est exactement vrai des autres sens. » ; cf. aussi *ibidem*, chap. XIII, § 1, p. 209.

facilement par le toucher les idées des figures, des distances, etc. Or un globe attentivement considéré par le toucher, clairement imaginé et conçu, n'a qu'à se montrer aux yeux ouverts ; il sera conforme à l'image, ou à l'idée gravée dans le cerveau ; et conséquemment il ne sera pas possible à l'Ame de ne pas distinguer cette figure de toute autre, si l'organe dioptrique a l'arrangement interne nécessaire à la vision. C'est ainsi qu'il est aussi impossible aux doigts d'un très-habile Anatomiste de ne pas reconnoître les yeux fermés, tous les os du corps humain, de les emboîter ensemble, et d'en faire un squelette, [...] Les idées reçues par les yeux se retrouvent en touchant, et celles du tact, en voyant⁶⁸.

L'idée d'un globe reçue par la considération attentive du toucher est nécessairement reconnue par la vue parce que les deux idées – qui sont littéralement gravées dans le cerveau – sont identiques ou conformes. Or le système de La Mettrie est suffisamment vague tant à l'égard de la réalisation matérielle des différentes opérations de l'âme sur les idées qu'à propos de la distinction entre idées particulières et idées générales pour que cet auteur puisse affirmer de manière non problématique non seulement la conformité entre les figures perçues par le toucher et celles perçues par la vue, mais aussi l'évidence immédiate et sensible de cette conformité.

La Mettrie n'aborde donc pas tous les thèmes concernant la conception des idées générales, les différences entre la perception tactile et la perception visuelle de l'espace et leur rapport avec une conception générale de l'étendue. Ainsi, puisqu'elle n'illustre pas une théorie mûre ni à propos des rapports entre la sensation et le concept ni à propos de la représentation de l'espace dans la sensation, sa réponse à la question de Molyneux n'a qu'un intérêt limité pour la présente recherche.

⁶⁸ J. O. de La Mettrie, *Traité de l'Ame*, op. cit., p. 227-228 (le chapitre est intitulé *Histoires qui confirment que toutes les idées viennent des sens* ; la citation est tirée de la troisième histoire, « De l'aveugle de Cheselden »).

3. Diderot

En 1749, Diderot publie sa célèbre *Lettre sur les aveugles*. Il ne cache pas sa dette intellectuelle envers la philosophie de Condillac : la lettre se présente comme une sorte de confirmation multiple de la philosophie de l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines* que Condillac avait publié trois ans auparavant. Ainsi, dans le respect le plus parfait du principe sensualiste selon lequel toute idée et connaissance a son seul fondement dans la sensation, Diderot affirme n'avoir jamais douté « *que l'état de nos organes et de nos sens n'ait beaucoup d'influence sur notre métaphysique et sur notre morale, et que nos idées les plus purement intellectuelles, si je puis parler ainsi, ne tiennent de fort près à la conformation de notre corps* »⁶⁹. La lettre contient une grande quantité d'observations, très hétérogènes, sur les idées et les concepts des aveugles. Le but de ces remarques est de montrer au lecteur la dépendance des idées envers les sensations, ce qui entraîne la conséquence suivante : si les sensations d'un individu sont différentes de celles des autres, ses idées aussi (puisqu'elles dépendent des sensations) seront différentes. C'est dans ce cadre que s'explique le titre complet de la lettre : *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient*. Le but de la lettre est donc de faire réfléchir « ceux qui voient » sur l'origine et le fondement de leurs connaissances à l'égard des sensations.

La *Lettre* se compose de trois parties principales ; la première est consacrée à l'entretien avec l'aveugle de Puiseaux, la deuxième au mathématicien aveugle Saunderson, la troisième au compte rendu de l'opération de la cataracte de Cheselden et à la discussion du problème de Molyneux. Dans ces trois parties, Diderot aborde des sujets aussi variés que la représentation mnémonique des images tangibles, leur rapport avec les images visibles, la récusation des preuves de l'existence de Dieu de la part d'un aveugle, la représentation tactile des nombres et des figures géométriques, l'importance des signes pour le développement de l'entendement, et beaucoup d'autres. Les différents sujets sont mis presque sur le même plan et il est très difficile de comprendre le but théorique

⁶⁹ D. Diderot, *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient*, in *Œuvres philosophiques*, Paris, Garnier, 1964, p. 81-146, p. 92, cité dorénavant comme *Lettre* suivi par le numéro de page. Cf. aussi *ibidem*, p. 93 : « Notre métaphysique ne s'accorde pas mieux avec la leur. Combien de principes pour eux qui ne sont que des absurdités pour nous, et réciproquement ! »

visé par les différentes parties ou le rôle qu'y joue plus particulièrement la discussion de la question de Molyneux.

La lettre est adressée à une femme dont Diderot ne révèle pas l'identité. Il traite sa première lectrice à la fois comme une femme savante et comme quelqu'un à instruire dans l'art de philosopher.

La multiplication des sujets, le style digressif, la façon de traiter la destinataire montrent que la *Lettre* ne prétend pas développer une théorie aboutie concernant l'origine et le fondement de la connaissance dans son rapport avec les sensations. L'ensemble très riche d'observations et de remarques sur la vie mentale des aveugles semble surtout constituer un ensemble de matériaux donnés afin de susciter une réflexion autonome chez le lecteur⁷⁰.

L'impression d'une certaine superficialité théorique est confirmée par l'examen des affirmations de Diderot sur les théories de la perception de l'espace de ses contemporains. Traitant la question de Molyneux, Diderot développe de longues remarques polémiques contre Condillac et Berkeley, en affirmant qu'il est impossible que l'aveugle soit capable de voir tout de suite après l'opération. Cependant, comme nous l'avons vu, Condillac avait déjà affirmé dans l'*Essai* la nécessité, avant que l'œil soit capable de voir effectivement l'étendue dans toutes ses dimensions, d'une longue période d'apprentissage de l'œil et de la capacité de réfléchir⁷¹. Berkeley n'est pas non plus touché par la critique de Diderot parce que dans la *Nouvelle Théorie de la vision*, il considère la question de Molyneux uniquement comme une expérience de pensée, sans la confronter aux les difficultés de la réalisation empirique d'une telle expérience. De même, à l'égard de la vision de la distance, Diderot affirme qu'il est désormais bien connu que la distance ne peut pas être vue, mais seulement jugée. Cependant, au moment de la rédaction de la *Lettre*, cette affirmation est loin d'être universellement acceptée et Condillac, dans l'*Essai* à propos duquel Diderot ne cesse de faire des remarques élogieuses, avait justement affirmé et longuement argumenté en faveur de la

⁷⁰ R. Glauser, dans « Diderot et le problème de Molyneux », *Les Etudes philosophiques*, N° 3, 1999, p. 383-410, écrit que la discussion de la question de Molyneux dans la *Lettre* illustre le scepticisme zététique des *Pensées philosophiques*. Je renvoie à cet article pour une analyse approfondie de la question de Molyneux comme illustration des rapports entre raison et scepticisme chez Condillac.

⁷¹ Condillac, *Essai*, I, Sect. VI, § 14, p. 57.

perception immédiate de la distance par la vue⁷². De telles légèretés à l'égard de thèmes qui sont au cœur de la réflexion philosophique sur la perception de l'espace de son époque sont un signe de plus que la *Lettre* ne prétend pas développer une théorie autonome et originale de la perception tactile et visuelle de l'espace.

Dans l'économie générale de la *Lettre*, la discussion de la question de Molyneux ne joue pas de rôle théorique particulier ; elle se trouve exactement sur le même plan que l'entretien avec l'aveugle de Puiseaux et la description de la vie de Saunderson. En effet, Diderot fait de la question de Molyneux surtout un problème empirique. Ainsi, à plusieurs reprises, il compare la valeur et l'importance d'entretiens savants avec de vrais aveugles avec l'intérêt d'un entretien avec un hypothétique aveugle ayant retrouvé la vue. Il affirme aussi que ce qu'un aveugle peut dire sur ses propres idées est beaucoup plus riche et intéressant que ce que peut en dire un aveugle à qui la vue aurait été rendue⁷³. De

⁷² *Lettre*, p. 143 : « J'ai substitué le cercle à la sphère, et le carré au cube, parce qu'il y a toute apparence que nous ne jugeons des distances que par l'expérience ; et conséquemment, que celui qui se sert de ses yeux pour la première fois, ne voit que des surfaces [...]. » Un avis complètement opposé – et à mon sens excessivement élogieux – sur les remarques critiques de Diderot est donné par S. Baudiffier, « Diderot et Condillac », dans J. Sgard (éd.), *Condillac et les problèmes du langage*, Genève-Paris, Slatkine, 1982, p. 115-136, p. 117-118.

⁷³ Cf. par exemple *Lettre*, p. 125 : « Je suis bien fâché, madame, que, pour votre satisfaction et la mienne, on ne nous ait pas transmis de cet illustre aveugle d'autres particularités intéressantes. Il y avait peut-être plus de lumières à tirer de ses réponses que de toutes les expériences qu'on se propose. » ; p. 126 : « On cherche à restituer la vue à des aveugles nés; mais si l'on y regardait de plus près, on trouverait, je crois, qu'il y a bien autant à profiter pour la philosophie en questionnant un aveugle de bon sens. On en apprendrait comment les choses se passent en lui ; on les comparerait avec la manière dont elles se passent en nous, et l'on tirerait peut-être de cette comparaison la solution des difficultés qui rendent la théorie de la vision et des sens si embarrassée et si incertaine : mais je ne conçois pas, je l'avoue, ce que l'on espère d'un homme à qui l'on vient de faire une opération douloureuse sur un organe très délicat que le plus léger accident dérange, et qui trompe souvent ceux en qui il est sain et qui jouissent depuis longtemps de ses avantages. Pour moi, j'écouterai avec plus de satisfaction sur la théorie des sens un métaphysicien à qui les principes de la physique, les éléments des mathématiques et la conformation des parties seraient familiers, qu'un homme sans éducation et sans connaissance, à qui l'on a restituée la vue par l'opération de la cataracte. J'aurais moins de confiance dans les réponses d'une personne qui voit pour la première fois, que dans les découvertes d'un philosophe qui aurait bien médité son sujet dans l'obscurité ; [...]. »

plus, lorsque, en 1782, à 69 ans, il écrit les *Additions à la Lettre sur les aveugles*, contenant de nouvelles petites remarques et observations, il se plaint de la longueur excessive de la dernière partie du texte (contenant la discussion de la question de Molyneux précisément prise), comme si ce qui y avait été dit n'ajoutait rien au contenu global de la *Lettre*⁷⁴.

Essayant de clarifier la question de Molyneux en la divisant en deux parties, Diderot juxtapose une question empirique qui porte plutôt sur le compte rendu de Cheselden (1) avec d'autres questions qui partagent l'aspect hypothético-théorique propre à la question de Molyneux dans sa formulation originale (2a, 2b et 2c) :

La question de l'aveugle-né, prise un peu plus généralement que M. Molineux ne l'a proposée, en embrasse deux autres que nous allons considérer séparément. On peut demander : 1^o si l'aveugle-né verra aussitôt que l'opération de la cataracte sera faite ; 2^o dans le cas qu'il voie, [a] s'il verra suffisamment pour discerner les figures ; [b] s'il sera en état de leur appliquer sûrement, en les voyant, les mêmes noms qu'il leur donnait au toucher ; et [c] s'il aura démonstration que ces noms leur conviennent⁷⁵.

Or, la première question, empirique, concerne l'interprétation du compte rendu de Cheselden et ouvre à des considérations de méthodologie scientifique beaucoup plus nombreuses et articulées que celles que l'on trouve chez Voltaire, La Mettrie et Condillac. Les questions 2a et 2b reproduisent la question de Molyneux dans sa formulation originale. La question 2c développe une remarque de Condillac concernant la possibilité que les objets qui apparaissent ronds à la vue soient perçus comme carrés par le toucher et réciproquement. La réponse à la question

⁷⁴ Cf. D. Diderot, *Additions à la Lettre sur les aveugles*, in *Œuvres philosophiques*, Paris, Garnier, 1964, p. 151-164, p. 151 : « [...] je l'ai relue sans partialité, et je n'en suis pas trop mécontent. Quoique la première partie m'en ait paru plus intéressante que la seconde, et que j'aie senti que celle-là pouvait être un peu plus étendue et celle-ci beaucoup plus courte, je les laisserai l'une et l'autre telles que je les ai faites, de peur que la page du jeune homme n'en devint pas meilleure par la retouche du veillard. »

⁷⁵ *Lettre*, p. 132.

de Molyneux dans sa formulation originale (2a et 2b) est globalement affirmative. Au contraire, la réponse à la question 2c varie selon les connaissances du sujet auquel la question est posée. Diderot imagine à ce propos quatre sujets différents auquel la question serait posée – un homme du commun qui n'est nullement porté à réfléchir, un homme de bon sens, un métaphysicien et enfin un géomètre :

Pour m'en acquitter d'une manière qui vous plaise, puisque vous aimez la méthode, je distinguerai plusieurs sortes de personnes, sur lesquelles les expériences peuvent se tenter. Si ce sont des personnes grossières, sans éducation, sans connaissances, et non préparées, je pense que, quand l'opération de la cataracte aura parfaitement détruit le vice de l'organe, et que l'œil sera sain, [...] elles prononceront : Voilà un rond, voilà un carré, sans qu'il y ait de fond à faire sur leur jugement ; [...]

Il y a d'autres personnes qui, comparant les figures qu'elles apercevront au corps, avec celles qui faisaient impression sur leurs mains, et appliquant par la pensée leur attouchement sur ces corps qui sont à distance, diront de l'un que c'est un carré, et de l'autre que c'est un cercle, mais sans trop savoir pourquoi ; [...]

Je passerai, madame, sans digression, à un métaphysicien sur lequel on tenterait l'expérience. [...] « [...] Ces corps pourraient fort bien se transformer dans mes mains, et me renvoyer, par le tact, des sensations toutes contraires à celles que j'en éprouve par la vue. Messieurs, ajouterait-il, ce corps me semble le carré, celui-ci, le cercle ; mais je n'ai aucune science qu'ils soient tels au toucher qu'à la vue. »

Si nous substituons un géomètre au métaphysicien, Saunderson à Locke, il dira comme lui que, s'il en croit ses yeux, des deux figures qu'il voit, c'est celle-là qu'il appelait carré, et celle-ci qu'il appelait cercle : « [...] Mais, aurait-il continué avec Locke, [...] peut-être que je verrais un carré, et qu'en même temps je sentirais un cercle. Non aurait-il repris ; je me trompe. Ceux à qui je démontrerais les propriétés du cercle et du carré n'avaient

pas les mains sur mon abaque, et ne touchaient pas les fils que j'avais tendus et qui limitaient mes figures ; cependant ils me comprenaient. Ils ne voyaient donc pas un carré, quand je sentais un cercle ; » [...] ⁷⁶.

Il est à, mon avis, remarquable que toute l'attention de Diderot se concentre sur la question 2c concernant la possibilité d'une inversion des propriétés figurales de la vue et du toucher. La solution de ce problème – Condillac l'avait déjà fait remarquer dans l'*Essai* – ne dépend que de l'expérience. En effet, malgré les apparences, même le géomètre Saunderson, au moment où il retrouve la vue, ne peut être certain de l'identité des figures tactiles et visuelles que parce qu'il a déjà accompli les expériences nécessaires pour savoir que les figures visibles sont conformes aux figures tangibles. Les connaissances dont Saunderson dispose au moment où il retrouve la vue ne dépendent pas seulement du sens du toucher ou de l'usage de la raison au sens large, mais aussi d'informations relatives à la correspondance entre les données de la vue et celles du toucher. Ce qu'il a appris en enseignant la géométrie à des personnes douées de la vue est en fait justement que la géométrie des figures tangibles est conforme à la géométrie des figures visibles. En se concentrant sur cette question et en essayant de résoudre le problème avec des connaissances préalablement acquises, Diderot se montre encore une fois complètement indifférent au caractère d'état originaire auquel les conditions classiques de la question de Molyneux essaient de réduire l'aveugle-né retrouvant la vue.

Dans la *Lettre sur les aveugles*, la question de Molyneux devient empirique. Le problème qui semble le plus intéresser Diderot est de déterminer les conditions qui permettent de poser les bonnes questions aux aveugles ayant nouvellement retrouvé la vue. Les conditions qu'il essaie de définir concernent aussi bien les connaissances et les capacités réflexives des sujets que les conditions objectives dans lesquelles la vue est rendue et les questions posées. Cependant, Diderot n'explique pas précisément quel genre d'informations il veut tirer de l'entretien avec un aveugle qui a retrouvé la vue. Il veut savoir le plus possible, rien ne l'intéresse particulièrement. Dans la discussion de la question de Molyneux développée par Diderot, l'aveugle-né qui retrouve la vue cesse de

⁷⁶ *Lettre*, p. 141-143.

représenter une sorte d'état originaire de l'esprit susceptible de fournir de précieux enseignements sur le processus de constitution des idées plus complexes et de toutes les connaissances et est plutôt utilisé pour éclaircir les rapports entre justification épistémique (question 2c) et connaissances préalables.

4. Mérian

Entre 1772 et 1782, le philosophe suisse Jean-Bernard Mérian publie, dans les *Nouveaux mémoires de l'Académie Royale des Sciences et Belles-Lettres*, une série de huit mémoires consacrés au problème de Molyneux. Mérian ne se propose pas de fournir une nouvelle réponse, mais d'exposer et de commenter la discussion dans tous ses différents volets :

Ce problème tient, dans la Philosophie moderne, une place distinguée. Les Locke, les Leibniz, les hommes les plus célèbres de notre siècle en ont fait l'objet de leurs recherches. Il a été le germe de découvertes importantes, qui ont produit des changements considérables dans la science de l'Esprit humain, et surtout dans la Théorie des Sensations.

Mon dessein est d'écrire une histoire raisonnée où l'on verra les diverses solutions qui ont été données de ce problème, les principes et les arguments qui leur servent de base et d'appui, les conséquences que les philosophes en ont tirées, enfin les idées et les théories nouvelles qui ont résulté du conflit de leurs opinions⁷⁷.

Mérian ne cache pas que la position qu'il préfère est celle de Berkeley. Il pense aussi que la théorie de la vision de Berkeley a été confirmée par l'opération des cataractes de Cheselden, mais regrette qu'il n'ait pas été possible de répéter cette expérience. D'après Mérian, après avoir décrit toutes « les Théories et les

⁷⁷ J.-B. Mérian, « Sur le problème de Molyneux : premier-huitième mémoire », *Nouveaux mémoires de l'Académie Royale des Sciences et Belles-Lettres* pour l'année 1770/71/72/74/75/77/79/80, réimpr. in *idem, Sur le problème de Molyneux*, Paris, Flammarion, 1984, *Premier mémoire*, p. 5-6.

Hypothèses »⁷⁸ comme il l'a fait dans ses *Mémoires*, seules de nouvelles observations sur des aveugles-nés qui retrouvent la vue peuvent donner une réponse aux nombreux points restés sans solution. Mérian souhaite donc une multiplication des expériences ; pour ce faire, il projette de prendre un certain nombre d'enfants au berceau et de les élever dans les plus profondes ténèbres jusqu'à l'âge de raison, où ils seraient enfin amenés voir le monde. Selon le projet de Mérian, certains de ces enfants seraient laissés à l'état de nature pendant les années d'obscurité, alors que d'autres recevraient une éducation littéraire et scientifique, certains seraient élevés isolément, d'autres encore en société. Mérian songe en effet à un système qui permette de contrôler l'ordre selon lequel les différentes idées se présentent à l'esprit de ces enfants. A l'égard de ce projet, Mérian envisage néanmoins deux sortes de difficultés. Les premières, d'ordre physique, relèvent des modifications physiques causées éventuellement par les années d'obscurité ; les secondes, d'ordre moral, concernent la cruauté avec laquelle on sacrifierait ces enfants pour le bien de la philosophie. Heureusement, le « Séminaire des aveugles artificiels » de Mérian ne vit jamais le jour et la question de Molyneux resta sans réponse.

⁷⁸ J.-B. Mérian, *op. cit.*, p. 175.

CHAPITRE 7

LE PROBLEME DE MOLYNEUX DANS LA PHILOSOPHIE DE THOMAS REID

Introduction

Décidé à lutter contre les dérives sceptiques de la philosophie moderne, Reid se propose de donner un fondement nouveau à la connaissance humaine. Ce nouveau fondement est constitué par les principes du sens commun, c'est-à-dire les principes que, même s'il est impossible d'en démontrer rationnellement la vérité, tous les hommes, dans la vie pratique, sont déterminés à considérer comme vrais et à utiliser comme tels¹. La cible polémique principale de la philosophie du sens commun est la théorie des idées, théorie qui, d'après Reid, est la source principale du scepticisme de l'époque moderne.

A l'égard de sa méthode, Reid se réclame de la tradition de la philosophie comme science empirique et expérimentale. Ainsi, il dit recourir pour la découverte des lois de la nature humaine à la méthode utilisée par Newton pour la découverte des lois de l'univers. Un des premiers résultats de l'application de cette méthode est la clarification des concepts de sensation et de perception. D'après Reid, c'est le manque de clarté au sujet de ces deux termes qui fonde la théorie des idées et est responsable de la plupart des problèmes de la théorie de la

¹ Cf. T. Reid, *An Inquiry into The Human Mind, on the principles of common sense*, dans *Th. Reid – Philosophical Works I/II*, Hildesheim-Zürich-New York, Georg Olms Verlag, 1983 (1^{re} éd. 1764), p. 93-211, p. 108b (cité dorénavant comme IHM suivi du numéro de page) : “If there are certain principles, as I think there are which the constitution of our nature leads us to believe, and which we are under a necessity to take for granted in the common concern of life, without being able to give a reason for them – these are what we call the principles of common sense; and what is manifestly contrary to them, is what we call absurd.” Pour une discussion approfondie du sens commun chez Reid, cf. D. Schulthess, *Philosophie et sens commun chez Thomas Reid (1710-1796)*, Berne, Peter Lang, 1983.

connaissance de son temps². D'après lui, la philosophie du sens commun est un substitut adéquat à la théorie des idées.

Puisque la distinction entre sensation et perception est centrale pour la définition des termes de la question de Molyneux, j'en traiterai assez longuement dans la première partie de ce chapitre. La deuxième partie sera consacrée plus précisément à la discussion de la question de Molyneux et au fondement de la géométrie des visibles.

A. LES ELEMENTS DE LA PHILOSOPHIE DE LA PERCEPTION DE REID

1. La distinction entre sensation et perception

Selon Reid, toute la philosophie moderne partage la même conception de la perception qui est en même temps fausse et alliée au scepticisme. Il s'agit de la théorie des idées et de la présupposition selon laquelle l'accès aux objets extérieurs dans la perception serait indirect ou médiate, l'objet intermédiaire étant l'idée. Reid affirme que l'existence de ces idées ne peut pas être prouvée et que les problèmes que la présupposition des idées introduit dans la philosophie sont plus nombreux que ceux qu'elle arrive à résoudre.

D'après Reid, l'examen expérimental des actes de perception révèle que ce que nous concevons comme les objets immédiats de la perception sont les objets du monde extérieur. Dans les affaires de la vie quotidienne, en fait, nous croyons

² Cf. IHM 182-183 : "Sensation, and the perception of external objects by the senses, though very different in their nature, have commonly been considered as one and the same thing. [...] The most simple operations of the mind, admit not of a logical definition: all we can do is to describe them, so as to lead those who are conscious of them in themselves, to attend to them and reflect upon them."

Cf. aussi T. Reid, *Essays on the Intellectual Powers of Man*, dans *Th. Reid – Philosophical Works I/II*, Hildesheim-Zürich-New York, Georg Olms Verlag, 1983 (1^{re} éd. 1785), p. 213-508, p. 318b (cité dorénavant comme IP suivi du numéro de page) : "[...] I think that all the [problems...] have been owing to the difficulty of distinguishing clearly sensation from perception – what we feel from what we perceive."

avec une certitude inébranlable que nous voyons et que nous touchons immédiatement des chaises et des livres, c'est-à-dire des objets matériels (et non des idées). Puisque notre croyance dans l'immédiateté de notre perception ne peut pas être éliminée, elle doit être traitée comme un principe du sens commun. Un des principes de la nature humaine est donc la perception immédiate des objets extérieurs.

L'examen attentif des actes de perception montre en outre que les perceptions sont accompagnées par des sensations, c'est-à-dire par des affections ou des façons de sentir du sujet. Considérons plus en détail les caractéristiques des sensations et des perceptions.

La sensation

Dans la philosophie de Reid, la douleur est un cas paradigmatique de sensation. Lorsque nous sentons une douleur, il n'y a pas un objet mental, la douleur, que nous percevons immédiatement³. Sentir une douleur signifie, chez Reid, "*being pained*". Ainsi, bien que dans les phrases telles que "je sens une douleur", la douleur soit présentée comme le complément d'objet du verbe *sentir*, elle n'est pas un objet indépendant de l'acte de sentir et elle ne peut pas exister d'une manière indépendante de cet acte. La sensation est l'acte même de sentir :

The same mode of expression is used to denote sensation and perception; and therefore, we are apt to look upon them as things of the same nature. Thus, *I feel a pain; I see a tree*: the first denoteth a sensation, the last a perception. The grammatical analysis of both expressions is the same: for both consist of an active verb and an object. But, if we attend to the things signified by these expressions, we shall find that, in the first, the

³ Cf. IP 229a : "*Sensation* is a name given by philosophers to an act of mind, which may be distinguished from all others by this, that it hath no object distinct from the act itself." Un autre exemple de sensation auquel Reid fait souvent référence est celui de l'odeur d'une rose, IP 310a : "When I smell a rose there is in this operation both sensation and perception. The agreeable odour I feel, considered by itself [...] is merely a sensation. This sensation can be nothing else than it is felt to be."

distinction between the act and the object is not real but grammatical; in the second, the distinction is not only grammatical but real.

The form of the expression, *I feel a pain* might seem to imply that the feeling is something distinct from the pain felt; yet in reality there is no distinction. As *thinking a thought* is an expression which could signify no more than *thinking*, so *feeling a pain* signifies no more than *being pained*. What we have said of pain is applicable to every other mere sensation. [...] when we attend to the sensation by itself, and separate it from other things which are conjoined with it in the imagination, it appears to be something which can have no existence but in a sentient mind, no distinction from the act of the mind by which it is felt.⁴

En tant que façon de sentir, une sensation en elle-même n'a donc pas d'objet distinct de l'acte même et elle ne peut pas exister en dehors du sujet qui sent ni au-delà du moment où elle est sentie⁵.

De plusieurs manières, Reid essaie d'éliminer pour les sensations toute référence possible à un contenu objectif. Aussi, puisque d'après Reid, la sensation de douleur est une pure et simple façon de sentir, elle ne peut pas être caractérisée par une détermination de lieu :

How do we know the parts of our bodies affected by particular pains? Not by experience or by reasoning, but by the constitution of nature. The sensation of pain is, no doubt, in the mind, and cannot be said to have any relation, from its own nature, to any part of the body; but this sensation, by our constitution, gives a perception of some particular part of the body, whose disorder causes the uneasy sensation. If it were not so, a man who never before felt either the gout or the toothache,

⁴ IHM 183a.

⁵ IP 292b : "In sensation [...] I can distinguish two things – the mind or sentient being, and the sensation. [The last] has no object distinct from the sensation itself."

when he is first seized with the gout in his toe, might mistake it for a toothache.⁶

De même pour l'odeur :

Suppose a person who never had this sense before, to receive it all at once, and to smell a rose [...] He finds himself affected in a new way, he knows not why or from what cause. [...]

It is evidently ridiculous to ascribe to it figure, colour, extension, or any other quality of bodies. He cannot give it a place, any more than he give a place to melancholy or joy; nor can he conceive it to have any existence but when it is smelled. [...] It is indeed impossible that it can be in any body: it is a sensation; and a sensation can only be in a sentient thing.⁷

Reid décrit donc les sensations de douleur et d'odeur comme de purs sentiments qui ne contiennent aucune détermination spatiale ou de lieu. Ainsi, au sens propre du terme, une douleur ne peut pas être sentie comme étant quelque part, par exemple dans la main. De même, les sensations de l'odorat peuvent être douces, âcres, agréables ou désagréables, mais elles ne peuvent pas être en elles-mêmes carrées, proches ou éloignées, à droite ou à gauche.

De façon plus générale, Reid affirme qu'une sensation de figure est inconcevable :

Neither can I conceive what is meant by an impression of figure upon the mind. I can conceive an impression of figure upon wax, or upon any body that is fit to receive it; but an impression of it upon the mind, is to me quite unintelligible; and, although I

⁶ IHM 159a-b. Cf. aussi IP 320a : “[...] when we consider the sensation of pain by itself without any respect to its cause, we cannot say with propriety, that the toe is either the place or the subject of it. [...] when we speak of pain in the toe, the sensation is combined in our thought, with the cause of it, which really is in the toe. [...] He gives the name of pain to the sensation only, and the name of *disorder* to the unknown cause of it. Then it is evident that the disorder only is in the toe, and that it would be an error to think that the pain is in it”.

⁷ IHM 105a.

form the most distinct conception of the figure, I cannot, upon the strictest examination, find any impression of it upon my mind.⁸

Les sensations, donc, telles que les décrit Reid, ne contiennent jamais de référence à un contenu objectif et extérieur. Or, bien que Reid présente son analyse de la sensation comme le résultat d'une observation attentive des sensations telles qu'elles se présentent dans sa propre expérience, cette analyse ne semble pas s'appliquer avec la même facilité à toutes les sensations. En effet, sentir une odeur semble avoir une certaine connotation spatiale, bien que cette sensation ne puisse pas être dite carrée. De même, la douleur, lorsqu'elle est sentie, semble se présenter, dans la plupart des cas, comme une sensation de douleur dans une certaine partie du corps. La connotation spatiale est encore plus forte pour les sensations de couleur, qui se présentent toujours comme des couleurs étendues et localisées. Au contraire, la connotation spatiale n'existe pas du tout pour les sensations de mélancolie ou de joie que Reid évoque comme des cas typiques de sensation⁹. L'analyse de Reid semble donc inadéquate pour rendre compte des divers degrés de spatialité qui caractérisent les différentes sortes de sensations¹⁰.

Il est à remarquer que même s'il considère la sensation comme une façon de sentir, Reid est prêt à reconnaître que les sensations ne sont pas des entités complètement simples. Dans la plupart des cas, en fait, les sensations semblent être passibles de classification en genres et en espèces et ainsi admettre des rapports de ressemblance et de contrariété. Pour illustrer cette possibilité, Reid utilise l'analogie qui peut être établie entre la couleur écarlate et le son d'une trompette, un exemple illustre qui se trouve déjà chez Locke, Leibniz et Hume :

But he can conceive the eye to be variously affected by different colours, as the nose is by different smells ... Thus he can

⁸ IHM 146a.

⁹ Cf. IHM 105a, cité plus haut.

¹⁰ Cette inadéquation est reconnue aussi par L. Falkenstein, "Reid's Account of Localization", *Philosophy and Phenomenological Research*, Vol. LXI, No. 2, 2000, p. 305-327, p. 315.

conceive scarlet to differ from blue, as the sound of a trumpet does from that of a drum [...].¹¹

L'existence de ressemblances et de contrariétés parmi les sensations ne semble pas poser un problème important à l'analyse de la sensation comme façon de sentir, parce que même en tant que façons de sentir, les sensations peuvent admettre état composé, ressemblance ou contrariété¹².

La perception

A la différence de la sensation, la perception a toujours un objet distinct et séparé de l'acte de percevoir. Nous percevons un arbre, un livre ou une tasse et ces objets sont conçus comme existant indépendamment de l'acte de perception :

Perception, as we here understand it, hath always an object distinct from the act by which it is perceived; an object which may exist whether it be perceived or not. I perceive a tree that grows before my window; there is here an object which is perceived, and an act of the mind by which it is perceived; and these two are not only distinguishable, but they are extremely unlike in their natures. The object is made up of a trunk, branches, and leaves; but the act of the mind by which it is

¹¹ IHM 134a.

¹² Cf. IHM 116 : "As there is a great variety of smells, seemingly simple and uncompounded, not only altogether unlike, but some of them contrary to others, and as the same thing may be said of tastes, it would seem that one taste is not less different from another than it is from a smell: and therefore it may be a *questio*, how all smells come to be considered as one *genus*, and all tastes as another? What is the generical distinction? Is it only that the nose is the organ of the one and the palate of the other? or, abstracting from the organ, is there not in the sensations themselves something common to smells, and something else common to tastes, whereby the one is distinguished from the other? It seems most probable that the latter is the case; and that, under the appearance of the greatest simplicity, there is still in these sensations something of composition. [...] If one considers that matter abstractly, it would seem that a number of sensations, or indeed, of any other individual things, which are perfectly simple and uncompounded, are incapable of being reduced into *genera* and *species*. [...] And, whether this does not imply some kind of composition, we shall leave to metaphysicians to determine."

perceived hath neither trunk, branches, nor leaves. [...] I know this also, that the perception of an object implies both a conception of its form, and a belief of its present existence. I know, moreover, that this belief is not the effect of argumentation and reasoning; it is the immediate effect of my constitution.¹³

Dans l'analyse de Reid, les objets de la perception sont des objets matériels, existant réellement dans le monde extérieur. Dans l'exemple donné, l'objet de la perception est l'arbre en tant qu'objet physique ayant un tronc, des branches, etc.¹⁴. Toute perception présuppose aussi un concept de la chose perçue (*conception of its form*) et une croyance dans l'existence effective de l'objet perçu.

Reid poursuit son analyse en décrivant plus en détail les conditions (physiques et mentales) et les éléments constitutifs d'une perception. Pour qu'il s'agisse de perception, et non d'une autre forme d'acte mental, il est nécessaire

¹³ IHM 183a-b. On trouve une analyse semblable de la perception dans IP 258 : "If therefore we attend to the act of our mind which we call the perception of an external object of sense we shall find in it these three things: 1) some conception or notion of the object perceived; 2) a strong and irresistible conviction and belief of its present existence; and 3) that this conviction and belief are immediate, and not the effect of reasoning." et IP 310 : "I proceed to consider another, which by our constitution, is conjoined with perception, and not with perception only but with many other acts of minds: and that is sensation."

¹⁴ A.R. Greenberg (dans "Reid, Berkeley and notional knowledge", *The Monist*, Vol. 61, No 2, 1978, p. 271-282) donne "an intentionalist interpretation of Reid's perceptual realism" (p. 271) selon laquelle dans les perceptions et les conceptions, il n'est pas nécessaire que l'objet perçu ou conçu existe. Si j'ai bien compris, selon cette interprétation, les objets intentionnels de tout acte mental sont des notions (que Reid définit comme des actes mentaux). Je ne suis pas d'accord avec cette interprétation parce que, d'une part, je ne crois pas que Reid puisse admettre l'existence de perceptions d'objets inexistantes et, d'autre part, parce qu'à plusieurs reprises il traite de l'acte mental et de son objet comme de deux entités distinctes et indépendantes. L'interprétation de Greenberg reprend essentiellement l'interprétation intentionaliste de la philosophie de Reid proposée par P.H. Cummins dans "Reid's Realism", *Journal of the History of Philosophy*, Vol. XII, 1974, p. 317-341. Les deux auteurs sont prêts à reconnaître que Reid n'est pas toujours cohérent avec cette façon de concevoir les actes mentaux.

que les organes des sens soient stimulés de manière appropriée et que le sujet soit affecté par une sensation :

Although there is no reasoning in perception, yet there are certain means and instruments which, by the appointment of nature, must intervene between the object and our perception of it; and by these, our perceptions are limited and regulated. First, If the object is not in contact with the organ of sense, there must be some medium which passes between them. [...] Secondly, There must be some action or impression upon the organ of sense, [...]. Thirdly, The nerves which go from the brain to the organ must receive some impression by means of that which was made upon the organ [...] Fourthly, The impression made upon the organ, nerves and brain, is followed by a sensation. And, last of all, this sensation is followed by the perception of the object.

Thus perception is the result of a train of operations; some of which affect the body only, others affect the mind [...]

We know very little of the nature of some of those operations; we know not at all how they are connected together, or in what way they contribute to that perception which is the result of the whole. [...]

[...] Our faculty of perceiving an object lies dormant, until it is roused and stimulated by a certain corresponding sensation.¹⁵

¹⁵ IHM 186a-b. Une analyse analogue se trouve dans IP 318 : “They [the external senses] furnish us with a variety of sensations, some pleasant others painful and others indifferent; at the same time, they give us a conception and an invincible belief of the existence of external objects. This conception of external objects is the work of nature. The belief in their existence is the work of nature; so likewise is the sensation that accompanies it. [...] the feeling which goes along with the perception we call sensation.” Cf. aussi IP 310 : “When I smell a rose there is in this operation both sensation and perception. The agreeable odour I feel, considered by itself [...] is merely a sensation. This sensation can be nothing else than it is felt to be. Its very essence consists in being felt. [...] Perception has always an external object; and the object of my perception, in this case, is that quality in the rose which I discern by the sense of smell. Observing that the agreeable

Reid présente donc la sensation comme une condition nécessaire et non suffisante de la perception ; la sensation doit être présente (*must intervene*) pour que la perception ait lieu.

Reprenons l'exemple de la vision de l'arbre cité plus haut. Dans ce cas, nous sommes affectés par une sensation visuelle présentant certaines caractéristiques qualitatives, tandis que l'arbre devant notre fenêtre est l'objet de notre perception. Cependant, puisque les sensations sont de pures affections du sujet et ne peuvent pas avoir un contenu distinct de l'acte, la sensation associée à la perception d'un arbre ne peut pas être caractérisée comme une sensation " ayant un arbre comme contenu ". Dans son affirmation de la distinction et de l'hétérogénéité entre sensation et perception, l'analyse de Reid est très radicale : non seulement la sensation ne peut pas avoir un arbre comme contenu, mais de façon plus générale il n'est pas possible de connaître précisément le rapport qui existe entre la sensation et la perception correspondante. Apparemment, entre les deux il n'y a aucun rapport qui soit accessible épistémiquement ([...] *we know not at all how they are connected together, or in what way they contribute to that perception which is the result of the whole*). A plusieurs reprises, Reid affirme l'opacité épistémique du rapport entre sensation et perception ; les sensations sont des signes des objets extérieurs institués par la nature :

[...] we are inspired with the sensation and we are inspired with the corresponding perception, by means unknown. [...] And because the mind passes immediately from the sensation to that conception and belief of the object which we have in perception, in the same manner as it passes from signs to the thing signified by them we have therefore called our sensations *signs of external objects*; finding no word more proper to express the

sensation is raised when the rose is near, and ceases when it is removed, I am led by my nature, to conclude some quality to be in the rose, which is the cause of this sensation. This quality in the rose is the object perceived; and the act of my mind by which I have the conviction and belief of this quality is what in this case I call perception. [...] There are two different things signified by the smell of a rose; one of which is in the mind [...]; the other is truly and properly in the rose."

function which Nature hath assigned them in perception, and the relation which they bear to their corresponding objects.¹⁶

D'un côté, donc, il n'y a pas de perception sans sensation ; de l'autre, entre la perception et la sensation, il n'y a aucune relation claire et connaissable. La sensation est le signe des objets perçus.

Le passage de la sensation à la perception d'une propriété de l'objet dépend de notre constitution qui, pour toute sensation, nous pousse à chercher la cause objective. Ainsi, lorsque nous sentons l'odeur d'une rose, nous passons de la sensation olfactive à la perception de ce qui dans la rose est la cause de la sensation. Cela reste vrai même si nous n'avons qu'une notion très obscure de la cause de notre sensation olfactive¹⁷.

La caractéristique essentielle de la notion de perception chez Reid est donc sa référence directe et immédiate aux objets extérieurs. Il est évident qu'il s'agit d'une description de la perception qui fait l'économie de l'idée et pour cela elle peut être prise comme l'expression d'une théorie de la perception directe ou immédiate.

La sensation visuelle causée par l'arbre est à l'origine du processus de perception de l'arbre. Il s'agit donc d'une sorte d'entité intermédiaire entre l'acte mental de perception et l'objet perçu. Considérer la sensation comme une entité intermédiaire entre l'objet et sa perception ne contredit nullement le précepte

¹⁶ IHM 188a. Cf. aussi IP 332 : "In original perception the signs are the various sensations which are produced by the impressions made upon the organs. The things signified, are the objects perceived in consequence of those sensations, by the original constitution of our nature."

¹⁷ Cf. IP 310. M.J. Morgan, dans *Molyneux's Question: Vision, Touch and the Philosophy of Perception*, Cambridge, Cambridge Univ. Press, 1977, p. 110 (cf. aussi p. 112), affirme erronément que "The crucial defining feature of a perception is that it can be accomplished by several senses [...]" ; il est évident qu'il y a des perceptions de qualités, telles que les odeurs ou les couleurs, qui sont perçues par un seul sens. Je ne suis pas non plus d'accord avec lui quand il considère l'innéité de la correspondance des points des deux rétines dans la vision binoculaire comme un argument essentiel dans la critique de la façon de Berkeley de concevoir l'espace (cf. M.J. Morgan, *op. cit.*, p. 11 et 121).

d'une philosophie de la perception immédiate¹⁸. Les sensations sont des intermédiaires en ce sens que leur présence est nécessaire pour l'existence d'une perception¹⁹. Cependant, elles ne sont pas des objets intermédiaires au sens d'objets mentaux représentant des objets physiques. Une théorie de la perception immédiate nie l'existence d'objets intermédiaires dans ce dernier sens, mais est compatible avec l'existence d'objets intermédiaires dans le premier sens²⁰.

J'examinerai maintenant plus en détail la relation entre la sensation et la perception.

2. Le rapport entre sensation et perception

Dans la section précédente, j'ai présenté la sensation comme une condition nécessaire pour l'existence d'une perception ; à plusieurs reprises, Reid affirme que toute perception s'accompagne d'une sensation. Il y a néanmoins un passage

¹⁸ La thèse opposée, notamment que Reid soutient dans IHM une théorie de la perception indirecte (l'objet intermédiaire étant la sensation), est soutenue par J. Immerwahr, "The development of Reid's Realism", *The Monist*, 62, 1978.

¹⁹ Sur la sensation comme condition nécessaire, mais non comme objet intermédiaire, cf. aussi E. Madden, "Was Reid a Natural Realist?", *Philosophical and Phenomenological Research*, 47, 1986, p. 23-36, p. 52.

²⁰ D'après G. Pappas ("Sensation and Perception in Reid", *Noûs*, 23, 1989, p. 155-167, p. 163-164), si Reid défend une théorie selon laquelle la perception de la sensation constitue une partie distincte bien que nécessaire de la perception (ce qu'il appelle une théorie *double-tier* de la relation entre la sensation et la perception), il risque de revenir à une théorie de la perception indirecte. Selon cette théorie, dans le cas de la perception d'une chaise brune : "[...] we have a causal process that begins with light reflected from the chair, proceeds through the sensation event and has as a terminal event the acquisition of a belief about a chair. The last event in this causal sequence is then identified with perception, [...]". Pour Pappas, cette façon d'interpréter la perception implique nécessairement une théorie de la perception indirecte. Cependant, cela n'est vrai qu'à la condition de partager sa façon – assez particulière – de définir une théorie de la perception indirecte. La définition de Pappas est la suivante : "Indirect perception of external physical objects requires not merely that there be perceived intermediaries, but also that the perception of the physical object should be dependent upon the *perception* of the intermediary." La particularité de cette définition est qu'il n'est pas dit que l'intermédiaire dont il est question représente de quelque façon l'objet perçu. Je crois que sans cet élément on perd une des caractéristiques fondamentales des théories de la perception indirecte qui sont dites aussi *théories représentationnelles de la perception*.

à propos de la perception de la figure visible où Reid semble contredire ces affirmations en décrivant la possibilité – au moins de principe – de perceptions qui ne soient pas accompagnées par une sensation.

Dans la partie sur les figures visibles de l'IHM, Reid pose explicitement la question de l'existence d'une sensation propre à la perception de la figure visible. Il répond d'abord que pour la perception de la figure visible, il n'y a pas de sensation qui suggère uniquement cette propriété, puisque la sensation de couleur suggère en même temps la couleur – en tant que propriété de l'objet – et sa figure visible :

It may farther be asked, Whether there be any sensation proper to visible figure, by which it is suggested in vision? – or by what means it is presented to the mind? [...] When I see an object, the appearance which the colour of it makes, may be called the *sensation*, which suggests to me some external thing as its cause; but it suggests likewise the individual direction and position of this cause with regard to the eye. I know it precisely in such a direction and in no other. At the same time, I am not conscious of anything that can be called *sensation*, but the sensation of colour. The position of the coloured thing is no sensation; but it is by the laws of my constitution presented to the mind along with the colour, without any additional sensation.²¹

Dans ce cas donc, une sensation – celle de la couleur – est dite suggérer en même temps une série de propriétés avec lesquelles elle n'a aucune ressemblance : la sensation de couleur suggère en même temps la couleur et la figure visible d'un objet. Parallèlement, pour le toucher, il n'y a pas une sensation propre et exclusive à la perception de la figure tangible :

[...] Extension therefore seems to be a quality *suggested* to us, by the very same sensations which suggest the other qualities above mentioned. When I grasp a ball in my hand, I perceive it

²¹ IHM 144b-145a.

at once hard, figured, and extended. The feeling is very simple and hath not the least resemblance to any quality of body. Yet it suggests to us three primary qualities perfectly distinct from one another, as well as from the sensation which indicates them.²²

La dureté, la figure et l'étendue n'ont pas une sensation qui leur est propre et qui suggère une et une seule caractéristique de l'objet : à une seule sensation peuvent en fait être associées différentes perceptions telles que par exemple les perceptions de la dureté, de l'étendue et de la figure d'un objet²³. Jusqu'ici, le principe selon lequel les perceptions sont toujours accompagnées par une sensation semble garder toute sa validité : bien que dans le cas de la perception des figures visibles et tangibles, il n'y ait pas de sensations propres et exclusives qui les accompagnent, toutes les perceptions des objets sont accompagnées par au moins une sensation. Cependant, quelques lignes plus bas, Reid poursuit sa discussion sur la perception de la figure visible et radicalise l'affirmation de l'indépendance entre la sensation et la perception jusqu'à nier que toute perception soit nécessairement accompagnée par une sensation. Dans son argument, Reid montre d'abord qu'il est possible de voir des couleurs non figurées et des figures non colorées. Pour cela, il imagine un œil qui, au lieu de concentrer les rayons provenant d'un seul point de l'objet sur un seul point de la rétine, les diffuserait uniformément sur toute la surface de celle-ci :

Let us suppose that the eye were so constituted that the rays coming from any one point of the object were not, as they are in our eyes, collected in one point of the *retina*, but diffused over

²² IHM 123b. Cf. aussi IHM 145a.

²³ Cf. aussi IP 310 : "I proceed to consider another, which by our constitution, is conjoined with perception, and not with perception only but with many other acts of minds: and that is sensation. [...] Almost all our perceptions have corresponding sensations which constantly accompany them, and on that account, are very apt to be confounded with them. Neither ought we to expect that the sensation, and its corresponding perception, should be distinguished in common language, because the purposes of common life do not require it [...]". Je ne crois pas qu'ici Reid veuille affirmer l'existence – bien que rare – de perceptions qui ne soient pas accompagnées par une sensation. A mon avis, il s'agit plutôt de l'affirmation qu'il est vrai seulement pour la plupart des perceptions qu'il y a une sensation d'une qualité déterminée qui lui correspond constamment.

the whole: it is evident to those who understand the structure of the eye, that such an eye would shew the colour of a body as our eyes do, but that it would neither shew figure nor position. The operation of such an eye would be precisely similar to that of hearing and smell; it would give no perception of figure or extension, but merely of colour. Nor is the supposition we have made altogether imaginary; for it is nearly the case of most people who have cataracts [...] such persons see things as one does through a glass of broken gelly: they perceive the colour, but nothing of the figure or magnitude of objects.

Again, if we should suppose that smell and sound were conveyed in right lines from the objects, and that every sensation of hearing and smell suggested the precise direction or position of its object; in this case [...] we should smell and hear the figure of objects [...].²⁴

Dans ce passage, Reid montre seulement qu'une figure ne se présente pas nécessairement comme colorée et qu'une couleur n'est pas nécessairement figurée. On peut se demander pourquoi il recourt à des expériences de pensée aussi improbables pour montrer la possibilité de figures non colorées et de couleurs non figurées, alors qu'il lui aurait suffi de considérer, d'une part, la perception de la figure par le toucher (figure non colorée) et de l'autre, la vision de quelque chose qui remplit le champ visuel d'une couleur uniforme (couleur non figurée). A mon avis, ces expériences de pensée répondent à une double intention : Reid veut effectivement montrer la possibilité de figures non colorées et de couleurs non figurées, mais il veut aussi dépayser le lecteur et le disposer à recevoir une conséquence bien plus déconcertante. En effet, dans ce qui suit, Reid utilise la possibilité de percevoir une figure non colorée ou une couleur non figurée pour montrer la possibilité d'une perception de la figure qui ne soit accompagnée par aucune sensation de couleur ou de qualité tangible :

²⁴ IHM 145a-b.

Now this material impression made upon a particular point of the *retina*, by the laws of our constitution, suggests two things to the mind, namely the colour and the position of some external object. No man can give a reason why the same material impression might not have suggested sound, or smell, or either of these along with the position of the object [...] And since there is no necessary connection between these two things suggested by this material impression, it might, if it had so pleased our Creator, have suggested one of them without the other. [...] Let us suppose, therefore, since it plainly appears to be possible, that our eyes had been so framed as to suggest to us the position of the object, without suggesting colour, or any other quality. [...] What is the consequence of this supposition? the person endued with such an eye, would perceive the visible figure of bodies, without having any sensation or impression made upon his mind. [...] If it should be said, that it is impossible to perceive a figure, unless there be some impression of it upon the mind, I beg leave not to admit the impossibility of this without some proof: and I can find none.²⁵

Il s'agit d'un passage surprenant, où Reid traite de la relation entre les qualités sensibles (telles que la couleur et les qualités tactiles) et les qualités spatiales comme s'il ne s'agissait pas d'une relation interne.

A l'opposé de cette façon de traiter la relation entre qualités sensibles et qualités spatiales, il y a l'idée que l'impossibilité de la perception d'une figure sans couleur et sans aucune autre qualité "remplissante" est plutôt une impossibilité logique qu'une simple inexistence de fait. Or, Reid définit la figure comme un rapport entre les parties du corps plutôt que comme les limites d'une qualité sensible. Cependant, cette définition ne semble pas rendre compte de nos intuitions très élémentaires à l'égard de la figure des corps en tant que figure perceptible. Toutes les figures perçues apparaissent en fait comme nécessairement

²⁵ IHM 146a. Cette affirmation ne sera pas reprise dans *The Intellectual Powers of Man* (1785) ; cf. par exemple IP 324a.

et intrinsèquement liées à une qualité qui les fait apparaître et qui les rend perceptibles. La figure en tant que qualité perceptible d'un objet paraît identique à la limite d'une quelconque qualité sensible ; une figure sans aucune qualité perceptible nous semble impossible²⁶.

Ce que Reid écrit à propos de la relation entre la figure et les qualités sensibles va donc à l'encontre de toutes les intuitions du sens commun. Reid la présente néanmoins comme une vérité évidente pour tous ceux qui sont prêts à examiner l'expérience perceptive avec attention²⁷. A mon avis, l'expérience de pensée du passage précédent répond aussi au but de rendre empiriquement acceptable la séparation entre les perceptions de l'espace et les sensations. Malgré ces tentatives, l'inexistence d'une quelconque relation entre la perception de la figure et les sensations visibles et tangibles apparaît beaucoup plus comme une conséquence nécessaire de la distinction entre la sensation et la perception que comme un résultat de l'observation empirique des contenus effectifs des perceptions spatiales.

La portée de l'affirmation qu'il est possible de percevoir la figure indépendamment de toute sensation n'est pas limitée à l'exploration d'une situation contrefactuelle, parce que Reid lui fait jouer un rôle dans l'interprétation de la perception humaine telle qu'elle se donne effectivement. C'est en vertu de cette possibilité que Reid affirme que la perception de la couleur est indépendante

²⁶ Leibniz avait déjà reconnu cette nécessité avec beaucoup de clarté à l'égard de l'étendue ; GP VI, 584 : " L'étendue est la diffusion de cette qualité ou nature : par exemple, dans le lait il y a une étendue ou diffusion de la blancheur, dans le diamant une étendue ou diffusion de la dureté ; dans le corps en général une étendue ou diffusion de l'antitypie ou de la matérialité. " Déjà Hamilton parle de ce problème comme du paradoxe de la couleur non étendue et de l'étendue visuelle non colorée. En utilisant la terminologie de Hume, nous pourrions dire qu'entre les perceptions de la couleur (ou de quelque autre qualité sensible) et celles de la figure, il n'y a qu'une distinction de raison.

²⁷ Cf. par exemple IHM 128a-b : "This I would, therefore, humbly propose, as an *experimentum crucis*, By which the ideal system must stand or fall; and it brings the matter to a short issue: Extension, figure, motion, may, any one, or all of them, be taken for the subject of this experiment. Either they are ideas of sensation, or they are not. If any one can be shewn to be an idea of sensation, or to have the least resemblance to any sensation, I lay my hand upon mouth, and give up all pretence to reconcile reason to common sense in this matter, and must suffer the ideal system to triumph."

de celle de la figure et que la perception de la figure dépend uniquement et directement des caractéristiques de l'impression matérielle formée par l'action des rayons lumineux sur la rétine. Il l'affirme en réponse à une question (qu'il avait posée un peu avant) concernant les moyens permettant la perception de la figure visible :

If it should still be asked, To what categories of beings does visible figure then belong? I can only in answer, give some tokens, by which those who are better acquainted with the categories, may chance to find its place. It is, as we have said, the position of the several parts of a figured body with regard to the eye. The different positions of the several parts of the body with regard to the eye, when put together, make a real figure, which is truly extended in length and breadth, and which represents a figure that is extended in length, breadth, and thickness. [...]

It may farther be asked, Whether there be any sensation proper to visible figure, by which it is suggested in vision? – or by what means it is presented to the mind? [...] ²⁸

[...] In answer therefore to the question proposed, there seems to be no sensation that is appropriated to visible figure, or whose office is to suggest it. It seems to be suggested immediately by the material impression upon the organ, of which we are not conscious; and why may not a material impression upon the *retina* suggest visible figure, as well as the material impression made upon the hand, when we grasp a ball, suggests real figure? In the one case, one and the same material impression suggests both colour and visible figure; and in the other case, one and the same material impression suggests hardness, heat or cold, and real figure, all at the same time. ²⁹

²⁸ IHM 144b.

²⁹ IHM 146b.

Pour Reid, donc, 1) il n'y a pas de sensation propre à la perception de la figure visible, 2) aucune sensation ne suggère une telle figure et 3) la figure visible est suggérée immédiatement par l'impression matérielle que les rayons lumineux produisent sur la rétine. En vertu de l'analogie entre la perception de la figure tangible et la perception de la figure visible que Reid établit dans la deuxième partie de la citation, le même modèle s'applique à la perception tangible : il n'y a donc pas de sensation correspondant à la perception de la figure tangible des corps. Aussi bien pour la vue que pour le toucher, donc, c'est une impression matérielle – et non une sensation – qui suggère immédiatement la perception de celle-ci³⁰ :

We are commonly told by philosophers, that we get the idea of extension by feeling along the extremities of a body, as if there was no manner of difficulty in the matter. I have sought, with great pains, I confess, to find out how this idea can be got by feeling; but I have sought in vain. Yet it is one of the clearest and most distinct notions we have; [...] for those feelings do no more resemble extension, than they resemble justice or courage [...].³¹

Pour Reid, donc, une seule et même impression matérielle sur la rétine suggère en même temps la sensation (et la perception) de la couleur et la perception de la figure, et de manière analogue, pour le toucher, une même impression sur le corps

³⁰ Donc, contrairement à ce qu'écrit G. Pappas, pour Reid il est possible d'avoir une perception qui n'est accompagnée par aucune sensation. G. Yaffe aussi pense que même dans le cas de la perception visuelle et tactile de la figure le schéma standard du rapport entre la sensation et la perception reste valide et que les perceptions visuelles et tactiles des figures sont constamment accompagnées par une sensation (G. Yaffe, "Reid on the Perception of Visible Figure", *The Journal of Scottish Philosophy*, 1 (2), 2003, p. 103-115; cf. p. 104-105). Cependant, son interprétation 'téléologique' des passages – comme celui cité ci-dessus - où Reid semble affirmer exactement le contraire est à mon avis loin d'être plausible. Pour une critique détaillée de la position de Yaffe, cf. L. Falkenstein and G. Grandi, "The Role of Material Impressions in Reid's Theory of Vision: A Critique of Gideon Yaffe's 'Reid on the Perception of the Visible Figure'", *The Journal of Scottish Philosophy*, 1 (2), 2003, p. 117-133.

³¹ IHM 124a.

suggère en même temps la sensation (et la perception) de la chaleur, et la perception de la dureté et de la figure réelle de l'objet. Donc, dans le cas de la perception de la figure – visible et tangible –, il n'y a pas de rapport entre sensation et figure, simplement parce qu'une telle sensation n'existe pas et que tout se passe directement entre une impression matérielle et la perception³².

L'affirmation que même pour le toucher, l'étendue est perçue indépendamment de toute qualité sensible, peut être vue comme une reprise de ce que Reid avait affirmé (même de façon récusable) dans la section sur le toucher, où il écrivait qu'aucune sensation tactile ne pouvait en elle-même faire connaître l'espace ou l'étendue ou en communiquer la notion :

[we] shall suppose a blind man, by some strange distemper, to have lost all the experience, and habits, and notions he had got by touch; not to have the least conception of the existence, figure, dimensions, or extension, either of his own body, or of any other; but to have all his knowledge of external things to acquire anew, by means of sensation, and the power of reason, which we suppose to remain entire.

We shall, first, suppose his body fixed immovably in one place, and that he can only have the feeling of touch, by the application of other bodies to it. Suppose him first to be pricked with a pin – this will, no doubt, give a smart sensation: he feels pain; but

³² Cette possibilité invalide l'analyse proposée par G. Pappas dans laquelle la sensation est une partie non séparable, mais nécessaire de la perception (cf. G. Pappas, *art. cit.*, p. 163, cité plus haut). La correspondance directe entre l'impression matérielle et le contenu de la perception rend nulle aussi la critique de F. Brentano ("Was an Reid zu loben", p. 12, par. 4 : "A l'égard de *sensibile commune* de l'étendue spatiale, il [Reid] ne se trompe pas seulement lorsqu'il le considère comme le résultat d'une suggestion, mais aussi lorsqu'il renonce à expliquer pourquoi c'est tantôt une extension et une figure qui sont suggérées en particulier, et tantôt une autre." (cité dans D. Schulthess, *Philosophie et sens commun chez Thomas Reid (1710-1796)*, *op. cit.*, p. 163. C'est la correspondance entre la perception de l'étendue et les données de l'impression matérielle qui explique les caractéristiques déterminées de chaque perception particulière. Aussi, dans ce cadre, il n'est pas possible d'affirmer comme le fait D. Schulthess (*ibidem*) que "la notion d'étendue obtenue par suggestion est déjà trop abstraite ; les données qui déterminent l'objet semblent posées comme des universels."

what can he infer from it? Nothing, surely, with regard to the existence or figure of a pin. He can infer nothing from this species of pain, which he may not as well infer from the gout or sciatica. [...]

Suppose, next, a body not pointed, but blunt, is applied to his body [...] A schirrous tumour in any inward part of the body, by pressing upon the adjacent parts, may give the same kind of sensation as the pressure of an external body, without conveying any notion but that of pain, which surely, hath no resemblance to extension.

Suppose, thirdly, that the body applied to him touches a larger or a lesser part of his body. Can this give him any notion of its extension or dimensions? To me it seems impossible that it should, unless he had some previous notion of the dimensions and figure of his own body, to serve him as a measure. [...]

Suppose, again, that a body is drawn along his hands or face, while they are at rest. Can this give him any notion of space or motion? It no doubt gives a new feeling; but how it should convey a notion of space or motion to one who had none before, I cannot conceive. The blood moves along the arteries and veins, and this motion, when violent, is felt; but I imagine no man, by this feeling, could get the conception of space or motion, if he had it no before. Such a motion can give a certain succession of feelings, as the colic may do; but no feelings, nor any combination of feelings, can ever resemble space or motion.

[...]

Upon the whole, it appears that our philosophers have imposed upon themselves and upon us, in pretending to deduce from sensation the first origin of our external existences, of space, motion, and extension, and all the primary qualities of body [...] [These qualities] have no resemblance to any sensation, or to

any operation of our minds; and, therefore, they cannot be ideas
either of sensation or of reflection.³³

Les notions de l'étendue et des autres qualités premières ne peuvent donc être connues à partir de sensations tactiles ou visuelles. Plus généralement, les notions d'existence, d'espace, d'étendue et des autres qualités premières n'ont pas leur source dans la sensation mais se présentent à notre entendement en vertu des lois de la nature humaine.

Contre Berkeley, Reid affirme aussi que non seulement l'étendue est perçue immédiatement par la vue en vertu des lois de la nature humaine, mais aussi la situation. Les objets perçus par la vue se présentent donc immédiatement (et nécessairement) comme ayant une organisation spatiale, laquelle est connue immédiatement et tout aussi nécessairement comme étant la même que celle qui est perçue par le toucher. A propos de la perception de la situation, il écrit par exemple :

But when we propose the question, why objects are seen erect and not inverted, we take it for granted, that we are not in Bishop Berkeley's ideal world, but in that world which men who yield to the dictates of common sense, believe themselves to inhabit. We take for granted, that the objects both of sight and touch, are external, and have a certain figure [...] I conceive the horizon as a fixed object both of sight and touch.³⁴

³³ IHM 125a-126b.

³⁴ IHM 156a. D'après L. Falkenstein ("Reid's critique of Berkeley's Position on the Inverted Image", *Reid's Studies*, Vol. 4, No. 1, 2000, p. 35-51), même si Reid "seems to do no more than obstinately and rather obtusely insist that we see the same object we touch, and see them to be located in the same space with the objects we touch" (p. 39), il a en réalité une réponse très astucieuse aux arguments de Berkeley sur l'inexistence d'une perception visuelle immédiate de la situation des objets visuels. Je ne suis pas convaincue par les arguments de Falkenstein et je trouve que Reid – en accord avec les principes fondamentaux de sa philosophie – présuppose l'étendue, la situation, l'unicité des objets de la vue et du toucher, mais sans les démontrer.

L'étendue, la situation, l'identité des objets perçus par la vue et par le toucher résultent donc pour Reid des lois de la nature humaine. Il s'agit donc plus de principes que de vérités passibles d'une démonstration rationnelle³⁵.

Il importe de remarquer qu'ici Reid adopte une approche très originale quant à la détermination des notions spatiales et de leur origine. Chez Locke, Berkeley, Hume et Condillac, les concepts spatiaux ont une origine sensorielle. Chez ces auteurs, l'espace est en soi-même ou bien le contenu immédiat d'une idée de sensation (Locke), ou bien le résultat d'un processus constitutif complexe à partir d'idées de sensations plus simples (Berkeley, Hume et Condillac). Aussi, bien que Leibniz nie l'origine sensorielle des concepts spatiaux, il admet néanmoins l'existence d'une continuité essentielle (qui n'est pas différente de celle que présupposent les approches empiristes) entre les sensations de l'espace et le concept clair et distinct de celui-ci. C'est justement cette continuité essentielle entre la sensation et le concept qui est commune à la grande majorité des philosophes du XVIII^e siècle que Reid, en présupposant une séparation radicale entre la sensation et la perception, décide d'abandonner. Reid connaît bien ces approches "continuistes", mais il en connaît surtout les conséquences idéalistes et sceptiques tirées par les philosophies de Berkeley et de Hume, et c'est ce contre quoi il veut lutter sur la base des principes du sens commun. Pour ce faire, il sépare radicalement la sensation de la perception, dans le but de rendre inefficace toute conception idéaliste ou subjective des qualités spatiales. L'existence de l'espace et ses caractéristiques sont donc inscrites dans notre constitution et en tant que telles ne peuvent pas être mises en discussion. L'existence et les caractéristiques de l'espace ne dépendent plus des affections ou façons de sentir du sujet, mais des notions qui, en vertu d'une loi de la nature humaine, accompagnent constamment les sensations.

³⁵ Cf. IHM 158a : "Thus we see that the phaenomena of vision lead us by the hand to a law of nature, or a law of our constitution, of which law, our seeing objects erect by inverted images, is a necessary consequence."

3. De la disjonction complète entre la sensation et la perception

On peut se demander pourquoi Reid affirme contre toute évidence la possibilité d'une perception spatiale indépendante des sensations des couleurs, des qualités tactiles, etc. Je crois que l'enjeu est de pouvoir maintenir une nette distinction entre la sensation et la perception. En effet, si une sensation de rouge était aussi une sensation de carré, nécessairement – me semble-t-il – un rapport accessible épistémiquement pourrait être établi entre la sensation, d'une part, et l'objet de la perception, de l'autre. L'existence d'un tel rapport réintroduirait une relation de ressemblance entre une entité mentale, la sensation, et une propriété objective telle que “ être carré ”. Pour éviter cette possibilité, qui annulerait sa séparation radicale entre la sensation et la perception (et par là sa critique de la théorie des idées), Reid est obligé d'éliminer de ce qui est propre à la sensation toute référence aux propriétés objectives et de placer ce qui est objectif du côté de la perception uniquement. C'est pour cela, je crois, qu'il essaie à tout prix de montrer que les qualités sensibles et la figure – ainsi que les qualités sensibles et l'étendue – peuvent exister indépendamment les uns des autres.

Ainsi, les propriétés telles que la couleur et la dureté sont liées aux sensations par un rapport de signe à chose signifiée : la coexistence effective de la sensation avec la perception n'implique pas une relation de ressemblance, ou une relation nécessaire ou interne : la sensation qui accompagne la perception de la dureté ne ressemble nullement à cette propriété. Cependant, puisque pour les perceptions de la figure et de l'étendue, une ressemblance entre la sensation de la figure et sa perception ne pourrait être niée, Reid est obligé de dire qu'il n'y a pas de sensations de figure ni d'aucune autre propriété spatiale : toute sensation de figure rendrait en fait “ objective ” la sensation³⁶. C'est pourquoi – selon moi – lorsqu'il aborde le thème spécifique des perceptions de cette sorte, Reid doit faire l'économie des sensations et invoquer une relation immédiate entre l'impression matérielle et la perception.

Dans l'analyse de Reid, l'hétérogénéité entre les propriétés de la sensation et celles de l'objet perçu est un principe général qui dépend de la nature même des deux entités en cause. Ainsi, pour n'importe quelle sensation associée à une

³⁶ Cf., par exemple, IHM 144b-145a (pour la perception visible).

perception d'un objet extérieur, il est impossible que la sensation ressemble à l'objet perçu parce que l'une est un acte mental, alors que l'autre est un objet matériel. Donc, pour les qualités perçues par la vue, il va de soi qu'il n'y a pas de sensations qui leur ressemblent. Ainsi, tout comme la sensation tactile ressentie lorsque nous touchons une balle ne ressemble pas à la dureté, à la figure et à l'étendue de la balle, la sensation de couleur ne ressemble pas à la figure visible de l'objet correspondant.

Si, d'un côté, l'affirmation qu'il est possible de percevoir la figure indépendamment de toute qualité sensible peut paraître très extravagante, d'un autre côté, cette affirmation peut aussi être vue comme une conséquence immédiate du point de départ de la théorie de la perception de Reid, à savoir la séparation entre la sensation et la perception, et l'affirmation d'un accès direct aux objets extérieurs. Je crois que nous touchons ici à une limite importante de la théorie de la perception de Reid. Au lieu d'essayer de gérer la relation délicate qui existe entre par exemple la sensation de la couleur et la perception d'une figure colorée, Reid – en décrivant la possibilité d'une perception de la figure qui n'est pas accompagnée par la sensation et la perception d'une quelconque qualité sensible (couleur, qualités tactiles, etc.) – affirme plutôt que cette relation est externe, qu'elle ne peut pas être expliquée et qu'elle n'est pas essentielle à la nature de la sensation, ni à celle de la perception. Pour pouvoir affirmer ces trois propositions, il est prêt à admettre que les sensations de douleur ne sont pas en elles-mêmes localisées à un certain endroit du corps et qu'il est possible de concevoir la possibilité d'une figure perçue sans aucune qualité sensible³⁷.

³⁷ Une explication à mon avis analogue est donnée par L. Falkenstein ("Reid's Account of Localization", *Philosophy and Phenomenological Research*, art. cit., p. 305), qui soutient que "Reid's theory of localization is ultimately driven by his dualistic metaphysical commitments rather than by an empirically grounded investigation of the phenomena of vision." Au contraire M. Malherbe, dans son article "Thomas Reid on the Five Senses" (dans M. Dalgarno, E. Matthews (Eds.), *The Philosophy of Thomas Reid*, Dordrecht-Boston-London, Kluwer Academic Publishers, 1989, p. 103-117), échoue à reconnaître cette séparation et affirme qu'il y a une différence importante entre la vue et le toucher, d'une part, et les autres sens, de l'autre : "Thus we proceed in orderly fashion from simple to complex, from sensation to knowledge, from a subjective content of sensation indicating some unknown quality of the thing to a sensation losing its subjective presence, but gaining in objective character, in the case of touch, and, *a fortiori*, in the case of

Dans la littérature critique, cette limite est souvent laissée dans l'ombre. La position de George Pappas, dans un article sur les rapports entre la sensation et la perception, est emblématique d'une interprétation très indulgente de la philosophie de la perception de Reid³⁸. Pappas s'y interroge longuement sur la question "whether such sensations merely accompany perception, or whether sensations are partly constitutive of perception."³⁹ Il reconnaît qu'il existe chez Reid plusieurs passages qui vont dans la direction de l'indépendance réciproque, mais il ne les cite pas ni n'en rend compte et procède à une sorte de sauvetage de Reid en écrivant :

I do not think that Reid should hold a theory of this sort, [...] There are good philosophical reasons for not holding a theory in which sensation is a mere correlate of perception, however constant their conjunction may be. There are also texts which strongly support the alternative interpretation I will propose.⁴⁰

Ainsi, dans tout l'article, Pappas ne fait jamais référence au problème de l'inexistence d'une sensation de figure et à la possibilité au moins de principe d'une perception de la figure qui ne soit pas accompagnée par une sensation d'une quelconque qualité sensible. Il traite par contre comme un principe universellement valide chez Reid que la perception soit accompagnée par une sensation, et fonde son interprétation sur un ou deux passages qui (tout en restant

seeing, where the sensation itself is not reachable but by complete concentration, for the benefit of a presence of the thing henceforth complex and informed enough to enclose the relationship between appearing and being. Sensation is truly of a different kind, from one sense to another or, more precisely, from the first three senses to touch and from touch to sight, because the structure itself of the relationship between sensation and object changes and becomes more intricate. The error of theorists of the ideas was [...] to believe that sensation would be uniform, and this despite its variety, from one sense to another, and to comprehend all the senses on the same pattern as sight." (p. 109).

³⁸ Cf. G. Pappas, "Sensation and Perception in Reid", *Noûs*, 23, 1989, p. 155-167. L'article de L. Falkenstein, "Reid's Account of Localization", *art. cit.*, représente une exception remarquable à cette attitude trop charitable.

³⁹ Cf. G. Pappas, "Sensation and Perception in Reid", *art. cit.*, p. 155.

⁴⁰ *Ibidem*, p. 155.

compatibles avec l'indépendance de la perception envers l'existence d'une sensation) peuvent être lus en supposant une relation très étroite entre la sensation et la perception⁴¹. Ainsi, d'après Pappas, la théorie de Reid serait une théorie *single-tier* qui :

[...] takes the complex event consisting of the sensation and the belief about an external object which it causes to be the event of perception. On this theory the several elements in the complex event that together make up perception are not “detachable” parts; perception is rather an organic whole consisting of fused elements one of which is sensation.⁴²

D'après Pappas, cette interprétation a l'avantage de laisser une place à un contenu sensoriel (*sensuous content*) dans l'analyse de la perception⁴³. Or, bien que celui-ci soit un avantage indubitable pour une théorie de la perception, il me semble difficile de le retrouver dans la philosophie de Reid, où – comme nous l'avons vu plus haut – un tel “contenu” sensoriel n'existe pas nécessairement (puisque'il est en principe possible de percevoir une figure dépourvue de qualités sensibles) et pour cela même ne peut pas être traité comme une partie “*not ‘detachable’*” du processus perceptif⁴⁴.

⁴¹ *Ibidem*, p. 157.

⁴² *Ibidem*, p. 163.

⁴³ *Ibidem*, p. 164 : “takes perception proper to be nothing more than belief-acquisition or judgement implies that perception itself has no sensuous content. True, on such a theory perception would always be causally related to a sensation event, so it would be closely associated with what we may assume is sensuous content. Nonetheless, perception *per se* would have no sensuous content. And, all else being equal, it would seem preferable to side with a theory which allows for there to be sensuous content in perception as, I would say, we intuitively suppose.”

⁴⁴ Une autre attitude répandue parmi les commentateurs de Reid consiste à reconnaître les problèmes de sa théorie, mais à en limiter la portée. D. Schulthess, *op. cit.*, p. 180, écrit par exemple : “L'examen de la position de Reid montre donc que, s'il a voulu respecter le réalisme de l'attitude commune, il ne l'a pas analysé de manière à maintenir l'idée d'une intuition immédiate des choses. Les difficultés que rencontrent les tentatives de cette nature excusent dans une certaine mesure le défaut d'unité dans la position de notre philosophe.”

Plusieurs interprètes ont associé l'analyse de la sensation de Reid aux théories adverbiales de la perception développées par Ducasse et Chisholm⁴⁵. Ces rapprochements ne font jamais référence à une différence importante entre les deux sortes de théories. Les théories adverbiales représentent en effet une théorie de la perception au sens propre du terme, où les contenus perceptifs de toutes sortes sont décrits adverbialement. Chez Reid, par contre, seule la sensation – et nullement la perception – reçoit une description adverbiale. Ainsi, dans les théories adverbiales, il est possible de sentir non seulement “rougement”, ou chaudement, mais aussi triangulairement et durement⁴⁶.

4. La distinction entre qualités premières et qualités secondes

Dans l'*Essay concerning Human Understanding*, Locke classe les qualités telles la dureté, la figure, la position et l'étendue parmi les qualités premières, et les qualités telles la couleur, l'odeur, le goût, etc. parmi les qualités secondes. Reid considère la distinction entre qualités premières et qualités secondes comme une découverte importante de la philosophie moderne, mais pense que telle qu'elle a été présentée par Locke, elle ouvre la porte au scepticisme et aux arguments idéalistes de Berkeley et de Hume. Il propose donc un critère différent pour distinguer les deux sortes de qualités.

Dans la distinction proposée par Locke – du moins dans l'interprétation qu'en donne Reid – les qualités premières sont définies comme des qualités qui se trouvent dans les corps et sont perçues au moyen d'idées qui les représentent par

⁴⁵ Le rapprochement entre la théorie de Reid et les théories adverbiales est fait entre autres par G. Pappas, “Sensation and Perception in Reid”, *art. cit.*, p. 162 ; P. de Bary, *Thomas Reid and Scepticism*, London-New York, Routledge, 2002, p. 50-51 ; W. P. Alston, “Reid on Perception and Conception”, dans M. Dalgarno, E. Matthews (Eds.), *The Philosophy of Thomas Reid*, Dordrecht-Boston-London, Kluwer Academic Publishers, 1989, p. 35-47, p. 39.

⁴⁶ Dans R.M. Chisholm, *Perceiving: A Philosophical Study*, Ithaca-London, Cornell University Press, 1957 (particulièrement chap. VIII et X), l'analyse adverbiale s'applique à toutes sortes de concepts tels que être vert ou plié, ou centaure.

une ressemblance. Les qualités secondes, au contraire, n'existent que dans l'esprit⁴⁷.

S'opposant au critère de Locke qui présuppose l'existence d'idées ressemblant aux propriétés des objets matériels, Reid propose de distinguer les deux sortes de qualités en utilisant seulement les propriétés des corps en tant qu'elles sont perçues par le sujet :

Further, I observe that hardness is a quality, of which we have as clear and distinct a conception as of anything whatsoever. The cohesion of the parts of a body with more or less force, is perfectly understood, though its cause is not; we know what it is, as well as it affects the touch [...]

The distinction between primary and secondary qualities [...] appears to be a real foundation for it is in the principles of our nature.

What hath been said of hardness, is so easily applicable [...] to roughness and smoothness, to figure and motion, that we may be excused from making the application, which would only be a repetition of what hath been said. All these by means of certain corresponding sensations of touch, are presented to the mind as real external qualities; the conception and the belief of them are invariably connected with the corresponding sensations, by an original principle of human nature. Their sensations have no name in any language.⁴⁸

The sensation of heat, and the sensation we have by pressing a hard body, are equally feelings; nor can we by reasoning, draw any conclusion from the one but what may be drawn from the other; but, by our constitution, we conclude from the first an obscure or occult quality, of which we have only this relative conception, that it is something adapted to raise in us the

⁴⁷ Cette façon d'interpréter la distinction est très proche de celle de Berkeley et de Reid et n'est pas tout à fait fidèle à la distinction telle qu'elle est proposée par Locke.

⁴⁸ IHM 123a-b.

sensation of heat; from the second, we conclude a quality which we have a clear and distinct conception – to wit the hardness of the body.⁴⁹

Les qualités, premières et secondes, existent toutes comme qualités des objets matériels, mais c'est seulement des qualités premières qu'il est possible d'avoir – en les percevant – une conception claire et distincte. Les qualités secondes ne peuvent être perçues que de manière relative en tant que propriétés (obscurcs et occultes) qui ont le pouvoir de produire une sensation déterminée. Reid oppose l'aspect "relatif" des qualités secondes à la conception claire et distincte des qualités premières et illustre la différence entre les deux à travers deux cas paradigmatiques : la dureté et la chaleur. La dureté est la "*cohesion of the parts of a body with more or less force*" et, en tant que telle, elle est perçue (bien que la sensation qui l'accompagne n'ait pas de ressemblance avec cette notion). En revanche, il est impossible de percevoir ce qu'est la chaleur en tant que propriété physique claire et distincte, et la sensation de la chaleur n'est que le signe d'une qualité indéterminée dans les choses qui est la cause de la sensation.

Malgré son apparente simplicité, cette façon de distinguer les deux sortes de qualités est assez approximative parce que Reid ne donne pas de critère pour distinguer les notions claires et distinctes de celles qui ne le sont pas. La description de la dureté en tant que propriété physique est effectivement claire et distincte, mais cela est beaucoup moins évident pour d'autres qualités premières telles que l'étendue ou le mouvement.

Certaines affirmations semblent indiquer que, pour Reid, la possibilité de définir une notion de manière complète n'est pas le seul critère pour en avoir une conception claire et distincte. Il écrit par exemple explicitement que le mouvement ne peut pas être défini et, sur ce point, critique Aristote pour son obstination à définir ce qui ne peut pas l'être :

When men attempt to define things which cannot be defined, their definitions will always be, either obscure or false. It was one of the capital defects of Aristotle's philosophy, that he

⁴⁹ IHM 125a-b.

pretended to define the simplest things, which neither can be,
nor need to be defined – such as *time* and *motion*.⁵⁰

Puisque le mouvement est une des qualités premières, il faut donc supposer que pour Reid une notion peut être claire et distincte même si elle ne peut pas être définie. Nous verrons dans la section sur l'espace que l'étendue et les figures (conçues comme des parties déterminées de l'espace) font probablement aussi partie de ces notions qu'il est possible de connaître clairement sans en avoir de définition.

5. Les caractéristiques de l'étendue visible et de l'étendue tangible

Reid considère comme un des grands mérites de la théorie de la vision de Berkeley d'avoir découvert la différence entre l'étendue visible et l'étendue tangible. Il suit Berkeley en affirmant qu'il existe une différence entre les deux sortes d'étendue et que les idées de la vue peuvent devenir des signes des idées du toucher. Il s'en distancie néanmoins dans sa façon de concevoir l'hétérogénéité entre les deux sortes d'étendue. Pour Berkeley, entre les idées de la vue et celles du toucher il n'y a strictement rien de commun et seules les idées du toucher sont spatiales au sens propre du terme. Pour Reid, au contraire, bien qu'il s'agisse de propriétés spatiales différentes, la vue et le toucher perçoivent tous deux des étendues spatiales au sens propre du terme et les différences et ressemblances entre les deux sortes d'étendue peuvent être décrites en termes mathématiques⁵¹.

Reid définit la figure visible comme la position des différentes parties de l'objet par rapport à la position de l'œil :

[...] let us distinguish betwixt the *position* of objects with regard to the eye, and their *distance* from it. Objects that lie in the same right line drawn from the centre of the eye, have the same

⁵⁰ IP 220.

⁵¹ IHM 149a : "It [the visible figure as a sign of a tangible figure] hath, in all cases, such a similitude to the thing signified by it, as a plan or profile hath to that which it represents; and in some case, the sign and the thing signified have to all sense the same figure and the same proportions."

position, however different their distances from the eye may be: but objects that lie in different right lines drawn from the eye's centre, have a different position.

[...] so as the real figure of a body consists in the situation of its several parts with regard to one another, so its visible figure consists in the position of its several parts with regard to the eye.⁵²

La figure visible est une propriété des objets extérieurs qui existe indépendamment d'un acte de perception ou d'une sensation. C'est la position d'un objet extérieur par rapport à un autre objet extérieur, l'œil de l'observateur. Ce n'est donc pas une propriété moins objective ou réelle que la dureté ou que la figure tangible⁵³. En vertu de cette façon de concevoir la figure visible, d'après Reid, un aveugle connaissant la géométrie peut comprendre parfaitement les figures visibles et leurs propriétés :

Now, there is nothing, surely, to hinder a blind man from conceiving the position of the several parts of a body with regard to the eye, [...] and, therefore, I conclude, that a blind man may attain a distinct conception of the visible figure of bodies.⁵⁴

Les caractéristiques des figures visibles (et de leur géométrie) sont dites dérivées de la forme de la surface rétinienne :

Now I require no more knowledge in a blind man, in order to his being able to determine the visible figure of bodies, than that he

⁵² IHM 143a-b.

⁵³ N. Daniels, *Thomas Reid's "Enquiry" – The Geometry of Visibles and the Case for Realism*, Stanford, Stanford University Press, 1979 (1^{re} éd. 1974), p. 19, définit différemment les visibles : "Visible points, lines, and figures can be thought of as the objects that result when Reid's equivalence-relation, *same position with regard to The Eye*, is treated as an identity relation [...]." Je ne vois ni le fondement textuel, ni l'intérêt de cette définition. Dans sa postface, Daniels mentionne les critiques de S. Weldon à ce sujet, *ibidem*, p. 129.

⁵⁴ IHM 143a-b.

can project the outline of a given body upon the surface of a hollow sphere. This projection is the visible figure he wants: for it is the same figure with that which is projected upon the *tunica retina* in vision.⁵⁵

La géométrie des visibles est ensuite présentée comme la géométrie des figures projetées à l'intérieur d'une sphère creuse, la surface rétinienne n'étant qu'une partie propre de la surface entière de la sphère :

In this geometry, the definitions of a point; of a line, whether straight or curve; of an angle, whether acute, or right, or obtuse; and of a circle – are the same as in common geometry.

[...]

1. Supposing the eye placed in the centre of a sphere, every great circle of the sphere will have the same appearance to the eye as if it was a straight line, for the curvature of the circle being turned directly toward the eye, is not perceived by it. [...]

2. Every visible right line will appear to coincide with some great circle of the sphere: [...]

[...]

4. That the visible angle comprehended under two visible right lines, is equal to the spherical angle comprehended under the two great circles which are the representatives of these visible lines. [...]

5. Hence it is evident, that every visible right-lined triangle will coincide in all its parts with some spherical triangle. [...]

[...]

7. Moreover, the whole surface of the sphere will represent the whole of visible space; [...]

⁵⁵ IHM 143a-b.

8. That every visible figure will be represented by that part of the surface of the sphere on which it might be projected, the eye being in the centre. [...].⁵⁶

De cette description des figures visibles, Reid déduit des propositions qui montrent jusqu'à quel point la géométrie des visibles est différente de la géométrie d'Euclide :

Prop. 1. Every right line being produced, will at last return to itself.

Prop. 2. A right line, returning into itself, is the longest possible right line; and all other right lines bear a finite *ratio* to it.

Prop. 3. A right line returning into itself, divides the whole of visible space into two equal parts [...]

Prop. 4. The whole of visible space bears a finite *ratio* to any part of it.

Prop. 5. Any two right lines being produced, will meet in two points, and mutually bisect each other.

Prop. 6. If two lines be parallel – that is, every where equally distant from each other – they cannot both be straight.

Prop. 7. Any right line being given, a point may be found, which is at the same distance from all the points of the given right line.

Prop. 8. A circle may be parallel to a right line [...]

Prop. 9. Right lined triangles that are similar are also equal.

Prop. 10. Of every right-lined triangle, the three angles taken together, are greater than two right angles.

Prop. 11. The angles of a right-lined triangle, may all be right angles, or all obtuse angles.

Prop. 12. Unequal circles are not as the squares of their diameters, nor are their circumferences in the *ratio* of their diameters.⁵⁷

⁵⁶ IHM 147b-148a.

Ces propositions décrivent les propriétés géométriques des figures visibles. La plupart des théorèmes de la géométrie euclidienne sont donc faux dans la géométrie des visibles. Les propositions 5-12 montrent quelques-unes des différences entre les propriétés des figures visibles et celles de la géométrie d'Euclide : un cercle peut être parallèle à une droite (prop. 8), les cercles (et les triangles) de grandeurs différentes ne sont pas des figures semblables (prop. 9 et 12), etc.

Telle qu'elle est présentée dans IHM, la géométrie des visibles est une géométrie non euclidienne, que Reid développe avec presque un siècle d'avance par rapport à la découverte des géométries de Gauss et de Lobachevskij. Il est maintenant avéré que Reid était en contact avec des mathématiciens travaillant à la démonstration du cinquième postulat d'Euclide sur les parallèles et qu'il connaissait la géométrie sphérique de G. Saccheri. L'intérêt mathématique de la géométrie des visibles est attesté par le fait que Reid la présente comme une géométrie qui sera facilement accessible aux mathématiciens⁵⁸.

Je crois donc qu'il faut considérer la géométrie des visibles comme une découverte importante dans l'histoire des mathématiques qui ne peut pas être complètement séparée du contexte mathématique où elle s'est développée. Je me concentrerai néanmoins ici sur le rôle joué par cette géométrie dans la philosophie de la perception de Reid⁵⁹.

Reid présente la géométrie des visibles dans le but déclaré de faire connaître au lecteur les caractéristiques spatiales des figures visibles, qui, autrement, passeraient complètement inaperçues :

⁵⁷ IHM 148a-b.

⁵⁸ IHM 147b-148a : "In this geometry, the definitions of a point [...] – are the same as in common geometry. The mathematical reader will easily enter into the whole mystery of this geometry, if he attends duly to these few evident principles. [...] The mathematical reader, I hope, will enter into these principles with perfect facility, and will as easily perceive that the following propositions with regard to visible figure and space, which we offer only as a specimen, may be mathematically demonstrated from them, and are not less true nor less evident than the propositions of Euclid, with regard to tangible figures."

⁵⁹ Cf. N. Daniels, *op. cit.*, p. 127.

This small specimen of the geometry of visibles, is intended to lead the reader to a clear and distinct conception of the figure and extension which is presented to the mind by vision; and to demonstrate the truth of what we have affirmed above – namely, that those figures and that extension which are the immediate objects of sight, are not the figures and the extension about which common geometry is employed; that the geometrician, while he looks at his diagram, and demonstrates a proposition, hath a figure presented to his eye, which is only a sign and representative of a tangible figure; that he gives not the least attention to the first, but attends only to the last; and that these two figures have different properties, so that what he demonstrates of the one, is not true of the other.⁶⁰

La géométrie des visibles se veut donc une description exacte des caractéristiques des figures visibles et de leurs différences par rapport aux figures tangibles. Comme nous l’avons vu plus haut, la figure visible est une propriété objective qui se définit comme le rapport entre la position des parties du corps et la position de l’œil. Il s’agit donc d’une propriété objective qui varie selon les modifications de la position de l’objet par rapport à l’observateur. Malgré cette conception “ objective ” de la figure visible, Reid présente la géométrie des visibles comme la géométrie de ce qui est perçu immédiatement par la vue (*immediate objects of sight*) et c’est seulement en vertu de la possibilité de décrire géométriquement la figure visible qu’un aveugle connaissant la géométrie peut avoir une notion claire et distincte de la figure visible des corps. Dans ce passage, Reid met en évidence les différences essentielles entre les deux sortes de figures : les figures du toucher sont l’objet de la géométrie euclidienne, tandis que les figures de la vue sont l’objet d’une géométrie non euclidienne. Ainsi – écrit Reid – lorsque le géomètre regarde un dessin dans une démonstration, il voit une figure qui n’est pas l’objet de sa démonstration, mais seulement un signe de celui-ci (le véritable objet étant une figure tangible).

⁶⁰ IHM 148b.

Après avoir présenté les principes de la géométrie des visibles, Reid précise que toutes les figures visibles qui sont perçues en un seul regard (*at one view*) ne diffèrent pas beaucoup des figures tangibles décrites par la géométrie euclidienne. Cela parce qu'une petite partie d'une surface sphérique diffère très peu d'une surface plane :

It deserves, however, to be remarked, that as a small part of a spherical surface differs not sensibly from a plain surface, so a small part of visible extension differs very little from that extension in length and breadth, which is the object of touch.

And it is likewise to be observed, that the human eye is so formed, that an object which is seen distinctly and at one view can occupy but a small part of visible space; for we never see distinctly what is at a considerable distance from the axis of the eye; [...] it follows, that plain figures which are seen at one view, when their planes are not oblique, but direct to the eye, differ little from the visible figures which they present to the eye. The several lines in the tangible figure, have very nearly the same proportion to each other as in the visible; and the angles of the one are very nearly, although not strictly and mathematically, equal to those of the other.⁶¹

Dans les conditions propres à la perception distincte d'un objet en un seul regard, donc, les différences entre les figures visibles et les figures tangibles sont minimales et c'est pour cela – écrit Reid – que personne avant lui n'avait relevé cette différence. Il est important de remarquer que dans ce passage, Reid, tout en affirmant que la différence entre les deux sortes de figures est très petite, ne dit pas qu'elle peut être nulle. Les deux sortes de figures *differ very little ; differ little ; have very nearly the same proportion ; are very nearly, although not strictly and mathematically, equal*, mais elles ne sont jamais exactement la même figure⁶².

⁶¹ IHM 148b-149a.

⁶² Aussi, il est à remarquer que lorsque Reid écrit que deux figures “*differ not sensibly*”, il ne se réfère pas à la différence entre une figure visible et une figure tangible, mais plutôt à la différence

A la base de la géométrie des visibles de Reid se trouve une façon très intéressante de concevoir les idées des figures et de leurs propriétés. Cette conception existait déjà chez Berkeley, mais Reid la développe de façon plus précise. Reid considère les figures de la géométrie non pas comme des objets isolés, mais plutôt comme des entités dont les propriétés dépendent des propriétés et des relations de l'espace où elles se trouvent. Ainsi, à la différence de ses prédécesseurs, Reid arrive à rendre compte non seulement des figures bidimensionnelles se définissant à l'intérieur d'un espace tridimensionnel, mais aussi des caractéristiques d'un espace bidimensionnel. A différents égards, les figures bidimensionnelles des visibles n'équivalent pas aux figures planes de la géométrie euclidienne, celles-ci se définissant comme des figures à deux dimensions qui se trouvent dans un espace tridimensionnel. En revanche, les figures des visibles de Reid se définissent par rapport à deux dimensions seulement ; toutes les opérations – telles que la superposition – qui nécessitent une troisième dimension sont inconcevables. Les caractéristiques d'un espace ne dépendent donc pas seulement des caractéristiques des figures qui peuvent être définies à l'intérieur de cet espace, mais aussi des façons de les localiser et des opérations qui peuvent être accomplies sur celles-ci. C'est parce que la différence entre les figures visibles et les figures tangibles détermine une différence dans les opérations qui sont concevables et légitimes que la géométrie des visibles de Reid devient intéressante non seulement d'un point de vue mathématique, mais aussi pour une théorie de la perception.

Pour clarifier cet aspect, je reviens rapidement sur la théorie de l'espace de Berkeley. Du moins selon mon interprétation, Berkeley affirme qu'une intelligence douée de la vue, mais non du toucher, n'a pas accès aux idées des figures planes parce que les idées purement visibles ne peuvent pas être des idées

entre “*a small part of a spherical surface*” et “*a plain surface*”. Ces deux figures diffèrent *not sensibly*, tandis que les figures visibles et les figures tangibles sont dites différer, non *not sensibly*, mais *very little*. Je crois aussi qu'ici l'expression *not sensibly* ne doit pas être prise littéralement comme signifiant “de manière imperceptible aux sens”, mais plutôt comme “de manière non significative ou importante”. En effet, puisque les deux propositions sont censées illustrer le même degré de différence entre deux figures, *not sensibly* doit être équivalent à l'expression *very little* de la phrase suivante.

de mouvement, et parce que dans la conception de l'espace de Berkeley le mouvement est un constituant essentiel de l'étendue. C'est pourquoi une intelligence douée de la vue, mais non du toucher, n'a aucune idée de l'étendue au sens propre du terme (aussi bien bidimensionnelle que tridimensionnelle). Chez Berkeley, les figures et les étendues visibles ne sont pas des étendues et des figures au sens propre du terme parce que – nous l'avons vu – une ligne ne peut pas être parcourue par le regard (et donc nécessairement ne peut pas être prolongée ou déplacée).

On trouve ici un point commun entre Reid et Berkeley. Il s'agit de l'idée que les caractéristiques spatiales de quelque chose dépendent de – et se définissent aussi à travers – les opérations qu'il est possible d'accomplir sur les entités en question. Pour Reid, les figures visibles se définissent aussi par rapport au fait qu'elles ne peuvent pas être superposées, ou bien qu'une ligne visible indéfiniment prolongée revient nécessairement sur elle-même, etc. De façon analogue, Berkeley associe la possibilité de l'espace au sens propre du terme à celle de mouvement, de possibilité de translation, de superposition, etc.

Dans la postface de la seconde édition de son livre *Thomas Reid's "Enquiry"*, N. Daniels reconnaît (en corrigeant certaines affirmations de la première édition) que Reid était au courant de la discussion contemporaine concernant la démonstration du cinquième postulat (*par tout point extérieur à une droite ne passe qu'une seule et même droite parallèle à la droite donnée*). Il reste néanmoins convaincu que Reid utilise la géométrie des visibles surtout pour se distancier de la thèse de l'hétérogénéité de Berkeley :

[...] Reid's introduction of the 'geometry of visibles' in the *Inquiry* makes no reference to the ongoing work on the fifth postulate [...] The setting for his discovery is still the one I describe – the new geometry is introduced to resolve a dispute between Reid and Berkeley about the "heterogeneity" of objects of vision and touch.⁶³

⁶³ N. Daniels, *op.cit.*, p. 127.

Dans ce qui suit, j'essaierai de démontrer le contraire, à savoir que lorsque Reid dans IHM critique la thèse de l'hétérogénéité et discute de la question de Molyneux, loin d'employer sa géométrie des visibles, il la met plutôt de côté. Je crois donc que la présence de la géométrie des visibles dans IHM ne peut pas être justifiée par la critique de l'hétérogénéité de Berkeley. C'est en examinant la réponse de Reid à la question de Molyneux que je défendrai ce point. Je montrerai aussi plus généralement les tensions qui existent entre les principes de la géométrie des visibles et la philosophie de la perception de Reid.

B. LES VISIBLES, L'ESPACE ET LA DISCUSSION DE LA QUESTION DE MOLYNEUX

6. La question de Molyneux

Dans la première partie, nous avons vu que Reid sépare complètement le domaine de la sensation de celui de la perception et rend la perception des qualités spatiales indépendante de la perception de toute sensation (de la couleur, de la lumière ou des qualités tactiles). Ainsi puisque chez Reid, entre la sensation (la couleur) et la perception (l'étendue et la figure), il n'y a qu'une relation externe, la question de Molyneux cesse de concerner les rapports entre les qualités propres à chaque sens et les idées spatiales, pour viser les rapports mathématiques entre deux différentes sortes de figures. Cela est une conséquence directe de l'inexistence d'une relation interne entre l'étendue et les différentes qualités sensibles qui l'accompagnent. Pour répondre à la question de Molyneux, Reid doit donc seulement examiner les rapports entre les figures visibles et les figures tangibles.

Dans l'*Inquiry into Human Understanding*, Reid aborde deux fois la question de Molyneux, une fois dans sa version originale, une fois dans une version modifiée.

7. La réponse à la question de Molyneux – première version

La réponse à la version originale de la question de Molyneux est négative. Dans son argumentation, Reid donne à peu près les mêmes justifications que Locke et Berkeley : puisque l'aveugle-né, lorsqu'il retrouve la vue, n'a pas encore appris quelles figures tridimensionnelles peuvent correspondre à la figure (et aux couleurs) vues au premier regard, alors, nécessairement, il n'est pas en mesure de reconnaître et de dire qu'une figure est un cube ou une sphère.

En présentant sa réponse, Reid décrit d'abord la succession des figures visibles d'un livre qui change progressivement sa position par rapport à l'œil. Ces variations successives des figures ne se présentent pas pour la perception de la figure tangible ; nous sommes néanmoins capables de les faire correspondre les unes aux autres parce que l'expérience nous a appris à reconnaître l'existence d'une corrélation constante entre une certaine apparence visuelle (ou bien une suite de celle-ci) et une certaine figure tangible. Cependant, avant que l'expérience nous ait enseigné à faire cette association, nous ne percevons qu'une suite de couleurs et de figures visibles qui n'ont aucune relation apparente avec des figures tridimensionnelles telles qu'un cube ou une sphère. C'est pour cela qu'un aveugle-né retrouvant la vue ne peut pas reconnaître un cube et une sphère posés devant lui :

The same individual object is presented to the mind, only placed at different distances and in different positions. Let me ask in the next place, Whether this object has the same appearance to the eye in these different distances? Infallibly it hath not. For,

1) [...] colour hath not the same appearance at different distances [...]

2) [...] appearance of the figure of the book must vary in every different position [...]

3) [...] great change of apparent magnitude [...]

4) [...] distance from the eye is no immediate object of sight. [...]

I have entered this long detail, in order to shew that the visible appearance of an object is extremely different from the notion of

it which experience teaches us to form by sight; and to enable the reader to attend to the visible appearance of colour, figure and extension, in visible things, which is no common object of thought, but must be carefully attended to by those who would enter into the philosophy of this sense. [...] To a man newly made to see, the visible appearance of objects would be the same as to us; but he would see nothing at all of their real dimensions, as we do. He could form no conjecture, by means of his sight only, how many inches or feet they were in length, breadth or thickness. He could perceive little or nothing of their real figure nor could he discern that this was a cube, that a sphere; that this was a cone, and that a cylinder. His eye could not inform him, that this object was near, and that more remote. [...] [His eyes] would indeed present the same appearances to him as they do to us, and speak the same language; but to him it is an unknown language.⁶⁴

Reid présente sa réponse négative à la question de Molyneux comme une conséquence de la différence entre les figures perçues par la vue, d'une part, et ce dont elles peuvent devenir le signe, de l'autre : puisque les façons d'apparaître d'un objet à la vue diffèrent de la notion de l'objet réel que nous nous formons par le sens du toucher, alors, nécessairement, un aveugle-né qui retrouve la vue ne reconnaît pas et ne donne pas un seul nom aux deux sortes d'expériences. Pour arriver à faire correspondre les deux sortes d'expériences selon une relation de simple association, il faut expérimenter la corrélation plusieurs fois. L'expérience répétée de cette corrélation est ce qui permet d'apprendre le langage visuel.

La justification par Reid de sa réponse négative à la question de Molyneux est analogue à celle de Berkeley. Tous deux affirment que les figures perçues par la vue et celles perçues par le toucher sont différentes et qu'en vertu de cette différence, un aveugle-né qui retrouve la vue ne peut pas reconnaître et nommer le cube et la sphère. Les figures perçues par la vue et celles perçues par le toucher ne peuvent être associées à un même objet (et ainsi être considérées comme les

⁶⁴ IHM 136a-137a.

perceptions d'une seule et même figure) qu'à la suite de l'expérience répétée de leur corrélation. Aussi, c'est parce que l'association entre les caractéristiques des deux sortes de figures ne se fait qu'à la suite de l'expérience répétée de leur corrélation que Reid considère légitime de parler d'un langage visuel signifiant des caractéristiques des figures tangibles. L'existence d'un langage visuel dont l'apprentissage dépend de l'expérience est donc une thèse commune aux deux auteurs.

Ce sur quoi Reid prend nettement ses distances d'avec Berkeley est la thèse de l'hétérogénéité spécifique. Pour montrer son opposition à Berkeley sur ce point, Reid utilise une nouvelle version de la question de Molyneux. L'enjeu de la discussion de cette nouvelle question de Molyneux est important puisqu'il s'agit de montrer les limites de l'hétérogénéité entre les figures visibles et les figures tangibles et ainsi, pour Reid, le fondement du réalisme.

8. La réponse à la question de Molyneux – nouvelle version

Dans la nouvelle version de la question de Molyneux, le mathématicien aveugle Saunderson remplace le simple aveugle-né de Molyneux et, comme lui, est supposé retrouver soudainement la vue. Reid dit utiliser la question ainsi modifiée pour mettre à l'essai la thèse de Berkeley selon laquelle c'est toujours à la suite d'une association (et non pas par ressemblance) que les idées de la vue deviennent les signes des idées du toucher :

And I suspect that the ingenious Bishop of Cloyne, having found so many phenomena of vision reducible to the constant association of the ideas of sight and touch, carried this principle a little beyond its just limits.

In order to judge as well as we can whether it is so, let us suppose such a blind man as Dr Saunderson [...] suddenly made to see.⁶⁵

La réponse à cette version de la question est affirmative :

⁶⁵ IHM 154b-155a.

We have endeavoured to prove, that a blind man may form a notion of the visible extension and figure of bodies, from the relation which it bears to their tangible extension and figure. Much more, when this visible extension and figure are presented to his eye, will he be able to compare them with tangible extension and figure, and to perceive that the one has length and breadth as well as the other. And, therefore, he will perceive that [...], although the visible figure is coloured and the tangible is not, they may notwithstanding have the same figure; as two objects of touch may have the same figure, although one is hot and the other cold.⁶⁶

Les arguments utilisés dans la réponse à cette version de la question de Molyneux appellent plusieurs remarques. Tout d'abord, il est important de noter que la version modifiée diffère sensiblement de la version classique et cela non seulement parce que c'est le mathématicien Saunderson qui joue le rôle de l'aveugle-né qui retrouve la vue, mais aussi parce que les figures dont il est question ne sont plus le cube et la sphère, mais plutôt des figures planes (Reid précisera dans la suite qu'il s'agit des figures du premier livre d'Euclide). Cette version modifiée de la question de Molyneux porte essentiellement sur la nature – commune ou hétérogène – des figures planes de la vue et du toucher. De cette version modifiée est donc exclu un des problèmes les plus importants de la version classique de la question, soit le problème de la perception visuelle de la troisième dimension. La réponse à cette version modifiée est affirmative parce que les figures perçues par la vue peuvent ressembler aux figures perçues par le toucher, de sorte qu'il est fondé de dire qu'il s'agit des mêmes figures.

Reid présente la réponse affirmative comme s'il s'agissait d'une conséquence directe de la possibilité de définir géométriquement les figures visibles. Ce serait en vertu de cette possibilité qu'un aveugle-né pourrait avoir une notion claire des figures visibles (*we have endeavoured to prove, that a blind man may form a notion of the visible extension and figure of bodies*)⁶⁷ et qu'il pourra,

⁶⁶ IHM 154b-155a.

⁶⁷ Cf. IHM 143a-b, cité plus haut.

une fois la vue acquise, se rendre compte que les deux sortes de figures sont non seulement ressemblantes, mais exactement les mêmes (*he will perceive that [...], although the visible figure is coloured and the tangible is not, they may notwithstanding have the same figure*).

Il est à mon avis très difficile de rendre compatibles ces affirmations avec celles que Reid avait démontrées dans la partie sur la géométrie des visibles. Dans cette partie, la discussion sur les figures visibles et leurs propriétés semblait en effet introduite pour rendre compte de la diversité irréductible entre les deux sortes de figures et nulle part il n'était dit que les figures visibles pouvaient être exactement les mêmes que les figures tangibles. Reid semble conscient de ce changement, car il essaie aussitôt de montrer que l'identité nouvellement affirmée des figures visibles et des figures tangibles est une possibilité qui était déjà contenue dans les principes de la géométrie des visibles. Reid essaie de montrer que dans la situation décrite par la nouvelle version de la question de Molyneux, l'hétérogénéité entre les figures visibles et les figures tangibles ne joue en fait aucun rôle et qu'il est légitime de traiter ces figures comme des figures de la même sorte. Il écrit :

We have demonstrated, that the properties of visible figures differ from those of the plain figures which they represent; but it was observed, at the same time, that when the object is so small as to be seen distinctly at one view, and is placed directly before the eye, the difference between the visible and the tangible figure is too small to be perceived by the senses. Thus, it is true that, of every visible triangle, the three angles are greater than two right angles [...]; but when the visible triangle is small, its three angles will be so nearly equal to two right angles, that the sense cannot discern the difference. In like manner, the circumferences of unequal visible circles are not, but those of plain circles are, in the *ratio* of their diameters; yet, in small visible circles, the circumferences are very nearly in the *ratio* of their diameters; and the diameter bears the same *ratio* to the circumference, as in a plain circle, very nearly.

Hence it appears, that small visible figures (and such only can be seen distinctly at one view) have not only a resemblance to the plain tangible figures which have the same name, but are to all sense the same: so that, if Dr. Saunderson had been made to see, and had attentively viewed the figures of the first book of Euclid, he might, by thought and consideration, without touching them, have found out that they were the very same figures he was before so well acquainted with by touch.⁶⁸

L'argument de Reid est le suivant :

- a. Les propriétés des figures visibles sont différentes des propriétés des figures tangibles bidimensionnelles dont elles sont le signe (*the properties of visible figures differ from those of the plain figures which they represent*) ;
- b. Cependant, lorsque ces figures sont 1) assez petites pour être vues distinctement en un seul regard (*the object is so small as to be seen distinctly at one view*) et 2) placées directement devant les yeux (*placed directly before the eye*), la différence entre les deux figures est trop petite pour être perçue (*the difference between the visible and the tangible figure is too small to be perceived by the senses*) ;
- c. Alors, pour tous les triangles visibles vus directement et distinctement en un seul regard, il n'est pas possible de percevoir que la somme des angles est plus grande que deux droits ; et
- d. Ils ont non seulement une ressemblance avec les figures tangibles correspondantes, mais exactement la même figure que celles-ci. Il s'agit donc de figures ayant exactement les mêmes propriétés géométriques que les figures tangibles (*small visible figures (and such only can be seen distinctly at one view) have not only a resemblance to the plain tangible figures which have the same name, but are to all sense the same*). Donc,
- e. Le Dr Saunderson, en observant attentivement, par sa vue nouvellement acquise, les figures du premier livre des *Eléments* d'Euclide, perçoit

⁶⁸ IHM 155a-b.

exactement les mêmes figures et les mêmes propriétés que celles qu'il avait appris à connaître par le toucher (*if Dr. Saunderson had been made to see, and had attentively viewed the figures of the first book of Euclid, he might, by thought and consideration, without touching them, have found out that they were the very same figures he was before so well acquainted with by touch*).

Reid affirme ici que toutes les figures vues distinctement, de face, en un seul regard, sont les mêmes que les figures planes perçues par le toucher. Pour ces figures, il n'y a plus d'hétérogénéité descriptible par la géométrie des visibles : ces figures et leurs géométries sont les mêmes pour la vue et pour le toucher. L'apparence phénoménale et la géométrie des figures visibles et tangibles seraient donc dans ce cas les mêmes. C'est en vertu de cette identité que le Dr Saunderson retrouvant la vue peut reconnaître les figures du premier livre d'Euclide. C'est donc en vertu de cette identité que Reid donne une réponse affirmative à la version modifiée de la question de Molyneux.

Avec cette affirmation, Reid rend nulle la différence géométrique entre les figures visibles et les figures tangibles pour toute figure visible suffisamment petite pour être vue distinctement en un seul regard. Or, de fait, une telle façon de procéder réduit les figures visibles à de simples projections planes des figures tangibles. Toute différence entre les figures visibles non euclidiennes et les figures tangibles euclidiennes est ainsi réduite à une différence dans le nombre de dimensions.

De façon analogue, Reid nie l'hétérogénéité spécifique entre les figures tangibles et les figures visibles perçues obliquement :

When plain figures are seen obliquely, their visible figure differs more from the tangible; and the representation which is made to the eye, of solid figures, is still more imperfect; because visible extension and figure hath not three, but two dimensions only. Yet, as it cannot be said that an exact picture of a man hath no resemblance of the man, or that a perspective view of a house hath no resemblance of the house, so it cannot be said, with any

property, that the visible figure of a man or of a house hath no resemblance of the objects which they represent.⁶⁹

Dans le passage cité, Reid élimine donc l'hétérogénéité "géométrique" entre les figures de la vue et celles du toucher. Pourquoi alors avoir inséré, dans les sections précédentes, la longue partie sur les figures visibles, avec leur géométrie non euclidienne, pour après en rendre à peu près nulle la portée et la réalité phénoménale ? Ce sujet appelle plusieurs remarques.

9. Les deux façons de concevoir la figure visible

En premier lieu, l'élimination de la différence géométrique entre les étendues visibles et les étendues tangibles contredit ouvertement le passage de la partie sur les figures visibles où Reid écrivait que la figure dessinée qu'un mathématicien regarde, pour s'aider dans sa démonstration, n'est pas la même figure que celle dont il est censé démontrer les propriétés, parce que la figure qu'il voit a des propriétés géométriques différentes de la figure (tangible) qui de fait est l'objet de sa démonstration⁷⁰. Dans ce cas, la figure visible joue le rôle de simple signe de la figure tangible. En effet, si les figures suffisamment petites pour être perçues distinctement en un seul regard ne diffèrent pas géométriquement des figures de la géométrie euclidienne, alors il n'est pas vrai qu'un mathématicien, s'aidant d'une figure dessinée, voit une figure qui n'a pas les mêmes propriétés géométriques que la figure tangible dont il est censé démontrer les propriétés.

Deuxièmement, il faut reconnaître que l'élimination de l'hétérogénéité "géométrique" entre les figures de la vue et celles du toucher implique nécessairement l'introduction de deux sortes de figures visibles. Il y a, d'une part, la figure visible comme propriété objective d'un corps (qui se définit comme la position de ses différentes parties par rapport à l'œil) et, d'autre part, la figure visible en tant que figure perçue par la vue. En tant que figure perçue effectivement par la vue, la figure visible est une figure bidimensionnelle définissable géométriquement comme la projection de la figure tridimensionnelle

⁶⁹ IHM 155b.

⁷⁰ Cf. IHM 148b, cité plus haut.

de l'objet sur un plan. Prise dans ce second sens, la figure visible est – exactement comme dans l'optique géométrique – une figure plane dépendant de la projection d'une figure tridimensionnelle sur un plan⁷¹. Dans ce cas, à part le nombre de dimensions, aucune hétérogénéité entre les deux sortes de figures ne peut être détectée⁷².

On peut alors se demander pourquoi, si les figures de la géométrie des visibles ne sont pas perceptibles en un seul regard par la vue, Reid s'obstine à les appeler *figures visibles*. Je rappelle que lorsque Reid introduit les principes de la géométrie des visibles, il présente les caractéristiques de ces figures comme une conséquence des caractéristiques physiques de la surface rétinienne. Les figures visibles sont en fait décrites comme la projection sur la surface interne d'une sphère parce qu'une telle surface est ce qui représente le mieux la surface rétinienne :

Now I require no more knowledge in a blind man, in order to his being able to determine the visible figure of bodies, than that he can project the outline of a given body upon the surface of a hollow sphere. This projection is the visible figure he wants: for it is the same figure with that which is projected upon the *tunica retina* in vision.⁷³

Or, cette affirmation est problématique parce que Reid, un peu plus loin dans IHM, affirme aussi que les caractéristiques de l'image se retrouvent dans ce qui est vu :

[...] experience further assures us, that, if there is no such picture upon the *retina*, there is no vision; and that such as the picture on the *retina* is, such is the appearance of the object, in colour

⁷¹ IHM 135b : "Perspective, shading, giving relief and colouring are nothing else but copying the appearance which things make to the eye." Cf. aussi IHM 154b-155a.

⁷² IHM 135b, sur la perspective dans IHM.

⁷³ IHM 143a-b.

and figure, distinctness or indistinctness, brightness or faintness.⁷⁴

Si donc la figure visible est la figure qui se dessine sur la surface concave de la rétine, et s'il y a une correspondance parfaite entre la figure perçue par la vue et la figure qui se dessine sur la rétine, alors nécessairement il doit aussi y avoir un accord parfait entre la figure visible décrite par la géométrie des visibles – et obtenue comme projection des figures sur la surface interne d'une sphère creuse – et la figure visible en tant que contenu d'une expérience visuelle. Pour maintenir la cohérence de son système, Reid me semble donc obligé d'abandonner ou bien la considération de la surface rétinienne comme une partie de sphère, ou bien la correspondance parfaite entre ce qui se dessine sur la rétine et le contenu des expériences visuelles. C'est justement cette correspondance qui est niée par l'affirmation de l'identité entre l'apparaître des objets à la vue et les figures obtenues selon les lois de la perspective plane⁷⁵.

On pourrait penser que les figures perçues effectivement par la vue sont des approximations relativement précises des figures visibles définies comme projections sur la surface interne d'une sphère. Cependant, puisque les figures perçues en tant qu'approximations de la figure visible sont toujours des figures planes descriptibles par la géométrie euclidienne, il devient difficile de comprendre pourquoi les figures visibles en tant que propriétés objectives (définies comme position des différentes parties du corps par rapport à l'œil) ont été introduites. En effet, si l'on essaie de décrire dans les termes de Reid le cas de la perception d'une assiette ronde, qui apparaît elliptique à la vue, on aurait quelque chose comme une assiette ronde qui apparaît elliptique et non euclidienne à la vue et qui apparaît elliptique et plane à la vue. Inutile de noter que la présence de l'“ apparence visible non euclidienne ” est pour le moins redondante.

⁷⁴ IHM 156a-b.

⁷⁵ Je m'oppose ici à l'interprétation de D. Schulthess, *op. cit.*, p. 204 : “ Reid, au terme de l'étude portant sur la géométrie des visibles, établit que, localement, les objets visibles et les objets tangibles se conforment à des métriques similaires. Cette convergence des données visibles et tactiles est déterminée géométriquement et permet de réintroduire un sensible commun à la vision et au toucher. ” Selon moi, cette convergence n'est pas déterminée géométriquement, mais empiriquement à la suite de l'observation du contenu phénoménal de l'expérience visuelle.

Aussi, on peut se demander comment Reid parvient à établir que les figures visibles sont des figures obtenues par une projection sur une sphère creuse et qu'il y a une correspondance entre l'image qui se dessine sur la rétine et ce qui est effectivement perçu par la vue. Si les figures perçues par la vue sont de fait des figures euclidiennes, d'où dérive-t-il que les figures visibles ont des caractéristiques géométriques particulières dépendant de la concavité de la surface interne d'une sphère ? Ce n'est pas parce que la rétine est concave que la figure visible – en tant qu'objet d'une perception visuelle – doit nécessairement être concave. La correspondance entre l'image qui se dessine sur la rétine et ce qui est effectivement perçu par la vue semble dépourvue de fondement. Aussi, si les figures visibles n'apparaissent jamais comme des contenus immédiats d'une perception visuelle, alors elles ne sont que des constructions purement théoriques, sans aucun rapport avec ce que nous percevons effectivement. Bien évidemment, Reid traite toujours les figures visibles et leur géométrie comme des objets d'une expérience possible au moins en principe. Cependant, l'affirmation que la différence entre les caractéristiques géométriques d'une figure tangible et celles de son correspondant visible (vues en un seul regard) n'est pas accessible par les sens repousse l'existence des objets de cette géométrie sur un plan purement mathématique et théorique. Les figures visibles sont donc des propriétés objectives indépendantes des contenus effectifs de l'expérience. Mais alors, encore une fois, si ces figures visibles ne sont pas réellement visibles, de quel droit les appelle-t-il *visibles* ?

Il s'agit, à mon avis, d'une tension profonde, qui habite le système de Reid. Celui-ci oscille entre, d'une part, la description du contenu phénoménal des idées de la vue et, d'autre part, la description des figures d'une géométrie non euclidienne qui n'ont pas de correspondant phénoménal, mais qui rendent compte de manière précise aussi bien de l'hétérogénéité que de la ressemblance des figures visibles et des figures tangibles. Le statut de figures visibles – décrites par la géométrie des visibles – qui ne peuvent pas être l'objet d'une expérience immédiate est particulièrement délicat dans une philosophie qui se présente comme une science expérimentale de la nature humaine.

Le seul moyen de donner une base perceptive à la géométrie des visibles de Reid serait de concevoir les figures visibles comme des figures comprenant une dimension dynamique et distribuée sur un certain arc temporel. Les figures

visibles telles qu'elles sont décrites par la géométrie des visibles seraient donc des figures parcourues par le regard. Elles ne devraient pas être pensées comme une copie mentale des images rétinienne, mais comme une succession continue d'une suite d'images rétinienne. Ce serait seulement lors de l'observation de figures qui ne peuvent pas être vues en un seul regard, que la somme des angles d'un triangle est plus grande que deux droits, et que le rapport entre le rayon et la circonférence d'un cercle n'est pas constant. La donnée visuelle serait donc quelque chose de bien plus complexe que ce qui est enregistré en un seul instant sur la rétine, et elle se construirait à travers l'expérience de la succession et du mouvement. Comme Locke déjà – et à la différence de Berkeley – Reid semble avoir une conception diachronique de la perception visuelle. Ainsi, c'est parce que pour Reid les figures peuvent être vues aussi bien en un seul instant et sur un certain arc temporel que, lorsqu'il identifie les figures visibles à des figures euclidiennes, il précise qu'il s'agit de figures suffisamment petites pour être vues en un seul regard. Cela présuppose qu'il est possible de voir des figures aussi en plusieurs regards. Cette conception diachronique de la perception visuelle est présupposée par les principes de la géométrie des visibles. Selon ces postulats, une ligne visible peut être prolongée jusqu'à revenir sur soi-même. Ainsi, loin d'être un sensible propre du toucher, le mouvement est considéré par Reid comme faisant aussi partie des données visuelles.

Cependant, les opérations présupposées par les principes de la géométrie des visibles montrent à mon avis que les figures visibles telles qu'elles sont décrites par cette géométrie ne font pas partie des contenus d'une expérience visuelle possible pour un être humain. L'œil humain ne peut pas faire tout seul des rotations de 360 degrés dans toutes les directions ni voir tout ce qui se donne en un seul instant dans un arc de 360 degrés autour de lui. Un tel œil est donc une construction théorique à partir de certaines propriétés de l'œil réel. Cela montre, à mon avis, un problème essentiel des figures visibles et de leur géométrie : malgré la prétention à une description fidèle des contenus phénoménaux, les figures visibles et leurs rapports (tels qu'ils sont décrits par la géométrie des visibles) ne peuvent pas être directement expérimentés par les sens.

La discussion de la question de Molyneux dans sa version modifiée révèle donc l'existence d'un écart entre les visibles en tant que contenu potentiel des

expériences de la vue et les visibles en tant que définition théorique d'une propriété des objets extérieurs⁷⁶.

10. Les deux sens de la figure visible et le réalisme

On pourrait se demander si Reid, dans la réponse à la version modifiée de la question de Molyneux, n'a pas abandonné par souci de défense du réalisme l'hétérogénéité "géométrique" entre les figures tangibles et les figures visibles perçues en un seul regard. Je ne crois pas que ce soit une bonne explication. En effet, dans tous les arguments qu'il donne en faveur du réalisme, Reid se réfère toujours à l'existence d'une ressemblance – ou rapport nomologique – entre les deux sortes de figures. Ainsi, puisque l'existence de ce rapport nomologique n'est pas contredite par l'hétérogénéité géométrique telle que Reid la conçoit, il pourrait

⁷⁶ La construction de la géométrie des visibles montre également que Reid s'intéresse à la possibilité de rendre compte de manière mathématique de l'hétérogénéité entre les objets de la vue et ceux du toucher. Le rôle joué par la géométrie des visibles dans la théorie de la perception de Reid est purement théorique. Il s'agit en fait de montrer la possibilité théorique d'individus qui ont une conception de l'espace différente de la nôtre (les "idiomédiens") et de figures géométriques qui suivent des lois différentes. Chez Reid, à la différence de Berkeley, la possibilité de figures réglées par une géométrie non euclidienne n'a pas de retombées significatives sur le plan de la compréhension du processus de la vision. Les organes des sens et les lois de la nature humaine sont tels que, dans la plupart des cas, la différence entre les deux sortes de figures (et donc entre les deux sortes de géométrie) n'est pas accessible aux sens puisque les figures visibles sont des approximations presque exactes des figures tangibles. Il s'agit d'une différence importante d'avec Berkeley, non seulement parce que Berkeley nie la possibilité même d'une géométrie des idées visibles, mais aussi parce que chez Berkeley, l'impossibilité d'une géométrie des visibles montrait, d'une part, l'hétérogénéité complète entre les deux sortes de figures et, de l'autre, l'inexistence d'un rapport géométrique et constant qui permette de passer des unes aux autres selon une règle quelconque. Au contraire, Reid affirme qu'il y a des figures et une géométrie propres exclusivement aux idées visibles, et aussi qu'entre les figures perçues immédiatement par la vue et celles perçues par le toucher – malgré leur profonde différence – il y a néanmoins un rapport constant selon lequel la figure visible est descriptible en termes mathématiques comme la projection des figures tangibles sur la surface concave d'une sphère creuse. La géométrie des visibles et la description de la vie des "idiomédiens" sont donc les outils que Reid se donne pour montrer en même temps l'hétérogénéité entre les étendues visibles et les étendues tangibles, mais aussi les limites de cette hétérogénéité.

continuer à défendre l'existence de ce rapport (et ainsi son réalisme) sans remettre en question la définition des figures visibles comme des figures non euclidiennes résultant de la projection des figures tangibles sur la surface interne d'une sphère⁷⁷.

Dans IP, par exemple, Reid – critiquant l'utilisation de la relativité perceptive des figures visibles comme argument en faveur de l'introduction des idées et d'une théorie de la perception indirecte – affirme que les figures visibles sont effectivement différentes des figures tangibles, que les premières varient selon la position par rapport à l'observateur alors que les secondes restent constantes, mais que cela n'est nullement un argument en faveur de l'existence purement mentale des figures perçues par la vue. Au contraire, puisque les figures et les grandeurs visibles varient par rapport aux figures et grandeurs tangibles selon une loi fixe et déterminée (descriptible par les lois de la perspective), il est possible d'interpréter ces différences comme un argument très fort en faveur de l'existence non mentale des figures visibles et tangibles. D'après Reid, il existe en fait deux sortes de figures : la figure apparente ou visible et la figure réelle d'un objet ; la figure apparente varie en fonction de la position de l'objet, alors que la figure réelle ne varie pas. Il s'agit de deux figures différentes, mais toutes deux sont des propriétés objectives. Aussi, leur perception est la perception immédiate d'une propriété réelle de l'objet par rapport à l'observateur :

⁷⁷ N. Daniels pense que Reid a besoin, pour combattre la thèse de l'hétérogénéité, de la géométrie des visibles (et donc non seulement d'une règle mathématique déterminant la succession des variations) : "On the other hand, for relatively small figures, it is difficult to detect sensible differences between the visible and tangible figures. Consequently a rough 'similitude' holds between the 'natural signs' and the things signified – contrary to Berkeley's claim that there is no similitude between visible and tangible objects. These rather minor results are all that Reid notes as the immediate payoff from the discovery of the (non-Euclidean) geometry of visibles, developed as it was to answer Berkeley's 'corollary' question. The importance of the geometry was never taken to exceed the importance of the theses of heterogeneity and natural signs to which it was 'corollary'" (*op. cit.*, p. 53). Je crois au contraire que la découverte de la géométrie (non euclidienne) des visibles rend plus difficile pour Reid la tâche de démontrer la ressemblance entre les deux sortes de figures et d'étendues. A mon avis, donc, ce ne peut pas être la critique de la thèse de l'hétérogénéité de Berkeley qui a motivé Reid à définir les principes de la géométrie des visibles.

[...] the real table may be placed successively at a thousand different distances, and in every distance, in a thousand different positions; and it can be determined demonstratively, by the rules of geometry and perspective, what must be its apparent magnitude and apparent figure, in each of those distances and positions. Let the table be placed successively in as many of those different distances and different positions as you will, or in them all; open your eyes and you shall see a table precisely of that apparent magnitude, and that apparent figure, which the real table must have in that distance and in that position. Is not this a strong argument that it is the real table you see?⁷⁸

En effet, les deux figures sont différentes, mais la différence entre les deux n'est pas arbitraire. Les rapports entre la succession des figures visibles et les caractéristiques de la figure tangible peuvent être décrits par une règle mathématique, explicable par la science naturelle⁷⁹. Pour Reid, donc, l'existence d'une loi qui règle les rapports entre les objets réels et leurs apparences visuelles est un *strong argument* en faveur non seulement de l'existence d'un monde extérieur qui est la cause de nos perceptions, mais aussi d'un réalisme direct en philosophie de la perception⁸⁰.

⁷⁸ IP 304b.

⁷⁹ En discutant de la relation entre les idées de la vue et celles du toucher, Reid utilise parfois le terme *resemblance* dans le même sens que Leibniz, c'est-à-dire celui de rapport fonctionnel. Cependant, il est important de remarquer que pour Leibniz, l'existence d'un tel rapport n'est nullement une preuve de l'existence du monde extérieur et de la perception immédiate de celui-ci.

⁸⁰ Au contraire, si les objets de la vue étaient des objets mentaux, alors, étant donné qu'il n'est pas possible de parler de la grandeur d'un objet mental, il serait aussi impossible d'établir des lois réglant les variations des idées de la vue par rapport aux caractéristiques physiques des objets tangibles. Cependant – d'après Reid – puisqu'une telle correspondance existe et peut être facilement expérimentée, nécessairement les objets de la vue et ceux du toucher partagent une même nature. Cf. IP 305 : “[...] upon the contrary hypothesis – to wit that the objects of sight are internal – no account can be given of any one of those appearances, nor any physical cause assigned why a visible object should in any one case have one apparent figure and magnitude rather than another.” Ainsi, pour Reid, les variations des figures et des grandeurs visibles et leur

La défense du réalisme ne peut donc pas être la raison qui explique l'abandon de l'hétérogénéité géométrique entre les figures perçues par la vue et celles perçues par le toucher ; il faut la chercher ailleurs.

La version modifiée de la question de Molyneux joue donc son rôle traditionnel de vérification des contenus premiers et immédiats de l'expérience tactile et visuelle. Cependant, chez Reid, elle révèle aussi l'existence d'un décalage entre les contenus immédiats de l'expérience et les objets théoriques définis dans le cadre de sa philosophie de la vision.

11. Le concept de l'espace dans *Essays on the Intellectual Powers of Man* (1785)

Jusqu'ici, j'ai traité surtout de ce que Reid écrit à propos de la perception de l'étendue et de la figure dans *An Inquiry into The Human Mind*. Ce choix était motivé par le fait que c'est dans ce texte que Reid répond à la question de Molyneux et examine les caractéristiques des figures visibles et leur rapport avec les figures tangibles. Une longue partie de la discussion sur la perception de l'espace de IHM est consacrée à la description des visibles et à leur géométrie. Cela sert – au moins en apparence – à rendre compte géométriquement de l'apparaître des figures à la vue et de leur hétérogénéité par rapport aux figures euclidiennes du toucher. La discussion de Molyneux dans sa version modifiée fait ensuite passer du thème de l'hétérogénéité entre les idées spatiales perçues par la vue et celles perçues par le toucher, à celui de leur ressemblance.

J'aimerais quitter maintenant IHM pour aborder, assez rapidement, ce que Reid écrit à propos de l'espace vingt ans après dans *The Intellectual Powers of Man*. Il faut supposer qu'entre les deux textes il y a une certaine continuité théorique. Reid ne signale jamais de changement d'opinion entre les deux. Dans IP, Reid réaffirme – avec force – la distinction entre la perception et la sensation ainsi que la critique de la théorie des idées. Il réaffirme aussi l'existence d'une différence entre les figures visibles et les figures tangibles des objets, et bien que dans IP, Reid ne fasse aucune référence explicite à la géométrie des visibles,

rapport avec les figures et les grandeurs tangibles montrent que les objets réels existent et qu'ils sont perçus immédiatement par la vue et par le toucher.

certaines remarques indiquent qu'il n'est pas prêt à l'abandonner complètement. En décrivant les figures visibles, il dit qu'elles se construisent selon les lois de la perspective et précise que parmi les lois de la perspective se trouvent les lois de la projection de la sphère. Il écrit aussi que les parties de l'espace visible ont toujours une proportion déterminée par rapport à la totalité de l'espace visuel, alors que cela n'est pas vrai des parties de l'espace tangible⁸¹. Il semble donc rester fidèle à la définition de la figure visible comme projection de la figure solide sur la surface interne d'une sphère creuse, bien qu'il soit significatif qu'il ne fait pas référence à l'hétérogénéité géométrique entre les deux sortes de figures.

Malgré une continuité indéniable entre la philosophie de la perception de IHM et celle de IP, il est important de remarquer une différence entre les deux. Il s'agit d'un des points les plus délicats de IHM, dont j'ai assez longuement discuté plus haut, c'est-à-dire l'affirmation de la possibilité de percevoir une figure dépourvue de couleur ou de qualités tactiles. Dans IP, Reid semble mettre cette possibilité de côté, rendant ainsi moins contingent le rapport entre la perception des qualités spatiales et celle des qualités sensibles telles que la couleur ou les qualités tactiles.

Puisque la différence porte sur un point qui me paraît central dans la philosophie de la perception de IHM, je crois qu'il est important d'employer une certaine prudence dans l'application des propositions de IP à la philosophie de IHM. Je crois donc qu'il n'est pas légitime de comprendre de quelle façon Reid conçoit les rapports entre la géométrie des visibles et celle des tangibles dans IHM en utilisant ce qu'il écrit à ce sujet dans IP. Les observations sur l'espace de IP sont néanmoins très intéressantes et il vaut, à mon avis, la peine de les étudier indépendamment de IHM. C'est ce que je me propose de faire ici.

Dans IP, où – je le répète – il n'y a aucune référence explicite aux principes de la géométrie non euclidienne des visibles, Reid traite les figures et les étendues visibles et les figures et les étendues tangibles comme des conceptions différentes de la même chose :

⁸¹ IP 326a et 325b.

Thus, when I see a spire at a very great distance, it seems like the point of a bodkin; there appears no vane at the top, no angles. But, when I view the same object at a small distance, I see a huge pyramid of several angles, with a vane on the top. Neither of these appearances is fallacious. Each of them is what it ought to be [...] These different appearances of the same object may serve to illustrate the different conceptions of space, according as they are drawn from the information of sight alone, or as they are drawn from the additional information of touch.⁸²

Dans ces passages, Reid montre ne pas concevoir les descriptions de l'étendue et des figures visibles et tangibles comme des descriptions concurrentes de la réalité⁸³. Dans IP, les figures visibles sont dans un rapport constant avec les figures tangibles, dont les règles sont celles de la perspective (la perspective comprenant aussi les projections des figures sur une sphère). Dans tout l'IP, l'accent est mis surtout sur les caractéristiques du rapport entre les deux sortes d'étendues, leur hétérogénéité étant plutôt laissée de côté. Reid y écrit ceci à propos de la notion d'espace :

We are next to consider our notion of *Space*. It may be observed that, although space be not perceived by any of our senses when all matter is removed, yet, when we perceive any of the primary qualities, space presents itself as a necessary concomitant; for there can neither be extension nor motion, nor figure nor division, nor cohesion of parts, without space.

⁸² Cf. aussi 324a.

⁸³ Une affirmation qui semble difficile à rendre compatible avec l'existence d'une géométrie des visibles non euclidienne est que les axiomes de la géométrie sont des principes aussi vrais que les principes du sens commun. Cf. IP 300a : "The Bishop shews a timidity of engaging such an adversary, as a primary and universal opinion of all men. [...] After all, I suspect that a philosopher who wages war with this adversary, will find himself in the same condition as a mathematician who should undertake to demonstrate that there is no truth in the axioms of mathematics." Cf. aussi IP 304 : "[...] This is as certain as the principles of geometry." Sur ce thème, cf. D. Schulthess, *op. cit.*, p. 203 ; N. Daniels, *op. cit.*, p. 23-24. Cf. W. Breidert, "Die nichteuclidische Geometrie bei Thomas Reid", *Sudhoffs Archiv* 58 (1974), p. 235-253, p. 241.

There are only two of our senses by which the notion of space enters into the mind – to wit, touch and sight. If we suppose a man to have neither of these senses, I do not see how he could ever have any conception of space; [...] It has neither colour nor figure to make it an object of sight: it has no tangible quality to make it an object of touch. But other objects of sight and touch carry the notion of space along with them; and not the notion only, but the belief of it; for a body could not exist if there was no space to contain it. It could not move if there was no space. Its situation, its distance, and every relation it has to other bodies, suppose space.⁸⁴

We see no absurdity in supposing a body to be annihilated: but the space that contained it remains; and to suppose that annihilated seems to be absurd. It is so much allied to nothing or emptiness, that it seems incapable of annihilation or of creation.⁸⁵

En soi, l'espace – écrit Reid – ne peut pas être l'objet d'une perception des sens. Toutes nos perceptions de propriétés spatiales sont en fait des perceptions de qualités spatiales particulières des objets perçus, et non des perceptions de l'espace en général. Dans un univers sans objets, en effet, aucune perception de figure n'est possible et par conséquent la notion d'espace reste totalement inconnue. Reid considère l'espace comme la condition de possibilité de l'existence même des objets et c'est dans ce sens qu'il s'agit d'un concomitant nécessaire : sans espace, nul objet, ni figure ou étendue ne pourrait exister et à plus forte raison nul objet, ni figure ou étendue ne pourrait être perçu. Il est important de remarquer que Reid traite l'espace essentiellement comme une condition nécessaire pour l'existence des objets et non comme une condition pour leur perception. Ainsi, bien que le caractère nécessaire de l'espace puisse rappeler la conception kantienne de l'espace comme forme *a priori*, il s'agit d'une nécessité qui est très différente de celle de Kant. Chez Reid, l'espace est une

⁸⁴ IP 324a.

⁸⁵ IP 324b.

condition nécessaire pour l'existence des objets, tandis que pour Kant l'espace est une forme *a priori* de la sensibilité. L'espace chez Kant n'est pas une condition nécessaire de l'existence des choses en soi.

Aussi, malgré la remarque sur la proximité entre l'espace et le néant, Reid continue à traiter l'espace du côté de l'objet, et du côté de l'existence indépendante du sujet et de ses actes de perception :

We can set no limits to it, either of extent or of duration. Hence we call it immense, eternal, immovable, and indestructible. But it is only an immense, eternal, immovable, and indestructible void or emptiness. Perhaps we may apply to it what the Peripatetics said of their first matter, that whatever it is, it is potentially only, not actually.

L'espace, donc, bien que proche du néant ou ayant une existence purement potentielle, existe indépendamment du sujet. Il s'agit néanmoins d'un existant qui ne se manifeste pas aux sens (justement parce qu'il est si proche du néant). Lorsque Reid écrit que l'espace "*presents itself as a necessary concomitant*" des perceptions de la vue et du toucher, il ne s'agit pas d'une vraie présentation ou d'une forme de manifestation aux sens, mais d'un objet dont l'existence est impliquée nécessairement par l'existence des objets extérieurs et par la possibilité de leur perception (même si en soi l'espace est essentiellement imperceptible). Ce qui est perçu, ce n'est donc pas l'espace, mais des déterminations particulières de celui-ci⁸⁶.

Une certaine forme d'objectivité ressort aussi dans la manière de traiter les étendues et les figures visibles comme deux conceptions différentes d'une même chose, celle de la vue étant plus partielle que celle du toucher, comme nous l'avons vu dans le passage du clocher cité plus haut⁸⁷. La même chose peut être relevée lorsque Reid affirme que, puisqu'il est toujours possible d'imaginer un

⁸⁶ L'opinion contraire est soutenue par Hamilton (IP 324b, note).

⁸⁷ Cf. aussi IP 324a et IP 325a : "I do not mean to adopt Bishop Berkeley's opinion so far as to think that they are really different things, and altogether unlike. I take them to be different conceptions of the same thing; on the one very partial, and the other more complete; but both distinct and just as far as they reach."

être doué d'un sixième sens, notre notion de l'espace tangible pourrait être aussi inadéquate que les notions spatiales bidimensionnelles reçues par la vue le sont par rapport à celles du toucher :

Our sight alone, unaided by touch, gives a very partial notion of space, but yet a distinct one. When it is considered according to this partial notion, I call it visible space. The sense of touch gives a much more complete notion of space; and, when it is considered according to this notion, I call it tangible space. Perhaps there may be intelligent beings of a higher order, whose conceptions of space are much more complete than those we have from both senses. Another sense added to those of sight and touch, might, for what I know, give us conceptions of space as different from those we can now attain as tangible space is from visible, [...].⁸⁸

Il est intéressant de remarquer que la notion de l'espace visible est présentée ici comme une notion partielle de – mais complètement compatible avec – la notion de l'espace perçue par le toucher. Hétérogénéité ne signifie donc pas incommensurabilité, mais seulement représentation ou conception partielle d'une même chose. Cette conception de la différence entre les deux notions sous-entend évidemment une conception réaliste ou objectiviste de l'espace selon laquelle l'espace est quelque chose dont nous pouvons avoir – sur la base des perceptions des sens – des notions plus ou moins adéquates.

Les figures visibles et tangibles, présentées comme *conceptions* de quelque chose et dépendantes de la structure de nos organes sensoriels, manifestent un aspect subjectif puisqu'elles se présentent comme des propriétés qui dépendent du sujet et de ses organes. On pourrait dire, donc, que pour Reid aussi – comme pour Kant – figure et étendue sont des propriétés relatives au rapport entre le sujet et l'objet. Cependant, bien qu'une telle forme de relativité ne puisse être niée, chez Reid, la relativité de la figure et de l'étendue est une forme de relativité entre des termes d'un même univers ontologique, celui des propriétés physiques conçues

⁸⁸ IP 325a.

comme réellement et objectivement spatiales. Cet espace peut être connu de manière plus ou moins complète, mais il existe en soi avec des propriétés spatiales déterminées, qui sont connues d'une manière progressivement plus précise à travers la vue, le toucher et, potentiellement, par les sens d'une intelligence plus parfaite. Dans les trois cas, il s'agit de la connaissance plus ou moins précise d'une même étendue. Chez Kant, au contraire, l'espace est connu seulement en tant qu'il se présente aux sens des êtres humains et rien ne peut être dit à son propos en dehors de la relation de la chose en soi et d'un sujet percevant.

De ce point de vue, Reid se situe pleinement dans la continuité des réflexions sur la nature de l'espace des philosophes du XVIII^e siècle. Il s'interroge sur la nature de l'espace à partir des caractéristiques des expériences particulières des objets spatiaux et de leurs implications logiques pour l'existence de ces objets. Ce n'est qu'avec Kant que l'espace sera situé à l'intérieur du rapport entre le sujet et l'objet, et traité comme condition de possibilité non pas des objets mais du rapport entre sujet et objet.

Ainsi, même s'il y a un écart entre nos conceptions de l'espace et celles d'une intelligence plus parfaite que nous, l'écart ne sera jamais du même genre que celui entre le noumène, en soi-même épistémiquement inaccessible, et le phénomène de Kant.

Remarques conclusives

Reid considère le rapport qui lie les sensations aux perceptions de l'espace comme une relation externe, et en vertu de cela affirme la non-ressemblance entre les notions de l'espace et les sensations. L'affirmation de cette dissemblance représente la différence principale entre la conception de Reid et celles que j'ai examinées dans les chapitres précédents. Chez Locke, il y avait continuité entre les idées de sensation de l'étendue et des figures et les concepts abstraits de celles-ci. Les théories de l'espace de Berkeley et de Condillac tentaient de ramener l'idée de l'espace à des idées (dans le sens d'idées de sensation) plus simples. La partie sur l'espace du *Treatise of Human Nature* de Hume (que j'ai laissée de côté parce qu'elle n'étudie pas la question de Molyneux) répond à un projet analogue de constitution de l'espace à partir d'idées de sensation plus élémentaires. Même

Leibniz partage avec les empiristes la conception d'un fondement commun qui relie la notion claire et distincte de l'entendement aux sensations correspondantes.

Pour Reid, au contraire, la notion d'espace, au lieu d'être le résultat d'un processus de constitution à partir des sensations, est plutôt inscrite originairement dans la nature humaine. Il n'est pas possible de donner une analyse complète de cette notion, ni de la ramener à des caractéristiques propres aux sensations. Le déplacement des notions de l'espace hors de l'univers des sensations deviendra définitif avec l'avènement de la philosophie de Kant.

Au cœur de cette nouvelle approche innéiste de l'espace se trouvent la séparation radicale entre la sensation et la perception ainsi que l'affirmation de l'indépendance de la perception des propriétés spatiales par rapport aux sensations des couleurs et des qualités tactiles. La réponse à la question de Molyneux est donnée en se plaçant complètement du côté des perceptions et en laissant de côté toute contribution des sensations. Avec ces prémisses, la réponse affirmative n'est nullement étonnante et, d'une certaine façon, peut être vue comme illustrant la séparation entre sensation et perception. Ainsi, la réponse à la question de Molyneux chez Reid reflète aussi les limites de sa distinction entre la sensation et la perception, notamment l'absence d'une correspondance entre les données théoriques et celles de l'expérience immédiate. Elle est tout de même intéressante parce qu'elle témoigne d'une nouvelle façon de concevoir les questions concernant l'espace. Si la question de Molyneux signalait en quelque sorte l'intérêt pour le rapport entre le côté subjectif des qualités sensorielles et le côté objectif des propriétés spatiales (les réponses de Leibniz et de Berkeley sont en effet une étude des rapports entre ces deux entités), Reid semble considérer que ce rapport n'existe pas et ne peut donc pas être questionné à travers le problème de Molyneux.

Le manque de correspondance entre les données théoriques et celles de l'expérience immédiate est aussi le problème principal des visibles et de leur géométrie non euclidienne. Les figures visibles de la géométrie sont des figures inaccessibles à l'expérience visuelle ; cela est également problématique pour l'identification de la donnée visuelle avec l'information enregistrée sur la rétine.

Il est important de remarquer qu'à la différence de Berkeley, Reid semble admettre que la donnée visuelle ne se limite pas à la perception de ce qui est enregistré en un seul instant sur la rétine, mais résulte aussi de ce qui se donne à

l'expérience à la suite des mouvements successifs de la rétine. Il s'agit d'une différence importante d'avec Berkeley, pour qui l'inexistence du mouvement dans la donnée visuelle était responsable – du moins selon l'interprétation proposée plus haut – de la non-spatialité des idées perçues immédiatement par la vue.

La séparation entre la sensation et la perception modifie aussi, et de façon significative, la portée de la question de Molyneux. Chez Reid, la discussion de la question ne prend pas en compte les relations entre les différents contenus qualitatifs et la perception de l'espace. Telle qu'elle est envisagée par Reid, la discussion de la question est plus le signe d'un échec que la solution d'un problème longuement débattu. En considérant le lien entre les qualités sensibles et la perception de l'espace comme une relation externe, Reid renonce à rendre compte du rapport délicat et intéressant entre les deux sortes d'entités. Il admet en quelque sorte son incapacité à rendre compte d'un rapport qui avait constitué un des défis de la philosophie du 18^e siècle.

CONCLUSION

L'examen des différentes réponses données à la question de Molyneux m'a amenée à traiter plus particulièrement de la nature des idées de l'espace, de leur origine et de leur rapport avec les sensations de la vue et du toucher. Cette problématique, très importante dans la philosophie des Lumières, traverse toute la discussion philosophique de la question de Molyneux au 18^e siècle.

Prise en général, la question de Molyneux peut être reliée à différentes problématiques. En effet, en demandant si l'aveugle qui recouvre la vue parviendra à distinguer et à nommer le cube et la sphère qu'il avait appris à distinguer et à nommer par le toucher, Molyneux soulève des interrogations fort diverses concernant la métaphysique, l'épistémologie ainsi que des problèmes empiriques relatifs aux conditions de l'opération qui rendra l'aveugle capable de voir, aux caractéristiques et à l'ordre des questions qui lui seront posées une fois la vue retrouvée, etc.

Dans ce travail, j'ai traité surtout des points théoriques ouverts par la question de Molyneux. Il s'agit d'un ensemble assez large de questions qu'il est possible d'organiser selon les thèmes suivants :

1. La perception visuelle de la distance et de la profondeur ;
2. La détermination des caractéristiques essentielles de l'étendue ;
3. Les rapports entre l'étendue et les qualités sensibles avec lesquelles elle apparaît ;
4. Les rapports entre les sensations et les idées de l'espace et les capacités de mouvement du sujet dans le monde ;
5. Les rapports entre les sensations spatiales et les concepts correspondants ;
6. Les rapports entre les sensations spatiales et la représentation des objets du monde extérieur ;
7. L'innéité de la structure spatiale des sensations de la vue et du toucher ;
8. La possibilité de substituer les sensations d'une certaine modalité sensorielle à celles provenant d'une autre modalité sans pour autant modifier le contenu spatial avec lequel elles apparaissent.

Comme mon travail n'a pas premièrement des buts systématiques, je n'y étudie pas tous les points ouverts par la question de Molyneux. L'avant-dernier thème, par exemple, ne sera développé qu'au 19^e siècle, dans le cadre de la discussion, inaugurée par la philosophie kantienne, sur l'espace considéré comme forme *a priori* de la sensibilité. Le dernier point devra attendre la seconde moitié du 20^e siècle et les recherches sur les systèmes de substitution sensorielle¹. Tous les autres sont en revanche abordés ici, mais plutôt dans l'ordre (historique ou chronologique) selon lequel ils apparaissent chez les auteurs analysés que selon un ordre systématique. La succession des problématiques abordées me semble néanmoins montrer à l'évidence un ordre dont il est intéressant d'essayer de décrire le développement.

En considérant les différentes thématiques liées à la discussion de la question de Molyneux, que j'ai présentées dans les chapitres précédents, il me paraît possible de distinguer trois phases de cette discussion, correspondant à différentes manières de concevoir la perception de l'espace.

La première phase – qui va de Locke jusqu'au Condillac de l'*Essai sur l'origine des connaissances humaines* – est liée à la manière de concevoir la perception visuelle de l'espace du 17^e siècle. D'après mon interprétation, jusqu'à la fin du 17^e, la vue et le toucher sont considérés comme des sens qui ont tous les deux accès aux idées de l'étendue et de ses déterminations. Ainsi, bien qu'il soit reconnu que dans la perception visuelle de l'espace interviennent parfois des jugements et que la vue et le toucher diffèrent à l'égard de la précision dans la détermination des propriétés spatiales, l'étendue est considérée comme un contenu possible aussi bien des idées de la vue que de celles du toucher.

Toute la réflexion sur la perception visuelle de l'espace se développe, pendant cette phase, dans un cadre où les données propres à chacun des sens ne sont pas définies avec exactitude. Pour la vue, par exemple, les données sont généralement identifiées avec les sensations reçues par l'œil, y compris les sensations correspondant aux mouvements des yeux et des muscles oculaires. De même, la limite entre sensation et jugement n'est pas toujours clairement déterminée.

¹ Pour la discussion des problèmes ouverts par la question de Molyneux dans la philosophie contemporaine, voir J. Proust (éd.), *Perception et intermodalité, approches actuelles de la question de Molyneux*, Paris, PUF, 1997.

Dans cette première phase, la question de Molyneux s'insère dans une réflexion concernant ou bien la perception des figures tridimensionnelles des corps, ou bien le rapport entre les idées particulières de l'étendue perçues par les différents sens et les notions intellectuelles de l'étendue géométrique. Dans les deux cas, la perception visuelle est présumée avoir accès non seulement aux qualités telles que la couleur et la lumière, mais aussi aux propriétés spatiales telles que l'étendue, la figure, la grandeur, etc.

Il m'a paru que Locke, dans sa discussion de la question de Molyneux, ne sort pas de ce cadre théorique et qu'il partage avec Descartes, Malebranche et Molyneux la présupposition selon laquelle l'étendue, et même l'étendue tridimensionnelle, peut – au moins dans certaines conditions de perception – être le contenu d'une sensation visuelle. Si cela n'apparaît pas explicitement sous la plume de Locke, c'est seulement parce que celui-ci, à la différence de Descartes, Malebranche et Molyneux, ne s'intéresse pas au problème, relativement technique, de la détermination des moyens utilisés pour la perception visuelle de la distance et de la figure des corps.

Leibniz ne s'intéresse pas non plus aux solutions “ techniques ” visant à expliquer la vision de la troisième dimension ; il utilise la discussion de la question de Molyneux surtout pour illustrer la distinction et les rapports entre les images sensibles et particulières de l'étendue et l'idée intellectuelle de celle-ci.

La situation change radicalement avec la publication (en 1709) de la *New Theory of Vision* de Berkeley, qui inaugure la deuxième phase de la discussion de la question de Molyneux. Dans ce texte, Berkeley procède 1) à une détermination précise des données propres à chaque sens, excluant des sensations visuelles les sensations relatives aux mouvements des yeux et des muscles oculaires, et 2) à une détermination exacte des caractéristiques qui font d'une sensation une sensation de l'espace au sens propre du terme. Dans la philosophie de Berkeley, la question de Molyneux sert non seulement à montrer que les idées particulières perçues par la vue sont différentes de celles perçues par le toucher et que la relation entre les deux sortes d'idées se fonde sur l'expérience, mais elle sert aussi à montrer que l'espace est une idée complexe qui dépend des sensations de mouvement et des sensations correspondant à des actions accomplies dans l'espace. La réflexion autour de la perception de l'espace s'ouvre, avec Berkeley, à une thématique nouvelle, puisqu'elle quitte le terrain de l'explication de la perception visuelle des propriétés spatiales déterminées des corps (en particulier celles relatives à la troisième dimension des figures et de l'espace) pour accéder à un problème bien plus

profond concernant la détermination des caractéristiques qui font d'une certaine sensation ou d'un certain ensemble de sensations, une sensation de l'espace. C'est dans le cadre de cette nouvelle réflexion que Berkeley utilise la question de Molyneux pour illustrer non seulement l'hétérogénéité entre les idées de la vue et celles du toucher, mais aussi, les éléments constitutifs de l'idée de l'espace. Je crois que ce modèle – que l'on pourrait appeler *constructiviste* – est l'aboutissement naturel d'une approche empiriste de la détermination de la nature de l'espace. Dans le *Traité des sensations*, Condillac développe une théorie de l'espace qui est très proche de celle de Berkeley. Les points communs entre les deux sont évidents, même si Condillac n'est pas intéressé à affirmer l'existence d'une hétérogénéité spécifique entre les sensations de la vue et celles du toucher. Comme Berkeley, Condillac discute la question de Molyneux dans le cadre d'une problématique générale où il cherche à déterminer les sensations propres à chacun des sens et à définir les caractéristiques essentielles des idées de l'espace à partir d'idées plus élémentaires.

Cette conception constructiviste de l'espace selon laquelle l'idée de l'étendue est une idée complexe qui se constitue à partir d'éléments sensibles plus élémentaires, on la retrouve chez Hume. Dans le *Traité sur la nature humaine*, Hume soutient en effet que les sensations de l'étendue que nous recevons par la vue et le toucher se composent d'un ensemble de points contigus (non étendus) colorés ou tangibles. Bien que Hume ne discute pas de la question de Molyneux, sa théorie de l'espace est importante pour notre propos parce qu'elle témoigne de la diffusion de ce modèle dans la philosophie empiriste du siècle des Lumières. La mise en évidence de la diffusion du modèle constructiviste de l'espace dans la philosophie empiriste du 18^e siècle est un des résultats de ma recherche.

La troisième phase de la discussion commence et finit avec Reid. En modifiant le rapport entre la sensation et la perception de l'espace, les philosophies de Reid et de Kant marquent de fait la fin de la réflexion autour de la question de Molyneux telle qu'elle s'était développée au cours du 18^e siècle. En séparant la sensation de la perception, Reid transforme profondément le contexte de la réflexion sur la question de Molyneux. Ce qui reliait en effet les différentes approches à cette question était un intérêt commun pour le contenu immédiat des sensations et pour le rapport entre ce contenu et les idées de l'étendue. En séparant la sensation de tous les contenus spatiaux, Reid rompt en fait avec la réflexion sur l'espace du 18^e siècle.

Il me semble aussi que non seulement la discussion de la question de Molyneux illustre des problématiques différentes pendant les différentes phases, mais aussi qu'elle joue un rôle plus ou moins important selon les théories où elle s'insère : elle est centrale par exemple chez Berkeley et Condillac, mais – du moins d'après mon interprétation – elle demeure assez périphérique chez Locke. Je crois que le relief donné par Berkeley à la discussion de cette question au moment d'établir les principes de sa théorie de la vision a déterminé de manière significative l'interprétation générale de la question de Molyneux comme une question concernant toujours les rapports entre la vue et le toucher et plus précisément ce que la vue doit emprunter au toucher dans la perception de l'espace tridimensionnel. Cependant, comme j'ai essayé de le montrer, cette interprétation ne s'applique pas aux discussions du problème de Molyneux pendant la première phase, c'est-à-dire chez Locke, Leibniz et le Condillac de l'*Essai*, qui présupposent intuitivement la possibilité d'une perception visuelle de l'espace tridimensionnel.

Malgré de profondes différences dans la manière de concevoir la perception visuelle de l'espace, il me paraît possible de reconnaître l'existence d'un trait commun entre les diverses théories, consistant dans l'importance accordée au mouvement dans la perception visuelle de l'étendue. Bien évidemment, ce rôle est plus ou moins important et explicite selon les théories.

Bien que la question de Molyneux, dans sa formulation originale, soit une question concernant la possibilité de reconnaître certaines figures des corps, dans la grande majorité des cas, elle est traitée comme une question concernant les idées et leurs rapports. Mis à part de très rares exceptions (représentées par Lee, Diderot et Reid), le thème du rapport entre les idées et les propriétés réelles du monde extérieur n'entre pas dans la discussion, qui se développe plutôt sur des thèmes indépendants des questions relatives à l'existence du monde extérieur et au scepticisme. A ce propos, il me paraît significatif que Condillac, dans l'*Essai*, esquisse la question du rapport entre l'idée et la figure réelle des corps, mais l'abandonne tout de suite comme non pertinente pour la discussion de la question de Molyneux.

La discussion de la question de Molyneux est également indépendante du débat à l'égard de l'existence des idées innées. Cela n'a rien d'étonnant, car la question de Molyneux concerne l'identification des idées de figures particulières, à travers des actes de perception particuliers ; or aucun innéiste n'est prêt à défendre la thèse selon laquelle

les connaissances relatives aux propriétés particulières des objets perçus par la vue ou par le toucher sont des connaissances innées².

² Certains commentateurs soutiennent qu'il existe un rapport conceptuel entre la discussion de la question de Molyneux et celle de l'existence des idées innées. Il s'agit néanmoins d'une minorité (cf. par exemple M. J. Morgan, *op. cit.*, p. 7 ; J.-M. Vienne, *art. cit.*, p. 674). M. Bolton ("The Real Molyneux Question and the Basis of Locke's Answer", *art. cit.*, p. 95) relie les deux thématiques, mais de manière indirecte et légitime. Elle considère en effet que si l'on affirme que l'aveugle guéri pourra immédiatement percevoir la figure tridimensionnelle des corps qui se trouvent devant lui en vertu de la connaissance consciente et innée des principes de la géométrie, cela serait un exemple de réponse affirmative à la question de Molyneux dépendant de l'existence des idées innées. Le lien entre les deux thématiques serait dans ce cas légitime. Cependant, comme elle-même le reconnaît, aucun philosophe n'affirme qu'il est possible de voir la figure tridimensionnelle des corps en vertu d'une connaissance consciente et innée des principes de la géométrie.

BIBLIOGRAPHIE

SOURCES PREMIERES

- Pierre Bayle, *Dictionnaire historique et critique*, Rotterdam, 1696.
- G. Berkeley, *The Works of George Berkeley Bishop of Cloyne* (Ed. by A.A. Luce and T.E. Jessop), Nelden, Kraus Reprint, 1979.
- A. Bosse, *Traité des pratiques géométrales et perspectives – Discours sur la manière universelle de Desargues* (Paris, A. Bosse, 1647), Genève, Minkoff Reprint, 1973.
- D. R. Bouiller, *Essai philosophique sur l'âme des bêtes* (2^e éd.), Amsterdam, F. Changuion, 1737.
- E. Bonnot de Condillac, *Œuvres philosophiques*, Paris, PUF, 1947-1951.
- Œuvres Philosophiques (sous la dir. de G. Le Roy), Paris, PUF, 1947-1951, 3 vol.
 - *Essai sur l'origine des connaissances humaines. Ouvrage où l'on réduit à un seul principe tout ce qui concerne l'entendement humain* (1746), in Œuvres Philosophiques (sous la dir. de G. Le Roy), Paris, PUF, 1947-1951, 3 vol., vol. 1.
 - *Traité des sensations* (1754), dans *Traité des sensations – Traité des animaux*, Paris, Fayard, 1984.
 - *Les monades*, Grenoble, Ed. Jérôme Millon, 1994.
- G. Desargues, *Exemple de l'une des manières universelles du S. G. D. L. touchant la pratique de la perspective sans employer aucun tiers point, de distance ny d'autre nature, qui soit hors du champ de l'ouvrage*, Brouillon Project, Paris, 1639.
- René Descartes, *Œuvres de Descartes* (éd. Ch. Adam et P. Tannery), Paris, Vrin, 1964-1971.
- D. Diderot, D. Diderot, *Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient*, in *Œuvres philosophiques*, Paris, Garnier, 1964, p. 81-146.
- *Lettre sur les sourds et les muets, à l'usage de ceux qui entendent et qui parlent*, Genève, Droz, 1965.
- F. Hutcheson, lettre à Mace du 6 septembre 1727, in D. Berman, "Francis Hutcheson on Berkeley and the Molyneux Problem", *Proceedings of the Royal Irish Academy*, Vol. 74, sect. c, 1974, p. 259-265.
- J. Jurin, in Robert Smith, *A compleat System of Opticks in Four Books, viz. a Popular, a Mathematical, a Mechanical, and a Philosophical Treatise: To which are Added Remarks upon the whole*, Cambridge, Printed for the Author, and sold there by C. Crownfield, and at London by S. Austen, and R. Dodsley, 1738.

- J. O. de La Mettrie, *Traité de l'Ame*, dans *Œuvres philosophiques*, Paris, Fayard, 1987.
- H. Lee, *Anti-Scepticism: or, Notes upon each Chapter of Mr Lock's Essay concerning Humane Understanding*, London, R. Clavel and C. Harper, 1702.
- G. Leibniz, *Sämtliche Schriften und Briefe*, Akademie Verlag, Berlin, 1923- .
- *Die philosophischen Schriften von G. W. Leibniz* (éd. C. I. Gerhardt), Hildesheim, Olms, 1960.
 - G. W. Leibniz, *Leibnizens mathematische Schriften* (éd. C. I. Gerhardt), Hildesheim, Olms, 1962.
 - *Philosophical Papers and Letters* (éd. L. Loemker), Dordrecht, Reidel, 1976.
 - *Leibnitiana. Elementa philosophiae arcanae de summa rerum* (éd. I. Jagodinsky.) Kasan, 1913.
 - *Opuscules philosophiques choisis*, Paris, Vrin, 1962.
- J. Locke, *An Essay concerning Human Understanding*, Peter H. Nidditch, ed., Oxford, Clarendon Press, 1975.
- *The Correspondence of John Locke*, Oxford, Clarendon Press, 1976-1990.
 - "Extrait d'un Livre Anglois qui n'est pas encore publié, intitulé Essai philosophique concernant L'entendement, où l'on montre quelle est l'étendue de nos connaissances certaines, & la manière dont nous y parvenons. Communiqué par Monsieur Locke ", *Bibliothèque Universelle*, Tome VIII, 1688, p. 49-142.
 - *Elements of natural philosophy*, in *Works* (éd. 1823), vol. 3.
 - *Some Thoughts concerning Education* (1693), Clarendon Press, Oxford, 1989.
 - *An Examination of P. Malebranche's Opinion of seeing all things in God*, in *Works*, vol. ix.
- N. Malebranche, *Oeuvres complètes* (éd. G. Rodis-Lewis, A. Robinet et al.), Paris, Vrin, 1959-1970.
- J.-B. Mérian, " Sur le problème de Molyneux : premier-huitième mémoire ", *Nouveaux mémoires de l'Académie Royale des Sciences et Belles-Lettres pour l'année 1770/71/72/74/75/77/79/80*, réimpr. in *idem*, *Sur le problème de Molyneux*, Paris, Flammarion, 1984.
- W. Molyneux, *Dioptrica Nova. A Treatise of Dioptricks, in Two Parts. Wherein the Various Effects and Appearances of Spherick Glasses, both Convex and Concave, Single and Combined, in Telescopes and Microscopes, together with Their Usefulness in many concerns of Human Life, are explained*, London, Benj. Tooke, 1709.
- J. Priestley, *The History and Present State of Discoveries Relating to Vision, Light and Colours*, London, J. Johnson, 1772.

- Th. Reid, *An Inquiry into The Human Mind, on the principles of common sense*, in *Th. Reid – Philosophical Works I/II*, Hildesheim-Zürich-New York, Georg Olms Verlag, 1983 (1^{re} éd. 1764), p. 93-211.
- *Essays on the Intellectual Powers of Man*, in *Th. Reid – Philosophical Works I/II*, Hildesheim-Zürich-New York, Georg Olms Verlag, 1983 (1^{re} éd. 1785), p. 213-508.
- Voltaire, *Oeuvres complètes de Voltaire*, Paris, A.-A. Renouard, 1819.

ŒUVRES CRITIQUES

- M. Adams, *Leibniz. Determinist, Theist, Idealist*, New York-Oxford, Oxford Univ. Press, 1994.
- P. Alexander, “Boyle and Locke on Primary and Secondary Qualities” in Y. Tipton (1977), p. 62-76.
- W. P. Alston, “Reid on Perception and Conception”, in M. Dalgarno, E. Matthews (1989), p. 35-47.
- D. M. Armstrong, *Berkeley’s Theory of Vision*, Melbourne, Melbourne Univ. Press, 1960.
- M. Atherton, *Berkeley’s Revolution in Vision*, Ithaca-London, Cornell Univ. Press, 1990.
- “Apprendre à voir : les enseignements de la *Défense de la Théorie de la vision*”, in D. Berlioz (2003), p. 135-157.
- M. Ayers, *Locke*, 2 vol., London, Routledge, 1991.
- “The Foundation of Knowledge and the Logic of Substance: The Structure of Locke’s General Philosophy”, in G. A. J. Rogers (1994), p. 49-73.
- S. Baudiffier, “Diderot et Condillac”, dans J. Sgard (éd.), *Condillac et les problèmes du langage*, Genève-Paris, Slatkine, 1982, p. 115-136.
- B. Belfrage, “Vers une nouvelle interprétation de la *Théorie de la vision* de Berkeley”, in D. Berlioz (2003), p. 159-211.
- L. Berchielli, “Color, space and Figure in Locke: An Interpretation of the Molyneux Problem” *Journal of the History of Philosophy*, vol. 40, no. 1, 2002, p. 47-65
- D. Berlioz (éd.), *Berkeley. Langage de la perception et art de voir*, Paris, PUF, 2003.
- M. Brandt Bolton, “The Real Molyneux Question and the Basis of Locke’s Answer”, in G. A. J. Rogers (1994), p. 75-99.

- "Sensible Qualities and Sufficient Reason: Can qualities like heat, cold, colors, odors be explained?", dans H. Poser (2002), p. 139-146.
- R.B. Brandom, "Leibniz and Degrees of Perception", *Journal of the History of Philosophy*, 1981, XIX, 4, p. 447-479.
- W. Breidert, "Die nichteuklidische Geometrie bei Thomas Reid", *Sudhoffs Archiv*, 58, 1974, p. 235-253.
- J. Brunschwig, "En quel sens le sens commun est-il commun ?", in C. Viano (éd.), *Corps et âme. Sur le De Anima de Aristote*, Paris, Vrin, 1989, p. 189-218.
- G. Brykman, "Sensibles communs et sens communs chez Locke et Berkeley", *Revue de Métaphysique et de Morale*, 4, 1991, p. 515-529.
- P. Comar, *La perspective en jeu. Les dessous de l'image*, Paris, Gallimard, 1992.
- P.H. Cummins, "Reid's Realism", *Journal of the History of Philosophy*, vol. XII, 1974, p. 317-341.
- M. Dalgrano, E. Matthews (Eds.), *The Philosophy of Thomas Reid*, Dordrecht-Boston-London, Kluwer Academic Publishers, 1989.
- N. Daniels, *Thomas Reid's "Enquiry" – The Geometry of Visibles and the Case for Realism*, Stanford, Stanford University Press, 1979 (1^{re} éd. 1974).
- P. De Bary, *Thomas Reid and Scepticism*, London-New York, Routledge, 2002.
- F. De Buzon, "Réduction et irréductibilité du sensible : l'élimination du sens commun chez Leibniz", *Revue de Métaphysique et de Morale*, 96, N° 4, 1991, p. 531-550.
- M. Degenaar, *Molyneux's Problem*, Dordrecht, Kluwer, 1996.
- L. Falkenstein, "Berkeley's Account of Visual Space", *Journal of the History of Philosophy*, Vol. 32, N° 1, 1994.
- "Hume on Manners of Disposition and the Ideas of Space and Time", *Archiv für Geschichte der Philosophie*, 1997, vol. 79, p. 179-201.
- "Reid's Account of Localization", *Philosophy and Phenomenological Research*, Vol. LXI, No. 2, 2000, p. 305-327.
- "Reid's critique of Berkeley's Position on the Inverted Image", *Reid Studies*, Vol. 4, No. 1, 2000, p. 35-51.
- R. J. Fogelin, *Hume's Skepticism in the Treatise of Human Nature*, London, Routledge, 1985.
- A. Flew, "Infinite Divisibility in Hume's *Treatise*", in D. W. Livingston and J. T. King (1976), p. 257-269.
- M. Frasca Spada, *Space and the Self in Hume's Treatise*, Cambridge, Cambridge Univ. Press, 1998.
- R. Glauser, *Berkeley et les philosophes du XVII^e siècle. Perception et scepticisme*, Sprimont, Mardaga, 1999.
- "Diderot et le problème de Molyneux", *Les Etudes philosophiques*, N° 3, 1999, p. 383-410.

- “ La structure de la perception médiate dans la théorie berkeleyenne de la vision ”, in D. Berlioz (2003), p. 103-133.
 - “ De tous nos sens le plus fautif ” - Infirmité naturelle et expérience de la vue dans l'*Emile*”, in *Jean-Jacques Rousseau et les arts visuels*, s. la dir. de F. S. Eigeldinger, *Annales de la société J.-J. Rousseau*, no 45, Genève, Droz, 2003, p. 37-58.
- A.R. Greenberg, “Reid, Berkeley and Notional Knowledge”, *The Monist*, Vol. 61, No. 2, 1978, p. 271-282.
- P. Hamou, “ Sens et fonction du modèle linguistique dans la *Nouvelle Théorie de la vision* ”, in D. Berlioz (2003), p. 47-77.
- G. C. Hatfield et W. Epstein, “The Sensory Core and the Medieval Foundations of Early Modern Perceptual Theory”, *Isis*, N. 70, 1979, p. 363-384.
- M. A. Hight, “Why We Do Not See What We Feel”, *Pacific Philosophical Quarterly*, 83, 2002, p. 148-162.
- N. Kemp Smith, *The Philosophy of David Hume*, London, Macmillan, 1941.
- H. Lane, *The Wild Boy of Aveyron*, London, George Allen & Unwin Ltd., 1976.
- D. W. Livingston and J. T. King (Eds.), *Hume: A Re-evaluation*, New York, Fordham Univ. Press, 1976.
- M. Lievers, “The Molyneux Problem”, *Journal of the History of Philosophy*, 30, 1992, p. 399-416.
- J.J. MacIntosh, “Primary and Secondary Qualities”, *Studia Leibnitiana*, VIII/1, 1976, p. 88-104.
- J. L. Mackie, *Problems from Locke*, Oxford, Oxford Univ. Press, 1976.
- E. Madden, “Was Reid a Natural Realist?”, *Philosophical and Phenomenological Research*, 47, 1986, p. 23-36.
- M. Malherbe, “Thomas Reid on the Five Senses”, in M. DALGARNO, E. Matthews (1989), p. 103-117.
- M.J. Morgan, *Molyneux’s Question: Vision, Touch and the Philosophy of Perception*, Cambridge, Cambridge Univ. Press, 1977.
- M. Mugnai, *Astrazione e realtà*, Milano, Feltrinelli, 1976.
- D. Norton (ed.), *The Cambridge Companion to Hume*, Cambridge, Cambridge Univ. Press, 1993.
- G. Pappas, *Berkeley’s Thought*, Ithaca and London, Cornell Univ. Press, 2000
- “Sensation and Perception in Reid”, *Noûs*, 23, 1989, p. 155-167.
- D. Park, “Locke and Berkeley on the Molyneux Problem”, *Journal of the History of Ideas*, 30, 1969, p. 253-260.
- G.H.R. Parkinson, “The ‘Intellectualization of Appearances’: Aspects of Leibniz’s Theory of Sensation and Thought”, in M. Hooker (éd.), *Leibniz Critical and Interpretative Essays*, Manchester, Manchester Univ. Press, 1982.
- G. Pitcher, *Berkeley*, London, Routledge & Kegan Paul, 1977.

- H. Poser (hrsg.), *Nihil sine ratione. Vorträge des VII. Internationalen Leibniz-Kongresses*, Hannover, G.-W.-Leibniz Gesellschaft, 2002.
- J. Proust (éd.), *Perception et intermodalité, approches actuelles de la question de Molyneux*, Paris, PUF, 1997.
- D. Raynor, “‘Minima Sensibilia’ in Berkeley and Hume”, *Dialogue*, 1980, p. 196-200.
- A. Robinet, *Malebranche et Leibniz*, Paris, Vrin, 1955.
- A. J. Rogers (Ed.) *Locke’s Philosophy. Content and Context*, Oxford, Clarendon Press, 1994.
- A. Rosenberg, “Hume and the Philosophy of Science”, in D. Norton (1993), p. 64-89.
- O. Roy, *Leibniz et la Chine*, Paris, Vrin, 1972.
- D. Schulthess, *Philosophie et sens commun chez Thomas Reid (1710-1796)*, Berne, Peter Lang, 1983.
- D. Schulthess, “Rendre raison des apparences sensibles : Eléments d’un programme leibnizien”, in H. Poser (2002.), p. 358-368.
- R. Schumacher, “What are the Direct Objects of Sight? Locke on the Molyneux Question”, *Locke Studies*, Vol. 3, 2003, p. 41-61.
- M. Serres, *Le système de Leibniz et ses modèles mathématiques*, Paris, PUF, 1968.
- G. Simon, *Archéologie de la vision*, Paris, Editions du Seuil, 2003.
- R. Schwartz, *Vision. Variations on Some Berkeleian Themes*, Oxford UK-Cambridge USA, Blackwell, 1994.
- R. Taton, *L’œuvre mathématique de Desargues*, Paris, Puf, 1951
- Y. Tipton (ed.), *Locke on Human Understanding*, Oxford, Oxford Univ. Press, 1977.
- C. M. Turbayne, “Berkeley and Molyneux on Retinal Images”, *Journal of the History of Ideas*, Vol. 16, 1955, p. 339-355.
- E. Vailati, “Leibniz on Reflection and its Natural Veridicality”, *Journal of the History of Philosophy*, 25, 2, 1987, p. 247-262.
- J.-M. Vienne, “Locke et l’intentionnalité : Le problème de Molyneux”, *Archives de Philosophie*, 55, 1992, p. 661-672.
- M. D. Wilson, *Ideas and mechanism: essays on early modern philosophy*, Princeton, Princeton Univ. Press, 1999.
- “The phenomenalisms of Leibniz and Berkeley”, in *idem* (1999), p. 306-321.
 - “Confused Ideas”, in *idem* (1999), p. 322-335.
 - “Confused vs. Distinct Perception in Leibniz: Consciousness, Representation and God’s Mind”, in *idem* (1999), p. 336-352.
 - “Descartes on the Perception of Primary Qualities”, in *idem* (1999), p. 26-40.

- “Descartes on the Origin of Sensation”, in *idem* (1999), p. 41-68.
 - “Descartes on Sense and ‘Resemblance’”, in *idem* (1999), p. 10-25.
 - “The Issue of ‘Common Sensibles’ in Berkeley’s *New Theory of Vision*”, in *idem* (1999), p. 257-275.
- G. Yaffe, “Reid on the Perception of Visible Figure”, *The Journal of Scottish Philosophy*, 1 (2), 2003, p. 103-105.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	1
---------------------------	----------

CHAPITRE 1 LA VISION DES PROPRIÉTÉS SPATIALES CHEZ DESCARTES, MALEBRANCHE ET MOLYNEUX

Introduction	8
A. Descartes	10
B. Malebranche	16
C. Molyneux	20

CHAPITRE 2 LE PROBLÈME DE MOLYNEUX DANS LA PHILOSOPHIE DE LOCKE

Introduction	23
A. L'idée de la figure et de l'espace	27
1. La simplicité de l'idée particulière de figure	27
2. La simplicité/complexité de l'idée de l'espace	30
3. La structure de l'idée générale de figure	33
4. A-modalité de l'idée de figure	37
4.1 <i>Atomisation de la donnée</i>	37
4.2 <i>L'idée de figure comme idée commune à la vue et au toucher</i> ...	38
B. La perception de la figure et la discussion de la question de Molyneux	40
5. Les paragraphes 8 et 9 de la première édition de l' <i>Essay</i> : le rapport couleur-figure	41
6. La place accordée à la vue dans la hiérarchie des sens	48
7. La définition de l'idée de figure et la vision des figures tridimensionnelles	50
8. Le problème de Molyneux	59
9. Le problème des jugements inconscients	64
10. L'indépendance de la question de Molyneux par rapport à la discussion concernant l'innéisme et le réalisme	65
Considérations conclusives	67
Annexe: la réponse à la question de Molyneux de Henry Lee.....	70

CHAPITRE 3

LA DISCUSSION DU PROBLÈME DE MOLYNEUX CHEZ LEIBNIZ

Introduction	72
A. Les idées de figure et des qualités sensibles chez Leibniz	73
1. La notion d'expression et ses différentes sortes	73
2. La notion de perception d'un point de vue métaphysique	76
3. La sensation	79
4. La description psychologique de la sensation	83
5. La sensation et l'idée	84
6. Idées claires, obscures, distinctes et confuses	88
7. L'étendue et ses modes	90
8. Notions sensibles, sensibles et intelligibles, et purement intelligibles	93
9. La perception des différentes sortes de qualités sensibles : le sens commun	100
10. Le rapport entre le contenu phénoménal d'une sensation et son correspondant physique	104
B. La discussion du problème de Molyneux	106
11. La nouvelle formulation de la question	106
12. Les deux réponses à la question de Molyneux.....	108
13. La réponse à la version modifiée de la question de Molyneux	110
14. La réponse à la version classique de la question de Molyneux	113
15. Les sensations et le projet d'une <i>characteristica universalis</i>	117
Considérations conclusives	124
Annexe: d'autres réponses à la question de Molyneux: E. Synge, F. Hutcheson, D. R. Bouiller et J. Priestley.....	127

CHAPITRE 4

LES REPONSES DE BERKELEY AUX QUESTIONS DE MOLYNEUX

Introduction	128
1. La question de Molyneux et la thèse de l'hétérogénéité	130
2. L'inexistence d'une idée visuelle de la distance et l'argument de la projection unique de la distance sur la rétine	133
3. L'hétérogénéité et l'idée de la distance	143
4. L'hétérogénéité et l'idée de la grandeur	145
5. L'hétérogénéité et l'idée de la situation	147
6. L'hétérogénéité et l'idée de la figure	150
7. L'hétérogénéité spécifique – les arguments des trois premières parties	152
8. L'hétérogénéité spécifique – les arguments de la quatrième partie	155
a) <i>Le premier argument</i>	155
<i>Les classifications des idées d'un aveugle-né qui retrouve la vue</i>	156
<i>Le premier argument – seconde partie</i>	160
b) <i>Le deuxième argument</i>	160

c) <i>Le troisième argument</i>	164
d) <i>A farther confirmation</i>	165
9. La réponse à la question de Molyneux	168
10. Une description de l'hétérogénéité – hétérogénéité et convenance	169
11. Le concept d'espace et son évolution	178
12. Les <i>minima</i> visibles : <i>minima</i> colorés et non étendus	185
13. La connexion entre les idées de la vue et celles du toucher	187
14. Le rôle de la thèse de l'hétérogénéité dans la philosophie de Berkeley .	197
a) <i>Le rôle de la thèse de l'hétérogénéité spécifique dans la théorie de la vision</i>	197
b) <i>Le rôle de la thèse de l'hétérogénéité spécifique et la critique des idées abstraites</i>	202
Remarques conclusives	207

CHAPITRE 5

LA NATURE DE L'ESPACE CHEZ HUME

Introduction	209
Les rapports avec Bayle	210
Impression de l'étendue, idée de l'étendue et étendue : impossibilité d'une division à l'infini	210
L'impression de l'étendue et ses parties	213
Hume et Berkeley	219

CHAPITRE 6

LE PROBLÈME DE MOLYNEUX DANS LA PHILOSOPHIE DE CONDILLAC

Introduction	222
A. La perception de l'espace dans l'Essai sur l'origine des connaissances humaines	223
1. Le projet métaphysique de Condillac	223
2. L'étendue	225
3. La réponse à la question de Molyneux dans l'Essai sur l'origine des connaissances humaines.....	228
B. La perception de l'espace dans le Traité des sensations	235
4. Le <i>Traité des sensations</i>	235
5. La vue et la notion indistincte de l'étendue	237
6. Le toucher et la notion distincte de l'étendue	245
7. Les idées spatiales de la vue après les leçons du toucher	250
8. L'importance du problème de Molyneux dans les recherches sur la vision	256
9. Le problème de Molyneux comme problème empirique	258
Remarques conclusives	260

Annexe: d'autres réponses à la question de Molyneux dans l'univers francophone (1738-1782).....	262
1. Voltaire	262
2. La Mettrie	264
3. Diderot	267
4. Mérian	273

CHAPITRE 7

LE PROBLÈME DE MOLYNEUX DANS LA PHILOSOPHIE DE THOMAS REID

Introduction	275
A. Les éléments de la philosophie de la perception de Reid	276
1. La distinction entre sensation et perception	276
<i>La sensation</i>	277
<i>La perception</i>	281
2. Le rapport entre sensation et perception	286
3. De la disjonction complète entre la sensation et la perception	298
4. La distinction entre qualités premières et qualités secondes	302
5. Les caractéristiques de l'étendue visible et de l'étendue tangible ...	305
B. Les visibles, l'espace et la discussion de la question de Molyneux ...	314
6. La question de Molyneux	314
7. La réponse à la question de Molyneux – première version	315
8. La réponse à la question de Molyneux – nouvelle version	317
9. Les deux façons de concevoir la figure visible	322
10. Les deux sens de la figure visible et le réalisme	327
11. Le concept de l'espace dans <i>Essays on the Intellectual Powers of Man</i> (1785)	330
Remarques conclusives	336
 CONCLUSION	 339
 BIBLIOGRAPHIE	 345
Sources premières	345
Œuvres critiques	347